
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01312223 9

HISTOIRE

DU

JAPON.

HISTOIRE

DE L'ÉTABLISSEMENT, DES PROGRÈS ET DE LA DÉCADENCE

DU CHRISTIANISME

DANS L'EMPIRE

DU JAPON,

OU L'ON VOIT LES DIFFÉRENTES RÉVOLUTIONS QUI ONT AGITÉ CETTE MONARCHIE PENDANT PLUS D'UN SIÈCLE.

Pierre François Xavier

PAR LE R. P. DE CHARLEVOIX,

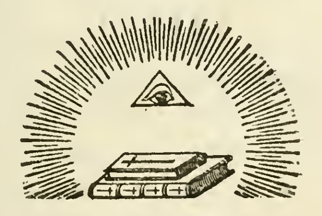
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TOME PREMIER.

Bibliothèque Catholique de la Belgique.

11e OUVRAGE POUR 1828:

Prix : Fr 2 – 50.



LOUVAIN,

CHEZ VANLINTHOUT ET VANDENZANDE.

Et chez les Libraires désignés ci-après.

1828.

Imprimatur

Novembris 1828. *J. FORGEUR,*
Vic. gen. Mechliniæ diœc.



Expédié de Louvain aux chefs-lieux des diocèses du 17 *au* 20 *Décembre* 1828.

PRÉFACE

OU L'ON PARLE DE QUELQUES NOUVELLES TENTATIVES QU'ON A FAITES POUR RENTRER AU JAPON.

I. Un auteur célèbre, à qui la plupart des églises particulières du Nouveau-Monde, et surtout celles de la Chine et du Japon ont des obligations essentielles, exhorte en ces termes les écrivains de ce siècle à consacrer leurs plumes à l'histoire de ces deux belles Monarchies.

« Si l'on publie tous les jours tant de cri-
» tiques, de dissertations et de remarques sur
» des points controversés de l'histoire ancienne
» et nouvelle, ecclésiastique et profane.... Si
» tant de savans croient que ce sont des recher-
» ches dignes de leur application, que d'exa-
» miner, par exemple, l'origine de Romulus,
» ou la venue d'Enée en Italie, ou les dynas-
» ties des Egyptiens, ou les coutumes de Sparte
» et d'Athènes, et mille antiquités de cette na-
» ture, qui n'ont d'autre usage que de remplir
» l'esprit de connaissances sèches et stériles, croi-
» rons-nous que ce soit une chose indigne de
» leur curiosité, de vouloir connaître le génie
» et les coutumes d'une nation aussi fameuse
» que celle des Chinois, dont l'empire le plus

» ancien qu'on ait encore vu, surpasse autant » par sa magnificence, que par la multitude de » ses sujets, celui des anciens Romains? D'une » nation d'ailleurs qui ne cède point ni en es- » prit, ni en politesse aux nations les plus ci- » vilisées de l'Europe?..... Je ne dis rien de » l'empire du Japon, le plus puissant et le plus » considérable de tout l'orient, par la qualité » de ses habitans, les plus braves et les plus » spirituels qu'on ait trouvés en ce nouveau » monde.

» Quand donc on ne considérerait que l'his- » toire en général, on a sujet de dire que les » personnes qui y prennent plaisir, ne per- » draient pas le temps qu'ils mettraient à lire » CELLE-CI; mais il y a quelque chose de plus » engageant pour ceux qui prennent intérêt à » l'histoire de l'Église; car y a-t-il aucune par- » tie de cette histoire plus importante dans ces » derniers temps, que celle de l'établissement » de la foi au Japon et à la Chine? Et que » trouvera-t-on de plus éclatant dans les pre- » miers siècles du christianisme, que ce qui » s'est vu dans le nôtre en ces pays-là? »

II. Après une telle invitation, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de rendre compte au public des raisons qu'on a eues de lui donner une nouvelle histoire du Japon : j'avoue même que sans appréhender l'inconvénient presque toujours attaché aux redites, lorsque j'entrepris cet

ouvrage, je n'avais dessein que de mettre sous une autre forme l'Histoire de l'Eglise du Japon, qui a été si bien reçue du public, et qui est écrite d'un style dont on ne se lasse point d'admirer l'élégante simplicité. Je m'imaginais alors, et bien des gens le croyaient aussi bien que moi, qu'il n'y avait, pour rendre cette histoire parfaite, qu'à resserrer les endroits trop étendus, en retrancher quelques-uns qui n'apprenant rien de nouveau, ne servent qu'à alonger les épisodes, et grossir inutilement un volume; rendre sensible cette variété si nécessaire à ces sortes de livres, et que cachent dans celui-ci quantité d'événemens assez semblables : enfin éclaircir certaines choses qui ne laissent pas de causer de l'obscurité et de l'embarras.

Je me bornerai donc à travailler sur ce plan, et comme certains détails où je voyais que mon auteur était descendu, me donnaient lieu de juger qu'il n'avait rien voulu omettre d'une histoire dont les moindres circonstances lui avaient paru précieuses, je crus pouvoir me dispenser de consulter les sources, mais je ne demeurerai pas long-temps dans cette pensée; car, ayant par hasard jeté les yeux sur quelques historiens qui ont parlé du Japon, je fus surpris d'y trouver des choses fort singulières, dont celui-ci ne parlait point. Cela m'engagea à lire les autres, et de tous ceux que je pus avoir entre les mains, il n'y en eut aucun qui ne me fournît de nou-

veaux mémoires. Je conçus aussitôt que c'était un nouvel ouvrage qu'il me fallait composer, et que, pour peu que je m'appliquasse à ne rien passer de ce qui demanderait une attention particulière, et à retrancher tout ce qui ne serait pas intéressant, je ferais, dans un livre d'assez peu d'étendue, l'histoire du Japon la plus complète qui eût encore paru.

C'est donc là ce que je me suis proposé : on jugera si j'y ai réussi. J'aurais peut-être mieux fait d'engager quelques-unes de nos meilleures plumes à traiter une matière comme celle-là, et j'avoue qu'il est peu de sujets qui méritassent autant d'être touchés de main de maître ; mais il faut convenir aussi qu'il n'en est point à qui le secours de l'art soit moins nécessaire, et que les choses y ont un agrément naturel, que toute la barbarie d'un style informe ne saurait lui faire perdre.

Pour revenir aux auteurs sur lesquels j'ai travaillé, il n'y en a point de qui j'aie tiré de plus grandes lumières que le père Daniel Bartoli, Jésuite italien. On ne peut dire jusqu'où cet écrivain, un des plus polis et des plus ingénieux de son siècle, porte l'exactitude, ni avec quelle netteté il éclaircit les endroits obcurs, qu'on prévoit bien ne devoir pas être rares dans l'histoire d'un pays aussi éloigné de nous, que le sont les îles du Japon. On trouve même peu de choses à ajouter à son ouvrage ; mais il y aurait bien

à retrancher pour en faire quelque chose qui fût à notre goût ; car, outre que le père Bartoli n'écrit pas tant l'histoire du Japon que celle de sa compagnie, ce qui l'oblige de s'arrêter sur bien des faits qui sont assez peu à notre sujet, il faut encore considérer qu'il a travaillé pour un pays ecclésiastique, où l'on s'intéresse à mille circonstances qui ne nous plairaient que médiocrement.

Un des articles de cette histoire qui demandaient plus d'éclaircissement, c'est celui qui regarde les noms propres : car, comme il n'y en a point au Japon qui ne soit un titre d'honneur, ou la marque de quelque belle action, les grands seigneurs en changent assez souvent, et c'est à qui les historiens qui ont écrit sur des relations envoyées en divers temps par différens auteurs, n'ont pas toujours assez fait attention ; de là vient qu'ils ont souvent multiplié les personnages : de sorte que le lecteur est fort surpris de voir tout-à-coup paraître sur la scène de nouveaux acteurs à la place de ceux auxquels il s'intéressait, et dont il regrette de n'entendre plus parler.

C'est ainsi que dans l'Histoire de l'Eglise du Japon, peu de temps après la mort de l'Empereur Tayco-Sama, on perd tout-à-fait de vue Simon Condera, colonel-général de la cavalerie japonaise, et Roi de Bugen, qui certainement tient à juste titre sa place dans le premier rang

des héros de sa nation ; qu'il n'y est point parlé du malheur arrivé au Roi de Chicugen son fils, ni de l'apostasie des deux Princes d'Omura, et que le Grand-Amiral, Roi de Fingo, y porte tantôt un nom, tantôt un autre. Pour éviter cet inconvénient, je me suis attaché à un seul nom, si ce n'est lorsqu'il m'a paru absolument nécessaire d'en user autrement, et que cette variété de noms n'a pu causer aucune obscurité, comme lorsqu'il s'est agi de l'Empereur Tayco-Sama dont je viens de parler. Si j'écrivais la vie politique des grands hommes que j'ai occasion de faire connaître, je me croirais dans l'obligation de marquer exactement tous les noms qu'ils ont portés, et qui sont comme autant de degrés par où ils ont passé pour parvenir aux premiers honneurs : mais je n'écris que leur vie chrétienne, et je ne touche à leurs belles actions, qu'autant que l'exige la suite de l'histoire.

IV. Il y a une chose en quoi je n'ai pas tout-à-fait imité le père Bartoli. Je ne me suis pas fort étendu sur les démêlés qui sont survenus de temps en temps entre les missionnaires, et sur les calomnies dont on a cherché à noircir les Jésuites du Japon. Le père Bartoli en a parlé fort au long, et on trouve dans cet auteur d'assez amples dissertations, et de fort belles apologies ; mais il faut tomber d'accord que la nature de son ouvrage le demandait, et que son silence sur des faits aussi importans, et dans

les conjonctures où il se trouvait, aurait pu être regardé comme un aveu tacite de tout ce qui avait été reproché à ses confrères. Il a donc répondu à tout, et les approbations qu'on voit à la tête de son livre, sont une preuve incontestable que ses réponses sont sans réplique.

Il n'en est pas de même ici, ce me semble : j'ai cru pouvoir supposer toutes les calomnies réfutées, et les causes des dissensions domestiques suffisamment éclaircies, et je me suis persuadé que je ne devais presque point détourner l'attention de mes lecteurs, des grandes vertus dont les chrétiens et les missionnaires du Japon ont donné de si merveilleux exemples. Je n'ai pas à la vérité passé si légèrement sur ce qui regarde le père Diégo Collado; mais il m'était impossible d'en user autrement : d'ailleurs je ne voyais nulle nécessité de menager davantage un homme que l'histoire de son ordre ne ménage point du tout, et dont les violences contre ses propres frères, aussi bien que contre les Jésuites, ont éclaté dans toute l'Asie, l'Europe et l'Amérique. Tout ce qu'on peut dire en faveur de ce religieux, c'est qu'en périssant malheureusement dans un naufrage, il donna de grands signes de repentir.

Que si le peu que j'ai dit sur toutes ces matières, n'était pas approuvé de quelques personnes, on les prie de songer qu'une des règles des historiens, est de ne point appréhender de

dire la vérité ; qu'en retranchant absolument tous les faits dont il est ici question, j'aurais défiguré bien des endroits de mon ouvrage, que je n'ai rien avancé dont je n'aie pour garans des auteurs qui n'ont été ni blâmés, ni contredits de personne ; que dans le choix des missionnaires dont je me suis cru obligé de dire des vérités un peu fâcheuses, on ne peut m'accuser d'avoir été partial : qu'il y a si peu de vertu pure, qu'un historien qui ne dirait que du bien de ceux dont il parle, serait regardé comme un panégyriste ; que pour taire la vérité, il faut qu'il n'y ait aucune utilité à la dire, ou qu'il y ait de grandes raisons à la passer sous silence : enfin, que jamais on n'a fait un procès aux écrivains ecclésiastiques de nous avoir appris, par exemple, les démêlés de saint Cyprien avec le Pape saint Etienne, les préventions de saint Epiphane contre saint Jean Chrysostôme, les déclamations du grand Théodoret contre saint Cyrille d'Alexandrie, ni les différends qui sont revenus plus d'une fois entre saint Jérôme et saint Augustin. Voilà ce que j'avais à dire touchant le dessein de cet ouvrage, et la conduite que j'ai tenue dans l'exécution.

V. Je ne doute pas que ceux qui ne connaissent le Japon que par ce qu'ils en ont lu dans les dictionnaires historiques, et dans les géographies, ne se trouvent si fort dépaysés. Je ne dis rien de ce que nous lisions il n'y a pas long-

temps dans quelque article d'une gazette, qu'en mil six cent vingt-neuf, l'Empereur du Japon fit mourir tous les Chrétiens de son Empire. Ce parachronisme, dans l'endroit où il est, ne porte pas à conséquence ; car, comme on ne doit pas exiger d'un homme qu'il étudie l'histoire du Japon pour fournir des mémoires aux gazettes, je ne crois pas aussi qu'on s'avise jamais de consulter les gazettes pour savoir l'histoire du Japon ? Mais n'est-il pas étonnant que ceux qui font imprimer des géographies ou des dictionnaires historiques, laissant la quantité d'auteurs, la plupart témoins oculaires de ce qu'ils rapportent, et tous de nom et de caractère à être regardés comme au-dessus de tout soupçon, on s'arrête à un misérable roman, qui n'a de considérable que le nom emprunté sous lequel on l'a donné au public.

Je parle d'une relation attribuée à feu M. Tavernier, où la révolte d'Arima, arrivée en mil six cent trente-huit, défigurée dans ses principales circonstances, et par quantité de fables et de calomnies qu'on y a insérées, nous est donnée pour la principale cause de la grande persécution du Japon, qui a commencé en mil six cent quatorze, qui était sur ses fins en mil six cent trente-huit, et dont la révolte des Chrétiens d'Arima doit passer pour un des plus déplorables effets. Il ne faut pas avoir la moindre connaissance de ce qui s'est passé dans le Nou-

veau-Monde depuis deux siècles, pour ne pas s'apercevoir qu'il n'y a point de mémoires auxquels on doive moins ajouter foi, qu'à cette relation. On en appelle à quiconque en a lu seulement deux pages, et à quelque principe de la chronologie de ces derniers temps.

Il serait inutile après cela de réfuter en particulier toutes les calomnies dont le faux Tavernier a rempli son ouvrage. Il avait en tête les Jésuites, et feu M. François Caron, lequel, après avoir été président du comptoir des hollandais au Japon, puis directeur général à Batavia, passa quelques années après au service de la France. Quant à ce que cet auteur a dit des Jésuites, personne ne s'avise plus aujourd'hui d'y donner la moindre créance : on s'est bien aperçu que l'autorité d'un protestant n'était pas recevable contre ces pères dans une cause de cette nature, et qu'outre le peu d'apparence qu'il y a que des missionnaires aient mieux aimé souffrir les supplices les plus affreux, et être ensevelis sous les ruines de la plus belle chrétienté qu'ils eussent formée, que d'abandonner un léger intérêt temporel, il fallait, pour en croire le faux Tavernier sur sa parole, dévorer les contradictions les plus sensibles.

Que si c'est cette même calomnie qu'un auteur qui ne saurait assez se déguiser, a prétendu renouveler depuis peu de jours dans un écrit séditieux qui lève l'étendard de la rebellion con-

tre toutes les puissances légitimes, on l'avertit qu'il prenne la peine de relire ses mémoires, il y trouvera que les deux Princes que le faux Tavernier met à la tête des révoltés d'Arima, n'avaient plus de père, qu'ainsi il faut qu'il retranche la plus belle phrase de son invective. Mais si c'est un nouveau système qui s'est bâti pour rendre les Jésuites responsables de la persécution du Japon, on demande sur la foi de qui il avance une chose si atroce? De quelle autorité peut s'appuyer un homme qui, voulant qu'on trouve dans les erreurs les plus absurdes le témoignage de la vérité, ne prétend ou n'entreprend rien moins que de nous représenter la foi de Pierre entièrement évanouïe, presque tout l'épiscopat tombé dans le plus déplorable égarement, la véritable Église réfugiée dans le sein de l'hérésie, là seulement en liberté, et partout ailleurs captive, le plus grand et le plus sage des Rois, esclave d'une cabale livrée à l'erreur. Et s'il veut raisonner conséquemment et dans les principes du parti dont il s'est fait l'apologiste, l'épouse de Jésus-Christ tombée dans l'adultère, et cette source d'eaux vives et pures, qui, selon la prédiction de Jésus-Christ, devait jaillir jusqu'à la vie éternelle, devenue une source infecte qui ne donne plus que des eaux sales et empoisonnées. Revenons au faux Tavernier.

Si l'on a rendu justice aux Jésuites touchant ce que leur imputait cet auteur, l'on n'a pu

encore se résoudre à la rendre à M. Caron, et l'on suppose apparemment qu'un protestant qui charge un autre protestant, doit persuader : j'avoue que ce peut être un préjugé contre M. Caron ; mais n'est-ce pas en sa faveur quelque chose de plus qu'un préjugé, que son apologie faite par un écrivain catholique qui ne sera jamais accusé d'avoir flatté les partisans de l'hérésie ? Et après les preuves que cet illustre auteur a apportées pour détruire la calomnie, comment se trouve-t-il encore des personnes qui publient que M. Caron a perdu le christianisme au Japon, en faisant voir à l'Empereur une fausse lettre qui contenait le dessein d'un soulèvement général des Chrétiens, pour mettre ces îles sous la domination du Roi d'Espagne. Le crime qui a rendu M. Caron si odieux à l'écrivain que je combats, est apparemment d'avoir quitté le parti de la Hollande pour passer à celui de France d'où sa famille est originaire, et on la trouve illustrée dès le règne de Charles V, en la personne de Christien Caron, à qui ce sage Prince permit de porter dans ses armes UNE BANDE D'AZUR, SEMÉES DE TROIS FLEURS DE LIS D'OR ET DE QUATRE DE MIES. C'est de quoi sont garans les lettres de naturalité accordées à M. Caron par Sa Majesté en 1665, lorsqu'elle lui fit l'honneur de le charger d'établir la compagnie royale des Indes, et c'est ce que pouvaient ne pas ignorer ceux qui le font passer pour un homme de néant.

Je suis bien aise au reste d'avertir ici avant de finir cet article, qu'en disculpant M. Caron et les Hollandais qui étaient avec lui au Japon en 1638, de ce dont on les a faussement accusés, je ne prétends pas contredire ce que j'ai rapporté ailleurs, que ces Messieurs prirent occasion de la révolte d'Arima pour renouveler les anciens soupçons des Japonais contre les sujets du Roi catholique : peut-être sans considérer que les suites d'une telle conduite seraient encore plus dommageables au christianisme du Japon qu'au commerce des Portugais. Mais enfin, quelque criminels que soient les hommes, il n'est pas permis de les accuser des fautes qu'ils n'ont pas faites.

Mais ce n'est pas sur le Japon seul qu'on nous donne pour une véritable notice les imaginations d'un faiseur de roman. Les endroits du Nouveau-Monde, qu'il nous est moins pardonnable en France de ne pas connaître, ne sont guère mieux traités dans nos dictionnaires historiques : on ne l'aurait jamais cru, si on ne l'avait vu de ses yeux. Est-ce qu'on manque de mémoires plus fidèles? Non, mais ceux qui pourraient nous instruire de la vérité, ne sont point marqués au coin de la satyre, ni à celui de la calomnie, et il semble que sans cela, ces sortes de livres ne sauraient aujourd'hui avoir cours parmi nous. Je finis cet article par une remarque qui fera voir combien peu on doit compter sur l'exactitude des auteurs

dont je viens de parler. Dans la dernière édition du grand dictionnaire historique, on trouve une description de Jedo, aujourd'hui capitale de l'empire japonais, qui ne s'accorde pas avec ce que les Hollandais nous en disent dans leurs mémoires. Cependant il n'y a guère que les Hollandais qui puissent nous parler savamment de Jedo, puisque Jedo n'est la plus belle ville du Japon, que depuis que ces Messieurs sont les seuls Européens qui soient reçus dans les ports de ces îles. Ce qui me surprit davantage en lisant cette description, c'est qu'on prétend l'avoir prise dans la relation d'un père Frejus qui m'est absolument inconnu, mais je ne fus pas long-temps à reconnaître d'où venait l'erreur. Ce père Frejus est le père Froez dont nous avons souvent occasion de parler dans toute cette histoire, qui, dans ses lettres latines, s'appelle Ludovicus Froïus, et qui était mort plusieurs années avant que Jedo fût la ville impériale; et la description de Jedo, dont on le fait garant, est une partie de ce que ce missionnaire a écrit de Méaco, l'ancienne capitale de l'empire.

VI. Il ne me reste plus qu'à instruire le public de quelques nouvelles tentatives qu'on a faites pour rentrer au Japon, et on ne sait point encore quel a été le succès.

Il y a environ douze à treize ans que M. de Sidoti, ecclésiastique romain, partit d'Italie avec feu M. le Cardinal de Tournon, pour se rendre

à Manille, d'où il espérait passer plus facilement au Japon. Dès qu'il fut arrivé dans cette capitale des Philippines, il s'appliqua à étudier la langue japonnaise, et pendant deux ans qu'il donna à cette étude, il se fit connaître par des actions qui marquent un homme rempli de l'esprit de Dieu, et vraiment apostolique. Les deux années expirées, il y eut de l'empressement à seconder le dessein du saint homme, le Gouverneur des Philippines y employa son crédit : plusieurs particuliers contribuèrent de leurs biens à équiper un navire, et un capitaine fort expérimenté, nommé Dom Miguel de Cloriaga, voulut en être le commandant. Les préparatifs du voyage se firent avec une fort grande diligence; M. de Sidoti partit de Manille au mois d'août de l'année mil sept cent neuf, et arriva le neuvième d'octobre suivant à la vue du Japon. Le navire approcha de terre le plus près qu'il lui fut possible, et l'on prenait déjà des mesures pour débarquer le missionnaire, lorsqu'on aperçut un petit bâtiment qui se trouva être une barque de pêcheurs. Tout le monde fut d'avis qu'il fallait envoyer la chaloupe les reconnaître, et prendre langue, et la commission en fut donnée à un Japonnais idolâtre, mais qui s'était engagé de parole au Gouverneur des Philippines d'entrer au Japon avec M. de Sidoti, et de le mettre en lieu de sûreté.

On ne sait ce qui se passa entre le Japonnais

de Manille et les pêcheurs ; mais après un assez long entretien, le Japonnais fit signe au navire espagnol de ne point s'approcher davantage ; l'on en fut d'autant plus surpris, que les pêcheurs faisaient signe au contraire qu'il n'y avait rien à craindre. Quelque temps après, le Japonnais rentra dans le vaisseau, alors tous les officiers s'assemblèrent autour de lui, et M. de Sidoti le pria de dire ce qu'il avait appris. Tout ce qu'on en put tirer, ce fut qu'il n'y avait pas d'apparence d'entrer au Japon sans s'exposer à un danger évident d'être découvert et mené à l'Empereur, Prince extrêmement cruel, qui ne manquerait pas de faire expirer dans les plus affreux supplices quiconque aurait été saisi venant prêcher le christianisme au Japon. Le Japonnais n'en dit pas davantage, mais il parut assez par un certain trouble qu'on remarqua sur son visage, et par quelques paroles qui lui échappèrent, qu'il avait communiqué aux pêcheurs le dessein de M. de Sidoti. Cependant le vertueux ecclésiastique se retira pour consulter le Seigneur, il dit ensuite son office avec une fort grande tranquillité, après quoi il se mit en oraison.

Sur les cinq heures du soir, il vint trouver Dom Miguel, et en l'abordant d'un air inspiré : « Monsieur, lui dit-il, enfin nous voici à cet » heureux moment après lequel je soupire de- » puis tant d'années ; nous touchons au Japon, » et rien ne doit plus m'empêcher d'entrer dans

» une terre si désirée. Vous avez eu la géné-
» rosité de me conduire sur une mer que vous
» ne connaissiez pas, et que tant de naufrages
» ont rendue fameuse : achevez votre ouvrage,
» et me mettez entre les mains d'un peuple que
» j'espère soumettre au joug de l'évangile. Ce
» n'est pas sur mes propres forces que je m'ap-
» puie; mais que ne pourrai-je point, fortifié
» de la grâce toute-puissante de Jésus-Christ,
» et soutenue de la protection de tant de saints
» martyrs qui, dans le siècle passé, ont arrosé
» le Japon de leur sang ! »

Ce discours ne surprit point le capitaine, il connaissait M. de Sidoti, il ne laissa pas de lui représenter que, selon toutes les apparences, son dessein était évanté, et qu'il paraissait plus sûr d'aller aborder à une autre côte; que ce délai ne dérangerait rien, et semblait nécessaire. « Vo-
» tre dessein en allant au Japon, ajouta-t-il,
» n'est pas précisément d'y être martyr; vous
» vous proposez encore d'y gagner des ames à
» Dieu, vous ne devez donc pas négliger de pren-
» dre toutes les mesures que la prudence vous
» prescrira. » Quoi qu'il pût dire, il ne fit pas changer M. de Sidoti. « Le vent est bon, reprit
» l'homme apostolique, il faut en profiter; que
» savons-nous si quelque tempête ne nous jet-
» tera point dans quelque autre parage, d'où
» il ne nous serait pas aisé de regagner ces îles.
» En un mot, mon parti est pris, et si vous

» avez Monsieur, quelque bonté pour moi, n'ap-
» portez aucun retardement à l'œuvre de Dieu. »
Don Miguel vit bien qu'il était inutile de faire de nouvelles instances, il se rendit, et l'on commença à disposer toutes choses pour débarquer M. de Sidoti à la faveur des ténèbres de la nuit.

Le serviteur de Dieu, au comble de ses vœux, alla aussitôt écrire quelques lettres, puis il vint réciter le chapelet avec l'équipage ; c'est une pratique de dévotion qui s'observe sur les navires français et espagnols ; le chapelet fini, l'homme apostolique fit à l'équipage une courte exhortation. Il se mit ensuite à genoux, et demanda publiquement pardon du mauvais exemple qu'il avait, disait-il, donné à tout le monde; il pria en particulier les enfans de lui pardonner sa négligence à les instruire des principes de la doctrine chrétienne, et il termina tant d'actions saintes par un exercice d'humilité qui fut d'une grande édification. Il baisa les pieds aux officiers, aux soldats et aux esclaves. Après quoi il ne pensa plus qu'à la grande affaire qu'il allait entreprendre.

Vers le minuit, le missionnaire descendit dans la chaloupe avec le capitaine et sept autres espagnols qui voulurent l'accompagner jusqu'au bout. Il fut en oraison durant tout le trajet qui ne fut pas long, mais, on eut assez de peine à aborder, parce que le rivage était fort escarpé en cet endroit-là. Au sortir de la chaloupe,

l'homme de Dieu baisa la terre, et remercia Dieu de l'avoir si heureusement conduit au Japon; il s'avança ensuite dans les terres, et tandis qu'il marchait toujours suivi des Espagnols, Dom Carlos de Bonio, qui s'était voulu charger de son paquet, eut la curiosité de voir ce qu'il contenait : il l'ouvrit et n'y trouva qu'une chapelle; les saintes Huiles, un bréviaire, l'imitation de Jésus-Christ, quelques autres livres de pieté, deux grammaires japonnaises, un crucifix qui avait été au père de Mastrilly, Jésuite, une image de la Vierge, et quelques estampes.

Il fallut enfin se séparer. Les Espagnols prirent congé de monsieur de Sidoti, mais auparavant le capitaine l'obligea de recevoir quelques pièces d'or pour le besoin. La chaloupe courut en retournant quelque danger sur des roches et des bancs de sables, et elle ne put regagner le bord que vers les huit heures du matin. On appareilla aussitôt d'un fort bon vent, et le vaisseau mouilla à la rade de Manille le dix-huit d'octobre. Voilà ce que le père Faure, Jésuite français, apprit en arrivant aux Philippines, et ce qu'il manda à un de ses amis le dix-sept janvier, mil sept cent onze à bord du vaisseau qui l'allait débarquer avec le père Bonnet, autre Jésuite français, dans les îles de Nicobar, de la même manière que l'avait été monsieur de Sidoti dans les îles du Japon. Les peuples de Nicobar n'avaient jamais entendu parler de

Jésus-Christ, mais on assure que les deux missionnaires ont déjà fait plusieurs prosélytes. Quant à monsieur de Sidoti, on fut long-temps sans savoir ce qui lui était arrivé; il courut même différens bruits, qui firent croire que le Seigneur s'était contenté de sa bonne volonté, et que le jour du salut n'était pas encore venu pour les Japonnais.

D'abord on publia que le missionnaire avait été mis entre les mains des Hollandais pour être transporté aux Indes ou en Europe. On écrivit ensuite qu'il avait été jeté à la mer; d'autres lettres portaient qu'il avait passé par la rigueur des supplices que les lois ordonnent contre les prédicateurs de l'évangile. Enfin l'on a répandu depuis peu des extraits de quelques lettres de Manille, qui marquent qu'à l'occasion de quelques prodiges arrivés au moment qu'on l'allait exécuter, il avait été conduit à l'Empereur, qui, charmé de sa douceur, et frappé des merveilles qu'on racontait de lui, l'avait parfaitement bien reçu, et lui avait accordé toutes les permissions qu'il demandait. Mais on ne sait rien de certain sur ce qui lui est arrivé depuis son entrée au Japon. On sait seulement qu'on a fait encore une autre tentative depuis celle de M. de Sidoti; que la mort de l'Empereur du Japon, dont on a reçu la nouvelle, donne quelque espérance que la persécution se ralentira, d'autant plus que le Prince qui gouverne aujourd'hui cet em-

pire paraît prendre en tout le contre pied de son prédécesseur qui a toujours eu une extrême application à empêcher qu'aucun ministre de l'évangile ne mît le pied dans ses états.



SOMMAIRE

DU

PREMIER LIVRE.

I. *La situation du Japon. La nature du pays. Ses principales richesses. L'habillement des Japonnais et quelques-unes de leurs manières. Leur caractère d'esprit, leurs bonnes et leurs mauvaises qualités. Leur adresse et leur goût pour les sciences et les arts. Leur politique. Ce qui contribue le plus au bon ordre et au maintien des lois au Japon.* II. *De la religion des Japonnais. Leurs obsèques.* III. *Le gouvernement du Japon et son origine. La première source des révolutions du Japon. Quelques particularités du Japon.* IV. *On découvre le Japon. Un Japonnais nommé Anger va trouver S. François Xavier. Le saint envoi Anger à Goa où il est baptisé.* V. *Le S. Apôtre se dispose au voyage du Japon. Il arrive à Malaca et reçoit des nouvelles du Japon. Il s'embarque.* VI. *Il arrive au port de Cangoxima. Paul de sainte Foy convertit sa famille et va à la cour du Roi de Saxuma.* VII. *Le père Xavier rend visite au Roi de Saxuma. Il prêche publiquement dans Cangoxima. Les bon-*

ses lui sont d'abord favorables et deviennent ensuite ses plus grands ennemis. Il fait plusieurs miracles. Les bonses engagent le Roi à révoquer son édit. Ferveur des Chrétiens de Cangoxima. VIII. *Le père Xavier part de Cangoxima.* IX. *Il arrive à Méaco. Il prêche avec succès à Amanguchi. Il répond à plusieurs questions par un seul mot, et prêche en chinois sans jamais avoir appris cette langue. Le zèle des nouveaux Chrétiens. La patience et la modération de Fernandez sont cause de grandes conversions. Le Roi de Naugato changé à l'égard des chrétiens.* X. *Le père Xavier part pour le Royaume de Bungo. Caractère du Roi de Bungo. Le père Xavier visite ce Prince. Les honneurs qu'on lui rend. Conversion en grand nombre. Désolation d'Amanguchi. Mort du Roi de Naugato. Le frère du Roi de Bungo lui succède.* XI. *Le père Xavier se dispose à partir pour les Indes. Il dispute contre un fameux bonse en présence de toute la cour. Les bonses soulèvent le peuple. Les disputes recommencent. Le père Xavier retourne aux Indes.*

HISTOIRE
DE L'ÉTABLISSEMENT, DES PROGRÈS ET DE LA DÉCADENCE
DU CHRISTIANISME
DANS L'EMPIRE
DU JAPON,
OU L'ON VOIT LES DIFFÉRENTES RÉVOLUTIONS QUI ONT AGITÉ CETTE MONARCHIE PENDANT PLUS D'UN SIÈCLE.

LIVRE PREMIER.

J'écris une histoire où l'on trouvera plus que dans aucune autre de quoi bénir et louer l'excès des miséricordes du Seigneur, et de quoi adorer la profondeur de ses jugemens. On verra d'abord avec étonnement dans une église particulière et d'assez peu d'étendue, ce que l'Église universelle a fait voir au monde de plus merveilleux. Ensuite, lorsqu'on fera réflexion qu'il reste à peine quelque vestige de cette belle chrétienté qui a fait l'admiration de tout l'univers, et qui fut regardée par les Souverains-Pontifes, comme une des plus précieuses portions

du troupeau de Jésus-Christ, on sera contraint d'avouer que les desseins de Dieu sont impénétrables. J'espère même qu'on fera, sur un si grand événement, des réflexions capables d'inspirer cette sainte frayeur que l'Apôtre nous recommande; et une vive reconnaissance de ce que Dieu ne nous a pas traités comme il a fait un peuple qui paraissait si digne de ses bontés. Mais avant que de raconter les choses dans l'ordre que demande l'histoire, je vais instruire en peu de mots le lecteur de ce qui regarde la nature et la situation du pays dont j'ai à parler; le caractère d'esprit de ses habitans, leurs manières, leur religion, leur gouvernement; en un mot, je tâcherai de le prévenir et de le satisfaire sur tout ce qui pourrait ou exciter sa curiosité ou l'arrêter en lisant cet ouvrage.

I. A l'orient de la Chine et de la Corée, au milieu de cet espace de mer qu'on nomme l'Océan Chinois, et qui communique avec la mer du Sud, au midi de la Tartarie et de la terre d'Yesso; au septentrion des Philippines et de l'île Formose, on trouve un nombre presque infini d'îles de toutes grandeurs; et c'est ce grand Archipel qui forme l'empire du Japon. Suivant le père Briet, celui de nos géographes, qui paraît s'être le plus appliqué à connaître la position de ce pays; les îles du Japon s'étendent en long du

sud-est au nord-ouest, entre les 30 et les 40 degrés de latitude septentrionale : de sorte que sa largeur qui est fort inégale, et n'excède jamais 60 lieues, n'a nulle proportion avec sa longueur qui est de 300, selon Turselin, ou d'environ 250, selon la plus commune opinion. Le même Turselin, que je viens de citer, compare le Japon à l'Italie pour la grandeur et pour la forme. Effectivement ces îles sont tellement ramassées, et si proches les unes des autres, qu'on dirait que leur séparation est plus tôt l'ouvrage des hommes que celui de la nature : d'où il arrive que les gros navires ne peuvent point passer par tous ces détroits qui sont aussi peu profonds qu'ils sont peu larges.

On divise ordinairement le Japon en trois parties fort inégales, parce que, parmi cette multitude d'îles, il y en a trois qui sont plus grandes que les autres, et dont les autres paraissent en quelque façon des dépendances. La plus petite, qu'on appelle Xicoco, est à l'orient; elle ne comprend que quatre royaumes. Le Ximo, qui est au midi, en a neuf, sans compter les îles adjacentes de Gotto, qui font un royaume particulier. Enfin le Niphon, qui s'étend de l'occident au septentrion, contient près de soixante provinces qui portent aussi presque toutes le nom de royaume. Plusieurs historiens donnent à cette grande île le nom de Japon, et disent que c'est d'elle qu'il s'est communiqué à tout le pays.

Quelques-uns prétendent que le Niphon n'est point une île, mais qu'il est contigu à la grande terre d'Yesso. On ajoute que depuis peu l'Empereur du Japon s'en est assuré d'une manière à n'en plus douter, et cette opinion devient tous les jours plus vraisemblable, sur-tout depuis qu'elle a été adoptée par un de nos plus habiles géographes.

Si la situation du Japon l'expose à de grandes chaleurs, les montagnes, dont il est couvert, principalement vers le nord, y causent de grandes froidures; aussi convient-on que le froid et le chaud y sont excessifs. L'hiver sur-tout y est très-long, et la neige y tombe en si grande quantité, qu'en bien des villes on n'a de communication que par des galeries couvertes, malgré cela, on assure que les terres y portent deux fois l'année : premièrement du blé que l'on moissonne au mois de mai; ensuite du riz dont la récolte se fait en septembre. A la vérité, il n'est peut-être point de pays au monde plus arrosé que celui-ci, car ce n'est de tous côtés que canaux formés par la mer, que lacs, que fontaines et que rivières.

Les grandes richesses du Japon sont les mines d'or et d'argent. Celles-ci sont en bien plus grand nombre, et bien plus abondantes. L'argent en est estimé le plus beau du monde, et à la Chine on le change pour de l'or au même poids. Les Japonnais font encore un assez gros com-

merce de leurs perles, qui, pour la plupart, sont rouges; et de leurs magnifiques étoffes de soie rehaussées d'or, qui sont d'un travail exquis.

On serait surpris si un peuple inconnu au reste du monde pendant un si grand nombre de siècles, et avec qui nous ne saurions avoir de commerce qu'en traversant huit mille lieues de mer, n'avait pas bien de manières différentes des nôtres. Ils en ont effectivement beaucoup; cela paraît sur-tout dans leurs habillemens et dans plusieurs coutumes où l'on dirait qu'ils ont affecté de prendre le contrepied des Européens. Les grands seigneurs, et avec quelque proportion, tous les gentilshommes portent de grandes robes de soie traînantes, où les fleurs d'or et d'argent, ménagées avec art, font le plus bel effet du monde : de petites écharpes qu'ils portent au cou, leur servent de cravates : leurs manches sont fort larges, et pendent à peu près comme celles de nos habits à la romaine; mais la parure dont ils sont plus curieux, c'est un sabre dont la poignée et souvent même le forreau sont enrichis de perles et de diamans. Ils relèvent tout cela par une taille avantageuse, et un fort grand air qui leur est naturel. Pour la couleur du visage, ils l'ont moins olivâtre que les autres Asiatiques.

Les femmes japonnaises sont en réputation de beauté, et nos officiers français qui allèrent à Siam, il y a trente ans, convinrent tous à leur retour qu'ils n'avaient point vu en Asie de plus

belle personne que Madame Constance, qui est Japonnaise, comme tout le monde sait. Avec cela, elles sont encore plus superbement et plus richement vêtues que les hommes. Leurs cheveux négligés avec art tombent sur le derrière de la tête, où ils sont noués en touffe pendante. Au-dessus de l'oreille gauche, elles ont un poinçon à un bout duquel pend une perle ou quelque pierre de prix. Elles ont encore à chaque oreille un petit rond de perle qui fait un très-bel effet. Leur ceinture est fort large et semée de fleurs et de figures dont la beauté ne cède en rien au reste de l'ajustement. Sur quantité de longues vestes, elles ont une robe flottante qui traîne de quelques pieds. (Je dis sur quantité de longues vestes); car au Japon, c'est par le nombre de ces vestes qu'on juge de la qualité de celles qui les portent. On dit que les dames japonnaises en ont quelquefois jusqu'à cent; ce qui passerait le plus vraisemblable, si l'on n'ajoutait que ces vestes sont d'une soie si fine et si déliée, qu'on en peut mettre plusieurs dans la poche. Quand les dames de la première qualité vont par la ville (ce qui est rare en général pour toutes les femmes), c'est toujours un grand cortége. Une troupe de filles les suivent portant, l'une des mules, l'autre des mouchoirs, d'autres des dragées et de toutes sortes de confitures dans de grands bassins. Ces filles sont précédées de femmes de chambre qui environnent leurs maî-

tresses, les unes avec des éventails, et d'autres avec un parasol en forme de dais, dont le tour est d'une fort belle étoffe de soie. Les bourgeois, qui sont presque tous marchands, artisans ou soldats, ont des habits fort courts et fort simples; mais tous portent les armes, et se piquent d'avoir un beau sabre et un beau poignard; ils passent l'un et l'autre dans leur ceinture qui est fort large, et en forme d'échiquier. Ils diffèrent encore des gens de qualité en ce qu'ils ont le derrière de la tête rasé, au lieu que les nobles se font raser le haut du front, et laissent pendre le reste de leurs cheveux par derrière, en quoi ils trouvent une bonne grâce dont ils sont si jaloux, qu'ils ont presque toujours la tête découverte.

Chez les Japonnais, le blanc est la couleur de deuil; ils se couvrent lorsqu'ils saluent; ils prennent leurs habits de cérémonie quand ils sont chez eux, et se mettent à leur aise quand ils vont dehors, ils montent à cheval du côté droit : nos mets les plus délicieux leur paraissent insipides; ils ont horreur de ce qui fait notre nourriture la plus ordinaire et la plus naturelle. Voilà à peu près ce qui a fait dire que les Japonnais étaient encore plus éloignés de nous par l'opposition de leurs usages aux nôtres, que par la distance des pays, et c'est ce qui les a fait appeler par quelques-uns, nos *Antipodes moraux*. Pour moi, je ne sais si je me trompe;

mais je regarde cette diversité de coutumes et de manières, comme un pur effet du caprice, et je ne vois rien d'ailleurs dans le caractère d'esprit de ce peuple de fort étranger par rapport à nous; il semble même que c'est aux Chinois, leurs voisins et leurs uniques alliés pendant plus de mille ans, qu'il fallait les opposer, si on voulait les faire connaître par opposition. Effectivement, en lisant les lettres que saint François Xavier a écrites du Japon et les mémoires de la Chine, on est surpris de voir que les Chinois et les Japonnais diffèrent tellement entr'eux, qu'on peut dire que les uns ont presque toutes les qualités bonnes et mauvaises opposées à celles des autres; de sorte que la Providence, en les bornant à eux seuls, l'espace de tant de siècles, semble avoir voulu qu'ils connussent par leur propre expérience tout ce qu'il peut y avoir de bon et de mauvais dans les mœurs et les coutumes des peuples civilisés. On ne trouvera peut-être pas à redire que je donne ici quelque étendue à ce parallèle. Le commerce que nous avons avec la Chine, et mille occasions qui se présentent tous les jours d'en parler, me font espérer que ce que j'en dirai ne paraîtra ni hors d'œuvre, ni peu intéressant.

Voici donc, ce me semble, à quoi l'on peut réduire le caractère de ces deux nations. Le Chinois ne fait rien qui ne soit mesuré; c'est la sagesse qui règle toutes ses actions. L'honneur

est le principe qui fait agir en tout le Japonnais. On dirait que le premier met toute sa gloire à suivre exactement les maximes d'une prudence presque toujours animée par l'intérêt, et que toute la sagesse du second consiste à ne jamais s'écarter des règles d'honneur quelquefois fausses, et souvent excessives qu'il s'est prescrites. De là naissent tous les défauts et toutes les vertus des uns et des autres. Le Chinois est modéré, paisible, circonspect, d'une exactitude la plus scrupuleuse et la plus embarrassante en tout, principalement lorsqu'il s'agit de marquer son respect envers ses maîtres, ses parens, et son Souverain. Mais dans les hommes du monde, les plus habiles à feindre, et les plus attentifs à rapporter tout à la politique, je ne sais si cette révérence extérieure doit toujours être attribuée à une véritable affection. D'ailleurs, cette nation est la plus intéressée de l'univers, la fraude dans le négoce, la tromperie dans le commerce de la vie, le larcin et le mensonge ne sont point diffamans à la Chine; en sorte qu'un marchand surpris en falsifiant, croit en être quitte pour dire : *vous avez plus d'esprit que moi.*

Le Japonnais est franc, sincère, bon ami, fidèle jusqu'au prodige, officieux, généreux, prévenant, méprisant le bien, jusqu'à regarder le commerce comme une profession vile et abjecte : aussi n'y a-t-il point de peuple qui soit plus pauvre, mais de cette pauvreté que pro-

duit l'indépendance, que la vertu rend respectable, et qui éleva si fort les premiers Romains au-dessus des autres hommes. On ne trouve, chez les Japonnais, que le pur nécessaire, mais tout y est d'une propreté qui charme, et leur visage respire un contentement parfait. Toutes les richesses de ce puissant état sont entre les mains de l'Empereur et des grands qui savent s'en faire honneur. La magnificence ne va nulle part plus loin qu'on la porte au Japon, et nous n'avons rien dans l'histoire des plus puissantes monarchies, qui soit au-dessus de ce que les Hollandais ont écrit du palais des Empereurs et de la capitale de l'empire. La merveille est que le peuple voit tout cela sans envie : s'il arrive même qu'un grand Seigneur, par quelque accident funeste, ou par l'effet d'une disgrâce, tombe dans l'indigence, il n'est ni moins respecté ni moins fier, que dans le temps de sa plus grande élévation. Ce peuple aime la vérité, et quand on la lui a fait connaître, il ne craint point d'avouer qu'il était dans l'ignorance : il ne peut souffrir la moindre tromperie, et punit de mort, la médisance, le mensonge, et le larcin même le plus léger ; toujours maître de lui-même, il ne sait ce que c'est que ces emportemens de colère, où les autres hommes se laissent si aisément aller. On n'a point d'exemple que dans un revers de fortune, un Japonnais ait blasphémé. On les entend même fort rarement

se plaindre. Les querelleurs et les grands parleurs sont parmi eux dans un souverain mépris, et quoiqu'il leur arrive de fâcheux, ils conservent une fermeté et une égalité d'ame qui surprend. Ils ne souffrent point les jeux de hasard, qu'ils regardent comme un trafic, et une occupation indigne de gens d'honneur. Dans les hommages qu'ils rendent à leurs dieux, et dans les respects qu'ils portent à leurs parens et à leurs prêtres, ils font voir une ardeur où la crainte de l'enfer, dont ils ont une grossière idée, le désir d'être éternellement heureux, avec lequel ils naissent tous, l'éducation et le cœur ont une égale part. Quant aux Souverains, il n'y a que la crainte et l'honneur qui retienne leurs sujets dans l'obéissance, ce qui vient de ce qu'ils les traitent fort durement, et avec une hauteur insupportable. Une chose, au reste, contribue infiniment à la conservation de tant de vertus; il n'y a pas un homme de qualité au Japon, lequel n'ait chez lui un domestique de confiance, qui non-seulement est en droit, mais qui est expressément obligé d'avertir son maître de toutes les fautes dans lesquelles il l'a vu tomber. D'un autre côté, le Japonnais est altier, remuant, vindicatif, plein d'estime pour lui-même, et d'un mépris pour les étrangers, qui va à l'excès. Sa modération n'est pas toujours vertu, et souvent il n'en est que plus à craindre quand il paraît tranquille et de sang-froid.

Le Chinois semble avoir substitué la politique à la place de la religion, à laquelle il donne beaucoup moins qu'on ne doit même donner à la politique. De là viennent d'une part, ces déférences si excessives, et qui vont presque à l'adoration des enfans envers leurs parens; des disciples pour leurs maîtres, du peuple pour le magistrat, et de tous les ordres de l'état pour la personne du Prince; et de l'autre, le mépris où sont les bonses, qui sont les prêtres du pays; et la manière extravagante et ridicule dont les dieux sont traités. Le Japonnais donne à la religion autant qu'on peut désirer; il ne lui manque que de bien prendre son parti. On doit même reconnaître qu'il est fort éloigné de faire servir sa religion à la politique.

Mais comme l'honneur et la sagesse ne sont point deux principes contraires, il faut convenir que les Chinois et les Japonnais ne diffèrent pas absolument en tout; ils sont les uns et les autres très-sobres. Le peuple au Japon ne vit que de ris, de fruit, de légumes; quelquefois il mange un peu de poisson. Les grands n'ajoutent guère à cela que le gibier, et pour l'ordinaire, leurs repas ne sont ni délicats, ni somptueux; c'est à peu près de même à la Chine. Ces deux peuples ont encore un bon sens admirable, du zèle pour le bien public, de la politesse et de la douceur dans l'usage de la vie: cela n'est pas si universelle à la Chine, où la ca-

naille s'accable d'injures les plus grossières, au lieu qu'au Japon, les plus petits gens se traitent avec une honnêteté et des égards que nous admirerions parmi des personnes élevées à la cour. Mais il faut tomber d'accord que jusque dans les vertus qui sont communes aux deux nations, on aperçoit la différence des principes qui les font agir.

Les sciences spéculatives sont plus cultivées à la Chine, bien que les Chinois n'y fassent paraître qu'un esprit médiocre. En récompense, ils ont le génie le plus perçant du monde, pour la police et le gouvernement. L'éloquence et la poésie sont plus du goût des Japonnais, peu de peuples y réussissent autant qu'eux et ce n'est point une exagération de dire qu'il n'y a point de nation qui connaisse mieux le cœur humain, ni qui s'entende plus à le remuer, que ces insulaires. Pour les arts, les Chinois sont inventifs, mais ils ne perfectionnent presque rien. Les Japonnais qui se sont toujours reconnus leurs disciples, n'ont quasi en rien la gloire de l'invention, mais on peut dire que tout ce qui sort de leurs mains est fini : j'en excepte la peinture, où ils ne gardent aucune règle de perspective. On sait maintenant combien leur porcelaine et leur vernis l'emportent sur ce qui nous vient de la Chine, en ce genre; nous avons aussi vu en France quelques-uns de leurs ouvrages en argent et en acier; ainsi, je laisse à juger si c'est avec justice qu'ils passent pour les

meilleurs ouvriers de l'Asie. Personne n'ignore que rien ne résiste à leurs sabres ; aussi un sabre du Japon, quand il est d'une bonne main, est-il un présent digne d'un Roi. Les Japonnais portent l'estime qu'ils en font, jusqu'à en orner leurs plus beaux appartemens. La délicatesse avec laquelle ils travaillent est surprenante ; j'ai lu dans un journal des savans, imprimé à Trévoux, la description d'un ouvrage fait au Japon, et que le journaliste, qui disait l'avoir eu entre les mains, ne faisait point difficulté d'opposer au fameux colosse de Rhodes : c'était une idole tout entière, bien proportionnée, distincte en toutes ses parties, assise dans une niche, le tout fait avec la moitié d'un grain de riz ; l'autre moitié faisant une manière de piédestal, sur quoi la divinité et la niche étaient posées.

Le commerce de la vie est beaucoup plus aisé au Japon qu'à la Chine ; les manières des Japonnais, leur sorte d'esprit, leur cérémonial, pour le fond, s'accordent assez à ce qui est d'usage parmi nous. C'est ce qui paraît par les lettres des premiers missionnaires qui ont travaillé dans ces îles : on y trouve aussi des descriptions de palais et de maisons particulières, qui, comparées avec celles que le père le Comte nous a faites des appartemens de Pékin, font voir que je n'avance rien sans fondement, quand je dis que le goût japonnais n'est pas fort éloigné du goût français. Au lieu de ces grands enclos incultes

et sauvages que les Chinois font passer pour leurs jardins, on ne voit, chez les Japonnais, que des terrasses et des parterres, où les fleurs et les arbrisseaux toujours verts jettent une odeur, dit le père Louis Alméïda, qui surprend toujours, quelque accoutumé que l'on y soit.

Nous avons en Europe une idée de la politique des Japonnais, qui ne me paraît pas bien fondée; il est vrai qu'en cela les Chinois sont encore leurs maîtres; mais ces grands politiques sont les plus lâches des hommes, et ne savent pas les premiers principes de l'art militaire. Ainsi, l'on peut dire que, s'ils n'ont rien à craindre du dedans, ils doivent tout appréhender du dehors. Un petit Roi tartare les a subjugués de nos jours, et les Japonnais leur ont souvent donné de grandes inquiétudes; cependant le Japon est moins au prix de la Chine, que la Savoye, par rapport à l'Italie, la France et l'Espagne jointes ensemble. A juger du Japon par le temps dont j'écris l'histoire, on conçoit que la valeur de ses habitans, et leur expérience au fait de la guerre, le mettent bien à couvert d'une nation étrangère, mais que les défauts de sa politique l'exposent à de continuelles révolutions : ce qui a fait dire à plusieurs historiens que les deux tiers de ces insulaires périssaient par le fer ou par le feu. Si toutefois leurs histoires disent vrai, mille ans et plus de règne dans une même famille ne nous donnent pas une idée d'un gouvernement

bien turbulent. Nous savons d'ailleurs que depuis quatre-vingts ans tout est en paix dans cet empire, et l'on n'y peut guère compter qu'environ six vingts ans de troubles. Or il me semble que d'en conclure, comme font la plupart, que ce pays est mal gouverné, ce n'est pas mieux raisonner que si l'on prétendait prouver qu'un homme n'est pas d'une bonne complexion, parce qu'à l'âge de quarante ans il a eu une longue maladie, qui pourtant ne lui a laissé aucun fâcheux reste. Le Japon a même tiré cet avantage des révolutions qui l'ont si cruellement agité, qu'il s'est aguerri des troupes, avec lesquelles il a fait depuis peu de grandes conquêtes, et soutenu avec bien de la gloire tous les efforts du grand Prince qui gouverne aujourd'hui la Chine et la Tartarie occidentale. Après tout, la monarchie chinoise a cet avantage sur la japonnaise, et même sur toutes les autres de l'univers, qu'elle a commencé peu de temps après le déluge. D'ailleurs, elle est si bien fondée et si solidement établie, qu'encore qu'elle ait souvent changé de maître, elle n'a jamais rien perdu de la beauté de son gouvernement : en sorte qu'après avoir été la conquête des étrangers, elle a toujours, pour ainsi dire, maîtrisé ses vainqueurs, en les assujettissant à la gouverner selon ses propres lois et ses anciennes coutumes.

Pour nous arrêter à ce qui regarde le Japon

en particulier, ses premiers législateurs n'avaient rien omis, ce semble, de ce qui pouvait y maintenir le bon ordre. La subordination dans toutes les parties de l'État, dans les familles et parmi les ministres des faux-dieux, est admirable. De plus, le soin des pères et des mères pour l'éducation de leurs enfans, et réciproquement le respect, la soumission, la tendresse des enfans pour leurs pères et mères. L'exactitude des bonses, ainsi appelle-t-on au Japon, comme à la Chine, les prêtres du pays, à instruire les peuples, et la vénération des peuples pour les bonses, tout cela va parmi les Japonnais aussi loin qu'il peut aller. Les seigneurs, les maris et les pères ont droit de vie et de mort sur leurs vassaux, leurs femmes et leurs enfans, et cependant c'est moins par crainte que par amour, et par principe d'honneur, que tout demeure dans le devoir. Ces deux principes, qui sont propres à des grandes ames, inspirent aux Japonnais des sentimens si tendres et si élevés, que saint François Xavier n'en parle qu'avec admiration, et en des termes qui marquent combien il en était touché. « Je ne saurais finir, dit-il dans une de ses » lettres, lorsque je parle des Japonnais, qui » véritablement font les délices de mon cœur. »

Les relations de l'année 1604, racontent une chose qui fait bien connaître le beau naturel de ce peuple. Je crois qu'on me saura bon gré de l'avoir rapportée, et je la mets ici parce qu'elle

n'a aucune liaison avec l'histoire de ce temps-là. Une femme était restée veuve avec trois garçons, et ne subsistait que de leur travail : ils étaient tous idolâtres. Or, comme ces jeunes gens, ou faute d'être employés, ou peut-être pour n'avoir pas été élevés à ce genre de vie, ne gagnaient pas suffisamment, ils prirent une étrange résolution. On avait depuis peu publié que quiconque saisirait un voleur, et l'amenerait au magistrat, toucherait une somme fort considérable. Les trois frères, que la pauvreté de leur mère touchait encore plus que leur propre indigence, s'accordent entr'eux qu'un des trois passera pour voleur, et que les deux autres le meneront au juge : ils tirent au sort pour voir qui sera la victime de l'amour filial, et le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse lier et conduire comme un criminel : il subit l'interrogatoire, il déclare qu'il a volé, sur quoi on l'envoie en prison ; et ses frères touchent la somme promise. Ceux-ci, avant que de s'en retourner chez eux, trouvèrent moyen d'entrer dans la prison ; là, croyant n'être vus de personne, ils se mirent à embrasser tendrement le prisonnier, et les trois frères ne purent se séparer sans verser beaucoup de larmes. Le magistrat, qui par hasard était en ce lieu, d'où il pouvait les apercevoir, fut extrêmement surpris de voir un criminel de si bonne amitié avec ceux qui l'avaient livré à la justice ; il appela un de ses gens, lui donna or-

dre de suivre les deux délateurs jusqu'au logis où ils se retireraient, et lui enjoignit expressément de ne les point perdre de vue, qu'il ne fût bien instruit de tout ce qui pouvait le mettre au fait d'une chose aussi étonnante que celle dont il venait d'être témoin. Le domestique obéit, fit toutes les diligences qui lui avaient été recommandées, et rapporta à son maître qu'ayant vu entrer les deux frères dans une maison, il s'en était approché, et leur avait entendu raconter à leur mère tout ce que je viens de dire; que la pauvre femme, à cette nouvelle, avait jeté des cris lamentables, qu'elle avait dit à ses enfans qu'ils pouvaient reporter l'argent qu'on leur avait donné, et qu'elle aimait mieux mourir de faim, que de se conserver la vie aux dépens de celle de son fils. Le juge fort surpris de ce récit, fait venir le prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, lui fait diverses questions pour voir s'il ne se couperait point, enfin, voyant que toutes ses réponses s'accordaient parfaitement, et qu'il ne pouvait en rien tirer par adresse, il lui déclara ce qu'il savait, et l'obligea ainsi d'avouer tout. Il alla ensuite faire son rapport au Cubo-Sama; et ce Prince, frappé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, assigna au plus jeune quinze cents écus de rente, et cinq cents à chacun des deux autres.

II. Mais la principale source du bon ordre qu'on

admire au Japon, c'est la religion qui peut certainement plus sur l'esprit de ce peuple, que sur celui de presque tous les autres. Tous les Japonnais, à la réserve de quelques athées, qui croient les ames mortelles, sont idolâtres, et reconnaissent une infinité de dieux. Les plus anciens sont les Camis, qu'on prétend être descendus du soleil. Ce sont tous les Empereurs du Japon depuis la fondation de cet empire jusqu'à nos jours : leur race subsiste encore, du moins nous n'avons point de nouvelles qu'elle soit éteinte. Les Fotoques de la Chine sont aussi adorés au Japon; mais outre ces deux espèces de divinités, il y en a quatre principales, qu'on peut regarder comme les dieux du premier ordre. Le plus considérable de tous, est Amida, une des plus anciennes idoles de la Chine. Les Japonnais l'adorent sous différentes formes toutes mystérieuses, mais ridicules; ils en content aussi quantité de fables, dont on amuse le petit peuple, et que je crois pouvoir me dispenser de rapporter.

Xaca est après Amida, le dieu le plus révéré au Japon. Il naquit, disent les bonses, d'une mère vierge, qu'il fit mourir en naissant; il se retira tout jeune dans les déserts de Siam, et il y vécut plusieurs années dans les exercices de la plus austère pénitence. De là, étant passé à la Chine, il y prêcha Amida, et publia une espèce de théologie qui n'a pas eu moins de cours

dans cet empire, que la morale de Confucius. Le terme de toutes ses courses fut le Japon, dont il a été le premier législateur. Il y fit connaître Amida et les Fotoques, car les Japonnais n'adoraient alors que les Camis, auxquels même ils ne demandaient que des biens temporels, et les démons à qui ils faisaient des sacrifices uniquement pour se garantir de leur fureur. Dans la vérité, Xaca était un grand philosophe; les Japonnais tiennent de lui la métempsycose, et la théologie des Chinois. Le nombre des livres qu'il a composés est prodigieux. Le dernier de tous qu'il intitula *Foquequium*, et dont il rendit ce témoignage à la mort, qu'il ne contenait rien de vrai, non plus que les autres, est d'ailleurs si obscur, qu'apparemment l'auteur n'y entendait rien lui-même. Cette obscurité n'a pourtant servi qu'à rendre l'ouvrage plus respectable, et il a parmi ces insulaires, la même autorité qu'ont parmi nous les livres saints.

Les deux autres divinités qui tiennent le premier rang avec Amida et Xaca, sont Canon et Gizon, dont il n'y a rien à dire de fort particulier. Je n'ai même trouvé nulle part qu'elle est leur origine. Les bonses prétendent que le Dieu Canon vivait il y a deux mille ans, et qu'en ce temps-là il créa le soleil et la lune; on lui a élevé à Ozaca, un temple qui est un des plus beaux du Japon. On s'étonnera sans doute, après ce que j'ai dit de l'esprit et du bon sens des Ja-

ponnais, qu'ils aient donné dans de si grandes absurdités en matière de religion. Mais n'y a-t-il pas encore plus lieu d'être surpris que les Romains, dans un siècle aussi éclairé que le fut celui d'Auguste, aient dressé des autels à tous les monstres de l'Egypte, et offert de l'encens à toutes les bizarres divinités des nations qu'ils avaient subjugées! C'est de tous temps qu'on a reconnu que les plus grands esprits sont ceux dont l'égarement va plus loin, quand une fois ils se sont écartés du droit chemin, et que, parmi les idolâtres, les nations policées sont celles dont la Religion renferme plus d'extravagances.

Pour ce qui est du culte que les Japonnais rendent à leurs idoles, il est vrai de dire que rien n'est plus semblable à celui que nous rendons au vrai Dieu. Je parlerai bientôt des raisons qu'on a de croire que les premiers habitans du Japon ont eu quelque connaissance du christianisme; mais quand cette opinion serait encore mieux établie qu'elle ne l'est, il faut nécessairement recourir ici à ce que dit Tertullien, à savoir qu'un des moyens les plus ordinaires dont le père du mensonge se serve pour séduire les peuples, est de leur faire illusion, en contrefaisant la vérité. Je ne sais même si la conduite qu'il a tenue à l'égard des Japonnais, ne pourrait point passer pour une assez bonne preuve de la sainteté de nos pratiques de Religion, puisqu'il semble qu'il n'a pu entraîner dans l'erreur,

la nation du monde dont la raison s'est trouvée la plus naturellement chrétienne, selon l'expression du même Tertullien, qu'en déguisant ses mensonges sous l'extérieur de notre culte religieux.

Les bonses du Japon composent une espèce de hiérarchie fort semblable à celle de l'Église catholique. Ils ont un grand prêtre qu'on nomme Xaco, apparemment parce qu'il est le successeur du grand Xaca. Ce premier prêtre a au-dessus de lui des *Tundes* qui répondent à nos Évêques, ce sont eux qui font les prêtres, en leur donnant pouvoir d'offrir des sacrifices. Ces *Tundes* sont tous les supérieurs des maisons des bonses, car tout le clergé du Japon, s'ils est permis de se servir de nos termes, est régulier, et peut être considéré comme un ordre religieux, divisé en plusieurs congrégations, mais sous un même Général. En effet, les bonses sont partagés en plusieurs sectes, toutes, quoique reconnaissant un même chef, irréconciliablement ennemies les unes des autres. On les distingue par la couleur de leurs habits, car pour la forme, elle est partout la même, et approche assez de celle de nos hermites. La même diversité de sentimens qui règne parmi les bonses, s'étend sur tous les ordres de l'Etat, chacun étant en droit de faire à sa fantaisie le choix de la secte qui lui plaît davantage; d'où il arrive que non-seulement les provinces et les villes, mais les maisons même particulières sont souvent partagées sur le culte des

dieux. Mais comme l'animosité des bonses ne passe point à leurs disciples avec leurs sentimens, cette variété sur la doctrine ne trouble en aucune manière le repos des familles, et ne fait aucun tort à la société civile.

Je ne crois pas qu'il soit à propos de m'étendre beaucoup sur les différentes sectes du Japon, je dirai seulement deux mots des principales : la première est celle des grands; elle tient l'ame mortelle, et les bonses qui la professent, se nomment *Xenxus.* La seconde, qui est la plus suivie de ceux qui se piquent de probité, enseigne l'immortalité des ames, et rend un culte spécial à Amida. On appelle *Xodoxins* les bonses qui en sont les docteurs. La troisième est celle des adorateurs de Xaca, on y donne à ce faux prophète le premier rang parmi les dieux. Leurs prêtres sont les plus réglés du Japon; ils se lèvent à minuit pour chanter les louanges de leurs dieux, et pour méditer sur quelques points de morale, que le supérieur explique auparavant. Saint François Xavier, qui a assisté à ces explications, dit qu'elles se font d'une manière très-touchante et très-pathétique. Ces bonses ont pris le nom de *Foquexus.* La quatrième n'est pas tant une secte particulière, qu'un corps de bonses qui font la guerre : on les a nommés *Négores,* et l'Orient n'a point de soldats, ni mieux disciplinés, ni plus aguerris; aussi les Empereurs Japonnais, dans les différentes révolutions de

l'empire, ont toujours eu grand soin de se les attacher, ou du moins de les engager, par des avantages considérables, à demeurer dans une exacte neutralité. Ces quatre sortes de bonses sont les plus considérables; il y en a d'autres qui usent de sortiléges; ce sont les *Icoxus;* d'autres sont des espèces de pénitens et de contemplatifs qui demeurent dans les forêts, et n'ont point d'autres maisons que le creux des arbres. Nous leur avons donné le nom d'*Arbori Bonses*. Enfin il s'en trouve dans les montagnes septentrionales, que l'on connaît sous le nom de *Jenguis* et de *Guoguis*. Ces derniers n'ont point d'autre occupation que de conduire et de diriger ceux qui entreprennent de certains pélerinages, dont le récit a quelque chose de si ridicule et de si fabuleux, qu'encore que tous les historiens s'accordent à en parler, je n'ai pu me résoudre à leur donner place dans cette histoire. Dans les lettres de saint François Xavier, il est fait mention de certains bonses qui sont habillés à peu près comme les ecclésiastiques de son temps, et comme le sont encore aujourd'hui les Théatins, les Barnabites et les Jésuites. Il faut bien, puisque le Saint est le seul qui en parle, que cette secte ne soit ni fort étendue, ni fort considérable. On voit aussi au Japon des filles régulières, qui font, comme autrefois les Vestales de Rome, profession de garder la continence : elles vivent en communauté, et sont sous la direc-

tion des bonses dont elles ont adopté la secte. Elles se distinguent, ainsi que les bonses, par la couleur de leurs habits; et d'ailleurs elles sont presque vêtues comme nos religieuses.

A l'extérieur rien n'est plus dur que la vie des bonses; on les voit presque toujours avec un visage déterré, et ils ont quelque chose d'affreux dans leur extérieur. Mais il s'en faut bien que la réalité réponde à ces apparences, les peuples savent même assez que ces prêtres sont très-dissolus, et entretiennent de honteux commerces avec ces filles retirées qui sont sous leur conduite. Ce qui est étrange, c'est que, malgré cette persuasion où l'on est de leurs déréglemens, ils sont dans une vénération qui n'est pas concevable. On se dépouille de ce qu'on a de plus précieux pour le donner à ces imposteurs qui ne vivent que d'aumônes, et sont cependant formidables aux Princes mêmes par leur puissance. Il n'y a pas jusqu'à l'Empereur, qui ne se trouve honoré d'avoir un fils bonse. En un mot, le respect qu'on a pour eux passe tout ce qu'on en peut dire.

L'instruction de la jeunesse est une des plus sérieuses occupations des bonses. Ils enseignent la poésie, l'éloquence, la philosophie et ce qui regarde le culte des dieux. Les académies, dont le nombre égale celui des bonnes villes, sont remplies d'un nombre infini d'écoliers. Saint François Xavier en nomme quatre auprès de Méaco,

l'ancienne capitale de l'empire, dont il assure que chacune a bien trois mille cinq cents écoliers, et ce n'est rien, ajoute le Saint, en comparaison de ce qu'il y en a dans l'université de Bandoue, la plus considérable du Japon. Les bonses prêchent aussi assez souvent dans les temples, et c'est toujours en grand appareil. Le docteur, revêtu d'habits magnifiques, monte sur une estrade couverte ordinairement de riches tapis de la Chine. Sur une table qu'il a devant lui est un exemplaire du *Foquequium*. Il ouvre ce livre, en lit quelques lignes, le referme, et après une courte explication aussi énigmatique que le texte même, il tombe tantôt sur la morale, et tantôt sur les fins de l'homme. Quelques missionnaires, qui ont assisté à ces prédications, assurent dans leurs lettres qu'ils n'ont rien entendu de plus éloquent, de plus beau, de plus fini, de plus touchant; et que, pour l'ordinaire, tout l'auditoire fond en larmes. La dernière conclusion que le prédicateur tire de ce qu'il a exposé avec tant d'énergie, c'est qu'on ne peut assurer son bonheur pour l'autre vie, sans faire de grandes libéralités aux bonses.

Je n'entrerai pas dans le détail des pratiques de religion, en quoi les Japonnais semblent avoir voulu nous copier. Je dirai seulement que ces infidèles ont leurs apôtres et leurs docteurs, dont ils ont canonisé la mémoire, si j'ose parler ainsi, et leurs martyrs à qui ils rendent des honneurs

presque divins. Ces derniers sont des malheureux qui se font écraser sous les roues des chariots sur lesquels on promène de temps en temps les idoles dans les rues, ou qui se laissent fouler aux pieds, et étouffer dans la presse, lorsqu'aux jours de grandes solennités, le peuple va offrir des sacrifices dans les temples; ou enfin, qui, de gaîté de cœur, s'en vont pesamment chargés se précipiter au fond des eaux pour arriver plus-tôt, disent-ils, au paradis du dieu Canon.

Avant que de finir ce qui regarde la religion des Japonnais, il faut dire deux mots de la manière dont ils en usent à la mort de leurs proches. Les obsèques se font toujours avec une pompe extraordinaire. On conduit en grande cérémonie le corps du défunt hors de la ville; on le pose sur un bûcher fort élevé, et, après bien des prières et des grimaces, on met le feu au bois : quand le feu est éteint, on recueille ce qui reste des ossemens, et on les enterre avec les cendres. Le deuil dure deux ans, et pendant un si long-temps, on s'abstient de toutes sortes de plaisirs. Les habits mêmes que l'on porte, n'inspirent que la tristesse. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'alors les hommes et les femmes sont habillés à peu près de la même manière. Les uns et les autres portent une coiffure qui consiste en une espèce de bandeau carré, auquel est cousu un grand linge qui flotte par-derrière en manière de crèpe. La robe de dessus est d'une lar-

geur extraordinaire, et se ferme sur l'estomac. Elle doit être tout unie et sans doublure. La ceinture, qui est fort large, fait ordinairement deux tours; et il faut que le tout soit fait de toile écrue. Cette simplicité est accompagnée d'une admirable modestie; on marche lentement, les yeux baissés et les mains dans les manches. Je passe sous silence les fêtes ridicules qu'on célèbre au Japon en l'honneur des morts, aussi bien que toutes les folles superstitions dont le culte des dieux est rempli, et où je ne trouve rien qui puisse intéresser.

III. Le gouvernement du Japon a de tout temps été monarchique, et toutes choses y ont toujours été réglées par la volonté absolue du Souverain. Il n'y a point de cour de justice, mais le Prince a dans chaque ville un officier, ou magistrat dont la juridiction ne s'étend guère qu'au criminel : la croix et le feu sont le supplice des petites gens; celui des personnes de condition, c'est d'avoir la tête tranchée. Parmi ceux-ci, lorsqu'on veut faire quelque grâce au coupable, on permet à son plus proche parent d'être son exécuteur; et cette mort, qui n'a rien d'infâme pour celui qui la fait souffrir, déshonore aussi bien moins celui qui la souffre. Mais le plus grand nombre des gentilshommes, qui meurent par l'ordre du Prince, se fend le ventre avec une espèce de couteau. Quelques-uns attendent que l'arrêt en soit porté, la plupart le prévien-

nent; et c'est le parti que prennent tous ceux qui se piquent d'avoir du cœur. Lorsque quelqu'un est condamné à mort, ou envoyé en exil, tous ses proches et tous ses domestiques, en quelque lieu qu'ils soient, doivent subir la même peine; il y a cependant apparence que cette loi ne s'observe pas toujours à la rigueur.

Les différends qui naissent sur les biens entre les particuliers, se terminent souvent par arbitrage, et plus souvent encore par la volonté absolue du Souverain, du maître ou du seigneur. Ainsi les procès ne traînent point; car, comme il n'y a point d'appel de ces sortes de jugemens, on s'y soumet sans réplique. Il n'en est pas de même des sentences de mort : il n'est pas aisé de se saisir d'un homme de qualité pour le faire monter sur un échafaud; souvent il faut livrer un combat où il y a bien du sang répandu; mais parce qu'on a attaché à cela quelque sorte d'ignominie, ceux qui veulent passer pour gens de cœur, n'attendent pas que leur arrêt soit prononcé, et se fendent le ventre, ainsi que je l'ai dit, dès qu'ils se sentent coupables, et qu'ils savent qu'on les recherche.

On n'a encore pu rien découvrir touchant les commencemens de la monarchie japonnaise. Elle n'est pas ancienne, ses annales ne lui donnent qu'environ douze cents ans. Néanmoins on n'a que de très-faibles conjectures sur son origine. Il y a des auteurs qui prétendent que quelques

familles chinoises des plus considérables de cette nation, ayant conspiré contre l'Empereur, et la conspiration ayant été découverte, les coupables furent exilés, et allèrent peupler les îles du Japon qui étaient désertes. D'autres veulent avec plus de vraisemblance, que les premiers habitans de cette île aient été une colonie de la Tartarie Occidentale : en effet le naturel des Japonnais et celui des Tartares ont tant de conformité, qu'un Japonnais, pour être bien défini, doit être appelé un Tartare poli et civilisé.

Je ne voudrais pourtant pas rejeter absolument la première opinion, et il me semble qu'on peut réunir les deux sentimens. Il est presque certain qu'avant saint François Xavier, l'évangile n'avait point été prêché au Japon; cependant nous avons vu que les cérémonies du culte superstitieux des Japonnais paraissent copiées d'après les nôtres. D'ailleurs le saint Apôtre trouva que le Roi de Saxuma, dont nous parlerons bientôt, portait une croix dans son écusson, ce qui est surprenant dans un pays où la croix est un supplice infâme. Cela me fait croire qu'il y a au Japon quelques familles originaires chinoises, qui avaient eu à la Chine connaissance de notre sainte Loi. Ce qui confirme ma conjecture, c'est que le temps auquel le Japon a commencé d'être habité, suit d'assez près celui de la publication de l'évangile à la Chine par les Nestoriens de Syrie : il se peut faire aussi que Xaca

ait eu quelque teinture du Christianisme par ces missionnaires syriens; cela est certain au moins des lamas ou sacrificateurs tartares, dont quelques-uns ont pu suivre leurs compatriotes au Japon, et les instruire de ce qu'ils avaient appris de la loi chrétienne.

On ne peut guère douter que les premiers habitans du Japon n'aient eu un chef qui fonda la monarchie, et dont les descendans ont été les *Daos* et *Dairis* qui ont régné jusqu'au seizième siècle. Leur trône serait d'autant mieux affermi, qu'outre une si longue et si paisible possession, ils avaient eu le secret de se faire croire enfans du soleil, et que tous aussitôt après leur mort étaient placés au rang des dieux-camis. Cela toutefois n'a point empèché que les *Dairis* n'aient été détrônés. Voici ce qu'on sait de cette révolution qui a donné lieu à tant d'autres. La première dignité de l'empire était celle de cubo-sama. *Cubo* veut dire chef de la milice, et *sama* signifie Seigneur. Cette addition au titre de cubo ne s'était pas faite d'abord, et elle avait mis le généralissime à la tête de tous les conseils et de toutes les affaires. Une grâce ne manque jamais d'en faire souhaiter une plus grande, et l'ambition est un torrent qu'il est aisé d'arrêter dans sa source, mais dont il n'est pas possible de modérer le cours. Celle des cubo-samas et la facilité des Empereurs allèrent toujours croissant, et insensiblement le sujet et le Souverain n'eu-

rent plus que le nom de ce qu'ils devaient être, le ministre donnant des ordres auxquels le Prince n'osait refuser de souscrire. Les cubo-samas n'avaient plus qu'un pas à faire pour monter sur le trône, mais il fallait une occasion pour le franchir; le temps et les conjectures l'amenèrent. Un dairi efféminé se rendit méprisable; le cubo-sama qui gouvernait sous son nom crut voir les peuples assez disposés à ne pas trouver étrange, que portant tout le poids de la souveraineté, il en eût aussi les honneurs, et il se jugea d'autant plus autorisé à s'emparer du sceptre, que personne ne s'y opposa. Il se fit donc proclamer Empereur; mais il laissa au dairi, en considération de son origine céleste, et peut-être pour ne pas rendre son usurpation trop odieuse, il lui laissa, dis-je, toutes les prééminences extérieures de sa première dignité. Cette ombre de majesté contenta un Prince qui ne connaissait que cela de la souveraine puissance, et la distribution des grâces purement honoraires qu'on lui abandonna encore, ayant laissé sa cour aussi grosse qu'elle était auparavant, parce que les Japonnais sont extrêmement avides des moindres marques d'honneur, à peine s'aperçut-il qu'il y avait un autre maître que lui dans l'empire.

Cependant le cubo-sama ne fut pas universellement heureux, à la vérité il s'empara de la Tense; mais au-delà des cinq cantons ou provinces qui sont comprises sous ce nom, et qui

font le domaine impérial, il ne fut pas reconnu. Les Gouverneurs des autres provinces, prévoyant qu'il lui faudrait du temps pour affermir sa domination, se firent autant de petites souverainetés de leurs gouvernemens : de sorte qu'on en compta jusqu'à 68 ou 70, qui portaient presque toutes le nom de royaume; néanmoins, ces petits Rois ne furent jamais si indépendans de la cour impériale, que le cubo-sama ne fut à leur égard à peu près ce qu'est l'Empereur en Allemagne, par rapport aux électeurs. Pour ce qui est du temps auquel arriva ce grand changement, il est assez difficile de le marquer au juste, et les historiens varient fort sur ce sujet; je ne crois pas la chose assez intéressante pour m'arrêter à de grandes dissertations. Je me contenterai de dire qu'il y a de l'apparence que le cubo-sama, qui régnait vers le milieu du seizième siècle, était le fils de l'usurpateur, qu'il avait fort aidé son père à monter sur le trône, et que l'un et l'autre avaient été long-temps inquiétés dans Méaco, capitale de l'empire, par des Seigneurs fidèles au dairi, ou qui voulaient sous couleur de fidélité partager sa dépouille.

Voilà quel était le Japon, lorsqu'on en fit la découverte. Je ne me suis pas amusé à décrire mille petites manières des Japonnais, dont les notices de ce pays sont remplies, et qui ne m'ont point paru fort capables de piquer la curiosité. Je n'ai point non plus parlé de quelques rare-

tés qu'on trouve au Japon, et que je crois pouvoir trouver place dans une relation; mais non pas dans une histoire. Je ne dois pourtant pas omettre ici deux ou trois choses fort singulières. Le Pape Urbain VIII, dans un de ses brefs aux Chrétiens du Japon, parle de quelques oiseaux fort rares et d'une grande beauté, qui avaient été envoyés à son prédécesseur, Paul V, mais il ne nous dit pas ce que c'est que ces oiseaux. L'historien de la révolution de Siam nous l'apprend, en disant que la poule du Japon est sans contredit le plus bel oiseau du monde, de l'aveu même des Indiens qui en ont de si beaux. Rien n'est plus vif, ni de plus varié, que le plumage de cet animal, qui relève encore beaucoup cet avantage par une certaine démarche noble et fière, par laquelle il paraît sentir qu'il est le roi des oiseaux.

L'exact et judicieux auteur, qui nous a donné une histoire très-ample de l'église du Japon, fait la description d'un arbre fort extraordinaire. C'est une espèce de palmier qui ne saurait croître dans une bonne terre; jamais il n'est plus sain, ni mieux nourri que lorsqu'en guise de fumier, on lui a mis au pied de la limaille de fer, ou d'autres matières semblables. L'humidité fait, sur cet arbre, le même effet que le feu sur le parchemin, lorsqu'une de ses branches a été rompue, on n'a qu'à l'attacher avec un clou, au tronc ou à la racine, et elle reprend.

Les médecins au Japon sont tout à la fois chirurgiens, droguistes et botanistes, mais ce qu'ils ont de plus singulier, c'est la science du pouls qu'ils possèdent dans la perfection, jusque-là qu'après avoir considéré une demi-heure le pouls d'un malade, ils connaissent tous les symptômes et les causes de la maladie.

Le thé du Japon ne diffère point de celui de la Chine; les Japonnais en font un grand usage. Ils le nomment cha, apparemment du mot chinois, Tcha, qui en langue mandarine signifie le thé; on connaît assez parmi nous la vertu et les propriétés de cet arbrisseau, dont peut-être nous ne faisons tant de cas qu'à cause de celui qu'en font deux peuples chez qui nous l'allons chercher. On sera peut-être aussi bien aise de savoir qu'il n'y a point d'autre monnaie du Japon que des pièces de cuivre ou d'argent, battues au coin et non monnoyées : c'est le poids qui en règle la valeur; mais sans m'arrêter davantage, je viens à mon histoire.

Quoiqu'il en soit, du temps de la première révolution du Japon, que les uns approchent peut-être un peu trop du siècle passé, et que les autres font apparemment trop ancienne, il est certain que soit que le trône des cubo-samas ne fût pas encore bien affermi, où qu'il commençât à s'ébranler, le centre de l'empire était agité de troubles et de factions, et les Rois par-

ticuliers, contens de ce qu'ils possédaient, jouissaient d'un parfait repos, lorsque Dieu fit, pour la première fois, luire le soleil de justice sur ce peuple infortuné, qui jusque-là avait été enseveli dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité. Voici quelle fut l'occasion dont la divine Providence se servit pour l'accomplissement de ce grand dessein.

IV. En 1542, trois marchands portugais, nommés Antoine Mota, François Zeimot et Antoine Pexot, étant partis de Dodra au royaume de Sion, dans l'île Célèbès, ou Macazar, pour aller à la Chine, furent poussés par la tempête sur les côtes du Japon, et prirent terre à Cangoxima, la même année que Dom Martin Alphonse de Sosa, Vice-Roi des Indes, fit son entrée dans Goa, menant avec lui François Xavier, un des dix premiers prêtres de la compagnie de Jésus, et que le Pape Paul III envoyait aux Indes, avec la qualité de légat du Saint-Siége. Les trois marchands ne furent pas long-temps à Cangoxima sans faire des habitudes qui nouèrent assez promptement le commerce entre les deux nations; mais ils firent une connaissance, qui dès-lors, si elle eût été bien ménagée, eût introduit le Christianisme dans le Japon : Un homme de trente-cinq ans, appelé Angeroo, et que nos historiens français nomment Anger, fort riche et d'une des meilleures maisons du royaume de Saxuma, où est situé Cangoxima, se lia d'abord

avec les trois Européens, et ceux-ci étant insensiblement entrés dans sa confidence, apprirent de lui que le souvenir des péchés de sa jeunesse, lui causait de violens et de continuels remords de conscience ; que pour les appaiser, il s'etait retiré dans une maison de bonses, dans la pensée que l'entretien et les bons avis de ces ministres des dieux pourraient calmer ses inquiétudes ; mais que ce remède, au lieu de le guérir, n'avait servi qu'à augmenter sa peine, et que de jour en jour il sentait son mal empirer.

Ceux à qui il s'ouvrit de la sorte firent apparemment ce qu'ils purent pour le soulager ; mais ils le quittèrent sans y avoir réussi. Deux ans après un autre Portugais, nommé Alvare Vaz, étant allé trafiquer à Cangoxima, Anger lui communiqua ses peines intérieures, comme il avait fait aux trois autres marchands. Vaz qui avait connu le P. François Xavier à Malaca, et qui était plein de ce qu'il lui avait vu faire de merveilleux, voulut engager le Japonnais à aller trouver aux Indes le S. Apôtre. « C'est un » homme chéri du ciel, lui dit-il, je ne doute » nullement que par les charmes de sa conver- » sation et la sagesse toute divine de ses con- » seils, il ne dissipe en un moment cette hu- » meur noire qui vous dévore. » Anger se sentit véritablement pressé de suivre cet avis ; mais la pensée qu'il lui fallait abandonner sa famille,

s'exposer sur une mer qui tous les jours devenait fameuse par les naufrages qu'on y faisait, et s'exiler en quelque façon dans un pays inconnu, l'empêchait de se résoudre, lorsqu'ayant tué un homme dans une rencontre, la crainte d'être recherché l'obligea de s'embarquer sur le premier vaisseau qui fit voile vers Malaca.

Il y arriva en 1546; mais ayant appris en débarquant que le P. Xavier venait d'en partir pour les Moluques, il se remit en mer sur le champ, et reprit la route du Japon sans faire aucune attention au sujet qui l'avait contraint de prendre la fuite. Il fut près de deux ans à errer sur ces mers, les vents contraires et ses irrésolutions l'arrêtant tantôt dans un port, et tantôt dans un autre. Enfin, Dieu qui en voulait faire le chef des prédestinés de sa nation, permit qu'étant sur le point de prendre terre au Japon, une tempête, après l'avoir mis en danger de périr, le repoussa au port de la Chine d'où il était parti, il y rencontra Alvare Vaz, qui s'en retournait aux Indes. Ce marchand lui reprocha doucement son inconstance, le prit sur son vaisseau, et le ramena à Malaca, où le P. Xavier était de retour des Moluques.

Dès la première fois qu'Anger vit le Saint, il en fut charmé, et l'homme de Dieu en l'embrassant lui ayant dit que pour obtenir ce qu'il souhaitait, il fallait rendre au Souverain du ciel et de la terre, les hommages qui lui sont dûs.

Anger demanda qu'on l'instruisît au plus tôt des vérités chrétiennes; il savait déjà un peu de portugais, et dans ses courses, les marchands de cette nation qu'il avait fréquentés, lui avaient donné quelque connaissance de nos mystères. Le père Xavier quitta tout pour achever de l'instruire, mais une affaire de conséquence l'ayant appelé à la côte de la Pescherie, il prit le dessein d'envoyer son prosélyte et deux serviteurs qui l'avaient suivi au séminaire de Goa.

De la manière dont ils entrèrent d'abord dans toutes les pratiques qui étaient en usage dans cette sainte maison, d'où sont sortis depuis presque tous les apôtres, et une bonne partie des martyrs du Nouveau-Monde, on s'aperçut bientôt que ce n'était point là des Indiens ni des barbares, et le père Xavier s'étant rendu au bout de quelques mois à Goa, fut extrêmement surpris des progrès qu'ils avaient faits. Il ne laissa pourtant pas de différer encore leur baptême, quoiqu'ils le demandassent avec les dernières instances. Le Saint jugea même à propos, que Côme de Torrez, qui venait de se déterminer à quitter le grand vicariat de Goa, pour entrer dans la compagnie de Jésus, recommençât à les instruire de nouveau. Il avait remarqué dans ce nouvel ouvrier, un des plus grands esprits, et des plus savans hommes de son siècle, des qualités fort propres à la mission du Japon, qu'il méditait dès-lors; il voulut lui procurer un moyen

d'apprendre la langue et les manières des Japonnais, en l'obligeant de converser souvent avec ces trois catéchumènes. D'ailleurs, ce n'était pas assez d'une connaissance superficielle des articles de notre foi, à des gens aussi éclairés et aussi spirituels que l'étaient ceux-ci, pour être baptisés. Ils le furent enfin le jour de la Pentecôte, par les mains de l'Evêque des Indes, Dom Jean d'Albuquerque. La grâce du sacrement se rendit sensible dans l'ame d'Anger, et elle y produit en un moment cette paix, qui depuis tant d'années faisait l'unique objet de ses vœux. Il prit le nom de Paul de Sainte-Foy, en mémoire de la maison où il avait reçu tant de bienfaits du ciel, et qu'on appelait indifféremment le collége de saint Paul, et le séminaire de Sainte-Foy. De ses deux serviteurs, l'un fut nommé Jean et l'autre Antoine. Aussitôt après leur baptême, le père Xavier trouvant dans le maître et dans les domestiques de grandes dispositions à une éminente sainteté, leur fit commencer à tous trois les exercices du père Ignace, sous la conduite du père de Torrez.

Pendant cette retraite qui dura trente jours, il est étonnant avec quelle profusion le ciel communiqua à ces fervens néophytes, ses faveurs les plus singulières : le père Xavier s'en exprime dans ses lettres avec admiration, et ne craint point de dire que par leur fidélité à correspondre aux grâces qu'ils recevaient d'enhaut sans

mesure, ils faisaient honte aux missionnaires, et lui donnaient à lui-même de la confusion. Paul de Sainte-Foy ne parlait et ne pouvait parler que de Dieu, aussi le faisait-il en homme inspiré. On l'entendait souvent lorsqu'il était seul, témoigner tout haut avec des élans d'amour très-sensibles, le désir qu'il avait de mourir pour son Dieu, et le zèle dont il brûlait pour le salut de ses concitoyens. Le saint apôtre employait à le visiter tout le temps qu'il pouvait soustraire à ses occupations, et pour étudier davantage le génie de cette nation, il s'informait en même temps des Portugais qui avaient été au Japon, si les Japonnais étaient tous du caractère de ceux qu'ils avaient devant les yeux, et dont il ne se laissait point d'admirer la pénétration d'esprit et le bon sens. Tous l'assurèrent qu'il n'était pas possible de trouver un peuple qui eut plus de raison, ni qui fut plus ingénieux, et qu'ils ne doutaient point que le christianisme ne s'établit solidement et en peu de temps dans ces îles. Paul de Sainte-Foy qui parlait fort aisément le latin et le portugais, lui confirma la même chose, et en écrivit même au fondateur de la compagnie de Jésus. Sur quoi l'homme apostolique prit enfin sa dernière résolution, que ni les instances de ses amis, ni les dangers d'une si longue et si périlleuse navigation, ne purent jamais lui faire changer : « La crainte du naufrage, disait-il » à ceux qui lui exagéraient le péril auquel il

» allait s'exposer, ni toute la fureur d'une mer
» toujours agitée, ne sauraient vous retenir un
» jour; il n'est rien que vous ne fassiez, point
» de risque que vous ne soyez prêt de courir,
» pour aller chercher un peu d'or et d'argent :
» et moi qui sais qu'une infinité d'ames rache-
» tées du sang de mon Dieu périssent, faute
» d'instruction et de secours, je serais assez lâche
» pour craindre une tempête : je n'ai qu'un re-
» grêt, ajoutait-il, et il le répéta souvent depuis
» dans ses lettres, c'est que vous m'ayez pré-
» venu. Quelle honte pour un ministre de Jésus-
» Christ, d'avoir été moins ardent et moins di-
» ligent à lui procurer de nouveaux adorateurs,
» que des négocians ne l'ont été pour un petit
» gain, et pour un intérêt temporel! »

V. Mais comme le temps n'était pas propre pour la navigation, le saint Apôtre qui se trouva un peu de loisir, l'employa aux exercices de la vie intérieure : on peut dire que tout ce temps fut pour lui une contemplation continuelle, où les extases et les ravissemens le tenaient continuellement uni à Dieu, qu'il était plus au ciel que sur la terre. Ce fut alors que, ne pouvant plus soutenir l'abondance des consolations célestes dont son ame était incessamment inondée, on l'entendit si souvent s'écrier : *C'est assez, Seigneur, c'est assez : ou faites cesser des faveurs qu'une créature mortelle n'est pas en état de supporter, ou bien mettez-moi dans le séjour*

de gloire. En disant ces paroles, il ouvrait sa soutane comme pour faire un passage libre aux flammes du divin amour, qui embrasaient son cœur. Par-là, Dieu lui faisait connaître à quels travaux et à quelle entreprise il le préparait.

Enfin le temps du départ approchant, le serviteur de Dieu nomma pour l'accompagner, le père Côme de Torrez, et le frère Jean Fernandez, à qui Paul de Sainte-Foy et ses deux serviteurs avaient appris un peu de japonnais. Fernandez était un saint religieux, dont l'éminente et solide vertu causait de l'étonnement au père Xavier. A l'âge de vingt-deux ans, il avait quitté une fortune très-bien établie, pour embrasser la pauvreté de la croix. Le père Simon Rodriguez, un des premiers compagnons de saint Ignace, l'avait reçu dans la compagnie de Jésus, à Lisbonne, et au bout de quelques mois l'avait envoyé aux Indes. Quoiqu'il n'eût point de lettres il était parfaitement instruit de sa religion, ce qui joint à un grand sens, une éloquence naturelle, et beaucoup de facilité pour les langues, le rendit très-utile à la mission du Japon.

VI. Le père Xavier ayant mis les derniers mois de cette année, et le commencement de la suivante à régler ses affaires, s'embarqua au mois d'avril, et arriva à Malaca le dernier jour de mai. Il y apprit des nouvelles du Japon, qui lui causèrent bien de la joie. On lui dit qu'un Roi de ces îles se disposait à envoyer au Vice-Roi

des Indes une ambassade pour obtenir des prédicateurs de la loi chrétienne, et voici comme l'on racontait ce qui lui en avait fait naître la pensée. Des Portugais ayant pris terre dans ses États, on les avait logés par son ordre dans une maison, où, disait-on, tous les appartemens étaient infestés de malins esprits; on ne se trompait pas. Les Portugais passèrent deux ou trois fort mauvaises nuits, et l'un d'eux fut très-maltraité. Enfin, ces marchands eurent recours au Ciel, et firent peindre des croix sur toutes les portes et les murailles du logis. Dieu bénit leur dévotion, ils ne virent et n'entendirent plus rien. Cela fit du bruit dans la ville, les idolâtres n'apprirent qu'avec admiration le moyen dont on s'était servi pour chasser le démon; la nouvelle en alla jusqu'au Roi, qui ayant fait venir les Portugais pour s'assurer de la vérité et des circonstances de cet événement, trouva la chose fort singulière. Il fit même dresser partout des croix, sur les grands chemins, dans les carrefours, et jusque dans son palais : de sorte que l'ennemi de notre salut fut cause le premier, que le signe adorable de notre rédemption fut exposé publiquement à la vénération des peuples, dans cette terre infidèle. Le Roi n'en demeura pas là; il voulut savoir d'où venait à la croix tant de vertu, la réponse des Portugais n'ayant servi qu'à exciter davantage sa curiosité, il forma le dessein de faire venir des

docteurs de leur nation, et c'était-là l'unique sujet de l'ambassade dont on parlait.

Il y a lieu de s'étonner qu'aucun des historiens du Saint ne nous ait appris la suite de cette nouvelle, ni quel était ce Roi du Japon dont il est ici parlé, ni enfin ce qui empêcha le père Xavier d'aller trouver ce Prince, comme il était naturel qu'il fit. Cela me ferait douter qu'on eût effectivement reçu de pareils avis, si le témoignage de tant d'écrivains, tous dignes de foi, qui rapportent ce fait, n'était appuyé de l'autorité de l'Apôtre des Indes, qui dans ses lettres nous en a laissé le détail tel que je viens de l'exposer. On a encore passé sous silence, je ne sais pourquoi, une chose que je trouve bien digne d'avoir ici sa place. Depuis que le Saint avait entendu parler du Japon, il avait conçu un si ardent désir d'y prêcher l'Evangile, qu'il semblait y voler plutôt qu'y courir, et que le moindre retardement lui était un véritable supplice, toutes ses pensées, tous ses entretiens n'étaient plus que du Japon, le jour et la nuit, il s'en occupait, et l'on ne peut lire sans être ému, les lettres qu'il écrivait sur cela au père Ignace, et au père Rodriguez. Plus on lui exagérait les dangers qu'il allait courir, et plus son zèle augmentait; on lui dit que les Chinois ayant rompu avec les Portugais, et n'étant pas possible d'aller au Japon sans prendre terre à la Chine, il s'exposait à être mis aux fers, ou à être la

proie des corsaires : tout cela n'avait servi qu'à convaincre tout le monde, que si on voulait engager le père Xavier à quelque entreprise, il fallait la lui représenter comme presqu'impossible ; cependant, soit que Dieu pour éprouver son serviteur le voulût traiter comme il traita son Fils unique au commencement de sa passion ; soit que l'enfer, qui ne put voir sans frayeur quelles seraient les suites de l'expédition du Japon, eût obtenu le pouvoir de faire sentir au Saint toute la ferveur de son ressentiment. Le père Xavier fut à peine arrivé à Malaca, qu'il se trouva dans un dégoût par rapport à son voyage, et dans un découragement qui tenait quelque chose de l'agonie du Sauveur au jardin des Olives. Il n'y a que ceux qui ont éprouvé ce pénible état, qui sachent ce que souffre une ame dans ces combats intérieurs, un cœur fidèle à la grâce y est l'objet des complaisances du Seigneur ; mais il s'en faut bien que lui-même se rende le témoignage que Dieu lui rend sans le lui faire connaître. Le ciel semble être de fer, la foi paraît s'éteindre, la confiance s'évanouit. Le serviteur de Dieu qui eut besoin d'une grâce spéciale et de toute sa vertu pour sortir victorieux de ce combat, et qui prévit sans doute que peu d'ouvriers évangéliques seraient exempts de cette épreuve, a voulu y préparer ses frères, en leur faisant une peinture très-naïve de la triste situation où il se trouva pour lors : et

j'aurais cru manquer à un devoir essentiel, si j'avais omis une circonstance qui peut être pour les ministres de l'Évangile, un fonds inépuisable d'instruction et de consolation.

Ce fut dans la prière que l'homme apostolique retrouva, à l'exemple de Jésus-Christ, cette grandeur d'ame, dont le sensible lui avait été soustrait pour quelque temps; et vainqueur de lui-même et du démon, plein d'impatience d'arriver dans un pays où il comprenait, parce qu'il venait de souffrir, que la moisson était mûre et abondante, il ne songea plus qu'à se remettre en mer. Plusieurs marchands portugais se préparaient à faire le même voyage, et tous marquaient beaucoup d'empressement pour avoir le Saint sur leurs bords; mais par la seule raison qu'ils n'allaient pas en droiture, le père Xavier leur préféra un petit bâtiment chinois de ceux qu'on appelle jones. Le capitaine qui le commandait, nommé Nécéda, était le pirate le plus fameux de ces mers, et si décrié pour ses brigandages, que son navire n'avait point d'autre nom, que celui de *fond du voleur*. Ce ne fut pas sans peine qu'on vit le serviteur de Dieu se livrer ainsi entre les mains de ce corsaire; on n'omit rien pour l'en dissuader, mais ce fut en vain. D'ailleurs, on savait que le Tout-Puissant le favorisait d'une protection particulière; on le laissa donc faire. Toutefois, le gouverneur Dom Pedro de Sylva prit une précaution à laquelle

vraisemblablement Dieu attacha la conservation de ses serviteurs. Il fit jurer Nécéda qu'il menerait les pères droit au Japon, et pour l'assurer encore plus de sa fidélité, il l'obligea de lui donner en ôtage quelques-uns de ses enfans.

Le quatrième de juin, le père Xavier s'embarqua avec ses deux compagnons, les trois Japonnais qu'il avait amenés de Goa, et quelques Chrétiens, apparemment du séminaire de Sainte-Foy. Le même jour, le vent se trouvant favorable, on appareilla, et l'on perdit bientôt les terres de vue. Après avoir fait environ cent lieues, il fallut songer à se fortifier contre les typhons; on appelle typhons un composé de vents qui viennent en même temps de tous côtés, et qui dominent fort sur les mers de la Chine. Comme ils investissent un navire de toutes parts, il est étonnant avec quelle violence ils le font pirouetter, lorsqu'on n'est pas sur ses gardes, et avec quelle rapidité ils le coulent à fond. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces tourmentes durent deux ou trois jours, de sorte qu'il faut qu'un vaisseau soit bon et bien gouverné, pour résister jusqu'au bout. On ne laisse pas d'avoir quelques moyens de se précautionner contre ces tempêtes; car lorsqu'il y a quelque chose de semblable à craindre, on ne manque jamais d'en être averti par un phénomène fort singulier. On voit un peu auparavant, vers le nord, trois arcs-en-ciel, de couleur de pourpre, dont le

premier borde l'horison, et dont le dernier est le plus grand.

Nécéda s'étant prémuni contre les typhons, leva l'ancre; il avait encore sept cents lieues à faire; néanmoins on s'aperçut qu'il n'allait point en route. Il s'arrêtait même à toutes les îles, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. Le plus souvent cela dépendait des réponses d'une idole qu'on avait exposée sur la poupe du vaisseau, et qu'on consultait à chaque instant. Ainsi les missionnaires avaient la douleur de se voir à la discrétion de ces mêmes puissances infernales, dont ils allaient ruiner l'empire au Japon. Outre cela, on leur faisait tous les jours mille avanies, et ils coururent plus d'une fois risque de la vie. Deux choses sur-tout, contribuèrent à ces mauvais traitemens. Nécéda s'avisa de demander un jour à son idole si son voyage serait heureux : l'idole répondit que le navire arriverait heureusement au Japon, mais que jamais il ne reverrait Malaca. Une autre fois que le vaisseau était à l'ancre vis-à-vis de la Cochinchine, un jeune Chinois Chrétien de la suite des missionnaires, badinant auprès de la sentine, que par mégarde on avait laissé ouverte, tomba dedans; mais comme il fut promptement secouru, il en fut quitte pour une blessure assez considérable à la tête. Tandis qu'on le pansait, la fille du capitaine tomba à la mer, et quoique tout l'équipage s'empressât de la sau-

ver, elle fut engloutie par les vagues, à la vue de son père. On peut juger quelle fut la douleur de Nécéda ; il s'y abandonna sans mesure, et l'on eut bien de la peine à le faire revenir à lui. Ses premiers transports étant calmés, il voulut savoir de son idole la cause d'un accident si triste. Le démon fit réponse que si le jeune Chrétien n'eût pas été retiré de la sentine, la fille idolâtre n'aurait pas péri. Alors le pirate, enragé contre les Chrétiens, entra dans une fureur qui fit croire qu'il allait les immoler tous aux mânes de sa fille ; mais un bon vent qu'on attendait avec impatience, s'étant levé tout-à-coup, on ne songea plus qu'à en profiter, pour se retirer d'un parage où il ne faisait pas sûr de rester long-temps, et qui n'offrait à l'esprit que de tristes images.

VIII. Enfin, après bien des détours, Nécéda tourna vers la Chine, et entra dans le port de Canton, résolu d'y passer l'hiver ; mais à peine avait-il mouillé qu'il changea de pensée, remit à la voile, et fit dessein d'aller hiverner dans une autre rade. Il n'en était pas loin, lorsqu'il reçut avis par un bâtiment chinois, que toute cette côte était infestée de forbans. Les corsaires ne se cherchent pas, et s'évitent même le plus qu'ils peuvent; Nécéda eût bien voulu retourner à Canton, mais le vent était contraire. Le seul parti qu'il eût à prendre, fut d'entrer, comme il fit, dans la mer du Japon, à la faveur d'un

bon vent qui, en peu de jours, le conduisit au port de Cangoxima. Ce fut le quinzième d'août que les serviteurs de Dieu entrèrent dans ce port après sept semaines de navigation sur la mer la plus orageuse du monde, ayant eu pourtant beaucoup moins à souffrir de la fureur de cet élément, que de la férocité de leurs conducteurs, et de la malice du Prince des ténèbres.

Ce ne fut pas un léger sujet de joie pour la famille de Paul de Sainte-Foi, que de le revoir après une si longue absence, et lorsqu'on le croyait absolument perdu. Mais ce qui combla les missionnaires de consolation, ce fut de voir que, dès les premiers entretiens, ce fervent néophyte eut fait de sa femme, de sa fille, et de la plupart de ses parens, autant de catéchumènes. Le père Xavier les baptisa, et un si beau commencement lui faisant tout espérer, il s'appliqua sérieusement avec ses deux compagnons à l'étude de la langue. Les caractères du Japon, aussi bien que ceux de la Chine, sont assez semblables aux iéroglyphes des Égyptiens. Les Japonnais, pour les tracer, se servent d'un poinçon, et font leurs lignes perpendiculaires. On prétend que les langues que nous connaissons les plus abondantes, sont stériles en comparaison de celle-ci. D'ailleurs elle est tellement variée, qu'il semble que chaque province ait la sienne propre, ce qui augmente l'embarras des étrangers, c'est que les mots et les phrases ont des significations diffé-

rentes, selon la diversité des personnes à qui l'on parle, des sujets que l'on traite, de la dignité des matières et du ton de la voix. Enfin, cette langue n'a aucune analogie avec les nôtres; chaque mot est une proposition entière, et les noms propres y ont, comme chez les Hébreux, et chez beaucoup d'autres nations de l'Asie et de l'Amérique, des significations figurées.

Cependant Paul de Sainte-Foi fut obligé d'aller rendre ses respects au Roi de Saxuma, son Souverain, et lui demander sa grâce pour le meurtre qui l'avait obligé à disparaître. Il fut bien reçu, et il obtint aisément ce qu'il demandait : le Roi lui fit mille questions sur les aventures de son voyage, sur le commerce et la puissance des Portugais dans les Indes, et sur la religion qu'ils y avaient établie. Paul de Sainte-Foi, satisfit le Prince sur tous ces articles, et s'étendit beaucoup sur le dernier. Se voyant écouté avec plaisir, et apercevant qu'on était touché, il tira un tableau qu'il tenait caché sous sa robe, et le montra à l'assemblée. C'était une Vierge très-bien peinte, ayant entre ses bras l'enfant Jésus. Le Roi fut si frappé à cette vue, que, dans le moment, il mit les deux genoux en terre, pour rendre hommage au Fils et à la Mère dont les visages lui parurent respirer quelque chose de divin. La Reine sa mère, à qui il voulait qu'on portât cette image, se trouva saisie du même sentiment de religion, dont il avait été

pénétré, et se prosterna pareillement avec toutes ses filles, pour adorer le Dieu des Chrétiens. Il fallut encore expliquer à cette Princesse les principaux mystères de notre sainte Foi; elle en parut charmée, et le père Xavier ayant appris ce qui s'était passé à cette audience, en fit demander une pour lui-même.

IX. Il n'eut pas de peine à l'obtenir; Paul de Sainte-Foi avait donné à la cour de Saxuma une grande envie de le voir. Le père se prépara à cette action par de ferventes prières, et se rendit à Saxuma le vingt-neuf de septembre; après avoir recommandé son entreprise à saint Michel, et mis tout le Japon sous la protection de ce chef de la milice céleste, auquel ce jour est consacré dans l'église. Le Roi et la Reine mère reçurent le Saint comme un homme extraordinaire; le jour ne parut pas suffisant pour l'entretenir, et on le retint bien avant dans la nuit; on ne se lassait point de l'entendre parler de la religion, parce qu'il en parlait d'une manière qui ravissait; et l'on ne revenait point de la surprise où jetait la vue d'un homme qui, avec tant de mérite, avait renoncé à tout, entrepris de si pénibles voyages, pour donner à des inconnus et à des étrangers, la connaissance du vrai Dieu.

Le Roi, qui avait un grand sens, fit au père quantité de questions très-subtiles, et lui ajouta que si sa religion était la véritable, il devait s'at-

tendre que les démons feraient d'étranges efforts pour s'opposer à son établissement. Enfin, il congédia le serviteur de Dieu avec mille marques de bonté et de distinction, et lui donna un ample pouvoir de prêcher la loi chrétienne dans ses États, ce qu'il rendit authentique peu de jours après par un édit. Aussitôt les missionnaires qui, par leur application à l'étude de la langue, s'étaient mis en état de se faire entendre, parurent dans les places publiques. La nouveauté de ce spectacle, et la réputation que les prédicateurs s'étaient déjà acquise par la sainteté de leur vie, et par leurs entretiens particuliers, leur attirèrent une foule d'auditeurs à qui ils annoncèrent la parole divine. Il est vrai que le mystère d'un Dieu en trois personnes, et celui du Verbe incarné, et mort sur une croix, furent d'abord d'étranges paradoxes pour un peuple qui veut tout réduire aux principes du bon sens naturel. Quelques-uns, sans vouloir examiner davantage, traitèrent les docteurs de visionnaires, et leur doctrine d'extravagance; d'autres suspendirent leur jugement, ne pouvant, disaient-ils, se persuader que des hommes, d'ailleurs si raisonnables, eussent voulu courir tant de risques, pour leur venir débiter des fables; et cela sans aucun intérêt. Ils se rendirent même plus assidus aux instructions des pères, et Dieu bénissant leur zèle à chercher la vérité, ils la trouvèrent et s'y soumirent. Le premier qui de-

manda le baptême, fut un homme de basse naissance; le père Xavier lui donna le nom de Bernard, et ce fervent néophyte quitta tout pour se mettre à la suite des missionnaires.

Une conversation que le père Xavier eut avec le tunde, ou supérieur des bonses de Cangoxima, servit beaucoup à donner du crédit au christianisme. Le prêtre idolâtre, qui passait pour l'oracle du pays, fut surpris de trouver un homme qui en savait plus que lui, et il ne put s'empêcher de publier que personne au monde ne surpassait en science et en esprit, le chef des religieux d'Europe. A l'exemple, et sur le témoignage du tunde, qui par excellence avait été surnommé *Ningit*, c'est-à-dire, le cœur de la vérité, tous les bonses de Cangoxima parurent faire une estime toute particulière du Saint; mais le déréglement de leurs mœurs les retint dans l'idolâtrie, et parmi tant d'endurcis, il n'y eut que deux élus, dont la conversion ne laissa pas de faire un grand effet sur le peuple.

Les choses en étaient là, et le saint apôtre s'attendait à de nouvelles conquêtes, lorsque les bonses qui venaient de fermer les yeux à la lumière, les ouvrirent tout-à-coup sur leurs intérêts temporels. Ils firent réflexion que si de bonne heure ils ne s'opposaient au progrès de la nouvelle doctrine, ne recevant plus les aumônes qu'on avait accoutumé de leur faire, ils n'auraient plus à la fin de quoi subsister; sur cela

ils prirent leur parti : on les vit aussitôt courir dans toute la ville pour décrier les missionnaires ; ils n'assistèrent plus à leurs instructions, que pour les tourner en ridicule, et ils en vinrent jusqu'à les maltraiter de paroles. Une conduite si violente ne leur réussit pas ; on comprit aisément quel en était le motif, et on leur en fit de sanglans reproches. On leur remontra que c'était par de solides raisons, et non par des injures, qu'il fallait combattre leurs adversaires ; enfin, on leur fit remarquer que les religieux d'Europe menaient une vie exemplaire, ce qui était un préjugé bien fort en faveur de la doctrine qu'ils annonçaient ; rien n'était effectivement plus dur que la manière dont vivaient les missionnaires, et l'on était même persuadé qu'ils étaient dans le fond encore plus austères qu'ils ne le paraissaient.

Les miracles que le père Xavier fit alors en grand nombre, furent encore plus efficaces que tout le reste, pour faire taire les bonses, ou du moins pour rendre inutiles toutes leurs invectives. Le procès de la canonisation du Saint, parle d'un pêcheur qui, après avoir long-temps travaillé sans rien prendre, encouragé par l'homme de Dieu, jeta de réchef avec confiance ses filets dans la mer, et les retira si excessivement chargés, qu'il lui fallut de l'aide pour en venir à bout. On ajoute que cette côte de Cangoxima, qui jusque-là n'avait pas été fort pois-

sonneuse, le fut toujours depuis plus qu'aucune autre de ces mers.

Une femme avait un enfant qu'une enflure de tout le corps rendait monstrueux; elle le porta au père Xavier qui, ayant invoqué sur ce petit innocent le nom du Seigneur, le rendit à la mère parfaitement guéri, et si beau que la pauvre femme en demeura tout interdite. Un des compagnons du père fit la même chose à un lépreux, après lui avoir fait dire, selon l'ordre exprès du Saint, qu'il croyait en Jésus-Christ.

Mais le plus éclatant prodige que fit l'apôtre à Cangoxima, fut la résurrection d'une fille unique que la mort venait d'enlever à un homme de condition. Cette fille étant toute la consolation du père, cet homme fut frappé de sa perte, jusqu'à faire craindre pour sa vie. Des Chrétiens qui étaient allés pour le consoler, touchés de l'état déplorable où l'avait réduit sa douleur, lui conseillèrent de s'adresser au grand docteur des Portugais. Il le fit, et s'étant allé jeter aux pieds du Saint, il lui demanda les larmes aux yeux qu'il lui rendit sa fille : le père se trouva tellement attendri, qu'il ne put lui répondre un seul mot. Il se retira même assez brusquement, en jetant un grand soupir, s'enferma avec Fernandez, et tous deux firent à Dieu une de ces courtes prières qui pénètrent les cieux. Le Saint se senta exaucé, retourna où il avait laissé le vieillard affligé, et l'abordant d'un air inspiré,

il ne lui dit que ces deux mots : *Allez, Monsieur, vos vœux sont accomplis.* Celui-ci ne pouvant ajouter foi à ce qu'on lui disait, et ne comprenant rien à toutes ces manières qui lui paraissaient peu honnêtes, sortit fort mécontent. A peine avait-il fait quelques pas, qu'un de ses domestiques lui cria en accourant de toutes ses forces, que sa fille était vivante; il ne fut pas long-temps sans la voir elle-même qui venait au devant de lui. Comme il ne savait encore si ses yeux ne le trompaient point, sa fille l'aborde, se jette à son cou, et le tient étroitement embrassé. Quand il fut revenu du saisissement que lui avait causé une chose si surprenante, sa fille lui raconta qu'au même instant qu'elle avait rendu l'esprit, deux horribles démons s'étaient jetés sur elle, et l'avaient voulu entraîner dans les enfers; mais qu'elle avait été arrachée d'entre leurs mains par deux hommes vénérables qui heureusement s'étaient rencontrés là, et qu'aussitôt elle s'était retrouvée pleine de vie et de santé, sans pouvoir dire comment cela s'était fait. Le vieillard pleurait de joie tandis que sa fille parlait; et comprenant qui étaient les deux hommes qui lui avaient rendu la vie, il la mena sur-le-champ au logis des missionnaires. Sitôt qu'elle aperçut les pères Xavier et Fernandez, elle s'écria que c'étaient-là ses deux libérateurs, et courut se prosterner à leurs pieds. Son père en fit autant, et l'un et l'autre, au même mo-

ment, demandèrent à être instruits et baptisés.

Tant de merveilles rendirent le saint Apôtre cher et respectable aux Japonnais. Une chose qui arriva dans le même temps, fit connaître jusqu'à quel point le Ciel prenait en main ses intérêts : Un idolâtre lui ayant un jour parlé insolemment et avec insulte, le père ne lui répondit que ces deux mots : *Mon ami, Dieu vous conserve la bouche*. Et aussitôt il parut à ce malheureux un chancre sur la langue, qui la lui rongea avec des douleurs et une infection qui le rendirent insupportable à tout le monde. Il y avait lieu de croire que des événemens si inouïs, et des prodiges dont on ne s'était point encore avisé au Japon de croire les dieux mêmes capables, seraient suivis de la conversion de toute la ville. Les bonses en jugèrent ainsi, et l'appréhension qu'ils en eurent leur ayant persuadé qu'il n'y avait plus de temps à perdre, ils convinrent qu'il fallait aller trouver le Roi, l'intimider, et à quelque prix que ce fût, l'engager à abolir une religion qui s'établissait visiblement sur les ruines de leurs sectes. Ils choisirent les principaux d'entr'eux, lesquels s'étant présentés devant ce Prince, celui qui portait la parole, lui dit au nom de tous :

« Seigneur, nous venons de la part d'Amida, et de toutes les autres divinités qu'on adore dans cet empire, vous demander si vous êtes résolu d'abandonner leur culte, et de

» vous rendre adorateur d'un Dieu crucifié, dont
» les ministres sont trois misérables qui, ne
» trouvant point de quoi vivre aux Indes, sont
» venus chercher du pain au Japon? Le soin
» de nos personnes exposées tous les jours à la
» rage d'une populace que ces enchanteurs ont
» séduite, n'est pas ce qui nous fait parler;
» mais pouvons-nous voir sans douleur les tem-
» ples profanés, les autels renversés, les dieux
» déshonorés? Aucun de nous, Seigneur, ne
» s'est encore pu persuader que vous ayez quitté
» la religion de vos pères, et qu'il vous soit
» venu seulement à l'esprit, que la Chine et
» le Japon, les deux nations les plus éclairées
» de l'univers, aient été l'espace de tant de siè-
» cles dans l'erreur sur la chose du monde dans
» laquelle il est moins excusable d'errer. Mais si
» vous avez rendu sur cela justice à vos ancê-
» tres, permettez-nous de le dire, vous n'en
» êtes que plus coupable. Vous adorez nos dieux,
» et vous favorisez une loi qui les dégrade de
» la divinité! Vous reconnaissez qu'ils ont des
» foudres en main, et vous protégez des impies
» qui lèvent contr'eux l'étendard de la rebellion!
» Et que diront les autres Rois? que dira l'Em-
» pereur, quand il saura que, de votre propre
» autorité, vous avez introduit dans cet em-
» pire une loi qui en sape tous les fondemens?
» Mais que n'entreprendra-t-on pas contre vous?
» Et animé du zèle de la religion, assisté du

» secours du ciel, que n'exécutera-t-on pas?
» Attendez-vous, Seigneur, à voir tous ceux de
» vos voisins entrer à main armée dans vos
» états, et porter partout la désolation. Atten-
» dez-vous à voir tous ceux de vos sujets qui
» n'ont point encore fléchi le genou devant le
» Dieu des Chrétiens, se joindre à vos ennemis,
» persuadés qu'ils doivent encore plus de fidé-
» lité aux dieux tutélaires de leur patrie, qu'à
» vous mortel et homme comme eux. Tout est
» permis dans ces rencontres, et si les Rois n'ont
» de pouvoir que ce qu'ils en ont reçu des dieux,
» en privant ces êtres souverains des hommages
» qui leur sont dus, ils se dépouillent eux-mêmes
» de cette haute dignité qui les distinguait du
» reste des hommes. Songez donc, Seigneur, à
» profiter de cet avis que le ciel vous donne par
» notre bouche, ne nous obligez pas à fermer
» nos temples, et à nous retirer avec nos dieux;
» car alors n'y ayant plus rien dans le Saxuma
» qui fût capable d'arrêter la colère divine, nous
» ne répondrions pas de ce qui arriverait. »

Il faut connaître toute la fierté des bonses du Japon, et savoir le crédit qu'ils ont sur l'esprit des peuples, pour se persuader qu'une remontrance aussi insolente, et aussi remplie de maximes séditieuses, ait été faite à un Roi jaloux de son autorité, au point que le sont tous les Monarques de l'Asie. Rien pourtant n'était plus propre à établir solidement le Christianisme dans ce

royaume, que cette audacieuse démarche des bonses, s'ils n'eussent trouvé le Roi disposé à leur accorder tout. On venait d'apprendre à la cour que les navires des Indes, qui avaient accoutumé d'aborder à Cangoxima, étaient allés mouiller à Firando. La seule commodité du mouillage était la cause de cette conduite des Portugais; mais il ne fut pas possible de faire entendre sur cela raison au Roi de Saxuma. Ce Prince perdait doublement; car, outre que ses états ne profitaient plus du commerce, le Roi de Firando, son ennemi, en allait devenir plus puissant. La harangue, ou pour mieux dire, la menace des bonses, quoiqu'il en fût choqué dans le fond, lui vint fort à propos pour se venger des Européens, sans qu'il parût agir par un autre motif que celui de la religion. Il dit donc à ces prêtres séditieux, que dans peu ils seraient contens de lui. En effet, quelques jours après, il fit publier un édit qui portait défense, sous peine de la vie, de quitter l'ancienne religion de l'empire.

Il n'est pas possible d'imaginer avec quelle promptitude on déféra partout à cet arrêt. Dès qu'il parut, on n'eut plus de commerce avec les missionnaires; il est vrai que la piété des nouveaux Chrétiens consola bien les pères d'une si soudaine révolution. Parmi ce petit troupeau qui n'était guère composé que de cent personnes, il n'y eut pas un fidèle qui ne témoignât une

reconnaissance infinie d'avoir été choisi préférablement à tant d'autres. C'était une chose admirable que de voir sur cela les transports de leur ferveur ; on ne pouvait les entendre sans être attendri jusqu'aux larmes, et sans être étonné de l'abondance de grâces dont le Saint-Esprit avait rempli leurs cœurs. Mais, quoique le père Xavier fût persuadé qu'ils donneraient tous plutôt mille vies que de renoncer au Christianisme, il les assembla plusieurs fois pour les affermir dans leurs bons sentimens, en leur expliquant les principaux mystères de la passion de Jésus-Christ ; et avant que de partir de Cangoxima, il recommanda à Paul de Sainte-Foi de veiller à la conservation de cette petite église. Paul se sentant infiniment honoré d'un si haut ministère, quitta tout pour y vaquer uniquement ; mais Dieu n'avait pas comblé ce fervent néophyte de tant de grâces, pour n'en faire qu'un Chrétien ordinaire. Les bonses ne purent souffrir que le départ des missionnaires n'eût ramené au culte des idoles aucun de ceux qui l'avaient abandonné : ils s'en prirent à Paul de Sainte-Foy, et lui suscitèrent tant de persécutions, qu'ils l'obligèrent à se bannir volontairement de son pays. Ce petit triomphe fut pourtant le fruit de leur vexation, et de tous les mouvemens qu'ils se donnèrent pour pervertir les fidèles. Ceux-ci se choisirent un nouveau chef, sous la conduite duquel ils se multiplièrent considérablement, comme nous le verrons dans la suite.

IX. Cependant le père Xavier jugeant bien que la même raison qui avait changé le Roi de Saxuma à son égard, engagerait celui de Firando à le bien recevoir, se mit en marche au commencement de septembre pour aller trouver ce Prince. A six lieues de Cangoxima, il trouva une forteresse dont l'aspect le frappa ; elle appartenait à un tono, nommé Ekandono. On appelle *tonos* au Japon, les Seigneurs particuliers qui, étant maîtres de quelques places fortes ou de quelques îles, relèvent des Rois, dans les états desquels leur domaine est enclavé. Le château dont je parle, quoique d'une grandeur immense, n'était qu'un roc d'eau vive, le plus escarpé et le plus inabordable qu'on ait peut-être jamais vu. Les fossés mêmes, quoiqu'extraordinairement larges et profonds, avaient été creusés dans la pierre vive. Ces dehors ne promettaient rien que d'affreux, mais lorsqu'on avait passé un chemin fort étroit, qui conduisait à la forteresse, on était tout surpris de trouver un palais également vaste, superbe et délicieux : galeries, portiques, terrasses, jardins, appartemens, tout était enchanté, et l'œil, ravi de voir tant d'ouvrages d'une délicatesse infinie, était presque tenté de croire que tout ce château avait été jeté en moule, ne pouvant se persuader que le ciseau eût pu rien faire de si fini. Le père Xavier fut invité d'entrer dans cette forteresse, et il y fut reçu d'une manière qu'il n'avait pas

lieu d'espérer ; il profita de cet accueil pour prêcher la parole de Dieu. Tous les domestiques du palais et les soldats de la garnison étaient accourus pour le voir; car on savait les merveilles qu'il avait opérées à Cangoxima. Le Saint parla avec tant de force, et Dieu donna tant d'efficace à ses paroles, que le même jour il baptisa dix-sept personnes, qu'il trouva suffisamment disposées. La plupart des autres auraient suivi, si le tono, qui craignit qu'on ne lui fît une affaire auprès du Roi de Saxuma, dont il était vassal, ne s'y fut opposé. Mais comme lui-même était convaincu de toutes les vérités qu'on lui avait annoncées, il voulut bien que sa femme et son fils aîné fussent baptisés en secret. Le serviteur de Dieu demeura dans cette forteresse autant de temps qu'il lui en fallut pour former cette nouvelle chrétienté ; il la recommanda ensuite à l'intendant de la maison d'Ekandono, vieillard d'une prudence et d'une vertu au-dessus du commun ; il lui laissa une copie de son catéchisme, qu'il avait mis en japonnais à Cangoxima, régla toutes les pratiques de piété qu'il crut convenir à ces néophytes, et jusqu'aux exercices de pénitence, auxquels il trouvait les Japonnais fort portés; il donna même sa discipline à l'intendant, afin que l'on en fît de semblables, et à la dame du château un petit livre, où il avait écrit de sa main quelques prières. Dans la suite, la discipline, le catéchisme

et le livre de prières furent les instrumens de bien des miracles. Ekandono et sa femme éprouvèrent la vertu de ces saintes reliques, dans des maladies mortelles, et même au milieu des convulsions de la mort, l'un et l'autre ayant été subitement guéris, dès qu'on leur eut fait toucher, au tono, le livre, et à la dame, la discipline. Enfin, le père Xavier et ses compagnons continuèrenr leur route vers Firando, où ils arrivèrent en peu de jours.

Le royaume de Firando n'a de considérable que sa capitale, dont il a pris le nom, et quelques îles assez peuplées; ce qui a rendu ce port célèbre, c'est que le mouillage y est fort bon, et que les navires y sont à l'abri de tous les vents. Le père Xavier fut reçu dans cette rade au bruit de toute l'artillerie des vaisseaux portugais. Ensuite, les principaux négocians le menèrent malgré lui, comme en triomphe, chez le Roi. En le présentant à ce prince, ils lui dirent qu'il voyait devant lui l'homme du monde, pour qui le Roi leur maître avait le plus de considération; et ayant ajouté qu'il venait de Cangoxima, et pourquoi il en était sorti, le Roi de Firando lui fit mille amitiés, et lui donna plein pouvoir de prêcher Jésus-Christ dans ses États. Aussitôt les missionnaires commencèrent leurs prédications, et le succès dès les premiers jours ayant surpassé leur attente, le père Xavier conçut que si la faveur d'un Roi particulier pouvait tant

pour la conversion de ces peuples, ce serait encore toute autre chose si l'on avait la protection de l'Empereur. Il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer au voyage de Méaco, capitale de l'empire, et séjour de l'Empereur. Il laissa donc à Firando le père de Torrez, et accompagné de Fernandez et de deux Chrétiens, Bernard et Matthieu, qu'il avait amenés de Cangoxima, il se mit en marche sur la fin d'octobre, gagna par mer Facata, capitale du royaume de Chicugen, et après avoir marché quelque temps, il se rembarqua pour Amanguchi. Cette ville, capitale du royaume de Naugato était alors une des plus grandes, des plus peuplées, des plus riches, et par une suite presque nécessaire, une des plus déréglées des villes du Japon. On y comptait vingt mille familles, et ce qui la rendait si considérable, c'était son commerce, la fertilité de son terroir, et les mines d'argent qu'on trouve en grand nombre dans son voisinage.

Bien que le saint apôtre ne fût venu à Amanguchi qu'en passant; toutefois au récit qu'on lui fit de l'état déplorable où cette ville était réduite, il ne put retenir son zèle. Il se montra au peuple le crucifix en main, et il parla du royaume de Dieu avec cette liberté, que le Sauveur du monde a tant recommandée à ses disciples : un certain air plus qu'humain, qui paraissait dans toute sa personne, les étonnantes vérités qu'il prêchait, l'autorité qu'il savait

se concilier, tout cela le fit écouter d'abord : on goûta sa doctrine, on la trouva fondée en raison, on s'informa qui était cet homme si extraordinaire, on apprit ses travaux, ses voyages, la sainteté de sa vie, son désintéressement, ses miracles ; on l'admira, mais le jour du salut n'était pas encore venu pour ce peuple. La populace même qui n'examine jamais les choses à fond, et qui juge beaucoup sur l'extérieur, se moqua du docteur étranger, l'outragea, et alla jusqu'à le poursuivre à coups de pierres, joignant les railleries à ces mauvais traitemens. Une audience que le père Xavier eut d'Oxindono, Roi de Naugato, et dans laquelle il confondit un fameux bonse, en présence de toute la cour, calma un peu cette fureur : quelques infidèles mêmes demandèrent le baptême, mais le nombre de ces élus fut très-petit, et les missionnaires, après un mois de séjour dans Amanguchi, poursuivirent leur route vers Méaco.

C'était sur la fin de décembre : les pluies, les vents, les neiges, les ravines rendaient les chemins impraticables, à chaque moment les quatre voyageurs s'égaraient et couraient risque de tomber dans un précipice, ou de se noyer en passant des torrens et des rivières, ou enfin d'être écrasés par des glaçons d'une grosseur énorme, qui pendaient aux arbres. Avec cela, leur nourriture n'était qu'un peu de ris que Bernard portait dans un sac. A seize lieues de Méaco, le

père Xavier tomba malade : il manquait de tout, et néanmoins il guérit en assez peu de temps; à peine la fièvre l'eut-elle quitté qu'il se remit en chemin, fort mal vêtu, marchant presque toujours pieds nus comme auparavant, quoique le froid fût intolérable ; mais c'était une nécessité, à cause des ruisseaux et des ravines qu'il fallait continuellement passer. Un jour de grand matin, les voyageurs se trouvant embarrassés pour éviter certains endroits dangereux dont on les avait avertis (quelques auteurs disent qu'ils s'étaient égarés), le père Xavier aperçut un cavalier qui allait du côté de Méaco, il courut à lui, le pria de vouloir bien lui servir de guide, et s'offrit à lui porter sa malle. Le cavalier y consentit, et ne laissa point d'aller le trot, ce qui dura presque tout le jour. Sitôt que les dangers furent passés, le père fut contraint de s'arrêter, et ses compagnons, qui à grand'peine l'avaient suivi de fort loin, le trouvèrent sur le soir dans un état à faire compassion, les ronces et les cailloux lui avaient déchiré les pieds, et les jambes lui crevèrent en plusieurs endroits. On ne put toutefois l'obliger à se reposer un seul jour, il tirait tant de force de son union avec Dieu, qu'il était toujours le premier à encourager les autres. Les historiens de sa vie disent que, dans les villes et les bourgades où il passait, il ne manquait jamais de dire à ceux qu'il pouvait atrouper, quelque chose

de son catéchisme, mais que pour l'ordinaire il ne retirait point d'autre fruit de son zèle que des injures : qu'on le maltraitait même souvent, et qu'il fut deux fois sur le point d'être lapidé, n'ayant été préservé de la fureur des infidèles que par des orages qui survenaient tout à coup, et écartaient la multitude.

X. Enfin, il arriva à Méaco vers la fin de février. Cette ville, dont le nom signifie *chose digne d'être vue*, n'avait plus rien de grand que ses ruines, et la guerre qui y paraissait plus allumée que jamais, la menaçait d'une entière désolation. Méaco en cet état n'était pas propre à recevoir la lumière de l'Evangile ; le père Xavier s'en aperçut bientôt, et pour surcroît de disgrâce, il ne put jamais obtenir une audience, ni de l'Empereur, ni du dairi, ni du xaco. Il se vit donc réduit à faire dans les quartiers les plus fréquentés, ce qu'il avait fait ailleurs ; mais sentant bien qu'il perdait son temps à parler à un peuple tout occupé du tracas des armes, il reprit, quoiqu'avec bien du regret, la route de Firando. Il se consola dans la pensée qu'il avait au moins prêché Jésus-Christ dans la capitale du Japon, et qu'il y avait beaucoup souffert : ce qui dans les hommes apostoliques est un vrai dédommagement, lorsque leurs entreprises n'ont point d'ailleurs le succès qu'ils espéraient : il lui fut même dit intérieurement, que cette semence de la parole divine, qu'il semblait avoir jetée

dans une terre ingrate, ne serait pas perdue, mais produirait des fruits qui répondraient aux fatigues qu'il avait essuyées dans une si pénible expédition.

Le saint homme arriva à Firando en assez bonne santé, et sans aucun accident fâcheux; il n'y resta qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour changer son extérieur trop négligé; il avait eu le loisir de se convaincre que ce changement était nécessaire au Japon, et il savait qu'une des premières règles d'un prédicateur de l'évangile, est de se faire tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ; il ne dédaigna pas de se charger aussi de quelques raretés que le Vice-Roi des Indes et le Gouverneur de Malaca lui avaient données pour faire des présens aux Princes japonnais, et dont il avait cru d'abord pouvoir se passer, aussi bien que des lettres de recommandation que ces deux seigneurs lui avaient encore mises entre les mains. Après quelques jours de repos, il partit pour Amanguchi avec ses mêmes compagnons. La manière dont le serviteur de Dieu avait été reçu la première fois dans cette ville, et le peu de disposition qu'il y avait trouvé à l'écouter, ne devait pas ce semble l'engager à y retourner : mais les Saints ont des lumières que les autres hommes n'ont pas, et la suite fit voir que c'était l'esprit de Dieu qui conduisait le père Xavier à Amanguchi.

Oxindono voyant les missionnaires dans un autre équipage qu'ils n'avaient paru d'abord, les reçut bien; agréa les présens que le père Xavier lui fit, témoigna qu'il aurait égard à la recommandation du Vice-Roi des Indes et du Gouverneur de Malaca, et le même jour envoya au père une forte grosse somme d'argent. L'homme apostolique la refusa constamment, et le Roi, touché d'une vertu si rare, marqua sa surprise en des termes qui ne plurent pas aux bonses. Dès le lendemain, il accorda aux deux prédicateurs la permission de publier la loi du vrai Dieu, et en fit même afficher les patentes à tous les carrefours. Peu de jours après, ayant su que les docteurs étrangers n'avaient point de demeure fixe, et étaient même assez en peine où se retirer, il leur donna une maison de bonses, qui depuis quelques temps n'était pas occupée. Alors tout Amanguchi s'ébranla, et comme si ce peuple fut sorti d'une profonde léthargie, ce fut chez les serviteurs de Dieu une affluence qu'on aurait peine à imaginer. Le père Xavier a écrit au père Rodriguez et au père Ignace, que du matin au soir son logis ne se désemplissait point, et que les missionnaires qui viendraient au Japon, devaient s'attendre à de grandes importunités : qu'on ne leur laisserait souvent pas le temps ni de dire la messe, ni de réciter leur bréviaire, encore moins de reposer et de prendre leur repas. Ce qui faisait la plus grande peine

du saint homme, c'est que tous voulant à la fois qu'on éclaircît leurs doutes, et qu'on répondît à leurs questions, ce n'était qu'un bruit confus de gens qui parlaient tous ensemble, et qui criaient à pleine tête. Dieu tira son serviteur de cet embarras par un prodige inouï jusque-là : le père Xavier avait, dans les Indes, renouvelé le miracle qui surprit si fort Jérusalem dans les apôtres le jour de la Pentecôte, lorsque prêchant dans leur langue, ils se firent entendre à des personnes de tant de différentes nations ; ici le Saint étant interrogé sur des matières fort opposées entr'elles, on aperçut que d'une seule réponse il satisfaisait à tout. Au commencement, la confusion empêcha qu'on ne fît réflexion à une chose aussi merveilleuse, et bien des gens même ne songeant qu'à ce qui les regardait, ne s'avisèrent jamais de penser qu'il y eût rien de miraculeux dans la manière prompte et précise dont on leur répondit. De là vint que comme les compagnons et les successeurs du Saint mettaient plus de temps à satisfaire ceux qui les interrogeaient, on disait qu'ils n'avaient pas tant de savoir ni d'esprit que lui. L'homme apostolique reçut encore à Amanguchi le don des langues qui lui avait été tant de fois communiqué aux Indes ; car outre qu'il parlait le japonnais avec une facilité et une élégance qui surprenaient tout le monde, il prêchait tous les jours en chinois, aux marchands de cette nation qui tra-

fiquaient à Amanguchi, quoique jamais il n'eût étudié leur langue.

Ce n'était plus seulement le peuple qui voulait entendre les docteurs étrangers, les grands les invitaient à venir chez eux. Ce fut en cette occasion que le père Xavier s'apercevant qu'on lui parlait avec trop de hauteur et un certain air méprisant, qui lui parut rejaillir sur son ministère, il montra de son côté une grandeur d'ame, et une sainte et noble fierté qui imprima dans l'ame de ses auditeurs un profond respect pour le Dieu qu'il leur annonçait. Il recommanda la même chose à Fernandez, qui marquait un peu trop de timidité. Cela lui réussit : on s'accoutuma à regarder les missionnaires comme des gens qui étaient beaucoup au-dessus du commun, et on les écouta avec une soumission, et une docilité qui fit oublier au Saint ses fatigues, et sembla lui redonner une nouvelle vigueur : « Je suis tout blanc, écrivit-il » alors en Europe, cependant je suis plus ro» buste que jamais. Aussi faut-il convenir que » les fatigues qu'on prend pour instruire un » peuple raisonnable, qui aime la vérité, et qui » veut sincèrement son salut, causent une joie » bien sensible. » Au bout de quelque temps les missionnaires se trouvant un peu plus en repos, entreprirent les bonses, qui, malgré l'animosité des sectes, s'étaient tous réunis contre l'ennemi commun. Après bien des conférences

où ces prêtres idolâtres furent confondus, cette victoire achevant ce que l'autorité du Saint, la force de ses raisonnemens et les miracles qu'il fit en grand nombre, avaient commencé, en moins de deux mois, plus de cinq cents personnes, la plupart gens de marque, reçurent le Baptême.

On voyait sur-tout ceux qui dans les disputes avaient paru plus animés contre notre sainte Religion, témoigner plus d'empressement à l'embrasser, et travailler ensuite eux-mêmes avec plus de zèle à la conversion des infidèles. Ce zèle du salut des ames fut toujours dans la suite la vertu favorite des Japonnais, et l'on aurait dit qu'ils ne se croyaient Chrétiens, qu'autant qu'ils avaient d'ardeur pour la propagation du Christianisme. Le plus grand avantage que le père Xavier tira de ces premières saillies de ferveur, ce fut d'être instruit à fonds des endroits faibles par où l'on pouvait attaquer les bonses, et il en profita avec un grand succès. Toutefois, une chose arrêtait un peu le progrès de l'Évangile; on avait eu de la peine à prouver aux Japonnais, que ceux qui pendant leur vie n'auraient pas adoré le vrai Dieu, souffriraient éternellement dans les enfers. Ils ne pouvaient concilier ce point de foi avec la bonté infinie de Dieu. Les nouveaux baptisés mêmes en revenaient toujours là, et quand ils n'avaient plus rien à opposer aux raisons qu'on leur apportait pour les

convaincre : « Quoi donc, s'écriaient-ils fondant en pleurs, nos pères, nos enfans, nos » amis seront pendant toute une éternité les » malheureuses victimes, et l'objet des vengeances d'un Dieu qu'ils auraient sans doute adoré » s'ils l'eussent connu ! Et ce grand Dieu, la » bonté et l'équité même n'aura aucun égard » à leur ignorance ? » Tout retentissait de leurs sanglots, et des cris que cette pensée leur faisait pousser vers le ciel ; et les missionnaires ne pouvaient s'empêcher de mêler leurs larmes avec celles de leurs chers néophytes.

Une belle action de Fernandez contribua beaucoup dans ces circonstances à déterminer quantité de gens qui flottaient entre l'erreur et la vérité. Ce saint religieux prêchant dans une place publique, un homme de la lié du peuple s'approcha comme pour lui dire un mot. Le prédicateur s'étant arrêté, se tourna de son côté, et dans le moment ce malheureux lui couvrit le visage d'un crachat ; il s'éleva aussitôt quelques éclats de rire : néanmoins, presque toute l'assemblée fut indignée ; mais Fernandez s'étant essuyé sans paraître ému, et continuant son discours comme si rien n'eût été : la sotte joie des uns et l'indignation des autres se tournèrent en admiration, et le sermon fini, chacun se retira plus persuadé par l'exemple d'une vertu si héroïque, que par toutes les raisons dont le prédicateur avait appuyé sa doctrine. Un jeune docteur

qui passait pour le plus habile homme d'Amanguchi, fut si frappé de cette action, que dès le lendemain il demanda le Baptême, et sa conversion fut la source d'une infinité d'autres. Entre ces nouveaux prosélytes, il y en eût un dont le changement causa bien du chagrin aux bonses, parmi lesquels il était sur le point de s'engager. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'un génie supérieur et d'une naissance très-distinguée; il avait toujours été fort assidu aux instructions du père Xavier; son esprit était convaincu, la patience de Fernandez l'avait ébranlé; mais la conversion du jeune docteur dont je viens de parler, fut ce qui le détermina. Le père Xavier lui donna, au Baptême, le nom de Laurent, et peu de temps après le reçut dans la compagnie de Jésus; la suite fit voir que le Saint avait fait un bon choix.

Laurent ne fut pas le seul qui manqua alors aux bonses, personne ne prenait plus parti parmi eux, et leurs jeunes gens désertaient par troupe. Les missionnaires, instruits par ces transfuges des mystères d'iniquité que ces imposteurs cachaient sous les dehors de la plus austère vertu, les démasquaient aux yeux du peuple, et montrant en même temps la corruption de leurs mœurs et la faiblesse de leurs raisonnemens, ils invitaient les fidèles à entrer en dispute avec eux. Cela eut un tel succès, qu'on voyait à tous momens des enfans et des femmes faire tomber

en contradiction les plus célèbres bonses, ce qui est parmi les Japonnais le dernier affront. Pour se rétablir dans l'esprit du public, ils tentèrent de nouveau la voie de la dispute, et proposèrent d'assez bonnes difficultés; mais on y avait déjà répondu en plusieurs occasions, ils réussirent un peu mieux à la cour, par une intrigue qu'ils ménagèrent, et l'on s'aperçut qu'ils avaient gagné le Roi. Oxindono ne revoqua point ses édits; mais il dépouilla quelques fidèles de leurs biens, ce qui ne fit qu'augmenter le nombre de ceux qui demandaient le Baptême, et exciter la ferveur de ceux qui l'avaient reçu : jusque-là que le père Xavier écrivit en Europe, que de trois mille Chrétiens qu'on pouvait bien compter dans Amanguchi, il n'y en avait aucun qui ne fût dans la disposition sincère de perdre tout pour conserver sa Foi. Il arriva même que les bonses ayant écrit de tous côtés pour décrier le serviteur de Dieu, ces lettres engagèrent les peuples des royaumes circonvoisins à s'informer de ce que c'était que ce docteur étranger qui commençait à faire tant de bruit dans le Naugato, et qu'apprenant par voies plus sûres que celles des bonses, les grandes choses qu'il y faisait, son nom devint très-célèbre dans tout l'empire.

XI. Cependant, l'homme apostolique songeant à établir solidement une mission qui prenait un si bon train, résolut de retourner aux Indes

pour y chercher des ouvriers tels que le Japon en demandait ; car il avait remarqué qu'il y fallait des prédicateurs d'un caractère particulier, laborieux, savans, humbles sans bassesse : souples, mais fermes, irréprochables dans leur conduite, maîtres d'eux-mêmes, jusqu'à ne laisser entrevoir aucun mouvement de passion : enfin d'un esprit très-subtil, pour savoir se démêler des sophismes des bonses. Le Saint eut en même temps nouvelle qu'un vaisseau portugais, commandé par Edouard de Gama, son ami particulier, venait d'arriver au port de Figen, dans le royaume de Bungo, et qu'il ne tarderait pas à reprendre la route des Indes, où il apprit que sa présence était nécessaire. Sur ces avis, il fit venir de Firando le père de Torrez, l'établit en sa place à Amanguchi, et partit pour Figen, accompagné de Matthieu et de Bernard qui ne le quittaient point ; il fit ce voyage à pied, quoiqu'il pût le faire presque tout entier par mer. A une lieue de Figen, il se trouva si mal qu'il fut contraint de s'arrêter. Ses deux compagnons prirent les devans pour avertir les Portugais de sa venue : Gama, à cette nouvelle, monte à cheval avec environ trente Portugais, tous officiers ou gros négocians, et va au-devant du saint Apôtre. Le père s'était déjà remis en chemin, et les Portugais furent bien surpris de voir un homme si renommé dans tout l'Orient, marchant à pied, et portant sa chapelle sur son dos.

Ils descendirent de cheval dès qu'ils l'aperçurent, et l'ayant joint, ils le saluèrent de la manière la plus respectueuse. Ensuite on lui présenta un cheval qu'on lui avait amené. Mais ils eurent beau le presser de le monter, il ne leur fut jamais possible de l'y faire consentir, ce qui les obligea de marcher aussi à pied, et de faire suivre leurs chevaux. Sitôt que l'homme de Dieu parut à la vue du port, le navire orné d'étendards et de banderoles, le salua de quatre décharges de toute son artillerie, l'équipage paraissant en armes sur les bords. Le bruit du canon, qu'on entendit à Funai, capitale de Bungo, et qui n'est qu'à une lieue de Figen, fit craindre au Roi que les Portugais ne fussent attaqués par des corsaires qui couraient la côte, et il leur envoya offrir du secours; mais il fut bien étonné, lorsqu'il sut que l'arrivée d'un seul prêtre avait causé tout ce fracas, et que les Portugais s'estimaient plus heureux de le posséder, que si leur navire eut été chargé des plus précieuses marchandises de l'Inde. Ce Prince a tant de part à l'histoire que j'écris, que je crois nécessaire d'en faire ici le caractère.

Civandono, Roi de Bungo, était alors âgé de vingt-deux ans, et dans une si grande jeunesse il n'était pas seulement considéré comme un des plus braves et des plus spirituels monarques du Japon, mais il passait encore pour un des plus sages. Il possédait presque toutes les vertus mo-

rales, une grande équité, beaucoup de modération, une prudence consommée; il était sobre, libéral, bienfaisant; il avait les inclinations nobles, un naturel heureux, l'esprit excellent, les sens droits; mais les passions vives, et une très-grande faiblesse pour les plaisirs honteux. Toutefois, au milieu de ses déréglemens, il n'était pas tranquille, et autant que le feu de l'âge et le tempérament l'y portaient, autant sa raison semblait faire effort pour l'en retirer. Dans ses amitiés, on remarquait tout à la fois, et le sincère et cordial attachement des particuliers, et cette générosité élevée qui distingue les Souverains; ainsi l'on peut dire que le Roi de Bungo avait une belle ame, et une grande ame, une ame vraiment royale, et digne d'un trône plus éclatant.

Il y avait long-temps que ce Prince connaissait la Religion chrétienne; et voici quelle fut l'occasion qui la lui fit connaître. Des Portugais avaient pris terre à un port de Bungo, leur navire était richement chargé, et quelques courtisans voulurent engager le Roi, père de Civandono, à le confisquer. Le Roi y était presque résolu, lorsque le jeune Prince, touché également de compassion pour des étrangers qui n'avaient pas mérité un traitement si injuste, et du déshonneur qu'une action si indigne allait attirer sur la Famille royale, parla si fortement au Roi, qu'il lui fit prendre des sentimens plus

désintéressés. Les Portugais apprenant le danger qu'ils avaient couru, et à qui ils avaient obligation de l'avoir échappé, en témoignèrent leur reconnaissance au jeune Prince qui les reçut bien, leur marqua qu'il les verrait volontiers, et les engagea par ce favorable accueil à lui faire souvent leur cour. Comme ces marchands étaient fort gens de bien, leurs bons exemples d'abord et ensuite leurs discours édifians touchèrent Civandono; il voulut savoir quelle était la religion que professaient des gens d'une vertu si singulière, et un nommé Diégo Vaz lui donna quelque teinture du Christianisme. Depuis il avait entendu parler du père Xavier, et sans trop s'arrêter à ce que les bonses d'Amanguchi en écrivaient de tous côtés, il le regardait comme un homme extraordinaire. Il eut d'autant plus de joie d'apprendre que le saint homme était à Figen, qu'il désirait passionnément de le voir et de l'entretenir. Aussi songea-t-il d'abord à l'engager de venir jusqu'à Funay. Il lui écrivit la lettre du monde la plus aimable et la plus honnête, et la fit porter par un jeune Prince de sa maison, à qui il donna pour l'accompagner, trente jeunes seigneurs, l'élite de la cour, avec un train fort leste et un équipage magnifique. L'homme de Dieu fut surpris d'un honneur si inouï : il reçut la lettre du Roi avec un profond respect; mais il fit paraître dans cette rencontre tant de grandeur d'ame, que Civandono,

sur le rapport de son ambassadeur, ordonna qu'on n'omît rien pour faire au grand docteur des Portugais la plus magnifique réception.

Edouard de Gama, de son côté, remontra au Saint de quelle importance il était pour la gloire de la Religion de rendre cette action la plus célèbre qu'il serait possible ; que lui-même avait éprouvé combien les Japonnais méprisent la pauvreté : qu'il était nécessaire de les convaincre une bonne fois, que si les ministres de l'Évangile n'étaient pas toujours environnés de ce faste qu'affectaient leurs prêtres, leur pauvreté ne venait point d'une indigence forcée, mais qu'elle avait un motif dont ils ne connaissaient pas la grandeur. Enfin, qu'il fallait une bonne fois détromper la populace, et lui faire quitter les idées extravagantes que les bonses tâchaient partout de donner des religieux d'Europe. Quoique de Gama et les siens pussent dire, ils s'aperçurent assez qu'ils n'avaient pas persuadé; mais ils déclarèrent au Saint qu'il n'en serait pas le maître, et après avoir concerté entr'eux de quelle manière ils le meneraient chez le Roi, ils travaillèrent toute la nuit aux préparatifs.

Dès que le jour parut, on partit au bruit du canon, sur deux barques et une chaloupe, toutes couvertes de tapis de la Chine, et ornées de bannières de toutes les couleurs; une très-agréable symphonie annonçant de fort loin la venue du serviteur de Dieu. On remonta ainsi une ri-

vière qui baigne les murs de Funay. Le père fut reçu à la descente de sa chaloupe, par un officier de marque, à la tête d'un corps de troupes. Cet officier offrit au père une litière pour se rendre au palais; mais le père la refusa. Alors les Portugais commencèrent leur marche en cet ordre. Edouard de Gama paraissait le premier, tête nue, et une canne de Bengale à la main; quatre autres Portugais suivaient, portant tous quelque chose à l'usage du père. Le saint homme marchait ensuite ayant sur une soutane de camelot, un surplis et une étole d'un fort grand prix. Environ trente Portugais, tous gros marchands ou officiers du navire, venaient après, superbement vêtus, portant des chaînes d'or, ayant une contenance fort noble, et chacun son valet derrière soi. On traversa ainsi toute la ville au son des flûtes, des trompettes et des hautbois. Tout Funay était accouru à ce spectacle, les rues, les fenêtres et les toits étaient remplis d'une multitude inconcevable de peuple, et l'air retentissait de bénédictions que l'on donnait à l'homme apostolique, dont la majesté, qui brillait sur son visage, et qu'une certaine modestie religieuse relevait encore infiniment, attirait tous les regards.

A l'entrée de la place du palais, le père trouva six cents gardes, qui, par la richesse de leurs vestes, et par la variété et l'éclat de leurs armes, faisaient un spectacle charmant. A la

vue du Saint, ces gardes firent plusieurs évolutions en très-bel ordre, et après lui avoir rendu tous les honneurs militaires, ils se rangèrent en haie pour lui laisser le passage libre au milieu d'eux. Avant qu'on entrât dans la première cour, les cinq premiers Portugais s'étant mis à genoux devant le serviteur de Dieu, Gama lui présenta la canne de Bengale, un autre lui chaussa des mules très-précieuses, un troisième étendit sur sa tête un magnifique parasol; et tout cela se fit d'une manière si aisée, si noble, et si respectueuse, qu'on y applaudit de tous côtés. Il s'éleva en même temps un assez grand bruit de gens qui disaient : « Est-ce donc là ce » misérable dont les bonses d'Amanguchi ont » publié que la vermine dont il était couvert, » semblait avoir horreur de se nourrir d'une » chair aussi infecte que la sienne, ont-ils quel- » qu'un parmi eux qui ait l'air aussi grand et » aussi auguste que lui? »

Après avoir passé une longue galerie, on entra dans une grande salle, où un enfant de sept ans, qu'un vénérable vieillard tenait par la main, complimenta l'homme de Dieu, et lui dit avec une grâce toute singulière, des choses fort surprenantes. Le père qui ne douta point que ce compliment n'eût été appris par cœur, répondit à l'enfant selon que le demandait son âge, mais il trouva dans ses répliques une élévation et une solidité qui lui causa une très-grande

surprise et jeta tout le monde dans l'admiration. Le Saint a toujours cru que cet enfant avait été, en ce moment, inspiré par l'Esprit divin.

De cette première salle, l'enfant qui servait au père d'introducteur, le fit entrer dans un autre appartement qui était tout rempli de noblesse. Dès que le Saint parut, tous se prosternèrent jusqu'à frapper la terre du front, ce qu'ils recommencèrent jusqu'à trois fois. Cette manière de saluer est la plus respectueuse qui soit en usage au Japon, c'est ce qu'on appelle, faire *la Gromenare*; ensuite deux jeunes seigneurs s'avançant vers le père, lui firent un compliment en vers d'un style extrêmement figuré et métaphorique. On passa de là sur une terrasse toute bordée d'orangers, et de la terrasse on entra dans une troisième salle fort spacieuse, où Facharandono, frère unique du Roi, attendait le Saint, accompagné des principaux officiers de la couronne. Alors l'enfant se retira un peu, et Facharandono fit au père toutes les civilités qu'on est accoutumé de faire aux grands du Japon. Entre plusieurs choses obligeantes qu'il lui dit, il l'assura que ce jour était pour le Roi et pour toute la cour, un jour de réjouissance : il le conduisit ensuite jusque dans l'antichambre, et lui donna toujours la main.

Enfin, la chambre du Roi fut ouverte, et tous les yeux furent éblouis par l'éclat de l'or qui y brillait de tous côtés. Le Monarque était

debout et paraissait souffrir impatiemment que sa grandeur l'eût arrêté ; il fit trois ou quatre pas dès qu'il vit le serviteur de Dieu, fut frappé de je ne sais quoi de majestueux qui paraissait dans toute sa personne, et au grand étonnement de tout le monde, il s'inclina par trois fois jusqu'à terre. Le père, tout confus, se jeta aux pieds du Roi et les voulut toucher du front selon l'usage du pays, mais le Roi ne le lui permit pas, et l'ayant pris par la main, il le fit asseoir auprès de lui, sur la même estrade. Le Prince son frère au-dessous, et vis-à-vis, les Portugais mêlés avec les courtisans. Le Roi dit d'abord au père tout ce que l'on peut dire d'honnête, et jamais il ne l'appela que son ami ; le père après avoir répondu à tant de bontés, par toutes les marques de respect qu'il put imaginer, parla de Jésus-Christ, et le fit avec tant de grâce, d'éloquence et de solidité, que le Roi charmé, s'écria : *nos bonses ne parlent point comme cela.* Il ajouta quantité de choses à l'avantage du Christianisme, et retombant sur les bonses, il parla vivement contre les fables qu'ils débitent avec impudence, et sur les contradictions où on les voit si souvent tomber ; pour peu qu'on entre en raisonnement avec eux.

Il y avait parmi les courtisans un de ces prêtres idolâtres, nommé Faxiandono, homme vain, et capable des plus grands emportemens. Il prit la liberté d'imposer silence au Roi, et dit que

c'était uniquement aux bonses à parler, lorsqu'il s'agissait de religion. Civandono d'abord se prit à rire; mais cette modération du Prince n'ayant fait qu'accroître l'insolence du bonse, il n'est point d'absurdité qu'il ne dit. Il s'étendit principalement sur la grande sainteté des bonses, sur la profondeur de leur doctrine, sur les austérités qu'ils pratiquaient, sur les insignes faveurs dont les dieux les honoraient, sur les visites célestes qu'ils recevaient très-souvent; enfin, sur la prééminence de leur profession qui les mettait en quelque façon au-dessus des Rois et des Empereurs mêmes. De là il s'emporta jusqu'à parler au Roi fort insolemment. Civandono, sans s'émouvoir, fit signe au Prince son frère de le faire taire et de lui ôter son siége, ensuite il lui ordonna lui-même de se retirer, ajoutant d'un ton un peu railleur, « vous avez fort bien » prouvé la sainteté des bonses; » puis prenant un ton plus sérieux : « allez, ajouta-t-il, des » hommes comme vous ont plus de commerce » avec les démons qu'avec les dieux. »

Alors le bonse tout hors de lui-même s'emporta comme un furieux, jusqu'à ce que le Roi lassé de l'entendre, le fît chasser. Il se retira, mais écumant de rage, et disant de si grandes extravagances, que sa folie fit compassion aux plus sages. Civandono fut toujours celui qui fit paraître plus de sang froid, et le bonse étant sorti, il continua jusqu'au dîner de s'entretenir

familièrement avec le père Xavier. Dès qu'on eut servi, le Roi se leva, et prenant le saint homme par la main, il lui dit . « Les Souve-
» rains du Japon ne peuvent donner une plus
» grande marque de distinction à ceux qu'ils
» ont dessein d'honorer, qu'en les faisant man-
» ger à leur table, mais pour vous, mon cher
» père, je vous demande en grâce de me faire
» cet honneur, et je vous conjure de ne pas me le
» refuser. Le père s'inclina profondément, et
» dit qu'il priait Dieu de reconnaître pour lui
» tant de faveurs, en éclairant un si grand Prince
» de ses plus vives lumières. Plaise au Maître
» et au Seigneur du ciel et de la terre, reprit
» Civandono, d'accomplir vos desseins, ce sont
» aussi les miens. »

Jamais deux personnes ne mangent au Japon à la même table, chacun a la sienne; elles sont fort petites, et on ne les couvre point de napes, mais le beau vernis qu'on y a répandu ne prend point la graisse, avec cela, on les lève et on en change à chaque service. Pendant le repas, le père mangea seul avec le Roi, qui fit toujours les honneurs de sa table, tandis que les courtisans et les Portugais étaient à genoux, comme c'est la coutume au Japon. Le repas fini, le père prit congé du Roi et s'en retourna au logis des Portugais, dans le même ordre qu'il était venu au palais. Dès le lendemain, il prêcha en public, et toute la ville accourut pour

l'entendre. On ne le regardait qu'avec ravissement, et l'on était à demi convaincu avant qu'il eût parlé. L'homme de Dieu profitant de cette heureuse disposition, annonça le royaume de Jésus-Christ avec une autorité qu'il n'avait point encore prise; cela lui réussit, et il ne se passait point de jour qu'il ne se fît quelque conversion d'éclat.

Mais il n'y en eut point qui fit plus d'honneur à la Religion, que celle d'un bonse nommé Sacai Eiran, la meilleure tête et le plus habile homme de sa secte. Il avait entrepris de disputer contre le père Xavier, et s'était fait un point d'honneur de soutenir la cause des dieux. A peine la dispute était commencée, qu'il entrevit la lumière; il ne se rendit pas pour cela, et voulut faire bonne contenance. Mais il ne put tenir longtemps contre la grâce qui agissait puissamment dans son cœur : on le vit tout-à-coup comme un homme interdit, sans parole et sans mouvement, un moment après il se jeta à genoux, leva les yeux et les mains au ciel, et d'une voix forte, s'écria : « Je me rends à vous, Jé-
» sus-Christ, Fils unique du Père éternel : Je
» confesse que vous êtes le Dieu tout-puissant.
» Mes frères, pardonnez-moi, si jusqu'à présent
» je ne vous ai débité que des mensonges. J'a-
» vais été trompé le premier. » Il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer combien une action si surprenante émut toute la ville; plus de cinq

cents personnes demandèrent avec instance d'être baptisés sur le champ, mais le père Xavier n'était pas dans un pays où ce fut assez d'un bon moment et d'une légère instruction pour faire des Chrétiens. Il savait les combats que les bonses livraient aux néophytes, et pour l'ordinaire, hors d'une grande nécessité, il ne conférait le Baptême à aucun adulte, qu'il ne l'eût auparavant bien fortifié contre les chicanes de ces sophistes idolâtres.

Cependant il ne se passait point de jour que le Saint n'allât au palais, et il s'appliquait avec soin à profiter des bontés du Roi pour la conversion de ce Prince. Il lui fit aisément concevoir de l'horreur pour ses déréglemens, et s'il ne le rendit pas tout-à-fait chaste, il lui inspira de l'estime pour la chasteté, et lui fit rompre quelques commerces scandaleux qui le déshonoraient. Ensuite il le détrompa de mille fausses opinions que les bonses suggérèrent, sur-tout aux grands; une des plus absurdes et que l'homme apostolique combattit plus vivement, c'est que la pauvreté rend les hommes criminels, qu'on pèche en faisant du bien aux pauvres, et qu'il y a de la justice à les maltraiter. Le Saint fit voir sans peine à Civandono le ridicule de cette doctrine, et le fit changer de conduite à l'égard des misérables, pour lesquels il fut toujours depuis plein d'une compassion tendre et efficace. Une suite du principe des bonses touchant les

pauvres, était que les femmes qui n'avaient pas assez de bien pour élever de nombreuses familles, se croyaient en droit d'égorger leurs propres enfans dès qu'ils étaient nés, ou de se faire avorter. Le père se déclara hautement contre ce désordre, d'où s'ensuivait un étrange libertinage, et il obtint un édit très-sévère du Roi pour y remédier. Enfin, le serviteur de Dieu trouva, pour la réforme de la cour et de la ville, des facilités qu'on ne trouve pas toujours dans bien des états de la Chrétienté. Le Roi avouait qu'il se sentait ému jusqu'au fond de l'ame, dès qu'il le voyait, et que cette émotion ne manquait jamais de produire un sentiment d'horreur pour toutes les abominations de sa vie.

Les bonses, de leur côté, ne s'endormaient pas, et voyant que leur crédit s'en allait bientôt tout-à-fait ruiné, ils mirent tout en usage pour prévenir ce malheur ; ils tâchèrent, mais envain, de décrier le saint Apôtre dans l'esprit du public ; ils ne réussirent pas mieux auprès du Roi, qu'ils entreprirent d'intimider ; ils crurent qu'il leur serait plus aisé de faire soulever le peuple, et il se flattèrent que dans la confusion d'une émeute populaire, rien ne les empêcherait d'égorger leur ennemi. Mais le Roi averti de leur dessein, mit un si bon ordre à tout, que personne n'osa se remuer.

Ce stratagême, qui fut employé pour les mêmes raisons par les bonses d'Amanguchi, eut

des suites bien plus funestes. Le père de Torrez ne donnant pas moins d'alarmes à ces faux prêtres, que le père Xavier en donnait à leurs confrères de Funay, ils tentèrent d'abord, pour le confondre ou pour le perdre, la voie de la dispute, des calomnies et des remontrances : voyant que tout cela était inutile, et que le Roi, qui ne voulait point d'éclat, se contentait de faire mauvais visage aux Chrétiens, ils engagèrent un seigneur, mécontent de la cour, à prendre les armes. Celui-ci trouvant une belle occasion de colorer sa révolte du prétexte de la religion, leva des troupes et vint brusquement fondre sur Amanguchi. Le Roi pris au dépourvu, et croyant mal à propos, tout désespéré, s'enferma dans son palais, ordonna qu'on y mît le feu, poignarda de sa propre main son fils unique, et se fendit lui-même le ventre. Tel fut le déplorable sort d'Oxindono, qui ayant voulu se ménager entre les Chrétiens et les bonses, s'attira la colère divine, et fut la malheureuse victime de la fureur de ces prêtres séditieux. Cependant les rebelles ne trouvant nulle part aucune résistance, firent main basse sur tout ce qui se rencontra, et mirent le feu à plusieurs quartiers de la ville ; ce qu'il y eut de surprenant et ce qu'on ne saurait guère attribuer qu'à un miracle, c'est qu'aucun Chrétien ne périt dans ce carnage, et que le père de Torrez et Jean Fernandez, qu'on cherchait partout pour

les immoler à la haine des bonses, trouvèrent un asile chez leurs ennemis mêmes. Ce fut par la protection d'une Princesse que les bonses avaient un fort grand intérêt à ménager, elle les rendit responsables de ce qui arriverait de fâcheux aux deux missionnaires qu'elle honorait, toute païenne qu'elle était, et obligea ainsi ces religieux idolâtres d'être eux-mêmes les gardiens de ceux contre qui ils avaient excité cette sédition.

Enfin l'orage cessa comme il avait commencé, les conjurés disparurent sans qu'on ait bien su, ni ce qui les y avait contraint, ni ce qu'ils étaient devenus : alors les principaux seigneurs s'assemblèrent pour élire un Roi, et l'élection tomba sur Facharandono, frère du Roi de Bungo, jeune Prince en qui l'on admirait une grande douceur et beaucoup de mérite. La cour de Bungo reçut avec joie les députés du Naugato, et célébra l'élection du Prince avec toute la magnificence possible. Le père Xavier ne manqua pas d'aller féliciter les deux Rois, et Facharandono lui donna parole qu'il ne serait pas moins favorable aux Chrétiens que le Roi son frère.

XII. Il y avait plus d'un mois que le père Xavier était à Funay, attendant pour partir que la saison fût propre. Enfin, le jour du départ étant fixé, le serviteur de Dieu alla en cérémonie prendre congé du Roi. Toute cette audience, qui fut fort longue, se passa en regrets

de la part du Roi, lequel témoigna plusieurs fois aux Portugais qu'il leur portait envie d'avoir si long-temps à jouir de la compagnie d'un homme qu'il s'estimerait infiniment heureux de pouvoir conserver dans sa cour. Le père, après avoir donné à ce Prince toutes les marques de respect et de reconnaissance que méritaient tant de faveurs, lui remit en peu de mots devant les yeux tout ce qu'il lui avait dit dans les différens entretiens qu'il avait eus avec lui. Sur-tout il insista fort sur la brièveté du temps, et le terme fatal où aboutissent toutes les grandeurs de la terre. Il le pria de penser souvent ce qu'étaient devenus tous les Empereurs du Japon qui avaient régné avec le plus d'éclat et de prospérité : que bientôt lui-même ne serait que ce qu'ils étaient, c'est-à-dire, un peu de poussière, avec cette différence qu'étant instruit, et convaincu des vérités qu'on lui avait annoncées de la part de Dieu, il aurait un terrible compte à lui rendre d'une grâce que personne n'avait reçue avant lui au Japon. Le Roi touché jusqu'aux larmes, embrassa tendrement le père, et se retira sans pouvoir répondre.

Le père se rendit dès le même jour à Figen, je ne sais ce qui arrêta l'embarquement; mais il est certain qu'il fut différé, et que ce retardement eut de grandes suites. En effet, le père Xavier étant retourné au palais pour prendre encore une fois congé du Roi, à peine était-il

entré dans la chambre, qu'on vint avertir que Fucharandono demandait une audience en présence du docteur des Portugais. Fucharandono était alors le plus fameux bonse de tout le pays. Après avoir professé trente ans la théologie japonnaise, il était parvenu à être regardé comme un oracle, et ses décisions passaient pour des vérités incontestables. Les bonses de Funay lui avaient mandé les progrès du Christianisme, et le danger qu'il y avait que cette religion étrangère ne prit entièrement le dessus, qu'ils ne voyaient point d'autre remède à un si grand mal, que sa profonde érudition, qu'il vint donc au plus tôt au secours des dieux et de leurs autels. Le docteur, sans se faire beaucoup prier, s'était mis en chemin sur cette lettre, et se flattant d'une victoire qui lui semblait facile, il se hâta de joindre son adversaire, qu'il apprit être sur le point de s'embarquer.

Le Roi, au nom de Fucharandono, parut un peu déconcerté : il vit bien quel était le dessein de ce bonse, et il a depuis avoué que quelque idée qu'il eût du père Xavier, il avait appréhendé de le commettre avec un homme qu'il croyait invincible. Le serviteur de Dieu s'aperçut de l'embarras du Prince, en dévina la cause, et fit instance pour qu'on fît entrer le bonse. Le Roi assuré par la résolution que fit paraître le Saint, consentit à ce qu'il souhaitait, et Fucharandono introduit dans la chambre du Prince,

après lui avoir rendu ses devoirs, prit sans façon et d'un air fort suffisant, la place que le père Xavier lui céda par modestie. Il regarda ensuite fixement son adversaire, et lui demanda s'il le reconnaissait? Le serviteur de Dieu répondit qu'il ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu. Alors Fucharandono faisant l'étonné : « cela est-il possible ! lui dit-il, tu ne te souviens » pas qu'il y a cinq mille cinq cents ans que nous » trafiquions ensemble à Frénoiama ? je vois bien, » ajouta-t-il d'un ton moqueur, et regardant » l'assemblée avec un air triomphant, je vois » bien que j'aurai bon marché de cet homme-» là. » Le Saint aperçut aisément que le bonse tenait la transmigration des ames. Pour le tirer de ses principes d'une manière qui fut à la portée de son auditoire, il lui rappela d'abord dans l'esprit ce qui est constant au Japon, à savoir qu'on comptait à peine mille ans depuis la fondation de la monarchie, et sur-tout que Frénoiama, il n'y avait que neuf cents ans, n'était qu'un désert.

Le bonse ne se tira point de là, et comme pour cacher son embarras, il se fut attaché à prouver que de ne pas se souvenir du passé était une punition des dieux pour avoir mal vécu, il ne s'aperçut pas qu'il mettait contre lui le Roi et toute la cour, et donnait au père un grand avantage pour détruire son système, aussi le Saint en sut-il bien profiter. Fucharandono n'a-

vançant donc point de ce côté-là, fit quantité de questions que la pudeur ne permet pas de rapporter; il espérait par-là se rendre favorables les courtisans qu'il savait être pour la plupart plongés dans les plus infâmes débauches. Mais ayant été trompé dans son attente, il battit quelque temps la campagne, comme un homme qui se perd, et enfin il s'emporta, de sorte que tout le monde en fut choqué. On l'avertit de faire réflexion que l'étranger, sans sortir des bornes de la modération, sans s'échauffer, sans rien dire qui ne fut dans le bon sens, prouvait solidement tout ce qu'il avançait, et donnait à ses objections des réponses qui satisfaisaient. Bien loin de profiter d'un avis si sage, Fucharandono parla avec tant de hauteur, que le Roi le fit chasser.

Il n'en fallait pas tant pour faire entrer en fureur tous les bonses; ils ferment les temples, ils refusent les offrandes, ils publient que les dieux sont irrités : enfin ils viennent à bout d'émouvoir la populace. Les Portugais voyant les esprits disposés à un soulèvement général, et ne se croyant pas en sûreté dans une ville où l'autorité du Souverain ne serait plus respectée, rentrèrent dans leur navire, et s'éloignèrent de terre. Mais Gama faisant réflexion que le père Xavier était resté à Funay où leur retraite l'exposait à la fureur des bonses, il se mit, sans perdre de temps, dans la chaloupe, et courut

chercher le saint homme. Il le trouva dans la maison d'un pauvre catéchumène, où quelques Chrétiens s'étaient assemblés. L'apôtre les consolait, les animait au martyre, et ne doutant point qu'on ne vînt incessamment pour l'égorger, il bénissait le ciel de lui avoir enfin accordé ce qui faisait, depuis si long-temps, l'unique objet de ses vœux. Gama n'omit rien pour l'obliger à chercher un asile dans son bord. Y pensez-vous, lui dit le Saint? quoi! j'abandonnerais mon troupeau à la merci des loups! « A Dieu » ne plaise que je déshonore ainsi mon minis- » tère, et que je donne lieu aux bonses de se » vanter qu'ils m'ont fait céder le champ de » bataille. » Gama, touché d'une grandeur d'ame si peu commune, se retira sans dire mot, rentra dans son navire, assembla ses officiers et ses associés, leur déclara la résolution du père Xavier, leur ajouta qu'il était dans le dessein de suivre jusqu'au bout la fortune du saint homme; que, pour eux, ils pouvaient prendre leur parti, qu'il leur cédait tout ce qui lui appartenait des effets du navire, et le navire même; qu'ils avaient de bons pilotes, et qu'il ne s'était point engagé à les conduire en personne; il finit en disant qu'il allait mourir avec l'Apôtre, ou lui sauver la vie au péril de la sienne. Ce discours que Gama accompagna de quelques larmes, attendrit les Portugais. Ils eurent honte de leur fuite précipitée; ils rapprochèrent le navire,

descendirent à terre, et rentrèrent dans la ville, déterminés à périr pour la conservation du père Xavier. On fut surpris à Funay de voir que la considération d'un seul homme eût obligé tant de riches marchands à s'exposer à tout, plutôt que de l'abandonner. Les fidèles en furent édifiés, les mutins intimidés, le tumulte cessa, et les bonses se virent encore une fois réduits à confier leur cause au hasard d'une dispute.

Ils eurent bien de la peine à en avoir l'agrément du Roi qui ne l'accorda, après bien des instances, qu'à des considérations fort dures. La principale était que ce qui serait une fois décidé à la pluralité des voix serait regardé comme certain, et qu'on n'y reviendrait plus. Les autres renfermaient de fort bons réglemens pour éviter le bruit, et mettre de l'ordre dans les questions et dans les réponses. Le lendemain de grand matin; on vint avertir le Roi que Fucharandono paraissait dans la première cour du palais, à la tête de tous les bonses de Funay et des environs. Les historiens en font monter le nombre jusqu'à trois mille. Le Roi, pour se défaire de gens qui semblaient avoir d'autre dessein que de disputer, leur fit remontrer qu'il n'était ni raisonnable, ni même de leur honneur qu'ils fussent tant de gens contre un seul homme; qu'il voulait bien néanmoins que Fucharandono entrât avec trois ou quatre de ses confrères, mais qu'il n'en souffrirait pas davan-

tage. Il fallut se soumettre, et à peine les bonses étaient entrés, que le père Xavier arriva avec encore plus d'appareil qu'au jour de sa première audience. Les Portugais le traitèrent comme ils eussent traité leur Souverain, et ne lui parlèrent qu'à genoux. Cette espèce de triomphe du Saint fit bien du dépit à ses ennemis : les discours qu'ils entendirent qu'on tenait dans l'assemblée, ne les chagrinèrent pas moins; mais ce qui acheva de les déconcerter, ce fut l'accueil que le Roi fit au serviteur de Dieu. Ce Prince fit plusieurs pas pour recevoir le père, et l'ayant fait asseoir auprès de lui, il l'entretint quelque temps avec beaucoup de familiarité.

Enfin, on commença la conférence; elle roula d'abord sur l'existence et l'unité d'un Dieu. Le père Xavier prouva solidement l'une et l'autre. De là il s'étendit sur les principaux attributs de la Divinité, sur les mystères de l'Incarnation et du Verbe, et de la Rédemption des hommes, et, après avoir répondu aux objections qui lui furent faites, il insista fort sur le mérite de la foi et sur la nécessité des bonnes œuvres. C'était pour détruire certaines fables dont les bonses amusaient les peuples, en leur faisant accroire que, pour être heureux en l'autre vie, ils n'avaient qu'à emporter avec eux dans le tombeau des lettres de change, que ces imposteurs vendaient fort cher. Comme un des points de leur morale, qu'ils avaient un plus

grand soin d'établir, était que les femmes naissaient maudites des dieux, on ne saurait dire ce qu'ils en tiraient par le moyen de ces billets, l'unique ressource, disaient-ils, qui restât au sexe pour éviter les tristes effets de la malédiction prononcée contre lui. On en demeura là pour le premier jour; l'homme apostolique fut souvent interrompu par les applaudissemens de ses auditeurs, et il parut qu'il leur avait ôté comme un bandeau de devant les yeux. Ils furent surpris d'avoir été si long-temps les dupes de tant d'impostures grossières, et sur-tout d'avoir regardé et adoré comme des dieux des hommes morts, aussi faibles et plus vicieux que la plupart des autres.

Nous ne savons pas bien ce qui se traita dans la seconde séance; le Portugais, dont je suis les mémoires, et qui était présent, avouait que presque tout avait été beaucoup au-dessus de sa portée. Il ajoute seulement que le père Xavier, surpris de la subtilité des questions qu'on lui fit, dit aux Portugais qu'il avait besoin, pour y répondre, d'un secours extraordinaire du ciel, et les pria de joindre leurs prières aux siennes. Ce marchand ajoute, qu'après que le Saint eut parlé, les bonses mêmes furent surpris de la solidité de ses réponses, et se confessèrent vaincus. On passa ensuite à ce qui regardait les pauvres; et les bonses prétendirent prouver que la conduite de Dieu à leur égard

était une démonstration qu'il les avait maudits. Le Saint réfuta si aisément, et d'une manière si plausible, tout ce raisonnement, en faisant voir que ce qu'on appelait les biens et les maux de la vie, n'étaient ni de véritables biens, ni de véritables maux, que ses adversaires furent encore contraints de se rendre. Comme on était prêt de se retirer, ces faux prêtres ne pouvant s'accorder entr'eux sur un point de doctrine, se querellèrent assez vivement, et en allaient venir aux mains, si on ne les eût fait sortir.

Sur le soir, le Roi qui voulait finir ces conférences, alla prendre le père Xavier à son logis, et le conduisit au palais parmi les acclamations du peuple, après avoir fait avertir Fucharandono de s'y rendre. D'abord tout se passa en excuses et en civilités réciproques : le Roi fut charmé de cette conduite des bonses, et il leur en témoigna de la satisfaction. Dès que chacun eut pris sa place, un bonse demanda au père, comment il accordait le péché originel, et la chute des anges avec la bonté infinie, la suprême sagesse, et la toute-puissance de Dieu? « Car enfin, dit-il, ou Dieu prévoyait ces péchés, ou » il ne les prévoyait pas. S'il ne les prévoyait pas, » ses lumières sont bornées : s'il les prévoyait, » pourquoi n'a-t-il pas empêché ce qui devait » être la cause de tant de maux ? » Un autre prenant la parole, demanda pourquoi Dieu n'avait pas racheté le monde aussitôt après la déso-

béissance du premier homme, et ce qu'avaient fait ceux qui étaient morts avant Jésus-Christ, pour être frustrés d'une rédemption, qui a ouvert le ciel à tous leurs descendans?

Le père fut encore surpris sans être embarrassé de ces objections; il savait ce que disent sur cela les pères et les théologiens, et ce que l'on trouve si souvent répété dans les apologies des anciens défenseurs du christianisme : à savoir, qu'il était de la gloire de Dieu, qu'il fût servi et adoré par des créatures libres et intelligentes, c'est-à-dire, qui connussent le bien qu'elles devaient pratiquer, et le mal qu'elles devaient éviter, et qui pussent prendre leur parti par une détermination libre et nullement forcée. Que notre intérêt même demandait que cela fût ainsi; nos mérites ne croissant qu'à mesure que nous usons bien de notre libre arbitre, et notre bonheur éternel étant la récompense de nos mérites, auxquels il faut qu'elle soit proportionnée. Que pour convenir de tous ces points, il suffisait d'avoir de la raison, et de supposer Dieu équitable. Que tous les maux qui ont suivi le péché du premier homme, et celui des anges, se réduisaient à deux sortes, au péché, et aux misères de la vie. Que Dieu en permettant l'un, et en nous envoyant les autres, ne faisait rien dont nous eussions droit de nous plaindre, puisqu'il nous donne assez de grâces pour pouvoir éviter le péché, et que les

calamités présentes, si nous les souffrons avec patience, et avec une résignation parfaite à ses ordres, sont autant de degrés qui nous élèvent à une souveraine félicité. Quant au délai de la rédemption, qu'il n'avait apporté aucun préjudice à ceux qui avaient précédé le Rédempteur, par la raison, qu'on pouvait avoir part à cet inestimable bienfait, avant que ce grand ouvrage fût consommé. Le Saint prit de là occasion de parler des nations auxquelles l'Évangile n'avait pas été prêché d'abord. Il montra qu'elles étaient inexcusables de n'avoir pas adoré le vrai Dieu, puisqu'elles avaient la loi naturelle, dont l'exacte observation les aurait mises en état d'être éclairées des plus essentielles vérités de la religion. « Je suppose donc, ajouta-t-il, qu'un infidèle » cité au tribunal de Dieu, et obligé de dire » pourquoi il n'a pas rendu à son Créateur les » hommages souverains qu'il lui devait, s'avise » de répondre : Seigneur, je ne savais pas ce » que c'était que ces hommages que vous exi- » giez de moi. Votre raison, *lui dira Dieu*, » vous apprenait une partie de vos devoirs, si » vous les aviez remplis, je vous aurais fait » connaître les autres. Qu'aurait-il à repliquer? » Voilà où en seront tous ceux qui mourront » hors de la véritable Religion ! » Toute l'assistance se récria dès que le Saint eut fini, et on l'admira d'autant plus, que d'abord on avait cru sans réponses les difficultés qui lui avaient été proposées.

Personne ne doutait qu'à ce coup les bonses ne se rendissent ; mais leur obstination et l'endurcissement de leur cœur leur tenant lieu de raisons, ils passèrent à des excès, dont on eut honte pour eux. Ils niaient tout, jusqu'aux principes : et ils ne s'apercevaient pas que le père tirant avantage de ce qu'ils avançaient inconsidérément, les faisait tomber en de continuelles contradictions. Enfin, le Roi se lassa et leur fit imposer silence ; il s'éleva aussitôt parmi les courtisans un petit sourire accompagné de quelques railleries, dont les bonses se tinrent étrangement offensés; ils s'en plaignirent au Roi. *Quoi, Seigneur,* lui dirent-ils, *vous souffrez qu'on nous insulte en votre présence?* Alors le père Xavier prit la parole, et par son entremise il se fit une espèce d'accommodement, qui engagea tout de nouveau à disputer. Mais on ne proposa rien de fort considérable, et le Roi ne vit pas plus tôt les bonses sur le point de retomber dans leur premier désordre, que se levant sans dire mot, il prit le père Xavier par la main, et le ramena chez lui.

Tel fut le succès de ces fameuses disputes de Funay : la véritable Religion y triompha d'une manière bien éclatante, mais le saint Apôtre n'en recueillit point le fruit : et le Roi ne se déclarant point, aucun des courtisans ne parla d'embrasser une loi à laquelle ils venaient tous de donner hautement la préférence sur toutes

les autres : Le vingtième de novembre, le serviteur de Dieu alla dire le dernier adieu au Roi, et fit encore tout ce qu'il put pour engager ce Prince dans les voies du salut; mais il n'en put tirer que des larmes et des soupirs. Dès le même jour on leva l'ancre. Matthieu et Bernard, ces deux Cangoximains si attachés au père Xavier, s'embarquèrent avec lui. Le premier mourut presque en arrivant à Goa, Bernard passa en Europe, alla jusqu'à Rome, puis s'étant retiré en Portugal, il entra dans la compagnie de Jésus, et finit saintement ses jours au collège de Conimbre.

SOMMAIRE

DU

LIVRE SECOND.

I. *Ce qui retient le Roi de Bungo dans l'idolâtrie. Mort du père Xavier. Arrivée de nouveaux ouvriers au Japon. Ferveur des néophytes, et leur grand nombre. Conversion de deux fameux bonses.* II. *Troubles dans le Bungo. Résolution de Fernandez. Révolution dans le Naugato. Mort du Roi de Naugato.* III. *Le père Melchior Nugnez arrive au Japon avec Fernand Mendez Pinto. Sa réception à la cour du Roi de Bungo. Il retourne aux Indes. Aventure de Pinto.* IV. *Louis Alméïda se fait Jésuite et bâtit deux hôpitaux auxquels le Roi de Bungo donne de bons revenus. Guérisons miraculeuses.* V. *Le Roi de Bungo venge le Roi de Naugato son frère, et ajoute quatre royaumes à son domaine. Conversion d'un Prince de la maison royale de Firando. Mort d'un illustre missionnaire.* VI. *Ferveur des Chrétiens firandais. Guérisons miraculeuses. Persécution des bonses. Le père Viléla obligé de sortir de Firando. Premier martyr du Japon.* VII. *Révolutions dans le Chicugen. Le père Viléla va à Méaco. Des-*

cription de la montagne de Frénoxama. Un bonse de Frénoxama demande un missionnaire. Providence de Dieu sur le père Viléla et sur son compagnon. VIII. *Les missionnaires prêchent à Méaco. Conversion de plusieurs bonses fameux. Les bonses s'élèvent contre les missionnaires sans succès.* IX. *Le père Gago retourne aux Indes. Changement déplorable de ce missionnaire.* X. *Le père Viléla à Sacai. Description de cette ville. Louis Alméïda visite les églises du Ximo. Belle action d'un Chrétien de Firando. Alméïda à Cangoxima et chez Ekandono. Ferveur des Chrétiens.* XI. *Le Prince d'Omura demande des missionnaires. Caractère de ce Prince. Il fait de grands avantages aux Portugais et aux missionnaires. Conduite intéressée du Roi de Firando. Le père de Torrez à Firando, et chez le Prince d'Omura qu'il instruit de nos mystères. Alméïda visite le Roi d'Arima. Etablissement pour les missionnaires au port de la Cochinotzu. Le Prince de Ximabara, et plusieurs de ses sujets embrassent le Christianisme.* XII. *Baptême du Prince d'Omura. Belle action de ce Prince après son baptême. Son zèle pour le salut de ses soldats.*

LIVRE SECOND.

I. On s'était bien attendu que le Roi de Bungo ne se déterminerait pas aisément à embrasser le Christianisme. Le penchant qu'il avait au plaisir, sa passion pour les sales voluptés de la chair, la crainte d'une révolution, le crédit des bonses, les préjugés de la naissance, tout cela formait à sa conversion un obstacle qu'on prévoyait devoir long-temps durer. Mais personne ne se fut avisé de croire que ce Prince, qui avait de la résolution, un esprit ferme et droit, et de grands principes de religion, fût capable d'une conduite aussi peu suivie, que celle qu'il tint après le départ du père Xavier. Fondant des maisons des bonses, se déclarant pour la plus abominable secte du Japon, en étudiant les principes, en pratiquant les maximes; tandis qu'il appelait et établissait des missionnaires, qu'il se faisait le protecteur des Chrétiens, qu'il prenait tous leurs intérêts en main, et qu'il permettait à ses enfans d'embrasser leur religion. Malgré cela, Dieu le combla de prospérités; il ne le laissa pas même s'égarer trop loin dans la voie de son cœur, et ce qui est plus surprenant, il ne dédaigna pas de se servir de lui pour l'établissement de son culte dans ces îles.

Cependant le P. Xavier sur l'estime que les Japonnais lui avaient paru faire de la sagesse des Chinois, s'était persuadé que l'idolâtrie tomberait d'elle-même au Japon, s'il pouvait l'exterminer de la Chine. Tournant donc toutes ses pensées du côté de ce vaste empire, il communiqua son dessein à Jacques Pereyra son ami, le plus riche marchand qui fût alors dans les Indes; mais qui avait le cœur infiniment au-dessus de sa fortune, et un zèle pour le progrès de la foi qui convenait plus à un apôtre, qu'à un homme de sa condition. Le Saint trouva Pereyra si disposé à le seconder de tout son pouvoir, qu'il le fit nommer Ambassadeur du Vice-Roi à la cour de Pékin, mit tout son bien aux frais de ce voyage, et en magnifiques présens pour l'Empereur, les Princes et les principaux mandarins de l'empire. Les préparatifs d'une expédition, sur laquelle le saint Apôtre fondait l'espérance qu'il avait conçue de convertir tout l'Orient à la foi, se firent avec une diligence incroyable, et rien ce semble ne devait faire obstacle à une entreprise si bien concertée, lorsque la jalousie de Don Alvare, comte d'Atayde, Gouverneur de Malaca, renversa en un moment de si beaux projets, et réduisit Pereyra presque à la mendicité.

Le P. Xavier ne se rebuta point d'un contre-temps si imprévu; à la vérité il n'omit rien pour faire prendre au comte d'Atayde des sen-

timens plus raisonnables, mais n'ayant pu rien gagner sur un cœur que l'avarice et l'envie possédaient entièrement, il excommunia ce malheureux, prédit la terrible vengeance que Dieu tirerait de son crime, et s'embarqua sur un vaisseau qui faisait voile vers Sancian, île déserte à la vue de la Chine. Il espérait y trouver quelque occasion favorable pour se faire débarquer à Canton; mais après avoir vu rompre toutes les mesures qu'il avait prises pour l'exécution de son dessein, il mourut d'une fièvre violente dans une cabane ouverte à tous les vents, et presque sans aucun secours. Ainsi finit ce grand homme devant qui toute la terre était en silence, pour appliquer à l'apôtre de l'Orient ce que l'Ecriture a dit du conquérant de l'Asie, après avoir étendu l'Église romaine plus de six mille lieues au-delà de ses anciennes bornes, et fait entrer dans le troupeau de Jésus-Christ plus d'infidèles, que tous les sectaires de son siècle, si fécond en ces sortes de monstres, n'en avaient séparé de fidèles. Il semble qu'une mort si obscure ne devait pas terminer une vie aussi éclatante. Mais ceux qui jugeront des choses selon les lumières de la foi, trouveront bien de l'éclat dans cette obscurité apparente, et avoueront qu'une telle fin était due, et convenait au disciple d'un Dieu naissant dans une étable, et mourant sur une croix.

Avant que de partir de Malaca pour Sancian,

le saint apôtre voulant tenir parole au Roi de Bungo, à qui il avait promis des missionnaires, avait fait partir pour le Japon le P. Balthasar Gago, Edouard de Sylva, et Pierre d'Alcaceva, qui n'étaient pas prêtres. Ils arrivèrent au mois d'Août à Funay, le P. Gago présenta au Roi des lettres et des présens du Vice-Roi des Indes, et Civandono les regardant comme un effet de la reconnaissance du P. Xavier, y parut très-sensible. Quelques jours après les trois nouveaux missionnaires firent le voyage d'Amanguchi, à dessein de conférer avec le P. de Torrez, et de prendre tous ensemble des mesures pour agir par tout d'une manière uniforme. Dès qu'ils furent arrivés, on commença par faire une assemblée des plus distingués d'entre les Chrétiens, parce qu'on était bien aise d'avoir leur avis sur diverses choses. Après plusieurs conférences, on régla qu'on s'attacherait à soulager les pauvres de toute la ville, sans en excepter même les infidèles : qu'on établirait des hôpitaux, qu'on en donnerait la direction, et que l'on confierait la distribution des aumônes à ceux des fidèles, que leur vertu et leur naissance faisaient plus considérer dans la ville. Il fallait cela pour ôter aux bonses un prétexte de publier, comme ils faisaient déjà partout, qu'on n'embrassait le christianisme qu'afin de s'exempter de leur faire des aumônes; les pères firent ensuite leurs réglemens particuliers, ils furent toujours depuis in-

violablement gardés, et l'on ne peut dire combien l'uniformité, qu'ils produisirent dans la manière de prêcher l'Évangile, contribua aux progrès de la religion.

Ce progrès était déjà fort considérable, et jamais surprise ne fut pareille à celle des nouveaux ouvriers, lorsqu'ayant un peu pratiqué les fidèles d'Amanguchi, ils eurent découvert les trésors de grâces dont Dieu avait enrichi cette église naissante. Sur-tout ils ne revenaient point de l'étonnement que leur causait la vue de ces fiers courtisans, qui, à peine régénérés dans les eaux du baptême, semblaient n'avoir plus d'autre ambition que de s'abaisser au-dessous des plus pauvres. Tous se portaient à des austérités qu'on avait de la peine à modérer. Les religieux les plus dégagés de la chair et du sang ne sont pas plus détachés de leurs proches, que ces nouveaux Chrétiens l'étaient de leurs parens idolâtres. Les biens étaient en quelque façon communs entr'eux, et les riches ne se regardaient que comme les économes des pauvres; mais ce qui marquait plus que toute autre chose combien l'esprit de Dieu régnait dans cette chrétienté, c'est que l'on y admirait une union, une paix, une charité, qui charmaient les infidèles mêmes.

Tout étant réglé comme je l'ai dit, le P. de Torrez retint avec lui Edouard de Sylva, et Laurent, ce jeune Japonnais, que le P. Xavier

avait reçu dans la compagnie. Le P. Gago partit pour Funay avec Fernandez ; et Pierre d'Alcaceva fut renvoyé aux Indes pour informer les supérieurs du besoin qu'on avait de missionnaires au Japon. Il est vrai, que parmi les fidèles Japonnais, la plupart étaient catéchistes, et Dieu donnait tant de bénédictions au zèle de ces néophytes, qu'en mil cinq cent cinquante-quatre, on comptait jusqu'à quinze cents personnes baptisées dans le royaume d'Arima, où aucun prêtre n'était encore entré. Rien n'était plus ordinaire que de voir des familles entières recevoir tout à-la-fois le baptême. Naytondono, gouverneur d'Amanguchi s'étant fait Chrétien, plus de trois cents personnes, ses alliés, ou ses vassaux suivirent aussitôt son exemple. Mais rien ne contribua davantage à la conversion des infidèles, que ce qui arriva à deux bonses fort célèbres dans tout l'empire.

Ils étaient venus de Méaco à Amanguchi à dessein de voir les docteurs étrangers, dont on parlait déjà dans tout le Japon, et pour s'opposer au progrès de l'évangile. Leur réputation attira l'attention de toute la ville, et les premières conférences qu'ils eurent en public avec le P. de Torrez, quoique la vérité y eût triomphé, ne diminuèrent point l'estime qu'on avait pour eux. D'ailleurs la modération qu'ils faisaient paraître en toute occasion, leur douceur et leur honnêteté, donnaient un grand relief à leur mé-

rite, et les missionnaires n'avaient point encore eu d'adversaires qu'ils dussent tant redouter, ni dont ils souhaitassent plus la conversion. Un jour que le P. de Torrez prêchait dans une place de la ville, les deux bonses vinrent à leur ordinaire lui proposer de très-bonnes difficultés; le père y répondit de manière qu'ils n'eurent rien à répliquer. Après quoi continuant son discours, et ayant cité un passage de saint Paul, un des deux bonses lui demanda ce que c'était que ce Paul, sur l'autorité duquel il faisait tant de fonds. Le père, avant que de répondre, raconta en peu de mots toute l'histoire de l'Apôtre des gentils. Il avait à peine fini, que le bonse prenant la parole : « Ecoutez, Japonnais, s'écria-t-il, » je suis Chrétien; et puisque j'ai imité Paul » persécuteur, je veux l'imiter Apôtre. Et vous, » mon cher compagnon, dit-il, en s'adressant » à son confrère, suivez mon exemple, et puis- » que jusqu'ici nous avons été de société pour » combattre cette sainte Religion, il faut que » désormais nous allions ensemble l'annoncer à » ceux qui ne la connaissent point. Je prendrai » le nom de Paul, prenez, vous, celui de Bar- » nabé son associé, à la publication de la loi » sainte. » Disant ces mots, il se jette aux pieds du P. de Torrez, son compagnon en fait de même, et tous deux sont baptisés à l'instant.

Dès qu'ils furent en état de travailler au salut des ames, ils tinrent la parole qu'ils avaient

publiquement donnée. Paul sur-tout s'étudia tellement à se former sur son patron, qu'on peut dire qu'il était comme une copie vivante du docteur des nations. Tout ce que la pénitence a de plus austère n'était pas trop rigoureux pour lui, sans cesse on le voyait avec Barnabé, parcourant les bourgs et les villages, et semant le grain de la parole de Dieu avec des fruits inconcevables, auxquels Dieu coopéra souvent par des miracles.

Tandis que ces choses se passaient à Amanguchi, les bonses de Funay, après bien d'inutiles efforts pour décrier les missionnaires qui travaillaient dans le Bungo, s'avisèrent de répandre par-tout que la loi des Chrétiens ne différait de la religion du pays, que par quelques pratiques extérieures, et de nulle conséquence. Ils tâchèrent sur-tout de persuader que leur morale ne le cédait en rien à la morale chrétienne, mais le père Gago, Fernandez et Laurent, s'étant appliqués à faire connaître l'essentielle différence qu'il y a entre l'Évangile et les sectes du Japon, ce nouveau stratagême, qui d'abord avait assez réussi, n'eut point de suites.

II. Une révolte, qui mit le Roi en danger de sa vie, et dont on accusa les bonses d'être les auteurs, fit courir un plus grand péril au Christianisme. Le bonheur et la résolution de Civandono le tirèrent de ce mauvais pas : il marcha contre les rebelles avec une fermeté qui les

étonna et leur fit tomber les armes des mains. Il se saisit lui-même des chefs, et les ayant fait punir selon la rigueur des lois, le calme fut bientôt rendu à l'état. Fernandez fit paraître en cette occasion une intrépidité dont on voit peu d'exemples. Le Roi enfermé, et en quelque façon assiégé dans son palais, ne savait sur qui il devait compter. Il ne faisait pas plus sûr pour les missionnaires de se montrer dans une ville où tout était armé autant contr'eux que contre le Souverain. Fernandez, persuadé que le plus grand service qu'on pût rendre au Roi, dans cette occasion, était de l'instruire de l'état des choses, et convaincu que le bien de la religion demandait qu'il risquât sa vie pour un Prince qui en était l'unique soutien dans le Japon, passe généreusement au travers des troupes rebelles, entre chez le Roi, lui donne avis de tout ce qui se passe, et le met par-là en état d'agir contre les séditieux. Cette action et le zèle que les Chrétiens firent éclater pour leur Prince, ne servirent pas peu à confirmer Civandono dans les sentimens d'estime et d'affection où il était à l'égard du christianisme. Il assura même après sa victoire, qu'il croyait en être uniquement redevable au Dieu que le père Xavier lui avait annoncé, et que dans le fort du péril il avait mis en lui toute sa confiance, comme Fernandez le lui avait recommandé.

La tranquillité était à peine rétablie dans ce

royaume, qu'on y apprit des nouvelles bien affligeantes du Naugato. Il y avait près de quatre ans que Facharandono, frère puîné de Civandono, gouvernait cet état plutôt en père qu'en Roi. Amanguchi, sous une domination si paisible, avait bientôt réparé ses ruines, et était devenu plus florissant que jamais. Le Roi, au milieu d'une paix si profonde, n'était pourtant pas sans inquiétude. Depuis son avénement à la couronne, il n'avait encore pu réconcilier deux seigneurs de sa cour, dont il prévoyait bien que la division ne pouvait manquer de causer tôt ou tard de grands désordres. Ce qu'il avait appréhendé arriva, l'orage qui grondait depuis si longtemps, creva tout-à-coup; chacun prit parti, et avant que le Roi eût pu pourvoir à la sûreté de la ville, il s'y trouva deux armées toutes prêtes à s'entr'égorger. Le pauvre Prince se vit donc obligé d'attendre, dans son palais, quelle serait l'issue de cette guerre. Elle fut bien funeste; on en vint aux mains dans toutes les places et dans toutes les rues d'Amanguchi, et après que de part et d'autre on se fut lassé de répandre du sang, quelques soldats ayant mis le feu à plusieurs quartiers de la ville, en moins de rien, plus de dix mille maisons furent réduites en cendre. Un spectacle si triste désarma les plus mutins, et l'on ne songea plus qu'à garantir de l'incendie ce que les flammes n'avaient point encore consumé. Mais Amanguchi n'avait

pas expié tous ses crimes, et la Justice divine ne jugea pas à propos de différer plus longtemps la vengeance qu'elle en voulait tirer.

Un mois était à peine écoulé, que Morindono, Prince voisin de Sacai, jeune et entreprenant, voulant profiter du désordre où se trouvaient les affaires de Naugato, vint camper à une lieue d'Amanguchi, où il reçut bientôt un renfort très-considérable que le Roi de Chicugen et quelques autres Princes du Ximo lui envoyèrent. Il n'y avait qu'une victoire qui pût préserver le Naugato d'une invasion; car outre l'état où était réduit ce royaume, on ne sait ce que c'est au Japon que de faire traîner les guerres en longueur; temporiser, demeurer dans un camp des mois entiers, faire des marches précisément pour s'observer, s'enfermer dans des lignes, faire des tranchées, aller à la sappe, tout cela n'est guère du goût des Japonnais. Ils ne l'ignorent pas; mais ils le pratiquent rarement : les querelles entre les Souverains se terminent à peu près comme les différends entre les particuliers, et les plus grandes révolutions sont souvent le fruit d'un coup de main. Cela vient encore de ce qu'il y a peu de villes fortes dans cet empire, et de ce que les tremblemens de terre, qui y sont fort fréquens, obligent à ne se servir que de bois pour la construction des maisons. Le vernis et les peintures, qui rendent les maisons des personnes aisées si riantes

et si propres, et qui les conservent contre les injures de l'air, produisent encore un autre inconvénient : c'est que quand le feu a pris à cette gomme, il n'est presque pas possible d'en approcher pour l'éteindre, et souvent il ne faut qu'une maison en feu pour brûler toute une ville.

Pour revenir, Facharandono comprit bien qu'il ne fallait pas attendre, dans une place à demi ruinée, un ennemi puissant. Il leva donc des troupes, et alla présenter la bataille à Morindono qui ne la refusa point. Il avait une armée fort leste, et celle du Roi, formée à la hâte, n'était ni aguerrie, ni disciplinée. Aussi fut-elle aisément défaite, et l'infortuné Facharandono perdit, dans un seul combat, la couronne et la vie. Morindono profitant de sa victoire, entra dans Amanguchi qui ne fit point de résistance, en permit le pillage à ses soldats, et passa au fil de l'épée tout ce qu'il trouva les armes à la main. Les Chrétiens, dans ce massacre, furent encore moins épargnés que les autres, et les missionnaires eurent bien de la peine à se sauver dans le Bungo, où une nouvelle révolte les fit bientôt rentrer dans le danger auquel ils venaient d'échapper. Une ligue fort secrètement tramée entre plusieurs grands de la cour, éclata tout-à-coup; mais la précaution que prit le Roi de s'enfermer avec tous ses trésors dans une forteresse qu'on croyait inaccessible,

obligea les rebelles à se désarmer, pour n'avoir pas sur les bras toutes les forces du royaume. L'état commença dès-lors à jouir d'une paix qui dura long-temps, et qui fut très-avantageuse au christianisme.

III. Cependant, Pierre d'Alcaceva, que le père de Torrez avait renvoyé aux Indes pour solliciter un renfort d'ouvriers apostoliques, était arrivé à Goa avec un gentilhomme du Roi de Bungo, qui allait de la part de son maître appuyer auprès du Vice-Roi des Indes la demande du missionnaire. Dom Alphonse de Norogna, qui gouvernait alors les Indes, ayant reçu les lettres que Civandono lui avait écrites, fut surpris des avances que ce Prince y faisait en faveur de la religion, et dans le moment, le père Melchior Nugnez, provincial des Jésuites, étant entré dans sa chambre : « Que faites-vous aux Indes, mon » père, lui dit-il; suivant ce que me mande » le Roi de Bungo, quand vous iriez tous au » Japon, vous ne seriez pas encore assez pour » recueillir l'abondante moisson qui s'y prépa- » re. » Rien ne pouvait être plus au gré du père Nugnez, que ce discours du Vice-Roi. « Mon- » seigneur, répondit-il, je venais pour consul- » ter Votre Excellence sur ce voyage que je me » sens fort porté à entreprendre. » Or, voici ce qui avait fait naître cette pensée au P. Nugnez.

Fernand Mendez Pinto, Portugais, un des plus fameux négocians de toute l'Asie, qui avait

été fort lié avec le père Xavier, et qui s'était trouvé avec le Saint à la cour du Roi de Bungo, las de mener une vie errante et toujours agitée, songeait à repasser en Portugal, pour jouir tranquillement dans sa famille des biens qu'il avait amassés dans l'Orient. Avant que de s'embarquer, il voulut mettre sa conscience en repos, et fit une confession générale au père Nugnez. Ce père, après l'avoir entendu, s'entretint quelque temps avec lui des grandes vertus, des prophéties et des miracles du père Xavier. Tout en retentissait alors, parce qu'on avait reçu nouvelle que le corps du Saint, demeuré incorruptible malgré la chaux vive où on l'avait enterré par deux fois, devait arriver incessamment à Goa. Il y arriva en effet conduit par Pierre d'Alcaceva, un autre Jésuite, le gentilhomme du Roi de Bungo, et Jacques Péreyra, et il fut reçu dans cette capitale de l'empire portugais dans les Indes, avec une pompe digne d'un Apôtre, que le ciel semblait prendre plaisir à illustrer tous les jours par les plus étonnans prodiges.

Pinto, après avoir raconté au père Nugnez tout ce qu'il avait vu faire de plus merveilleux au serviteur de Dieu, fit tomber la conversation sur l'éminente sainteté des fidèles Japonnais, et sur les dispositions admirables qu'avait toute cette nation à embrasser le Christianisme. Voyant que ce discours faisait impression sur l'esprit de son confesseur, et se sentant lui-même

extraordinairement ému : « Ah ! mon père s'é-
» cria-t-il, comme s'il eût été inspiré, seriez-vous
» homme à aller au Japon ? Je vous y accom-
» pagnerais volontiers, et que je serais heureux,
» si Dieu me faisait la grâce d'y répandre mon
» sang pour la gloire de son saint Nom ! » Le père, surpris de ce qu'il entendait, douta quelque temps si Pinto parlait sérieusement. Pour s'en éclaircir, il lui proposa les difficultés d'une telle entreprise, et les exagéra le plus qu'il lui fut possible. Pinto, après y avoir un peu pensé, répondit que rien ne l'arrêterait, qu'il prévoyait tout : que son intention était d'envoyer deux mille écus en Portugal à quelques parens pauvres qu'il y avait, de fonder un séminaire à Amanguchi, d'où la foi pourrait se répandre dans tout le Japon, et d'employer le reste de son bien en aumônes, aux frais du voyage ; et en de magnifiques présens, qu'il avait dessein de faire aux Princes japonnais, qui lui paraîtraient les mieux disposés à favoriser les Chrétiens.

Le provincial, après avoir donné à son pénitent le temps de réfléchir encore sur ce qu'il proposait, et pris les avis de tout ce qu'il y avait à Goa de personnes zélées et prudentes, crut que Dieu l'appelait au Japon ; le discours du Vice-Roi le confirma plus que toute autre chose dans cette pensée, et dès le jour même il commença à prendre des mesures pour son départ. Il nomma un vice-provincial en sa place, régla

toutes choses dans les missions des Indes, prit pour l'accompagner le père Gaspard Viléla, et quelques jeunes religieux, qui n'étaient pas prêtres, et s'embarqua avec Pinto, que Dom Alphonse de Norogna avait nommé son Ambassadeur vers le Roi de Bungo. Ils arrivèrent à Malaca le cinquième de juin mil cinq cent cinquante-quatre, et ils ne purent en partir pour le Japon qu'au mois d'avril de l'année suivante. Leur navigation fut longue et périlleuse. Plusieurs tempètes les assaillirent coup-sur-coup, et mirent leur vaisseau en si mauvais état, qu'ils furent contraints de relâcher à la Chine. Le père Nugnez y reçut des lettres de Goa, par lesquelles on lui mandait que sa présence était nécessaire aux Indes. On lui en rendit aussi une de saint Ignace, dans laquelle le saint fondateur témoignait qu'il n'était pas à propos que les provinciaux des Indes entreprissent de ces longs voyages qui les empêchaient de veiller aux affaires dont ils étaient chargés. Sans doute que la mort des pères Xavier et Barzée, arrivée presque en même temps, avait fait juger à Rome, que les missions des Indes, ayant fait tout d'un coup deux pertes aussi considérables, avaient besoin de la présence d'un supérieur général, et sur-tout d'un homme du mérite du père Nugnez. Quoiqu'il en soit, ces nouvelles et les traverses que le provincial avait eu à essuyer depuis son départ de Goa, le faisaient songer à

reprendre la route des Indes, lorsqu'Edouard de Gama étant venu mouiller dans le port où il était arrêté, lui rendit une lettre du Roi de Firando.

Ce Prince avait appris que le père Nugnez était en chemin, et savait le crédit que sa naissance, son mérite et son emploi lui donnaient parmi les Portugais : il crut que pour attirer dans ses ports des marchands de cette nation, il fallait engager ce missionnaire à faire un établissement dans son royaume. Rien n'était plus obligeant que la lettre dont il avait chargé Gama, il laissait même entrevoir qu'il n'était pas éloigné de se faire Chrétien, et il représentait de quelle conséquence c'était pour l'établissement de la religion des Européens, qu'on ne négligeât point les offres avantageuses qu'il faisait. Ces avis déterminèrent le provincial à passer outre malgré les lettres de Goa et celle de son Général; il prit donc la route de Firando; mais les vents contraires le forcèrent de tourner du côté de Bungo, il débarqua à un port qui n'est pas loin de Figen, et se rendit par terre à Funay.

Le Roi de Bungo n'était pas encore rentré dans sa capitale depuis la dernière conspiration dont j'ai parlé, mais il ne tarda pas à s'y rendre dès qu'il sut que le successeur du père Xavier y était arrivé. On dit que le père Nugnez fit son entrée avec autant de magnificence, et fut reçu chez le Roi avec autant d'appareil que le père

Xavier au jour de sa première réception dans Funay. Civandono dit au missionnaire en l'embrassant tendrement, qu'il lui semblait voir le père François, qu'il avait aimé comme un autre lui-même, et dont il venait d'apprendre la mort avec bien du chagrin. Ensuite prenant le père Nugnez par la main, il le fit entrer dans son cabinet avec Fernandez. Ils y furent au moins deux heures, et l'on ne parla que de religion; il ne se peut rien de plus fort que ce que le père dit au Roi par la bouche de Fernandez pour l'engager à se déclarer ouvertement, puisqu'il était convaincu des vérités qu'on lui avait prêchées, et il parut bien par les fréquens soupirs qui échappèrent à ce Prince, qu'il était touché. Mais il tâcha de convaincre le père, qu'il n'était ni de la prudence, ni de l'intérêt de la religion, qu'il fît sitôt cette démarche, qu'il la ferait quand il en serait temps, et qu'il se tenait bien assuré, que Dieu qui connaissait la droiture et la sincérité de ses intentions, disposerait les choses de telle manière qu'elles tourneraient à sa gloire.

Après cet entretien, le père Nugnez ne voyant rien qui demandât sa présence à Funay, se mit en devoir d'aller trouver le Roi de Firando; mais comme il se disposait à ce voyage, il tomba dans une langueur qui, l'obligeant à retourner aux Indes, sans avoir converti un seul idolâtre, lui fit comprendre qu'il aurait fait plus sagement

de se rendre aux ordres de son supérieur, que d'écouter un zèle qu'il devait soumettre à l'obéissance. Il a depuis fait de grandes choses aux Indes, mais Dieu ne le voulait pas au Japon, et il ne permit pas même que rien réussît de ce qu'il avait projeté. Car, toutes ces grandes espérances que Pinto lui avait données de fonder un séminaire, et de se consacrer lui-même au salut des Japonnais, s'en allèrent en fumée. Il y eut plus, touchant Pinto : mais pour achever le récit de ce qui regarde ce fameux aventurier, il est bon de reprendre la chose de plus haut.

La nuit qui précéda son départ de Goa, le P. Nugnez, et ceux qui devaient l'accompagner au Japon, s'étant retirés dans une chapelle consacrée à la Sainte-Vierge, y renouvelèrent leurs vœux, comme il se pratique tous les six mois chez les Jésuites. Au milieu de la cérémonie, Pinto, qui ne quittait point les missionnaires, se trouva saisi d'un sentiment de dévotion assez extraordinaire, et sans se donner la peine d'examiner à quoi il allait s'engager; dès que tous les religieux eurent récité la formule de leurs vœux, il se mit à la réciter aussi à haute voix. Quelqu'un voulut l'arrêter; mais le provincial ayant fait signe de la main qu'on le laissât achever, il la prononça jusqu'au bout, et y ajouta un quatrième vœu, par lequel il consacrait sa personne et ses biens à la mission du Japon. Quand il eut fini, le provincial déclara qu'il re-

cevait sa profession ; toutefois, comme Pinto était Ambassadeur du Vice-Roi, il fut résolu qu'il ne changerait point son habit, qu'après qu'il se serait acquitté de son ambassade.

Quelques heures après la cérémonie, chacun s'étant retiré pour prendre un peu de repos, on s'aperçut que Pinto n'était point avec les autres ; on le chercha et on le trouva dans la chapelle, à genoux devant une statue de la Vierge, tirant les bagues dont il avait tous les doigts garnis, et les mettant dans ceux de l'enfant Jésus, que la Vierge tenait entre ses bras. Cette ferveur dura tout le voyage ; Pinto ne bougeait point des hôpitaux, et l'on voyait avec étonnement un des plus opulens particuliers de l'Asie, devenu en un moment pauvre pour Jésus-Christ, s'appliquer avec charité et avec humilité à rendre aux malades les services les plus bas. Il n'y avait pas jusqu'aux infidèles qui ne fissent sur une conduite si édifiante des réflexions très-avantageuses à la véritable Religion.

Mais Pinto, ainsi qu'il arrive à ceux qui commençant à goûter Dieu, veulent marcher sans guide dans la voie de la perfection, avait pris un mouvement de dévotion sensible pour une inspiration céleste, et sans consulter ni ses forces ni son courage, s'était engagé à plus qu'il ne pouvait tenir. Il soupira bientôt après la liberté, dont il avait fait à Dieu un sacrifice si généreux, et comme il ne fut pas possible de

lui faire reprendre ses premiers sentimens, il fallut enfin le dispenser de ses vœux. Il retourna aux Indes avec le P. Nugnez, et quelque temps après il repassa en Portugal. Il y fit imprimer une relation de ses voyages, qu'on lit avec bien du plaisir, et qui a été traduite en plusieurs langues. Mais il s'est bien donné de garde d'y apprendre au public l'aventure dont je viens de parler.

IV. Le P. Nugnez ne laissa point avant son départ de rendre un service fort considérable au Japon en recevant dans la compagnie, et en laissant sous la conduite du P. de Torrez trois jeunes Portugais qui l'avaient suivi au Japon; et qui ne s'attendaient peut-être pas en y venant trafiquer, d'y être *des négocians du royaume des cieux.* Il y avait parmi eux un gentilhomme nommé Louis Almeïda qui, ayant de bonne heure quitté ses études, était passé aux Indes pour réparer par le négoce ce qui lui manquait du côté de la fortune. Il savait la chirurgie en perfection, et il parut bien dans la suite que ce n'était pas sans un dessein caché de la Providence, qu'il avait cultivé cet art. En effet, la réputation où il était d'y exceller lui donna moyen de faire de grandes conversions, et quoiqu'il eût assez peu de lettres, il fut toujours regardé avec justice comme un des plus illustres ouvriers de l'église du Japon. Avant que d'entrer en religion, il employa cinq mille écus,

qu'il avait apportés des Indes, à bâtir dans Funay deux hôpitaux, l'un pour les lépreux, et l'autre pour les enfans que leurs parens ne pouvaient pas nourrir, et cette action de charité plut tant au Roi de Bungo, qu'il fonda ces mêmes hôpitaux avec une libéralité digne de lui.

On peut juger si, avec tant de secours, le christianisme était florissant dans ce royaume. Il est vrai qu'il ne se pouvait rien ajouter à la ferveur des nouveaux fidèles; aussi méritèrent-ils que Dieu confirmât leur foi par des miracles; je n'en rapporterai que deux. Un Chrétien voyant sa fille attaquée d'une maladie qui venait de lui enlever son fils, fut inspiré de s'adresser à Dieu pour obtenir de sa seule bonté, ce qu'il n'espérait plus des remèdes : il dit à sa fille de mettre toute sa confiance en la divine miséricorde; il fit ensuite sa prière, mais avec une foi si vive, qu'il mérita d'être exaucé; dès le lendemain la malade fut parfaitement guérie. L'autre miracle a quelque chose de plus singulier : parmi les catéchumènes, il y en avait un qui était né aveugle, le sacrement de la régénération en lui dessillant les yeux de l'ame, lui ouvrit ceux du corps.

V. Cependant le Roi de Bungo se trouvant paisible dans son royaume, songea à venger la mort du Roi de Naugato son frère. Il fit ses préparatifs si secrètement qu'il parut en campagne avec soixante mille hommes, avant que Morin-

dono sût qu'il armait. L'usurpateur surpris n'eut pas assez bonne opinion de lui-même pour croire qu'il pût tenir tête à un Prince de la réputation de Civandono. Il se retira dans les montagnes où on l'aurait bientôt affamé, si le dairy n'eût offert sa médiation pour un accommodement. La paix se fit au grand avantage du Roi de Bungo. Morindono demeura Roi de Naugato; mais ce fut en cédant à son ennemi quatre royaumes, dont une partie était à lui, et l'autre avait armé en sa faveur, et qui étant tous aux environs de Bungo, faisait à Civandono un fort grand état. La religion profita de ces succès de son protecteur; car elle ne tarda pas à s'établir dans toutes ces nouvelles conquêtes.

D'un autre côté le Roi de Firando ne cessait point de demander des prédicateurs de l'Évangile, et faisait toujours espérer sa conversion. Enfin, le P. Gago lui fut envoyé avec Fernandez, et cet illustre Paul qui de bonse était devenu un zélé missionnaire. Il s'en fallut bien que le Roi leur parût dans les dispositions où ils croyaient le trouver, ce Prince intéressé avait ses vues; mais ses sujets ne demandaient qu'à être instruits, et en très-peu de temps la chrétienté du Firando fut une des plus ferventes et des plus nombreuses du Japon. Ce qui contribua le plus à cet heureux succès, fut la conversion d'un Prince de la maison royale, qui le premier de tous embrassa le christianisme avec

la Princesse sa femme, et le Prince son frère. Il prit au baptême le nom d'Antoine, et les relations de ce temps-là nous le représentent comme un apôtre toujours rempli d'un zèle dévorant pour la propagation de la foi, qu'il prêchait lui-même avec une ardeur que rien ne fut jamais capable de rallentir. Il possédait deux îles, Tacuxima et Iquizeuqui. Il y mena les missionnaires, et il les seconda si bien, en instruisant lui-même ses vassaux, qu'en moins de deux mois, on comptait dans ces îles jusqu'à quatorze cents Chrétiens, pour lesquels le Prince fit bâtir plusieurs églises à ses frais. Sur ces entrefaites, Paul tomba malade, et jugeant d'abord que Dieu le voulait appeler à lui, il témoigna qu'il souhaitait de mourir entre les bras du P. de Torrez. Il n'y avait pas encore de danger à lui faire entreprendre le voyage, et il y aurait eu de la dureté à lui refuser cette consolation. On le mit sur un bâtiment qui allait à Funay, où à peine fut-il rendu, qu'ayant reçu tous les sacremens de l'Église, il alla jouir dans le ciel de la récompense due à ses travaux, et à son éminente vertu, que Dieu avait autorisée par plus d'un événement merveilleux.

VI. Le P. Viléla fut aussitôt envoyé à Firando pour remplacer ce zélé missionnaire, et le père Gago, qui, dans le même temps, était allé à Facata. Il trouva, dans cette nouvelle église, une ferveur qu'il n'avait encore vue nulle part :

tous ces néophytes étaient catéchistes, et l'on ne pouvait suffire à baptiser ceux qu'ils gagnaient à tout moment à Jésus-Christ. Un jour le père Viléla passant dans une rue, aperçut un enfant qui accourait pour lui parler : il l'attendit, et l'enfant étant proche, lui demanda le baptême. Le P. lui répondit qu'il le baptiserait dès qu'il serait suffisamment instruit. *Ce sera donc tout à l'heure*, reprit l'enfant, *car je sais tout ce qu'il faut savoir.* Le père l'interrogea, et trouva qu'il disait vrai. Il le voulait pourtant remettre au lendemain; mais l'enfant ayant protesté qu'il ne s'en irait pas qu'il n'eût été baptisé, il fallut le satisfaire. Quelques jours après, le P. Viléla fut fort étonné de voir son petit néophyte qui lui amenait son père, sa mère, ses frères et ses sœurs qu'il avait convertis et parfaitement instruits de nos mystères.

Dieu donna encore dans cette chrétienté naissante des marques surnaturelles de sa puissance et de sa bonté. Un idolâtre, des premiers du pays, était malade depuis long-temps, et ne tirait aucun secours des médecins. Un Chrétien qui l'alla voir, lui conseilla de renoncer au culte des dieux du pays, de se faire conduire au lieu où s'assemblaient les fidèles, et d'y boire de l'eau bénite. Le malade fit tout ce qu'on lui avait suggéré, et fut guéri dans le moment. Fernandez, qui rapporte ce miracle dans ses lettres, ajoute que ces sortes de guérisons, par la vertu de l'eau-

bénite, étaient fort communes à Firando. Ce même missionnaire fut appelé chez un Chrétien qu'il trouva à l'extrémité. Le marchand le pria de réciter sur lui les psaumes de la pénitence ; il le fit, et le néophyte recouvra en un moment sa santé et toutes ses forces.

Les bonses de Firando voyant ces progrès de la religion, et la prévention des peuples en faveur des missionnaires, crurent, comme avaient fait ceux de Funay et d'Amanguchi, qu'il fallait une bonne fois les convaincre dans des disputes réglées ; mais ne s'étant pas tirés avec honneur des premières conférences, ils jugèrent que le plus court était de décrier les mœurs de ceux dont ils se voyaient contraints de publier eux-mêmes le savoir. Ce second expédient n'ayant point encore eu l'effet qu'ils prétendaient, ils entrèrent en fureur ; ils la déchargèrent d'abord sur une croix où les fidèles étaient accoutumés de faire leurs prières, et ils la firent abattre pendant la nuit. Véritablement les ministres d'une telle impiété ressentirent sur-le-champ tout le poids de la vengeance divine. De trois qu'ils étaient, deux s'étant querellés sur la place, s'entr'égorgèrent l'un l'autre ; le troisième ne parut plus, et quelque temps après un jeune homme ayant été tout-à-coup possédé du démon, l'esprit malin qui le tourmentait déclara que c'était lui qui avait abattu la croix, et qu'en punition de ce sacrilége attentat, il souffrait dans l'enfer des peines inexprimables.

Les fidèles cependant voyant le lendemain leur croix abattue, firent grand bruit, et quelques-uns, suivant le premier mouvement qui les saisit, allèrent mettre le feu à une maison de bonses, tirèrent les idoles d'un temple qui était proche, en brûlèrent une partie, et jetèrent l'autre à la mer. Les bonses, qui sans doute ne s'étaient pas attendus que les choses iraient si loin, se promirent pourtant de tirer un grand avantage de ce malheur. Après avoir délibéré entr'eux, ils vont trouver le Roi, lui font une peinture très-vive de l'entreprise des Chrétiens contre les dieux, et leurs ministres demandent que le P. Viléla soit banni du royaume, et menacent, si l'on refuse de les écouter, qu'ils se feront eux-mêmes justice. Le Roi appréhendant quelque trouble, après avoir assuré les bonses qu'il les satisferait, fit prier le P. Viléla de se retirer, et lui fit dire qu'il n'en usait ainsi que dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident, et qu'il pourrait revenir dès que les esprits des bonses ne seraient plus si aigris. Le père qui connaissait le Roi, et qui savait bien que ce Prince n'était pas d'humeur à faire un coup d'autorité en sa faveur, songeait à partir de Firando; mais le Prince Antoine ne put souffrir cette espèce de triomphe de ceux qui avaient le premier tort. Il va trouver le Roi, lui demande s'il y a bien pensé de faire sortir de ses états un homme de mérite que lui-même y avait

appelé ; et cela pour satisfaire le ressentiment de quelques séditieux qui ont contrevenu aux ordres de leur Souverain. « Car enfin, Seigneur, » ajouta-t-il d'un ton un peu ému, n'avez-vous » pas défendu de troubler ces docteurs étrangers » dans leurs fonctions ? C'est pourtant ce que » jusqu'ici les bonses n'ont cessé de faire, et ce » qu'ils font même jusqu'à l'outrage. Malgré cela » on a vu ces religieux souffrir sans se plain- » dre, et parce qu'aujourd'hui quelques Chrétiens » sans aveu se sont crus en droit de repousser » l'injure par l'injure, il faut que leur prêtre » soit indignement chassé d'un royaume où il » n'est venu qu'à la prière du Roi même ! » Le Prince dit encore bien des choses que lui fournit son indignation : il tâcha sur-tout de piquer le Roi d'honneur ; mais il ne savait pas que la cour se trouvait dans des circonstances où il lui était important de ménager les bonses. Un seigneur, parent ou allié du Roi, ayant fait la guerre au Roi de Bungo, s'était vu contraint de subir la loi du vainqueur. Civandono informé que le Firandais avait sous main donné du secours à son ennemi, se préparait à entrer en armes dans le Firando : le Roi avait besoin de toutes ses forces, et il crut que c'était une assez bonne raison pour ne pas mécontenter des gens aussi puissans et aussi séditieux que les bonses.

Dans le même temps le père Viléla reçut une lettre du Roi de Bungo, par laquelle ce Prince

lui mandait de sortir incessamment de Firando; il n'en disait pas la raison; mais le missionnaire l'apprit peu de jours après du père de Torrez. Il fut donc obligé d'abandonner son église qu'il confia à Jean Fernandez; il y a de l'apparence que ce missionnaire était dans les terres du Prince Antoine, ou qu'il se tenait caché à Firando. Quoi qu'il en soit, il parut bien dans la suite aux traitemens que le Roi fit aux Chrétiens, qu'il n'avait jamais sincèrement aimé leur religion; mais ils demeurèrent inébranlables dans la foi, et leur constance leur mérita la gloire de donner à l'Église le premier martyr qui ait arrosé le Japon de son sang.

Les fidèles n'ayant point d'église, allaient faire leurs prières en commun au pied d'une croix qu'on avait dressée hors de la ville. Une femme, esclave d'un païen, y allait comme les autres; son maître s'en étant aperçu, le lui défendit, et ajouta qu'il lui en coûterait la vie si elle y retournait. L'esclave répondit généreusement que la mort ne faisait point de peur aux Chrétiens, et dès le lendemain elle se rendit avec les autres à la croix. L'idolâtre l'ayant appris, sortit en fureur de sa maison pour aller chercher son esclave; et l'ayant vue de loin qui s'en revenait, il courut à elle le sabre à la main. La courageuse chrétienne, sans s'émouvoir, se mit à genoux au milieu de la rue, et le barbare lui trancha la tête.

VII. Le P. Viléla s'étant retiré à Funay, y trouva le P. Gago qui avait aussi été obligé de quitter Facata pour les raisons que je vais dire. Ce père, assisté de Guillaume Péreyra, l'un de ces jeunes Portugais que le P. Nugnez avait admis dans la compagnie, faisait dans le Chicugen, dont Facata est la capitale, les mêmes fruits qu'on faisait ailleurs, et cela sans la protection du Roi de Bungo à qui ce royaume avait été cédé par le traité d'Amanguchi. Lorsqu'on s'y attendait le moins, l'ancien Roi de Chicugen, assisté de Morindono dont l'alliance lui avait attiré la perte de ses États, leva fort secrètement des troupes, et vint brusquement insulter Facata. Le commandant, bien que surpris, fit si bonne contenance, et sut ménager si adroitement les esprits des habitans, que l'ennemi ayant tenté une escalade, fut repoussé partout. La place était conservée au Roi de Bungo, si le gouverneur avait su se défier des traîtres; mais la nuit étant venue, les bonses qui ne pouvaient souffrir un Roi protecteur déclaré du christianisme, ouvrirent les portes de Facata, et y introduisirent le Roi de Chicugen. Il y entra comme dans une ville prise d'assaut, et ce fut une désolation qui ne se peut exprimer. Le père Gago et son compagnon y souffrirent ce qu'on doit attendre d'une soldatesque abandonnée à elle-même, et dans la fureur d'un pillage : l'on regarda même comme un miracle, qu'il ne leur en eût pas coûté la vie.

Cependant la révolution du Chicugen, et ce qui était arrivé à Firando ayant réuni à Funay presque tout ce qu'il y avait dans le Japon d'ouvriers évangéliques, le P. de Torrez songea à exécuter un dessein qu'il avait fort à cœur. Voici de quoi il s'agissait. Assez près de Méaco, il y a une montagne appelée Frénoxama, qu'on peut regarder comme le sanctuaire de la religion japonnaise. Elle a huit lieues de long, et je trouve qu'on y comptait autrefois jusqu'à trois mille maisons de bonses, apparemment qu'on y comprenait celles des environs. Quoi qu'il en soit, dans le temps dont je parle, il n'y en avait plus que six cents. Au reste Frénoxama est un lieu délicieux; ce ne sont que vallées entrecoupées de ruisseaux et de fontaines, qui vont se perdre dans de petits bois très-agréables. Le tout est une espèce d'île que forme un lac appelé Domi, qui fait comme une couronne à la montagne.

Parmi le nombre infini des bonses qui habitaient ce beau pays, il y eut un *tunde* qui, ayant entendu parler de la religion des Européens, souhaita d'en être instruit. Il écrivit pour cet effet au père de Torrez, et lui manda que sans son grand âge, il eût été le trouver; mais que ne le pouvant pas, il le suppliait de se transporter à Frénoxama, ou d'y envoyer quelqu'un des siens. « Vous avez passé bien des pays, lui » disait-il en finissant sa lettre, et traversé bien

» des mers pour la gloire de votre Dieu : fe-
» rez-vous difficulté de venir sur cette monta-
» gne, où vous avez tant d'intérêt d'établir votre
» religion ? » Les occupations du père de Torrez ne lui permettant pas de satisfaire le bonse, il lui répondit qu'il lui enverrait le premier de ses religieux, dont il pourrait disposer, et qu'en attendant, il le priait de lire attentivement un petit écrit qu'on lui présenterait de sa part. C'était un abrégé de la Doctrine et des principaux devoirs du Christianisme, que le père avait composé avec tout le soin possible. Peu de temps après, le P. Viléla et le P. Gago vinrent à Funay pour les raisons que j'ai dites ; aussitôt le P. de Torrez tint parole au bonse, et lui envoya le P. Viléla avec le jeune Laurent dont nous avons souvent parlé.

Les deux missionnaires s'embarquèrent au mois de septembre sur un petit bâtiment qui les porta heureusement jusqu'auprès de Sacai ; mais si la mer et les vents leur furent favorables, ils eurent assez d'ailleurs de quoi exercer leur patience. Tout l'équipage du navire était idolâtre, et il n'y eut sorte de mauvais traitemens qu'on ne fît souffrir aux serviteurs de Dieu. On les accablait d'injures et d'outrages : on les frappait comme des esclaves, quelquefois on les laissait plusieurs jours sans leur donner à manger, et on fut sur le point de les jeter à la mer. Une vision qu'eut le Père Viléla, et dans laquelle

l'Apôtre des Indes l'anima et lui promit de l'assister, le fortifia beaucoup, et il eut soin d'animer et de consoler son compagnon. Enfin, on les abandonna dans un port où l'on avait pris terre, et l'on avertit tous les patrons des navires qui s'y trouvèrent, que ces étrangers étaient les ennemis des dieux, et que sans crime on ne pouvait avoir aucun commerce avec eux. Ils se virent ainsi réduits à une petite barque, sur laquelle on voulut bien leur donner passage; mais le Ciel ne tarda pas à les venger, et récompensa d'une manière bien éclatante la charité de celui qui les avait reçus. Tous les navires qui avaient refusé de les prendre, et celui qui les avait amenés jusque-là, ou périrent par la tempête, ou furent la proie des corsaires, tandis que la seule barque où ils étaient, continua sa route sans aucun accident fâcheux.

De Sacai, où la barque s'arrêta, les missionnaires prirent leur chemin par terre, et gagnèrent Sacomoto, bourgade située aux pieds de Frénoxama : le P. Viléla s'y arrêta, et envoya Laurent au bonse, pour lequel ils avaient entrepris ce voyage. Le bonse était mort, il y avait peu de jours; mais le supérieur qui lui avait succédé, nommé Daïsembo, consola le missionnaire affligé de cette mort, en l'assurant que le vieillard avait protesté qu'il mourait dans la croyance de tous les articles que le P. de Torrez lui avait marqués. Il ajouta que lui-même

et dix de ses inférieurs souhaitaient d'entendre un docteur européen, et qu'ils n'étaient pas éloignés des sentimens dans lesquels ils avaient vu mourir leur supérieur. Laurent fit son rapport au P. Viléla, qui sur-le-champ se transporta chez les bonses. Daïsembo et les autres furent merveilleusement satisfaits de la doctrine du père, mais personne n'osa se déclarer. Ils dirent tous qu'ils ne pouvaient faire cette démarche, qu'auparavant le xaco n'eût approuvé la nouvelle loi, et qu'ils conseillaient au père d'aller voir ce chef de la religion dans tout l'empire. Le père eût bien souhaité d'avoir en effet un entretien avec le xaco; mais il ne lui fut pas possible d'en venir à bout. Ne voyant donc plus aucune apparence de rien faire à Frénoxama, il résolut d'aller à Méaco, dont il n'était éloigné que de quatre lieues. Il se mit aussitôt en chemin, et arriva dans cette grande ville le dernier jour de novembre. Il se retira d'abord dans une maison qui tombait en ruine; il y demeura plusieurs jours avec son compagnon, et tous deux se préparèrent par la prière et par la pénitence à la grande œuvre qu'ils allaient entreprendre.

VIII. Leur retraite finie, et le P. Viléla ayant trouvé moyen de saluer l'Empereur, qui lui fit un favorable accueil, il se montra dans la ville, le crucifix, à la main. La nouveauté d'une chose aussi singulière assembla autour du prédicateur

toutes sortes de personnes, à qui il annonça le royaume de Dieu. Dès qu'il se vit écouté avec plaisir, il loua une maison commode, et bientôt il y fut visité par les principaux de la ville. Les uns y venaient par curiosité, les autres pour s'instruire; les bonses pour embarrasser le docteur étranger. Mais l'homme apostolique répondit à tout d'une manière qui charma les uns, satisfit les autres, confondit les bonses, et lui attira l'estime et l'admiration de tous. Bientôt dans toute la ville on ne parla plus que de lui, et on en parlait comme d'un homme rare. Les courtisans voulurent le connaître, et quelques-uns qui ne jugeaient pas à propos de se déclarer encore, le visitèrent pendant la nuit. Mais personne ne demandait le baptême. Enfin, un gentilhomme d'Amanguchi, nommé Alquimexa, fut le premier qui donna l'exemple aux autres; il se fit baptiser avec dix de ses amis qu'il avait gagnés à Jésus-Christ; ils furent bientôt suivis de plusieurs autres, et déjà toute la ville commençait à se remuer, lorsque les bonses parlèrent si haut, et décrièrent par tant d'endroits les missionnaires, qu'ils vinrent à bout d'arrêter ce progrès, et qu'en un moment tout Méaco fut changé à l'égard des prédicateurs. On en vint même jusqu'à les chasser de leur maison, et on le fit d'une manière indigne; on les insulta dans toutes les occasions; ils n'osaient paraître qu'on ne les traitât d'antropophages, les bon-

ses ayant assuré qu'on avait trouvé chez eux des restes de chair humaine dont ils faisaient leur nourriture ordinaire.

Enfin la tempête cessa comme par miracle, et quantité de personnes même de considération furent baptisées. La faveur de Mioxindono contribua beaucoup à cet heureux changement. Ce seigneur, dont nous parlerons souvent dans la suite de cette histoire, était favori de l'Empereur; on ne sait pas bien comment le P. Viléla était entré dans ses bonnes grâces; ce qui est certain, c'est que par son crédit le père obtint de la cour des patentes très-favorables à la religion. Elles furent affichées à tous les carrefours, et firent taire les bonses, dont les plus considérables, ce qu'on n'avait point encore vu ailleurs, se déclarèrent eux-mêmes Chrétiens comme à l'envi.

Celui qui fit le plus de bruit fut Quenxu, nom fameux dans les relations de ce temps-là. De la manière dont on en parle, c'était encore tout autre chose que le célèbre Fucharandono; il était regardé comme un prodige de science, passait pour connaître la nature autant qu'un homme la peut connaître. Et quant à la religion, il était parvenu jusqu'à être estimé infaillible. Dans le fond, Quenxu était un de ses sages païens qui connaissent Dieu sans l'adorer. Sa chambre était parée d'emblèmes qui tous disaient quelque chose de moral; il y en avait

un qui parlait d'un Dieu sans commencement et sans fin, et un autre faisait voir la dépendance qu'a le cœur humain d'un Être supérieur, qui règle ses mouvemens. Le docte bonse, dès qu'il entendit parler du P. Viléla, eut envie de le voir, moins par curiosité que par vanité; il l'alla donc trouver, et d'un air de suffisance accompagné de mépris, lui dit en l'abordant qu'il ne venait pas pour apprendre de lui quelque chose de nouveau; mais qu'il ne serait pas fâché de l'entendre parler de sa religion. Le père, avec cette modestie qu'inspire la vérité, fit ce que le bonse souhaitait. A peine eut-il commencé son discours, que le Saint-Esprit toucha le cœur du religieux idolâtre, et lui éclaira l'esprit.

Le missionnaire s'aperçut que Quenxu pâlissait de temps en temps, que son attention devenait plus sérieuse, et qu'il paraissait frappé des grandes vérités de notre religion. Encouragé par ce changement dont il augurait bien, il s'étendit fort sur la conformité qu'ont les principes du christianisme avec les lumières de la raison; et fit voir combien au contraire les sectes du Japon sont opposées au bon sens. Le bonse, pendant tout ce discours, était immobile comme un homme interdit; seulement il jetait de momens à autres de profonds soupirs. Enfin, le Saint-Esprit prenant possession de son ame, il fallut qu'il se rendît. *Je suis Chrétien*, s'é-

cria-t-il tout-à-coup, *je suis Chrétien, baptisez moi.* Le P. Viléla qui avait examiné Quenxu, et qui connaissait son caractère d'esprit, avait trop de marques de l'opération du Saint-Esprit dans son cœur, pour balancer un moment à le croire véritablement converti. Il le baptisa sur-le-champ, et le bruit d'un événement si singulier s'étant bientôt répandu, il y eut jusqu'à quinze bonses des plus distingués qui se firent Chrétiens.

Parmi ces illustres prosélytes, il y en eut un en qui l'innocence et l'austérité de sa vie avaient sans doute préparé les voies à la grâce de sa conversion. Il est vrai qu'il n'y avait rien de si dur que la manière dont il vivait : le désir qu'il avait d'aller au ciel, lui avait fait faire vœu d'enseigner toute sa vie le *Foquequium* gratuitement. Huit ans avant que le P. Viléla parût à Méaco, le bonse songea une nuit que des prêtres venus d'Occident lui montreraient le chemin du ciel, et le lendemain il apprit qu'il en était arrivé deux à Amanguchi.

De si bons succès semblaient répondre d'une abondante récolte, lorsque les bonses excitèrent un nouvel orage d'autant plus dangereux, que le xaco se mit à leur tête. La partie fut liée avec tant de secret, qu'avant que les missionnaires fussent informés de rien, les mesures étaient prises pour les perdre. Le Gouverneur de Méaco gagné par une grosse somme d'argent,

se préparait à les chasser de la ville, et il ne s'agissait plus que de trouver un prétexte, lorsque Mioxindono fit avertir le P. Viléla de se retirer dans une de ses forteresses, jusqu'à ce qu'il pût parer le coup qu'on se préparait à lui porter. Le père déféra à cet avis, mais il s'en repentit bientôt; il apprit que sa retraite passait pour une fuite, et que les ennemis de la religion en triomphaient : sur-le-champ il prit le parti de retourner à Méaco, et résolu à tout événement, il parut dans cette capitale avec plus d'intrépidité que jamais. Dieu bénit son courage; les bonses furent étonnés, Mioxindono parla à l'Empereur, et ce Prince, par un nouvel édit, défendit de troubler les prêtres européens dans leurs fonctions.

Cet avantage remporté sur les ministres de l'infidélité, et la protection du Souverain, disposèrent admirablement les esprits en faveur du Christianisme, et les deux ouvriers évangéliques commencèrent enfin à recueillir le fruit de leurs travaux; on venait de tous côtés leur demander le Baptême, et dans peu leur plus grand embarras fut de trouver du temps pour satisfaire à tous ceux qui demandaient à être instruits. La ferveur des fidèles s'accrut avec leur nombre, et comme ils brûlaient du désir de faire partout connaître le Dieu qu'ils adoraient, les principaux d'entre eux composèrent un petit traité en forme de lettre adressé aux Chrétiens

de Funay, où l'on opposait la véritable Religion aux différentes sectes du Japon, et l'on faisait voir combien elle leur était supérieure. Il n'est pas croyable de combien de conversions ce petit ouvrage fut l'occasion ou l'instrument.

IX. De la manière dont les esprits paraissaient partout préparés à recevoir l'Évangile, il est constant qu'il ne manquait que des ouvriers pour seconder de si favorables dispositions; on en demandait de toutes parts au P. de Torrez, cependant il n'en venait point des Indes. Pour comble de chagrin le supérieur fut encore obligé de se priver du seul prêtre qu'il eût avec lui dans le Ximo; mais ce fut beaucoup moins cette perte qui le toucha, que le principe qui la causa, et les circonstances dont elle fut accompagnée. Un des premiers missionnaires sur qui saint François Xavier avait jeté les yeux pour les missions de la Chine et du Japon, après qu'il eut reconnu que ces deux empires demandaient des prédicateurs d'un mérite et d'une vertu beaucoup au-dessus du commun, était le père Balthazar Gago, et rien ne fait concevoir une plus grande idée de ce religieux, que la préférence qu'un aussi bon juge lui donna en une occasion de cette importance, sur tant de Saints et de grands hommes qui firent alors changer de face toute l'Asie, et parmi lesquels il y eut tant de martyrs.

Le P. Gago fit d'abord honneur au choix de

son supérieur; il apprit si aisément la langue japonnaise, qu'en très-peu de temps il fut en état de la parler comme ceux du pays, qui la parlaient le mieux. Il fit, dans le Bungo, dans le Firando et dans le Chicugen, des conversions innombrables; sa vertu et la douceur de ses manières lui avaient tellement gagné tous ses néophytes, que leur attachement pour sa personne allait à une véritable tendresse : les miracles que Dieu opéra plus d'une fois par son ministère, et sur-tout le pouvoir qu'il avait reçu de chasser les démons, répandirent fort loin sa réputation, et ce qu'il souffrit dans la prise de Facata, l'avait rendu infiniment cher et précieux à toute cette église naissante. Mais ce géant s'arrêta malheureusement au milieu de sa course; et, par un secret jugement de Dieu, qui voulut sans doute apprendre à tant d'hommes apostoliques, que quoi qu'ils eussent fait et souffert pour son nom, ils ne pouvaient avoir trop de défiance d'eux-mêmes, un des plus zélés et des plus infatigables ouvriers qui fussent alors dans l'Orient, fut du nombre de ceux qui, après avoir mis la main à la charrue, regardent lâchement derrière eux.

Il n'y avait pas long-temps que le père Gago était revenu de Facata, qu'on aperçut en lui un grand changement, lui à qui jusque-là rien n'avait paru difficile, trouvait alors tout impossible. Enfin il déclara que ses infirmités ne lui

permettaient pas de demeurer davantage au Japon. Le P. de Torrez voyant bien que le P. Gago n'était plus ce qu'il avait été, et jugeant qu'un homme dans cette disposition ne serait pas fort utile à la mission du Japon, fut obligé de consentir à son départ. La nouvelle s'en étant répandue, ce fut parmi les fidèles une extrême désolation; mais ni la douleur des missionnaires, ni les larmes des néophytes ne purent changer le cœur du P. Gago. Pour cacher au public sa lâcheté, et pour donner quelque consolation aux Chrétiens, ou plutôt pour se tirer de leurs mains, il fit courir le bruit qu'il allait chercher aux Indes un renfort de prédicateurs, et il s'embarqua sur un vaisseau qui faisait voile vers Malaca.

Il n'alla pas bien loin sans reconnaître que Dieu le poursuivait comme un autre Jonas; car, après quelques jours d'une navigation assez tranquille, le vaisseau fut assailli de la plus furieuse tempête qu'on eût encore vue dans ces mers. Alors le missionnaire fugitif sentit tout le poids de la colère du Ciel; il se reprocha cent fois son infidélité, et s'offrit en sacrifice pour le salut d'un équipage sur lequel il crut avoir attiré l'indignation divine; il refusa constamment une place qu'on lui présenta dans l'esquif, où plusieurs s'étaient déjà sauvés, et pendant quinze jours que dura la tourmente, il fit tout ce qu'on eût pu attendre de lui dans le temps de sa

plus grande ferveur. Enfin, le navire alla se briser dans un port de l'île d'Haïnan, où, par un double miracle, il aborda presque sans agrets, et donna à tout le monde le temps de mettre pied à terre.

Le danger cessé, le P. Gago retomba dans sa langueur, et l'on fut assez surpris à Goa de le voir demander du secours pour le Japon, exagérer les besoins de cette église, et ne point parler d'y retourner, quoiqu'il ne parût en lui aucune incommodité considérable. On l'envoya aux îles Salsettes, qui ne sont pas éloignées de Goa, il y courut de grands risques, il fut même emmené en captivité. Ayant été délivré par le crédit du Vice-Roi, il ne fit plus rien : et le reste de sa vie parut si peu conforme à ce qu'on devait attendre d'un homme de sa profession, que si l'on n'eût eu quelque égard aux services qu'il avait rendus à la Religion, on en eût apparemment déchargé la compagnie ; c'est ce que manda au P. François de Borgia un visiteur, que ce Saint, qui était alors Général de son ordre, avait envoyé aux Indes. Ce n'est pas que le P. Gago fût tombé dans quelque désordre ; mais on regardait comme un grand déréglement, qu'un homme, à la vue de ses frères, qui se consumaient tous les jours pour le salut des ames, demeurât dans l'inaction, et l'on avait devant les yeux cette terrible condamnation que Jésus-Christ a portée contre ceux qui, étant le

sel de la terre et la lumière du monde, ont laissé périr en eux cette force et cette vertu qu'ils avaient uniquement reçues pour le bien de l'Église et pour le salut des ames.

Le P. Gago, sur la fin de ses jours, se reconnut un peu, et l'on vit renaître quelques étincelles de ce feu divin, qui avait si long-temps embrasé son cœur, mais il s'en fallut bien qu'il atteignît jamais au degré de sainteté d'où il était déchu. Je ne crois pas au reste qu'on me sache mauvais gré de m'être un peu étendu sur un endroit aussi instructif pour les ouvriers de l'Évangile. Si quelqu'un y trouvait à redire, je lui répondrais avec Bartoli, par ces paroles de saint Jérôme, *j'écris une histoire et non pas un panégyrique.* Le saint docteur s'exprime ainsi au sujet de sainte Paule, dont il rapportait quelques faiblesses, et je me persuade que l'exemple d'un si grand homme m'autorise ici suffisamment. La raison même veut, ce me semble, qu'un historien dise également le bien et le mal de ceux dont il parle, sur-tout quand ce qu'il dit peut être de quelque utilité pour l'édification et pour l'instruction de ses lecteurs. Je reviens à mon sujet.

X. La réputation du P. Viléla s'étant répandue dans les royaumes voisins du Méaco, ce missionnaire fut appelé à Sacai par un des principaux de la ville. Sacai, ville capitale du royaume d'Izumi, était au temps, dont je parle, la plus

opulente et la plus forte ville du Japon. D'un côté, la mer l'environne et lui forme un des plus beaux ports qui se puisse voir, de l'autre, elle est ceinte de fossés d'une profondeur extraordinaire, et d'une largeur proportionnée. Cette ville n'avait point de Roi, le gouvernement y était républicain et ne différait en rien, dit-on, de celui de Venise : on ne peut croire jusqu'où y allait la police; chaque rue était fermée, chaque quartier avait son commissaire, les moindres fautes contre le bon ordre y étaient sévèrement punies, et il n'arrivait aucun différend qui pût tant soit peu troubler la tranquillité publique, qu'on n'y remédiât sur-le-champ.

Mais Sacai riche, puissant, plongé dans les délices qu'attire toujours l'abondance, et superbe de tant d'avantages, n'était pas disposé à recevoir l'Évangile, et la foi n'y fit jamais de grands progrès. Parmi tant d'endurcis, il y avait une famille prédestinée, le P. Viléla fut reçu comme un ange du ciel par le gentilhomme qui l'avait fait venir, et il baptisa toute sa maison. Ce père a écrit des choses admirables de la ferveur de cette vertueuse famille, sur-tout d'un enfant de quatorze ans, qui ne respirait que le martyre, et qui avait été rempli au baptême d'une si grande abondance de grâces, qu'il semblait un séraphin tout emflammé de l'amour de Dieu. Cet enfant avait une sœur, laquelle, quelques an-

nées après, donna aux fidèles du Japon un grand exemple qui fut dans la suite imité de quantité de personnes de l'un et de l'autre sexe. Elle renonça publiquement au monde, sans sortir de la maison paternelle où elle se bâtit un oratoire qu'elle ne quittait presque point ; elle fut la première de sa nation qui se consacra à Dieu par le vœu de chasteté perpétuelle.

Tandis que ces choses se passaient dans le centre de l'empire, Louis Alméïda visitait les églises du Ximo qui manquaient des pasteurs, guérissant en même temps les corps et les ames, et trouvant dans tous les lieux de son passage de nouveaux sujets d'adorer la bonté de Dieu sur les Japonnais. C'était partout une si grande ferveur, qu'elle le remplissait de consolation et lui faisait trouver de la joie dans les fatigues d'un si long et si pénible voyage. Deux choses le frappaient plus que tout le reste, ainsi qu'il le manda aux pères de sa compagnie, qui étaient aux Indes. La première était l'esprit de pénitence qui régnait parmi ces nouveaux fidèles, à un point qu'on avait de la peine à les empêcher de se laisser aller à des excès capables de ruiner leur santé ; cela venait en partie d'une délicatesse de conscience si grande, qu'il n'était presque pas possible de les rassurer. La seconde chose qui étonna le missionnaire, c'est qu'aussitôt qu'un infidèle avait reçu le Baptême, quelque grossier et quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs, il

devenait formidable aux bonses. Alméïda en rapporte plusieurs exemples, et il assure qu'on voyait tous les jours des artisans, des femmes, des enfans mêmes, faire aux plus fameux docteurs des questions qui les jetaient dans un embarras d'où ils ne se tiraient point.

Ce qui contribuait le plus à conserver et à augmenter la ferveur des fidèles Japonnais, c'est l'union étroite qu'on avait trouvé le moyen d'établir, et qu'on entretenait soigneusement entre les Chrétiens, non-seulement d'une même ville ou d'un même royaume, mais encore de tout l'empire. Toutes ces petites églises s'écrivaient les unes aux autres, pour se consoler dans leurs afflictions, s'animer à la sainteté, s'exciter à la persévérance, et se faire mutuellement part de ce qui se passait d'édifiant dans chacune. Ainsi, l'on pouvait dire de ces fidèles, ce que l'Écriture rapporte des premiers Chrétiens, qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une ame; il arrivait de ce petit commerce de piété, que les exemples de vertus que donnaient les particuliers, devenaient publics, et que le fruit n'en était pas renfermé dans l'enceinte d'une ville ou d'une bourgade. Un secrétaire du Roi de Firando en donna un dans le temps de la visite d'Alméïda, qui fit de merveilleux effets et qui mérite d'être rapporté.

Ce secrétaire, qui était un homme de soixante ans, menait avec sa femme une vie véritable-

ment chrétienne, au milieu d'une cour idolâtre. La pensée de la mort l'ayant un jour extraordinairement frappé, il crut que désormais son unique soin devait être de se préparer à se terrible passage : et sur-le-champ il prit son parti, et résolut d'aller chercher une retraite dans le Bungo, où la présence du supérieur des missions, qui y faisait son séjour ordinaire, rendait plus aisé le fréquent usage des sacremens. Sa femme, à qui il communiqua sa pensée, bien loin de le détourner de ce dessein, l'exhorta fort à suivre l'inspiration du Ciel : il mit donc ordre à ses affaires, et s'embarqua secrètement pendant la nuit.

Le lendemain, le Roi de Firando qui aimait son secrétaire, ne le voyant point paraître à l'ordinaire, l'envoya chercher : et apprenant qu'il n'était point dans la ville, il fit armer une barque et courir après lui. On le joignit, mais comme il n'était plus sur les terres de Firando, on n'osa le saisir : on pria seulement le seigneur du lieu de le faire mettre en prison, ce qui fut exécuté. La femme de ce généreux Chrétien, sachant qu'il était prisonnier, lui manda de représenter au tono, par l'ordre duquel on l'avait arrêté, qu'il violait le droit d'asile; mais que quoiqu'il arrivât, il tint bon : que le royaume de Jésus-Christ valait mieux que tous les empires du monde, qu'elle le suivrait dans peu, et qu'ils devaient préférer l'exil aux plus grands établissemens et à la faveur du Prince.

Cependant le P. de Torrez apprit ce qui se passait; et, par le crédit du Roi de Bungo, obtint que le prisonnier fût délivré; ce fervent Chrétien vint aussitôt à Funay, où renonçant à toute autre affaire qu'à celles qui regardaient la gloire de Dieu et sa propre sanctification, il demeura jusqu'à sa mort avec les missionnaires. Toute son occupation était d'apprendre à lire et à écrire aux enfans des Chrétiens, et de traduire en japonnais quelques écrits que les pères avaient apportés des Indes, ou qu'ils composaient au Japon plus aisément en leur langue naturelle que le secrétaire avait apprise. Par là il procura un nouvel ouvrier à la mission, un jeune Jésuite japonnais nommé Damien, étant occupé à ces petits exercices avant que ce fervent secrétaire s'en chargeât. Au reste, Dieu lui rendit au centuple, dès cette vie, tout ce qu'il avait quitté, le gratifiant du don des larmes, et l'élevant à une très-sublime contemplation.

De Firando, Alméïda passa par la forteresse d'Ekandono, pour aller à Saxuma, où il avait ordre de se rendre incessamment. Il souffrit extraordinairement dans ce voyage, c'était au cœur de l'hiver, qui, cette année-là, fut extrêmement rude. Le missionnaire a laissé par écrit une partie des incommodités qu'il eut alors à essuyer; mais rien ne surprend davantage que ce qu'il dit, que pour se faire un chemin dans les campagnes et même quelquefois dans les vil-

les, il fallait abattre la neige avec des pics, comme on fait en quelques endroits des Alpes. Alméïda trouva la maison d'Ekandono presque toute chrétienne : on eût bien voulu l'y retenir quelque temps, mais il était pressé, et il promit de retourner le plus tôt qu'il lui serait possible; il alla ensuite saluer le Roi de Saxuma, qui avait demandé des prédicateurs; il eut toute liberté de traiter avec les fidèles de Cangoxima, dont la vertu, la fidélité et le zèle pour le service de leur Souverain, était ce qui avait fait souhaiter à ce Prince que tous ses sujets embrassassent une religion si sainte. Le missionnaire fut surpris de voir ces néophytes qui, depuis saint François Xavier, étaient demeurés sans pasteurs, si bien instruits; néanmoins, et malgré les persécutions continuelles des bonses, si fort multipliés, il eut la consolation d'accroître encore leur nombre, et rien ne l'y aida davantage qu'une cure qu'il fit sur le supérieur d'une maison de bonses, car cet important service lui gagna entièrement tous ces prêtres idolâtres. Ensuite, comme rien ne l'arrêtait plus à Cangoxima, il retourna à la forteresse d'Ekandono, ainsi qu'il s'y était engagé : en arrivant, il trouva que le vieillard que le P. Xavier avait chargé du soin de cette petite chrétienté, était mort depuis quelques jours, et qu'il fallait lui donner un successeur.

Ce fut alors qu'après avoir examiné de plus près ces fervens Chrétiens, il entra dans un éton-

nement qui ne se peut dire; il voyait des femmes, des enfans, des soldats, des domestiques qui n'avaient jamais vu des prêtres qu'une seule fois en passant, pratiquer avec ardeur les plus sublimes vertus, s'adonner à l'oraison et à la pénitence, se retirer le plus souvent qu'il leur était possible dans une forêt voisine, pour ne vaquer pendant plusieurs jours qu'à Dieu et à eux-mêmes. L'admiration d'une si grande sainteté avait fait presque autant de catéchumènes, qu'il était resté d'infidèles dans le château. Alméïda les baptisa tous; il nomma ensuite, pour avoir la conduite de ce petit troupeau, le fils aîné du tono, et il lui associa un jeune homme en qui il avait remarqué un grand esprit, et beaucoup plus encore de ferveur. Ce néophyte avait composé un fort bel ouvrage, et qui fut d'une grande utilité à toute cette église; c'était une Histoire sainte depuis la création du monde jusqu'à la résurrection du Sauveur. Les souffrances et les opprobres de la passion de l'Homme-Dieu y étaient exprimés d'une manière fort touchante. Au reste, les sentimens dont il avait rempli son livre n'étaient qu'une faible expression de ceux de son cœur, et l'on ne pouvait l'entendre parler de Dieu, qu'on ne se sentît embrasé de l'amour divin. Un jour Alméïda lui demanda ce qu'il ferait, supposé que le Prince lui ordonnât d'abjurer le Christianisme. « Voici, dit-il, ce que » je lui répondrais : Seigneur voulez-vous que

» je vous sois fidèle, et que j'aie pour vous toute
» la soumission qui convient à un sujet? vou-
» lez-vous que je fasse paraître du zèle pour
» votre service et qu'aucun intérêt particulier
» ne me fasse jamais manquer à mon devoir?
» voulez-vous que je sois doux, modéré, com-
» plaisant, que je souffre avec patience tous les
» mauvais traitemens que l'on me fera? ordon-
» nez-moi de demeurer Chrétien : il n'y a que
» d'un Chrétien qu'on doive attendre tout cela. »

Parmi tant de sujets de consolation qui se présentaient de tous côtés au missionnaire, une chose l'affligeait sensiblement. Ekandono ne voulait point entendre à recevoir le baptême; il ne laissait pas de trouver bon qu'on lui parlât de la religion; mais un jour qu'Alméïda le pressait plus qu'à l'ordinaire de se déclarer, il lui fit cette réponse : « Dieu m'est témoin que votre
» loi me plaît, et sans cela croyez-vous que
» j'eusse permis à ma famille et à ma garnison
» de l'embrasser! Mais vous ne savez pas les
» mesures qu'il faut que je garde avec la cour
» de Saxuma. Vous vous imaginez, parce que
» le Roi vous fait bon visage, qu'il est ravi
» qu'on embrasse votre religion! Vous vous trom-
» pez, cela est bon pour le peuple, son chan-
» gement ne porte pas à conséquence, et peut
» attirer les Portugais dans nos ports. Mais il
» s'en faut bien que le Prince soit dans les mê-
» mes sentimens, par rapport à sa noblesse. J'es-

» père toutefois, ajouta-t-il, de la bonté divine,
» qu'elle fera naître le moment favorable auquel, sans aucun risque, je pourrai ne rien
» déguiser de ma créance. Alméïda vit bien qu'il
» serait inutile de faire de nouvelles instances,
» et d'ailleurs il reçut ordre du P. de Torrez
» de se rendre incessamment à Omura, pour
» des raisons que je vais expliquer. »

XI. La principauté d'Omura est située à la pointe occidentale du Ximo. Les géographes et la plupart des historiens la mettent parmi les royaumes, parce qu'elle était, au temps dont je parle, aussi indépendante que les autres provinces plus considérables, dont les Souverains portaient la qualité de Rois; mais c'est si peu de choses qu'Omura et ses dépendances, qu'on ne peut lui donner le nom de royaume sans abuser des termes, et avilir la dignité royale : aussi les seigneurs d'Omura, quoiqu'ils se regardassent avec raison au-dessus des tonos, qui sont tous vassaux de quelque Roi particulier, n'ont jamais pris, dans leurs lettres, que la qualité de Prince. Sumitanda qui gouvernait alors ce petit état, était fils puîné de Xengandono, ancien Roi d'Arima, et avait reçu de la nature toutes les qualités qui inspirent le respect et l'amour. Comme il n'avait pas été élevé dans l'espérance de régner, il n'avait d'abord paru en lui qu'un sujet soumis, non-seulement à l'égard du Roi son père, mais encore à l'é-

gard de son frère aîné, après que Xengandono l'eut mis à sa place sur le trône, suivant ce qui se pratique assez ordinairement au Japon. La valeur de Sumitanda faisait le soutien de la couronne, et ne donnait point d'ombrage : sa bonne mine, une certaine popularité noble, son humeur douce et bienfaisante, ses manières affables le rendaient les délices du peuple, et ne causaient point de jalousie au Souverain. Un Prince de ce caractère méritait de ne pas toujours obéir; le Prince d'Omura, voisin et proche parent du Roi d'Arima, mourut et ne laissa qu'un fils bâtard, qu'on jugea incapable de lui succéder. La Princesse veuve adopta Sumitanda, et au grand contentement de tous ses sujets, le déclara Prince d'Omura. Simitanda soutint, dans sa nouvelle dignité, l'opinion qu'on avait conçue de son mérite; d'ailleurs, il gouverna avec tant de bonté, que difficilement aurait-on pu trouver un Prince qui aimât plus ses sujets, ni des sujets qui fussent plus affectionnés à leur Prince.

Il y avait environ douze ans que Sumitanda avait pris possession de la souveraine puissance, lorsqu'il lui tomba par hasard entre les mains un livre composé par le P. Viléla, où la vérité de la Religion chrétienne était nettement et solidement prouvée; il le lut avec attention, et il se sentit porté à se faire Chrétien. Pour ne point agir avec précipitation, il souhaita de con-

férer avec quelques-uns des missionnaires, et ne voulant pas découvrir son dessein, il proposa à son conseil d'attirer dans ses ports les vaisseaux portugais : il exagéra l'utilité de ce commerce, et dit que le meilleur moyen pour engager les Européens à préférer ses ports aux autres, était de leur offrir de plus grands avantages, qu'on ne leur en faisait ailleurs, et sur-tout d'avoir dans ses états quelques prêtres de leur religion. Chacun approuva ce projet, et le Prince fit avertir de tout le P. de Torrez, l'assura que le port de Vocoxiura serait ouvert aux Portugais exempts de tous droits, qu'on leur en céderait toutes les terres à deux lieues à la ronde, qu'il y aurait une maison pour les missionnaires et qu'aucun païen ne pourrait s'y établir de nouveau, sans leur consentement. Le P. de Torrez n'eut pas plus tôt reçu cette lettre qu'il écrivit à Alméïda de se transporter à Omura, et qu'il lui envoya toutes les instructions dont il avait besoin : et c'est ce qui obligea ce père à quitter plus tôt, qu'il n'eut souhaité, le royaume de Saxuma.

D'un autre côté le Roi de Firando ayant su les offres avantageuses que Sumitanda faisait aux Portugais, fit prier le P. de Torrez de lui envoyer des missionnaires; mais un vaisseau du Portugal étant venu peu de jours après mouiller à Firando, le Roi se repentit de ses avances, et dit tout haut qu'il n'était point en peine

d'avoir les Européens dans ses ports, qu'ils étaient les plus commodes du Japon, et qu'ils seraient toujours choisis préférablement aux autres, de quelque manière qu'il en usât envers les Chrétiens : que ce n'était point à cela que regardaient les marchands d'Europe ; puisque s'ils y eussent eu égard, on ne les aurait vus jusqu'alors que dans le port de Bungo. Ces discours, qui furent rapportés au P. de Torrez, et même à la cour de Funay, firent juger que pour l'honneur de la religion, et pour celui des Portugais, il fallait engager le capitaine du vaisseau, qui était à la rade de Firando à se retirer ailleurs, et le P. de Torrez partit sur-le-champ pour faire exécuter lui-même cette résolution. Le Roi de Firando fut surpris des honneurs qu'on fit au missionnaire à son arrivée ; mais il le fut bien plus encore, quand il apprit que le vaisseau avait levé l'ancre, et que le capitaine, en partant, avait déclaré qu'il ne pouvait demeurer dans un pays où l'on maltraitait ceux qui professaient la même religion que lui : il prit en effet la route de Vocoxiura, où il arriva en peu de jours.

Alméïda était déjà dans ce port, mais le père de Torrez qui avait amené avec lui Fernandez, jugeant bien que le Prince d'Omura l'arrêterait long-temps, renvoya Alméïda à Funay. Quelques jours après l'arrivée du navire à Vocoxiura, Sumitanda y vint assez peu accompagné. Les missionnaires lui allèrent présenter leurs

respects, et furent reçus d'une manière qui les persuada que ce Prince était Chrétien dans le cœur. Il leur témoigna d'abord qu'il ne voulait point le céder au Roi de Bungo en amitié pour eux, et parce que Civandono était accoutumé de manger chez les pères une fois tous les ans, Sumitanda leur dit que dès le lendemain, il voulait leur faire le même plaisir. Il y vint effectivement, et avec une familiarité dont on n'avait point encore cru capables les Souverains du Japon; il entretint les missionnaires et les officiers portugais, comme il eût fait avec ses plus intimes favoris. Au sortir de table, le Prince voulut voir la chapelle qu'on avait dressée, en attendant que l'église fût bâtie; il y demeura jusqu'au soir à s'instruire des principaux mystères de notre religion, et à proposer ses doutes. La nuit approchant il se retira; mais il revint au bout d'une heure, sans autre suite qu'un seigneur chrétien; il voulut qu'on le reçût dans la chapelle, parce qu'il avait été fort touché de la vue du tableau de la Vierge, qui tenait son Fils entre ses bras. Ils demeurèrent enfermés jusque bien avant dans la nuit, et le Prince pour se rafraîchir de temps en temps la mémoire de ce qu'on avait traité dans cette conversation, en fit sur-le-champ un abrégé de sa main.

Le lendemain il envoya au P. de Torrez ce même seigneur, qui l'avait accompagné la veille pour lui dire de sa part qu'il était Chrétien, et

qu'il ne tarderait pas à en faire une profession publique. En effet, il commença par porter sur ses habits une croix en broderie; il alla en cet équipage rendre une visite au Roi d'Arima, son frère, et lui persuada d'ouvrir aux Portugais le port de Cochinotzu aux mêmes conditions, qu'il leur avait faites à Vocoxiura. Le Roi d'Arima, qui était d'une humeur fort douce, et d'un naturel extrêmement facile, consentit à tout, et le Prince d'Omura le fit aussitôt savoir au P. de Torrez, et Almeïda, qui était revenu de Funay pour quelque affaire, fut envoyé à Arima; il n'y trouva point le Roi, qui faisait la guerre à un de ses voisins, et qui était allé se mettre à la tête de ses troupes : on conseilla au missionnaire de pousser jusqu'au camp; il le fit, le Roi le reçut de la manière du monde la plus obligeante, lui fit expédier tout ce qui était nécessaire pour le nouvel établissement, et lui donna pour l'accompagner un gentilhomme, qu'il chargea de tenir la main à l'exécution de ses ordres.

En allant du camp à Cochinotzu, le missionnaire passa par Ximabara, où il trouva une église toute formée. Le seigneur de Ximabara, qui avait épousé la sœur du Roi d'Arima et du Prince d'Omura, était lui-même Chrétien. C'était Damien, ce jeune religieux, dont j'ai parlé il n'y a pas long-temps, qui le premier avait prêché la foi en ces quartiers-là, et il l'avait

fait avec beaucoup de succès. Depuis Alméïda, dans une de ses courses apostoliques, avait annoncé Jésus-Christ au Tono lui-même, et d'abord ce seigneur lui avait permis de baptiser sa fille, qui, à l'âge de quatre ans, était un prodige d'esprit et de sagesse. Cette enfant fut la première personne du sang des Rois d'Arima, qui a produit tant de Saints, laquelle ait reçu le Baptême. Aussitôt le peuple et la noblesse suivirent comme à l'envi l'exemple de la jeune Princesse : enfin le Tono et son épouse se procurèrent à eux-mêmes le bonheur qu'ils avaient procuré à leur fille, et à un si grand nombre de leurs sujets. Nous n'avons point les lettres qui nous auraient appris le détail de toutes ces conversions, et je suis bien aise d'avertir ici que si dans la suite de cette histoire on rencontre quelques faits assez considérables peu circonstanciés, et d'autres, dont les suites ne soient point marquées; c'est que les mémoires qui nous auraient donné des connaissances plus amples et plus suivies, ne sont pas venus jusqu'à nous, mais ont été perdus sur mer, dans les fréquens naufrages que faisaient en ces temps-là les vaisseaux portugais qui trafiquaient à la Chine et au Japon.

Quelque pressé que fut Alméïda de se rendre à Cochinotzu, il ne put refuser au Prince et à la Princesse de Ximabara, de faire quelque séjour chez eux; il fut charmé de la piété de ces néophytes, baptisa plusieurs idolâtres qu'il trouva

très-bien instruits, et laissa en partant cette église dans un état de solidité à se pouvoir passer pour quelque temps de missionnaires. Effectivement, quoique les bonses missent tout en œuvre pour la détruire, et qu'ils eussent fait périr par le poison un Chrétien des plus distingués par sa naissance et ses emplois, ils ne firent qu'augmenter de plus en plus l'amour des souffrances dans le cœur des autres, et y allumer le désir du martyre. Alméïda était sur le point de partir, lorsqu'on lui apporta une petite fille de trois ou quatre mois qui allait expirer : on le pria de la baptiser, il le fit; aussitôt l'enfant levant au ciel ses petites mains, s'écria d'une voix distincte : *Je m'en vais jouir de Dieu.* En disant ces mots, elle rendit l'esprit.

Le missionnaire fut reçu à Cochinotzu chez le Gouverneur qui était de sa connaissance, et qui, peu de jours après, se fit baptiser avec toute sa famille. La suite répondit à de si heureux commencemens, et en moins de quinze jours trois cents personnes reçurent le baptême. Tout était ainsi disposé dans ce port en faveur du Christianisme; on ne trouva aucune difficulté à régler toutes choses selon les intentions du Roi; et un si bel établissement, qui fut dans la suite un des plus utiles à la Religion, ne coûta au missionnaire que la peine du voyage.

XII. D'un autre côté le Prince d'Omura de retour d'une guerre où il avait acquis beaucoup

de gloire, et dont il attribuait l'heureuse issue à la vertu de la croix, était plus résolu que jamais de se déclarer Chrétien, lorsque la Princesse Camisama sa femme, qui jusque-là n'avait point eu d'enfans, parut enceinte; Sumitanda crut être encore redevable de ce bonheur inespéré au Dieu des Chrétiens, et dans le transport de sa reconnaissance, il partit pour Vocoxiuta avec trente seigneurs que son exemple et ses discours avaient gagnés à Jésus-Christ. Dès qu'il fut arrivé, il envoya dire au P. de Torrez qu'il venait lui demander le Baptême, pour lui et pour toute sa suite. Le vertueux vieillard était dans sa chapelle, il pleura de joie à cette nouvelle; et fut long-temps sans mouvement et sans parole; étant revenu à lui, il se jeta à genoux au pied de l'autel, et fit au Ciel mille vœux pour la prospérité du Prince. De là il se rendit au logis de Sumitanda, et eut avec lui un entretien qui dura depuis le soir jusqu'au lendemain matin; ils parlèrent des moyens d'extirper l'idolâtrie du pays, et ils convinrent que le plus sûr était de prendre les voies de la douceur; sur ce raisonnement que les esprits irrités par des éclats hors de saison, ne se convertissent jamais sincèrement.

Le père s'étant retiré pour préparer toutes choses, le Prince le suivit de près, et se rendit à la chapelle avec ses trente prosélytes, dont il rendit publiquement ce témoignage : qu'il n'y

en avait pas un seul qui ne fût prêt à attester de son sang la vérité qu'ils avaient tous reconnue. En effet, ils firent paraître dans la cérémonie de leur baptême une piété qui répondit de leur constance. Le Prince fut nommé Barthélemi, et il n'est guère connu que sous ce nom dans les relations espagnoles et portugaises.

Dès le lendemain Sumitanda fut obligé de partir pour aller joindre l'armée du Roi d'Arima, son frère; et, malgré les résolutions qu'il avait prises de se ménager avec ses peuples, il éprouva bientôt qu'un cœur possédé de l'esprit de Dieu n'écoute plus rien, lorsqu'il s'agit des intérêts du ciel. C'est une coutume au Japon de consulter, avant que de se mettre en campagne, l'idole Maristen, ou Mautisten, qui est parmi les Japonnais le dieu de la guerre. Quand les troupes sont assemblées, elles vont au temple, où cette divinité est adorée sous la figure d'un géant armé, le casque en tête, et pour cimier un coq déployé, qui couvre presque tout le casque de ses aîles. En arrivant dans ce temple on met bas les armes, on baisse les étendards, et l'on pratique quantité d'autres cérémonies militaires mêlées de superstitions. Sumitanda s'étant mis en marche, prit le chemin de la pagode : on en fut surpris, car on savait qu'il était Chrétien; mais l'étonnement des troupes changea bientôt d'objet, ce Prince fut à peine arrivé à la porte du temple qu'il mit le cimeterre à la main. En même temps il

fait signe qu'on s'arrête, il entre avec ses gardes, commande qu'on jette l'idole par terre, et qu'on la tire dehors, la corde au cou; il sort lui-même, et à la vue de toute l'armée, à grand coup de sabre, il met la statue en pièces, et fait brûler le temple. Ce fut un spectacle bien nouveau, et sans doute bien étonnant de voir un Prince néophyte à la tête d'une armée toute païenne, portant le saint Nom de Jésus, et le signe adorable de notre rédemption sur ses armes et sur ses habits, plus semblable au chef d'une religion militaire qu'au Souverain d'un peuple infidèle, brûler les temples et abattre les statues de ces mêmes dieux qu'ils avaient si long-temps adorés.

Sumitanda ne borna point son zèle à ce coup d'éclat; il entreprit la conversion de toute son armée, et l'on voyait avec admiration ce Prince au milieu du tumulte d'un camp, tout occupé à instruire lui-même ses officiers, et jusqu'au moindre soldat, des vérités de notre religion; mais tandis qu'il faisait l'office de missionnaire, il ne négligeait point le devoir de général, et le Dieu des armées combattant pour lui, et secondant son zèle, il triompha pour le Ciel de ses sujets, et le Ciel le fit triompher de ses ennemis.

SOMMAIRE

DU

LIVRE TROISIÈME.

I. *Arrivée de trois nouveaux ouvriers au Japon. Révolte contre le Prince d'Omura, et quelle en fut l'occasion. Le père de Torrez préservé d'un très-grand danger.* II. *Le Roi d'Arima et le Prince d'Omura réduits à de fort grandes extrémités. Xengandono, père de ces Princes, marche à leur secours. Le ciel combat pour le Prince d'Omura; le port de Vocoxiura ruiné; constance des Chrétiens.* III. *Le Roi de Naugato assiége Méaco. Victoire des bonses négores. Ils sont défaits. Victoire de l'Empereur.* IV. *Nouvelles persécutions des bonses contre le père Viléla. Le christianisme est en danger d'être proscrit dans l'empire.* V. *Conversion de deux fameux bonses, et de deux grands seigneurs. Commencement d'Ucondono.* VI. *Ferveur des Chrétiens de Firando. Le père Froez à Méaco. Magnificence de l'Empereur, et de quelle manière ce Prince reçoit les missionnaires.* VII. *Mioxindono, favori de l'Empereur conspire contre son maître. L'Empereur entre en quelque soupçon : fausse démarche de ce Prince. Les rebelles as-*

siégent le palais impérial. Mort de l'Empereur. Bravoure et fidélité d'un page. Mort de l'Impératrice. VIII. *Les missionnaires sont exilés de Méaco. Mort d'Edouard de Sylva; ferveur de ce zélé missionnaire.* IX. *Le frère du feu Empereur se sauve chez Vatadono. Portrait de ce tono. Portrait de Nobunanga. Ce Prince et Vatadono arment en faveur du frère de l'Empereur.* X. *Vatadono marche contre les rebelles. Belle action des soldats chrétiens des deux armées. Victoire de Vatadono. Nabunanga rebâtit le palais impérial, et traite fort mal les bonses. Sévérité de Nabunanga.* XI. *Vatadono obtient le rappel des missionnaires. Nobunanga se déclare protecteur des missionnaires et des Chrétiens. Le père Froez dispute en présence de ce Prince contre un fameux bonse. Nobunanga comble les missionnaires de caresses.* XII. *Le bonse Nichioxines persécute les missionnaires dans l'absence de Nobunanga. Le père Froez va trouver Nobunanga, et en est bien reçu. Vatadono disgracié par l'intrigue du bonse Nichioxines. Sa constance dans sa disgrâce. Il est rappelé et le bonse puni.*

LIVRE TROISIÈME.

La conversion du Prince d'Omura et celle du seigneur de Ximabara, jointe à la protection que donnait ouvertement au christianisme le Roi d'Arima, faisaient concevoir au P. de Torrez de grandes espérances. Pour comble de joie, il arriva fort à propos trois nouveaux ouvriers; ce furent le P. Jean-Baptiste Démonté, le P. Louis Froez, et Jacques Gonzalez qui n'était pas prêtre. Le supérieur fit aussitôt partir le P. Démonté avec Alméïda pour Funay, où les fidèles étaient sans pasteur depuis plus d'un an. Le nouveau missionnaire fut très-bien reçu du Roi de Bungo à qui il fit le récit des progrès de la foi dans toute la côte occidentale du Ximo; il ajouta que, sans une fâcheuse guerre que le Roi d'Arima et le Prince d'Omura avaient continuellement avec un puissant voisin nommé Riozogi, leur parent, toute cette contrée serait bientôt chrétienne, et qu'il était de la gloire d'un grand Prince comme lui de terminer cette querelle par un accommodement. Civandono entra avec joie dans les sentimens du P. Démonté; il écrivit aux trois Princes pour leur offrir sa médiation; ils l'acceptèrent : on conclut une sus-

pension d'armes qui fut bientôt suivie d'une bonne paix à la satisfaction des deux partis, et le Prince d'Omura, de retour chez lui, ne songea plus qu'à faire la guerre à l'idolâtrie. L'abolition d'une fête pleine de folie et de superstition qui se célébrait en l'honneur des morts, fut le premier effet de son zèle. Il tourna ensuite toutes ses pensées à la conversion de la Princesse Camisama sa femme. Camisama avait entrepris de ramener son époux au culte des idoles; mais Dieu donna tant de force aux discours et aux exhortations de Sumitanda, que la Princesse se rendit et se disposa sérieusement à recevoir le baptême.

La joie de cette conquête ne fut pas longtemps sans être troublée, et la vertu du Prince d'Omura était déjà assez solidement établie, pour être mise aux plus rudes épreuves. Le conseil de Sumitanda était composé de douze seigneurs, dont, ni par caresses, ni par raison, il n'avait encore pu engager aucun à suivre son exemple. Ces conseillers trouvaient même fort mauvais que le Prince travaillât avec tant d'ardeur à la destruction de l'ancienne religion de l'empire; et, après avoir inutilement tenté la voie de la représentation pour lui faire prendre au moins une conduite plus modérée, ils résolurent enfin à pousser les choses aux dernières extrémités. Pour mieux cacher leur dessein, et pour s'assurer en même temps du port de Vocoxiura,

ils feignirent d'être gagnés par les persuasions du Prince, et demandèrent la permission d'aller à Vocoxiura se faire instruire par le P. de Torrez. Une résolution si subite, et tellement concertée, parut au Prince un piége qu'on lui tendait ; il accorda ce qu'on lui demandait, mais il avertit le P. de Torrez de ne se point trop fier aux catéchumènes qui allaient le trouver ; il eût encore fait plus sagement, s'il se fût un peu tenu sur ses gardes dans de pareilles circonstances. Quoi qu'il en soit, le P. de Torrez n'eut pas la peine d'examiner les conseillers du Prince; ils n'allèrent point à Vocoxiura, ayant trouvé plus tôt qu'ils ne pensaient une occasion d'éclater, et de se saisir d'Omura.

C'était une loi, ou une coutume inviolable dans le pays, que tous les ans, à certain jour, le Prince se rendait en cérémonie dans un temple où était la statue de son prédécesseur, lui offrait de l'encens comme à un dieu, et pratiquait quantité d'autres superstitions semblables. Le jour marqué étant venu, Sumitanda qui ne ménageait plus rien, alla en appareil à la pagode, en fit retirer la statue du Prince, et ne la regardant plus que comme une idole qui avait reçu les honneurs divins, il se crut dans l'obligation de venger sur elle la majesté de Dieu, et la fit réduire en cendres. Il n'en fallait pas tant pour réveiller tout ce qu'il y avait à Omura de zélés idolâtres. Traiter de la sorte son prédécesseur,

son parent; faire cet affront à sa bienfaitrice, en déshonorant et en flétrissant la mémoire de son époux, ce ne fut rien moins dans l'esprit des séditieux, qu'un attentat qui rendait indigne de l'autorité suprême le Prince qui l'avait commis. Sa perte est aussitôt jurée; on prend des mesures pour faire soulever la ville au premier signal, on fait avertir de tout le fils illégitime du feu Prince. Ce seigneur possédait sans ambition quelques terres dans le royaume de Gotto; on l'invite à venir au plus tôt venger l'injure faite à son père, et se montrer digne d'un rang dont on l'avait injustement exclu. Ce premier pas fait, pour n'avoir rien à craindre du dehors, les conseillers d'état persuadent à Riozogi de recommencer la guerre contre le Roi d'Arima, lequel pris au dépourvu ne pouvait pas être fort difficile à vaincre.

Les rebelles ainsi assurés du dedans et du dehors, songèrent d'abord à faire venir à la capitale le P. de Torrez qui devait être la première victime immolée à leurs ressentimens. Pour l'attirer sans que Sumitanda se doutât de rien, quelques-uns des moins suspects représentèrent à ce Prince qu'il différait trop le baptême de la Princesse, et qu'il était de sa dignité que la cérémonie s'en fit dans Omura même, à la vue de tout le peuple qu'un tel exemple disposerait plus que toute autre chose à embrasser le christianisme.

Le Prince fut charmé de ce discours, et il lui faisait trop de plaisir pour qu'il ne le crût pas sincère; il commença à se persuader que ceux qui lui parlaient de la sorte, n'étaient pas eux-mêmes fort éloignés du royaume de Dieu, et sur-le-champ il envoya chercher le P. de Torrez par un gentilhomme chrétien, nommé Louis, frère du gouverneur d'Omura. Le père ayant reçu l'ordre du Prince, se disposait à partir, lorsque le P. Froez tomba tout-à-coup dans une maladie qui, en peu d'heures, devint extrême. Le supérieurne crut pas devoir abandonner le malade dans cet état; il écrivit au Prince pour le prier d'excuser son retardement, et l'assura qu'il se rendrait à Omura, dès que son compagnon pourrait se passer de lui. Le lendemain, Louis qui, selon les apparences, n'avait parlé qu'à quelques officiers de la cour engagés dans la conspiration, retourna à Vocoxiura, pressa le père de partir sur l'heure et pour l'y obliger lui dit que le Prince voulait, avant que d'entreprendre un assez long voyage, voir la Princesse baptisée. Le P. Froez était un peu mieux; le P. de Torrez dit la messe pour partir : comme il faisait son action de grâces, il se sentit fortement inspiré d'écrire encore au Prince, et d'attendre sa réponse. Louis, fort surpris de cette résolution qu'il ne savait à quoi attribuer, reprit, un peu chagrin, la route d'Omura; il n'avait pas fait beaucoup de chemin, que Fariba, un des chefs de la révolte, tombe

sur lui avec un détachement de soldats, lui demande où il a laissé le missionnaire, et le taille en pièces avec ses domestiques, puis s'en va rejoindre les rebelles : ceux-ci avaient déjà mis le feu au palais et à la ville, et avaient proclamé Prince le bâtard d'Omura.

II. Sumitanda, dans une si grande extrémité, se voyant environné de flammes et assailli par tant d'ennemis, ne perdit point courage; il arma tout ce qu'il trouva autour de lui, se mit avec le Gouverneur d'Omura à la tête de ce petit corps d'officiers et de domestiques du palais, et gagna un petit bois où un Chinois lui fournit des vivres pendant quelques jours. Ensuite sa troupe s'étant un peu grossie, il alla s'enfermer dans une forteresse qui se trouva très-bien munie, et en état de défense. Les rebelles l'ayant ainsi manqué, se divisèrent en deux bandes, le bâtard d'Omura avec la première s'assura de Vocoxiura, où il se comporta d'abord en homme qui voulait gagner les peuples; la seconde suivit le Prince, et le tint assiégé.

Pendant que ces choses se passaient à Omura, Riozogi était entré dans le royaume d'Arima, et tenait la campagne, le Roi qui avait été surpris s'étant vu obligé de s'enfermer dans une de ses meilleures places. D'un autre côté les rebelles d'Omura reçurent tous les secours sur lesquels ils avaient compté, et Sumitanda se vit assiégé par une armée de terre, toute composée de ses

sujets, et par une flotte de trois cent trente voiles, où étaient en personne les Rois de Firando et de Gotto. Jusque-là le Prince d'Omura se doutait bien que son changement de religion était la cause d'une si prompte et si universelle révolution; il en eut bientôt toute la certitude qu'il souhaitait pour sa consolation : car ses sujets lui firent dire qu'ils mettraient bas les armes, s'il voulait abjurer le christianisme. Il n'eût pas accepté cette offre, quand il l'eût cru sincère : de sorte que sans les écouter, il ne songea qu'à se bien défendre, et il le fit avec une vigueur qui étonna ses ennemis.

Cependant Xengandono, ancien Roi d'Arima, ne put voir tranquillement ses deux fils à la veille d'être dépouillés de leurs états; il assembla donc les vassaux de sa maison, entra dans le royaume d'Arima, et son armée grossissant à mesure qu'il avançait, il obligea bientôt Riozogi à se retirer; il fit savoir ensuite à Sumitanda qu'il marchait à son secours, et lui marqua le jour qu'il attaquerait les assiégeans, afin qu'il le secondât par une sortie; la chose s'exécuta comme elle avait été concertée. Dès que Xengandono parut sur les hauteurs qui bordaient la campagne, le Prince d'Omura ordonna à ses gens de se tenir prêts, leur montra le secours, et comme ils étaient tous Chrétiens, il les avertit de mettre toute leur confiance au Dieu des armées. Enfin Xengandono commen-

çant à donner, les assiégés sortirent en criant : *vive Sumitanda ;* ce qui fut en même temps le signal du combat et le cri de la victoire. Il n'y en eut jamais de si facile, ni de si complète : à peine les rebelles firent-ils quelque résistance, et il n'en serait échappé aucun, si le Prince n'eût arrêté l'ardeur des soldats. Il est vrai que Dieu combattit visiblement pour les siens. Les vaincus, qui échappèrent du carnage, assurèrent que les croix dont les habits des soldats chrétiens étaient couverts, jetaient un éclat qui les avait éblouis et effrayés ; ils ajoutèrent même qu'ils en avaient vu une en l'air très-brillante, et toute semblable à celle qui était dans le grand étendard du Prince. Enfin il sembla que tout, jusqu'aux élémens, fût armé pour les fidèles ; car tandis qu'on se battait sur terre, une horrible tempête dissipa la flotte du Roi de Firando et de Gotto. Le Roi de Firando était accoutumé à dire depuis, que le Prince d'Omura était sorti de ce mauvais pas parce qu'il était bon Chrétien.

La joie d'un succès si peu attendu fut pourtant mêlée de quelque amertume ; le pays était dans un état déplorable, et Xengandono, ennemi mortel de notre sainte loi, à laquelle il attribuait le malheur de sa famille, ne pouvait souffrir la moindre marque de Christianisme. Les Princes, ses fils, n'étaient pas dans une situation à prendre la défense de la religion contre un père qui venait de les rétablir sur le trône ;

et il fallut de nécessité qu'ils souffrissent en patience, ce qu'ils ne pouvaient empêcher. La constance de Sumitanda, et celle de tous les autres néophytes parmi tant d'épreuves, fut pour les missionnaires un grand sujet de consolation. Ces pères avaient eux-mêmes couru de grands dangers, le bâtard d'Omura n'avait épargné Vocoxiura, que tant qu'il avait cru être vainqueur. Le dépit de voir ses affaires ruinées, l'avait mis dans une colère qu'il avait déchargée sur tout ce qui s'était rencontré, et sans un Chrétien d'Arima qui vint par mer pour sauver les deux religieux, ils n'auraient pas échappé à la fureur des vaincus.

Alméïda dit qu'après la victoire du Prince et la fuite des rebelles, il débarqua à Vocoxiura, où il apprit qu'il y avait de rigoureuses défenses portées de la part de Xengandono de recevoir aucun religieux d'Europe; mais il ajoute que les Chrétiens l'allaient trouver pendant la nuit, et lui faisaient, les larmes aux yeux, mille excuses et mille protestations de ne jamais chanceler dans la foi. « Hé, quelle religion embras-
» serions-nous, disaient-ils, si nous renoncions
» à celle que vous nous avez prêchée! A qui,
» dans nos peines et dans nos dangers, aurions-
» nous recours, si nous étions assez malheureux
» pour abandonner notre Dieu : Ah! quelque
» rigueur qu'il semble exercer contre ses en-
» fans, c'est le meilleur de tous les pères, et

» il a lui-même gravé son amour dans nos ames : » on ne nous l'arrachera pas. » Les choses demeurèrent en cet état près d'une année, au bout de laquelle Xengandono mourut, et les Princes ses enfans se virent en liberté de faire pour la religion tout ce qu'ils voulurent. Le Roi d'Arima n'était pas encore Chrétien : mais il se disposait sincèrement à le devenir : dès qu'il vit son père mort, il manda au P. de Torrez qu'il le priait de le venir trouver à Cochinotzu, afin qu'il pût recevoir de lui les instructions nécessaires avant que d'être baptisé.

III. Tandis que la foi s'étendait ainsi dans le Ximo, elle s'établissait solidement dans la capitale de l'empire, et jusque dans la cour de l'Empereur. Mais ce n'était pas sans de grandes traverses. A peine le P. Viléla était-il arrivé à Sacai qu'on y apprit des nouvelles biens étranges de Méaco. Morindono, Roi de Naugato, et quelques autres des plus puissans Princes du Japon, mécontens de l'Empereur pour quelque sujet que l'histoire ne dit point, mirent en campagne quarante mille hommes que le Roi de Naugato mena dans la Tense. Les bonses négores à qui la cour impériale avait aussi donné quelque sujet de mécontentement, n'eurent pas plus tôt appriscette nouvelle, qu'ils armèrent de leur côté, et agirent de concert avec Morindono. Par là ce Prince se trouva en état d'entreprendre le siége de la capitale ; il y marcha donc et

se présenta devant la ville, qui n'avait ni garnison, ni provision, ni rien de ce qui est nécessaire pour soutenir un siége. Aussi s'attendait-on à tout moment à voir encore une fois Méaco, la proie du soldat victorieux, lorsqu'un oncle de l'Empereur s'approcha avec des forces suffisantes pour faire lever le siége. Le Roi de Naugato l'eût effectivement levé sans les négores, qui eurent l'adresse d'attirer l'oncle de l'Empereur du côté de Sacai, où ils lui taillèrent en pièces la meilleure partie de ses troupes. Cette victoire releva le courage abattu de Morindono; ce Prince donna un assaut à Méaco, qu'il força, et qu'il donna en pillage à ses troupes. C'en était fait de l'Empereur, qui s'était réfugié dans la citadelle, si les ennemis ne se fussent point séparés; mais les négores ne songeant qu'à poursuivre leur ennemi, qui s'était retiré dans un château très-bien fortifié et très-bien muni, ne firent pas réflexion qu'ils se mettaient hors d'état de secourir le Roi de Naugato, ou d'en être eux-mêmes secourus, en cas qu'ils fussent attaqués séparément : ils le furent en effet, les uns et les autres presque en même temps; car le beau-frère du cubo-sama assembla vingt mille hommes, et fut si heureux à cacher son armement et sa marche, qu'avant qu'ils eussent aucune nouvelle de lui, il tomba la nuit sur les négores, en tua la plus grande partie, et dissipa de telle sorte le reste, qu'ils ne parurent

plus. L'Empereur, informé de ce succès, se prépara à en profiter; il commença par faire quelques sorties sur les troupes de Morindono; elles lui réussirent; et les troupes de son oncle et de son beau-frère ne l'eurent pas plus tôt joint, que le Roi de Naugato se trouva investi de tous côtés; il ne laissa pas de faire quelque résistance; mais elle ne fut pas longue, il perdit toute son armée, et il eut bien de la peine à regagner ses états.

IV. Méaco ayant ainsi recouvré sa première tranquillité, le P. Viléla y retourna au mois de septembre de l'année mil cinq cent soixante-deux, et il n'eut pas plus tôt recommencé ses fonctions apostoliques, qu'on vint en foule lui demander le baptême. Plusieurs Princes du sang, ou alliés de l'Empereur, de grands officiers de la couronne, quantité de noblesse firent bientôt profession publique du christianisme, et ne se distinguèrent pas moins par leur innocence et leur vertu, que par l'éclat du rang et de la naissance. Ce succès obligea les bonses, toujours appuyés du crédit de leur grand-prêtre, à faire un dernier effort pour chasser les missionnaires; ils s'adressèrent à Daxandono, qui commandait dans la ville, et qui y rendait la justice au nom de l'Empereur, et ils mirent tout en œuvre pour l'engager à faire publier un édit contre la nouvelle religion. Daxandono répondit à ceux qui furent députés, qu'avant que de faire consentir la cour à ce qu'ils souhai-

taient, il fallait examiner si la Religion chrétienne était aussi mauvaise qu'ils le disaient, et que tout ce qu'il pouvait faire en leur faveur était de nommer des personnes capables d'en juger.

Rien n'était plus à désirer pour la bonne cause que cet examen, supposé que les examinateurs fussent bien choisis, mais ils le furent très-mal. On mit cette affaire entre les mains de deux bonses, dont l'un se nommait Ximaxidono, et l'autre Cicondono, tous deux adonnés à la magie, ennemis déclarés des Chrétiens, et fort estimés à la cour, où ils avaient toujours eu des emplois considérables; car le premier était tout le conseil de Mioxindono, le plus puissant particulier de l'empire, et le second avait été le précepteur de l'Empereur. Ce choix persuada tout le monde que c'en était fait des missionnaires, et tous furent d'avis qu'ils se retirassent; ils le firent et partirent pour Sacai. La suite fit voir qu'ils avaient eu raison de céder au temps : leur absence ralentit un peu cette chaleur avec laquelle on les poussait, et par un de ces miracles de la grâce que Dieu tire de temps en temps du sein de sa miséricorde, les loups devinrent agneaux, et le salut vint d'où l'on avait plus sujet de craindre.

Un pauvre Chrétien de la campagne, nommé Jacques, était allé demander justice à Daxandono pour une somme d'argent qu'il avait prêtée à un païen, et que celui-ci refusait de lui rendre; Ximaxidono, un des deux commissaires dans l'af-

faire des Chrétiens, entra dans le moment que ce bon homme plaidait lui-même sa cause, et le reconnaissant pour Chrétien à un chapelet qu'il portait sur lui : « Tu es donc, lui dit-il, de » la religion des Européens! Oui, grâces au Ciel, » répondit le paysan, j'en suis. Qu'enseigne de » bon votre loi, reprend le bonse? Je ne suis » pas assez savant pour vous le dire, réplique » le bon homme; tout ce que je puis vous as- » surer, c'est qu'elle n'enseigne rien que de bon. » Ximaxidono ne laissa point de le questionner sur bien des articles, et le Seigneur, qui dénoue quand il lui plaît la langue des enfans pour en tirer sa gloire, éclaira tellement en cette occasion ce paysan, qu'il parla sur l'existence et les attributs de Dieu, sur le culte qu'il exige des hommes, et sur l'immortalité de nos ames, d'une manière qui ravit tout le monde en admiration. Le bonse sur-tout l'écouta avec une attention extraordinaire, et, sans l'interrompre, il fut ensuite quelque temps sans rien dire; puis, comme s'il se fut éveillé d'un profond sommeil. « Allez, » dit-il au Chrétien, faites-moi venir votre doc- » teur; si les disciples sont si habiles, que sera-ce » du maître? » Jacques ne différa point à porter cette nouvelle au P. Viléla, et racontant la chose comme il l'avait conçue, il fit entendre que le bonse était converti. Il eut beau dire, les Chrétiens de Sacai s'accordèrent tous à soutenir qu'il ne serait pas prudent au père de s'exposer sur cet

avis, où il leur paraissait quelque chose de trop singulier, pour y ajouter foi si aisément.

V. Le P. Viléla voulait toutefois partir, dans la pensée que s'il était trompé, il aurait du moins le bonheur de donner son sang pour Jésus-Christ ; mais on l'arrêta par force : tout ce qu'il put obtenir, ce fut que Laurent allât voir de quoi il s'agissait. Laurent se mit aussitôt en chemin, et les fidèles commencèrent à faire des prières pour l'heureux succès de son voyage. A son retour il combla tout le monde de joie ; car non-seulement il confirma tout ce que Jacques avait dit, mais il assura de plus que Cicondono, le second commissaire, avait été converti par son collègue, et que tous deux voulaient recevoir le baptême de la main du P. Viléla. A cette nouvelle, le père se rendit en diligence à Méaco, où il trouva ses deux prosélytes, qui avaient encore gagné à la religion un seigneur nommé Xicaidono, Gouverneur d'une place, à huit lieues de la capitale. Ils étaient tous trois si bien instruits, qu'ils furent baptisés sur-le-champ. Dès le lendemain Xicaidono mena Laurent dans sa place, et eut la consolation de voir, dès les premières instructions du missionnaire, son exemple suivi de quantité de personnes de distinction. Le zèle des deux bonses ne fut ni moins vif, ni moins efficace : ils composèrent ensemble un traité de la Religion chrétienne, qui produisit partout des fruits merveilleux.

Mais le plus grand avantage que tira le christianisme de cet heureux événement, fut la conversion d'un tono, appelé Tacayama, un des plus habiles et des plus renommés capitaines qu'il y eût dans l'empire. Ce seigneur était d'une probité peu commune, parfaitement instruit de tous les secrets de sa religion, et fort attaché au culte de ses dieux. Le baptême des deux bonses ayant éclaté, et jetant tout le monde dans l'étonnement, Tacayama dit un jour qu'il était d'autant plus surpris de ce changement, qu'il ne croyait pas fort difficile d'obliger le prédicateur européen à confesser lui-même la fausseté de sa secte; et pour montrer qu'il n'avançait rien qu'il n'eût en main de quoi le prouver, sachant que le P. Viléla prêchait dans une place de Méaco, il va l'entendre, et le sermon fini, il entreprend de réfuter tout ce que le missionnaire avait exposé. Le P. Viléla comprit d'abord qu'il avait affaire à un homme d'esprit, et qui savait beaucoup plus que ne le sait communément un homme de guerre : il répondit toutefois sans peine à ses objections, et parla d'une manière si sensée et si solide, que le tono n'eut rien à répliquer, et fut surpris de voir en un moment, non-seulement son esprit convaincu, mais son cœur changé de telle sorte qu'il ne se reconnaissait plus. Il se rendit donc sur l'heure, et avec cette franchise et cette bonne foi dont il n'y a que les plus grands génies qui

soient bien capables : il avoua ses erreurs et son ignorance ; il ne donna ensuite aucun repos au P. Viléla, qu'il ne l'eût amené dans ses terres, où l'homme apostolique eut la consolation de baptiser le tono, sa femme et son fils. Le père fut nommé Darie, la mère Marie, et le fils, qui n'avait alors que quatorze ans, reçut le nom de Juste. C'est ce fameux Juste Ucondono, si célèbre dans l'histoire ecclésiastique du dernier siècle : illustre par ses grandes actions, qui lui ont donné un rang distingué parmi les héros chrétiens : plus illustre encore par ses vertus et par ses souffrances pour la cause de Dieu, et qui eût fait l'ornement de sa nation, si l'ingratitude de sa patrie n'eut pas forcé d'aller mourir dans une terre étrangère, un homme qu'elle eût dû envier à ses voisins, si le Ciel l'eût fait naître parmi eux.

VI. Cependant la révolte d'Omura avait dispersé les missionnaires qui étaient dans cette contrée, et le P. Louis Froez et Jean Fernandez étaient allés à Firando, où, bien qu'ils n'eussent pas la cour favorable, ils ne laissaient point de travailler fort utilement : Dieu donnant à leurs travaux des bénédictions, dont ils étaient eux-mêmes étonnés. Le Prince Antoine était toujours l'ornement et le soutien de cette chrétienté : on y pratiquait des vertus qui auraient fait honneur à la primitive Église ; et tous ceux qui en furent les témoins convinrent que les reli-

gieux les plus austères et les plus fervens n'allaient pas plus loin. Il n'arrivait point de disgrâces à un particulier, qu'elle ne fût aussitôt réparée aux frais publics ; et l'on en rapporte un exemple qui montre combien était grande la charité de ces néophytes. Le feu ayant pris à la sacristie, dans l'île de Tacuxima, l'église, la maison des missionnaires, et environ quinze autres furent réduites en cendres ; c'était vers les fêtes de Noël, et les maisons brûlées appartenaient à de pauvres gens, qui, par là, se trouvèrent sans ressource, exposés à toute la rigueur d'une saison fort froide. Mais à peine le bruit de cet accident se fut-il répandu aux environs, que les fidèles accoururent de toutes parts au secours de leurs frères ; les maisons furent rebâties et meublées avec une diligence incroyable, et sans qu'il en coûtât rien à ceux à qui le malheur était arrivé : on pourvut même à tous leurs besoins avec profusion, de sorte qu'ils se trouvèrent plus à leur aise qu'ils n'étaient avant cette disgrâce.

Sur ces entrefaites le P. Froez eut avis que deux navires portugais paraissaient à la hauteur de Firando, et en même temps il reçut des assurances de ceux qui les commandaient, qu'ils n'entreraient point dans le port sans son agrément. Le Roi, instruit de cette démarche des capitaines, envoya sur-le-champ faire des excuses au père de ce qu'il ne l'avait pas encore ré-

tabli dans ce qui avait appartenu aux missionnaires avant les troubles dont nous avons parlé, et il lui donna sa parole qu'il allait y travailler incessamment. Le père, sur cette promesse, écrivit aux Portugais qu'ils pouvaient mouiller à Firando; mais s'étant aperçu que le Roi ne se pressait pas beaucoup d'exécuter ce qu'il avait promis, il prit une chaloupe, alla au-devant d'un troisième navire, nommé la Sainte-Croix, qui suivait de près les deux autres, et persuada sans peine à Pierre Alméïda, qui en était le capitaine, de se tenir au large jusqu'à ce que le Roi eût acquitté sa parole. Enfin, ce Prince fit d'assez mauvaise grâce ce qu'on souhaitait de lui.

La Sainte-Croix amenait au Japon trois nouveaux ouvriers, ce qui réjouit fort le P. de Torrez; il écrivit sur-le-champ au P. Balthazar d'Acosta, un des trois, de rester dans le Firando avec Fernandez, et au P. Froez d'aller avec Louis Alméïda au secours du P. Viléla, qui travaillait à Méaco au-dessus de ses forces. Almeïda fut retenu à Sacai par une maladie, et ensuite rappelé dans le Ximo; le P. Froez continua sa route par Ozaca; ce n'était pas son chemin, et je ne sais ce qui l'obligea à se détourner de la sorte; mais il n'y eut sorte d'accidens fâcheux qui ne lui arrivassent dans ce voyage, ni de danger qu'il ne courût avant que de se rendre à Méaco. Sans doute que Dieu, qui le destinait à de grandes choses, l'y voulut disposer par ces

traverses, qu'on a toujours regardées dans les hommes apostoliques, comme des assurances infaillibles de grands succès.

Tout prévenu qu'était ce missionnaire, que la religion avait fait à Méaco de fort grands progrès, il trouva que la renommée ne lui en avait pas encore assez appris. Mioxindono, que l'Empereur venait de faire Roi d'Imory, et Daxandono, à qui Sa Majesté avait donné la principauté de Nara, s'étaient ouvertement déclarés protecteurs des Chrétiens. Naytondono, Roi de Tamba, jeune Prince estimé à la cour impériale, venait de recevoir le baptême. Et depuis l'arrivée du P. Froez, le cubo-sama voulut bien que les missionnaires le saluassent au commencement de l'année avec tous les grands de l'empire. C'est une cérémonie qui a quelque chose de bien auguste, de la manière qu'elle se pratique au Japon. L'Empereur, sur un trône fort élevé et infiniment spacieux, où l'or massif est aussi peu épargné que le marbre l'est dans nos plus superbes palais, voit devant lui, d'un coup d'œil, prosternés contre terre tous ses grands, vassaux, Rois, Princes, tonos et grands-officiers de la couronne : les uns plus près de sa personne, les autres plus éloignés, chacun selon son rang, un petit geste, baisser son éventail : car les hommes en portent tous au Japon ; baisser, dis-je, son éventail en regardant quelqu'un, est une grande faveur. Le Monarque ne

laisse pas, quand la cérémonie est achevée, de s'entretenir familièrement avec ceux qui sont entrés dans ses plus intimes confidences. Les deux missionnaires furent cette année de ce nombre, et l'on vit avec surprise deux pauvres religieux, très-simplement vêtus, honorés de la conversation du Prince à la vue d'un assez grand nombre de têtes couronnées, sur lesquelles il daignait à peine jeter quelques regards. Mais ce qui acheva de mettre tout le monde dans l'étonnement, c'est que l'Empereur leur fit prendre du thé. Ce jour fut pour l'église du Japon le plus beau qui eût encore paru, et aucun nuage ne semblait en devoir sitôt troubler la sérénité; mais tant de belles espérances s'évanouirent en un instant, et la chrétienté de Méaco, sauvée de tant de danger, et cultivée avec tant de soin, se trouva presque ensevelie sous les ruines de l'état, par la plus étrange révolution qui se lise dans l'histoire.

VII. Mioxindono étant parvenu au plus haut point de gloire et de grandeur où un sujet puisse jamais espérer de monter : son mérite, sa réputation, ses victoires, le faisaient regarder de l'Empereur, dont il était la créature, comme l'ornement de sa cour et le soutien de son trône. Mais Mioxindono était né le plus ambitieux des hommes, et rarement a-t-on vu un ambitieux assez reconnaissant pour ne pas sacrifier son devoir à sa passion. La couronne royale ne put

contenter un Prince qui se trouvait trop près du trône impérial pour n'y pas aspirer ; la main libérale qui l'avait comblé de tant de bienfaits, et s'était presque épuisée en sa faveur, portait encore le premier sceptre du Japon, et l'ingrat ne pouvait le lui arracher que par un parricide. Il s'y résolut. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour se mettre en état d'exécuter son dessein, parce qu'il avait toutes les troupes à sa discrétion ; mais comme il savait bien que Daxandono, s'il demeurait fidèle à son Prince, pouvait rendre au moins douteux le succès de sa trahison, il lui en fit confidence, et l'engagea dans son parti par espérance de partager l'empire avec lui. Assuré de ce côté-là, il assembla toutes les troupes autour de la ville, et avertit tous ceux qui lui étaient attachés au dedans de se tenir prêts.

Tant de mesures ne pouvaient être prises avec bien du secret, et il fallait du moins les couvrir d'un prétexte. Le Roi d'Imory fit courir le bruit que c'était pour une fête qu'il voulait donner à l'Empereur. En effet, quelques jours après il entra dans la capitale avec un nombreux cortége, alla droit au palais, remercia le Prince de quelque nouvelle faveur qu'il en avait reçue, et l'invita à un souper qu'il lui faisait préparer hors les murs de la ville. Un tel remercîment et une telle invitation donnèrent à penser au cubo-sama. Il ne lui parut pas dans l'ordre

qu'un sujet vint à la tête d'une armée lui donner un repas. Quelques avis secrets, qu'il reçut en même temps, changèrent ses soupçons en une juste défiance ; il crut que le plus sûr était de sortir de Méaco, et dès la nuit suivante, il partit accompagné de quelques Seigneurs, sans rien dire de son dessein, pas même à ceux à qui il confiait sa personne. Après avoir fait environ une demi lieue, il leur découvrit la cause de sa sortie ; mais ils lui représentèrent si vivement la honte d'une fuite si précipitée, et le zèle qu'avaient tous ses sujets pour sa conservation, qu'ils l'obligèrent à rentrer dans son palais.

On n'a pu savoir si ces courtisans n'avaient point été gagnés par les conjurés, mais il est certain que Mioxindono fut instruit, dès la pointe du jour, de tout ce qui s'était passé. Alors jugeant bien qu'il fallait se hâter, il donna avis à Daxandono de ce qu'il venait d'apprendre, et tous deux, sans perdre de temps, s'approchèrent de la ville avec toutes leurs troupes, et en allèrent eux-mêmes placer l'élite à toutes les avenues du palais. Cela ne se put faire sans que le bruit en vînt aux oreilles de l'Empereur, qui envoya son beau-père reconnaître ce qui se passait. Dès que ce seigneur parut sur le pont, les deux chefs de la révolte s'approchèrent de lui, lui mirent en main un billet, et lui dirent avec assez de hauteur de le porter au cubo-sama. Il l'ouvrit, en voyant qu'on y demandait sa tête et

celle de l'Impératrice, sa fille, il entra dans une colère qui ne se peut exprimer; il éclata en reproche les plus amers, mit le billet en pièces, rentra chez l'Empereur, lui déclara que tout était perdu, et pour montrer qu'il en était convaincu, il se fendit le ventre, et tomba mort aux pieds de Sa Majesté. Il y a lieu de croire que le grand crédit de ce seigneur, l'élévation de sa famille, et peut-être l'abus vrai ou imaginaire qu'on lui reprochait qu'il faisait de sa faveur, avaient causé, dans cette cour, des haines et des brouilleries qui furent en partie l'occasion de cette révolte.

Quoiqu'il en soit, tandis qu'on délibérait dans le palais sur ce qu'il y avait à faire, les rebelles y mirent le feu, et il fallut songer à se sauver. L'Empereur, à la tête de deux cents de ses gardes, entreprit de se faire un passage, et d'abord il renversa tout ce qui se trouva devant lui; mais enfin, après avoir long-temps combattu, il se trouva seul au milieu des siens, qui, en mourant, lui avaient fait un rempart de leurs corps, et ayant en tête une armée ennemie qui croissait à chaque instant. Il résistait encore, lorsqu'il reçut un coup de demi-pique dans le ventre: il fut ensuite blessé d'une flèche, à la tête, et de deux coups de sabre qui lui coupèrent le visage. Enfin, nageant dans son sang, il tomba mort sur les corps de ses fidèles serviteurs. Un page de quatorze ans se fit admirer après

la mort de l'Empereur ; comme il combattait en désespéré, les rebelles, charmés de sa bravoure, voulurent le prendre vif. Il s'aperçut bientôt qu'on ne cherchait qu'à le lasser, il crût qu'il y aurait pour lui de l'infamie à survivre à son maître, il s'approche aussitôt des chefs, comme pour leur parler, leur reproche leur ingratitude, se fend le ventre, et s'en va expirer sur le corps de l'Empereur.

Pendant ce carnage, une partie des conjurés étaient entrés dans le palais, et tout ce que le feu avait épargné, fut passé par le fil de l'épée ; on chercha avec empressement l'Impératrice, qui s'était sauvée hors la ville, dans une maison de bonses. Enfin, au bout de quelques jours elle fut découverte, et l'on envoya des soldats qui lui tranchèrent la tête. Il ne restait plus de cette déplorable famille, qu'un frère du cubo-sama : sa jeunesse et sa profession de bonse le firent apparemment oublier ou mépriser ; et l'on se contenta de le mettre en lieu sûr.

VIII. Mais la fureur des rebelles ne s'en tint pas à l'extinction de la famille impériale, tout ce qui avait fait paraître de l'attachement au Souverain fut mis à mort, ou chassé de la ville. Les missionnaires furent du nombre de ces derniers, et dans la douleur d'abandonner leurs néophytes, en un temps où leur présence était si nécessaire, ce ne leur fut pas une légère consolation de voir qu'ils n'avaient perdu que par

leur fidélité envers le Prince, les bonnes grâces des traîtres, jusque-là leurs protecteurs, mais dont la faveur n'eût pu continuer, sans les rendre criminels aux yeux du public. Le P. Froez et Laurent se retirèrent à Sacai, et le P. Viléla partit pour le Bungo, où le Roi faisait toujours paraître, pour la propagation de la foi, un zèle qu'on ne pouvait se lasser d'admirer dans un Prince idolâtre. Comme assez souvent on lui marquait sur cela de l'étonnement, et que les bonses ne cessaient point de mettre tout en usage pour lui faire changer de sentimens et de conduite : « que voulez-vous, répondit-il, cette Religion » attire sur moi la bénédiction du Ciel. Mes » coffres se remplissent, et mon domaine s'étend » à vue d'œil, depuis que je protège les docteurs » de cette nouvelle loi. »

Après la prise de Vocoxiura, par le bâtard d'Omura, le P. de Torrez était rentré dans les états de ce Prince, et s'était arrêté dans l'île de Tacaxi, où il eut la consolation de baptiser plusieurs idolâtres ; mais cette joie fut bien tempérée par la douleur qu'il eut de perdre un des meilleurs ouvriers de cette chrétienté. Depuis la révolution du Naugato, et la bataille d'Amanguchi, Edouard de Sylva cultivait une fort belle église qu'il avait fondée dans ces cantons du royaume de Bungo, assez éloignés de la capitale. Son zèle croissant avec ses succès, et n'ayant personne qui en pût modérer l'ardeur,

il en fut la victime : l'excès de ses travaux lui fit contracter une langueur qui le consuma peu à peu, et on ne le sut malade que lorsqu'il fut à l'extrémité. Alméïda courut aussitôt à son secours, mais c'était un fruit mûr pour le ciel. Le saint jeune homme était mourant, lorsqu'Alméïda arriva ; il lui demanda en grâce de le mener à Tacaxi, afin qu'il eût la consolation d'expirer entre les bras du P. de Torrez : on ne put résister à une demande si juste, et le missionnaire, muni des sacremens de l'Église, alla recevoir, dans le ciel, la récompense de ses vertus.

IX. Cependant, Mioxindono et Daxandono voyant peu de disposition dans la capitale de l'empire à les reconnaître pour Souverains, firent courir le bruit qu'ils n'avaient jamais eu dessein d'usurper la souveraine puissance, mais de délivrer les peuples de la tyrannique domination de quelques gens qui gouvernaient sous le nom de l'Empereur. Que n'ayant pu sauver ce Prince, ils étaient résolus de mettre sur le trône le bonse Cavadono Voyacata, son frère, dont l'humeur douce et bienfaisante faisait espérer un règne plus heureux. Quoiqu'ils pussent dire, ils ne persuadèrent personne, pas même le jeune Prince, qui se voyant leur prisonnier, ne songea qu'à s'échapper. Il y réussit enfin, et les rebelles furent étrangement surpris d'apprendre qu'il était dans la forteresse de Doca. Elle appartenait à Vatadono, frère aîné de Ta-

cayama : c'était le seigneur du Japon le plus brave, le plus fidèle à son Prince, et dont il suffit de dire, pour faire un éloge accompli, que se trouvant le chef d'une maison puissante, et qui était en possession de ne produire que des héros, ne manquant d'aucune des qualités qui font réussir dans les plus difficiles entreprises, et se voyant entre les mains l'héritier de la couronne, il aima mieux se faire le subalterne d'un autre plus puissant que lui, que de risquer son Souverain, en hasardant de le rétablir avec ses seules forces. Il pensa donc à lui procurer une protection qui fut capable de contre-balancer la puissance des assassins du feu Empereur, et il fit un choix digne de lui, en s'arrêtant au Roi de Boary.

Nobunanga, Roi de Boary, et de Mino, était un de ces génies supérieurs et un de ces hommes qu'un mérite éminent et universel distingue d'abord des autres, et met au-dessus des éloges. Ce qui paraissait le plus en lui, c'était une grandeur d'ame, une vivacité et une pénétration d'esprit, une intrépidité qui ne sauraient aller plus loin, et qui, jointes à la science de toutes les parties de la guerre, qu'il possédait parfaitement, à son adresse à découvrir les plus secrètes pensées de ceux qui l'approchaient, sans se laisser jamais pénétrer, et à son caractère droit et sincère, en ont fait le héros du Japon, et, sans contredit, le plus grand Prince

qui ait régné en Orient dans le seizième siècle. Sa taille était des plus avantageuses, mais un peu trop mince; sa complexion fut toujours très-délicate, toutefois il sut si bien la ménager, que jamais il ne succomba sous les fatigues de la guerre. On lui reproche d'avoir été trop défiant, et que cette défiance le porta jusqu'à tuer de sa main son propre frère en trahison; mais où trouvera-t-on, hors du christianisme, un mérite qui ne soit obscurci par aucun vice?

Nous ne savons pas le détail des conquêtes que ce Prince avait faites jusqu'au temps de la révolution dont je parle, et dans laquelle il eut tant de part. Il est certain qu'alors, quoiqu'il ne fût âgé que de trente-sept ans, il passait pour le Général du Japon le plus consommé dans l'art militaire, et que ses États qu'il avait fort étendus, et qui étaient situés au centre de l'empire, le rendaient le plus puissant Roi de ces îles. Tel fut le Prince que Vatadono opposa au Roi d'Imory, et au Prince de Nata. Au premier bruit qui se répandit que Nobunanga armait pour mettre Cavadono sur le trône de l'empire, et que Vatadono servirait sous lui, tant de gens se rangèrent auprès de l'un et de l'autre, qu'au bout de quelques jours, ils se trouvèrent avec une armée de quinze mille hommes. Vatadono eut ordre de le mener sur-le-champ dans le royaume d'Izumi, où les ennemis étaient avec un corps de douze mille hommes,

et le Roi de Boary alla lever des troupes dans ses États, et faire monter à cheval tous ses vassaux.

X. Vatadono usa de diligence, et se posta avantageusement dans une grande plaine à la vue de Sacai, où les rebelles s'avancèrent promptement pour le combattre, avant que son armée fût grossie des secours qu'il attendait de toutes parts. Une petite suspension d'armes qu'il y eut quelques jours avant la bataille, donna lieu à un spectacle qui causa de l'étonnement, et fut d'une grande édification. Il y avait dans les deux armées grand nombre de Chrétiens, qui se faisaient moins remarquer par les croix qu'ils portaient sur eux et dans leurs drapeaux, que par l'innocence et la sainteté de leurs mœurs. Le P. Froez les ayant fait avertir que la fête de Noël approchait, et qu'ils pouvaient profiter de la trève pour la célébrer tous ensemble, on les vit entrer aussitôt dans la ville, et se traiter avec tant de cordialité, qu'on ne distinguait plus de quel parti ils étaient. Après s'être rassasié du pain qui fait les forts, chacun se retira dans son quartier, bien résolu de combattre jusqu'à la mort pour la sûreté du Souverain ; car tous se flattaient également d'être armés pour les intérêts du Monarque.

Enfin le combat se donna, et fut très-sanglant; mais Vatadono, après avoir soutenu deux charges très-vigoureuses du Roi d'Imory, le rompit, passa

au fil de l'épée tout ce qui lui fit résistance, et ne pardonna qu'à ceux qui prirent parti dans ses troupes. Nabunanga apprit cette victoire, lorqu'il était en marche pour joindre Vatadono avec cinquante mille hommes. Cette nouvelle le fit changer de dessein, il tourna du côté de la capitale, et y mena Cavadono. Tout plia sous une si grande puissance, et la Tense reconnut son légitime seigneur, qui prit le nom de cubosama. J'ai dit que la Tense comprenait cinq royaumes qui faisaient le domaine impérial.

Nobunanga étant arrivé à Méaco, et voyant le palais ruiné, logea l'Empereur dans la plus belle maison de bonses qu'il y eût dans la ville, et distribua son armée dans les autres. Ce Prince était fort persuadé de la fausseté de sa religion, et regardait comme des fables tout ce qu'on débitait des dieux du Japon; ainsi il ne faut pas s'étonner qu'il y eut si peu de déférence pour leurs ministres. Peut-être aussi savait-il que les bonses Foquéxus avait fort congratulé Daxandono qui était de leur secte, d'avoir fait périr son Souverain. Quoiqu'il en soit ces prêtres idolâtres eurent beau représenter et se plaindre, ils ne gaguèrent rien; mais ils n'étaient encore qu'au commencement de leur malheur. Le Roi de Boary voulut bâtir un nouveau palais, l'emplacement du premier ne lui parut pas assez grand, il y avait proche de là quelques maisons de bonses, il les fit abattre; et la manière haute dont cela

fut exécuté, fit concevoir à tout le monde que désormais les représentations seraient inutiles.

A voir comment ce Prince présidait à la bâtisse de ce palais, le cimeterre à la main, couvert en guise de cuirasse d'une peau de tigre, et cinquante mille hommes sous les armes, on eut dit qu'il fortifiait un camp, ou qu'il assurait sa domination dans une ville prise d'assaut. Ce qui étonnait, c'est que dans un si grand nombre de gens de guerre, on n'entendait parler d'aucun désordre; la sévérité et l'œil vigilant du Général retenait tout le monde dans le devoir, et l'on était persuadé que la moindre faute ne demeurerait pas impunie, sur-tout depuis qu'un soldat ayant levé le voile d'une femme pour la regarder au visage, le Roi, qui l'aperçut, courut à lui, et d'un revers de sabre lui coupa la tête.

Cependant l'ouvrage n'avançait point assez vite, parce que les pierres ne se trouvaient pas aisément : le Roi que ce retardement incommodait, donna ordre qu'on lui apportât toutes les statues des dieux qui se trouvaient à Méaco, et aux environs, et comme on lui eut représenté que la dépense des charrois pour le transport de tout cela irait fort loin, il fit traîner la corde au cou ces fameuses divinités, que l'on regardait, depuis tant de siècles, comme les protectrices de l'empire. Ce spectacle toutefois ne fut pas ce qui alarma davantage les bonses; ils eussent volontiers passé à Nobunanga, le traitement qu'il faisait à leurs

dieux, s'il eut voulu les épargner eux-mêmes; mais le palais de l'Empereur étant bâti, il en fallait un pour son libérateur, et le Roi de Boary, qui ne voulait point perdre de temps, fit enlever la menuiserie et les lambris des plus beaux temples, et des plus riches monastères de la ville, pour les placer dans son palais.

XI. Sur ces entrefaites, Vatadono qui venait de poursuivre les rebelles, dont il avait purgé toutes les provinces voisines, arriva à la cour, où il fut reçu comme le méritaient des services si importans. Le premier usage qu'il voulut faire de sa faveur et de son crédit, fut d'employer l'un et l'autre au rétablissement des missionnaires. Son frère Tacayama les lui avait fait connaître à Sacai, et avait été touché de leurs discours, jusqu'à prendre la résolution d'embrasser le Christianisme. Il exposa donc à l'Empereur et au Roi de Boary, de quelle manière on avait chassé les prêtres européens, pour avoir été fidèle au feu l'Empereur : Qu'il n'avait pas tenu aux bonses Foquéxus, qu'on ne les eût mis à mort, et qu'ils auraient été sacrifiés à la rage de ces séditieux, si Daxandono n'avait appréhendé que tous les Chrétiens qui étaient à son service, et auxquels il avait su déguiser ses mauvais desseins, sous le spécieux prétexte du bien public, ne l'abandonnassent. Une représentation si juste faite à deux Princes, par un homme à qui ils devaient, en partie, l'un sa gloire et l'au-

tre sa couronne, ne pouvait manquer d'être favorablement écoutée. Le rappel des missionnaires fut signé. Vatadono le fit savoir au P. Froez, et lui envoya même son frère pour l'amener à Méaco. Dès que le père fut arrivé, Vatadono le conduisit à l'audience des deux Princes, qui le reçurent avec beaucoup de distinction, lui accordèrent la permission de s'établir dans la ville, exemption de tous droits et impôts, liberté entière de prêcher partout, et à tant de faveurs fut ajoutée une défense à quiconque, sous de très-grièves peines, de les molester, ou d'empêcher qu'on n'allât les entendre.

Le Roi de Boary n'avait pas attendu à rendre justice aux missionnaires, que Vatadono les lui eût recommandés, il les connaissait par lui-même et les estimait. Dans la première audience qu'il donna au P. Froez, quelqu'un s'étant avisé de dire assez haut que ces étrangers étaient la cause de tous les malheurs de l'empire, non-seulement le Prince prit leur défense, mais il parla d'un ton, qui ôta pour long-temps à ceux qui l'entendirent, l'envie de les décrier en sa présence. La seconde visite que le père rendit au Roi eut encore des suites plus avantageuses; ce Prince qui savait que toutes les persécutions qu'on suscitait aux Chrétiens et aux missionnaires, venaient des bonses, se déchaîna fort contre ces faux prêtres. Cette disposition du Roi donna au père le courage de lui faire une proposition qui le sur-

prit : « Que Votre Majesté, dit le missionnaire,
» fasse assembler tout ce qu'il y a dans l'em-
» pire de bonses et de docteurs en réputation,
» je m'offre à disputer contre tous, à cette con-
» dition, que si je suis vaincu, je serai chassé
» du Japon; mais que si je démontre la faus-
» seté de toutes les sectes qui composent la re-
» ligion japonnaise, Votre Majesté m'accordera,
» et à tous les Chrétiens, sa protection royale. »

Nobunanga admira la résolution du missionnaire; mais il lui dit que les bonses n'accepteraient jamais ce défi, qu'ils se battaient beaucoup mieux de la main que de la langue : Qu'il voulait néanmoins avoir un jour le plaisir de ces disputes, quand il aurait un peu plus de loisir. Quelque temps après, le père alla souhaiter un heureux voyage au Roi qui partait pour ses états : il trouva ce Prince avec un bonse, nommé Nichioxines, qui sollicitait fortement l'exil des missionnaires. Nichioxines avait été député vers le Roi par le Dairy pour quelques affaires, et par la beauté de son esprit il était devenu son favori, et même en quelque façon un de ses ministres. Dans un besoin il eut pu être son Général d'armée; car la guerre était ce qu'il entendait le mieux. Il avait tellement compté sur son crédit pour abolir la Religion chrétienne, que soit qu'il se fût vanté qu'il ferait chasser les pères, ou que les bonses ne doutant point qu'il n'en vînt à bout, l'eussent publié par avan-

ce, le Roi de Boary était encore à Méaco, que le bruit du bannissement des docteurs étrangers commençait à s'y répandre.

Quoiqu'il en soit Nobunanga n'eut pas plustôt aperçu le P. Froez, qu'il lui demanda pourquoi les bonses le haïssaient si fort? « Seigneur, » répondit le père, c'est que nous découvrons » au peuple les erreurs de leur doctrine, et la » corruption de leurs mœurs. » Quelques autres questions que fit le Roi engagèrent insensiblement une manière de conférence. Après quelques propositions qui ne firent pas grande difficulté, le bonse au lieu de répondre aux instances qu'on lui fit, jura et s'emporta d'abord, puis avança mille extravagances, d'où il conclut que sa religion était la véritable. Son discours choqua l'assemblée; mais la conclusion fit rire, ce qui acheva de déconcerter le docteur. Laurent, qui accompagnait le P. Froez, lui demanda, pour renouer la dispute, qui était l'auteur de la vie; il répondit brusquement qu'il n'en savait rien. Ensuite Nobunanga fit lui-même au missionnaire quelques questions sur la récompense des bons et la punition des méchans; tandis que Laurent répondait, le bonse éclata en des risées, qui lui attirèrent également le mépris et l'indignation de l'assemblée. Enfin, comme il entendait le P. Froez qui parlait de l'immortalité de l'ame, il se leva, courut au bout de la chambre, prit un sabre qui y était attaché, et s'approchant de

Laurent : « Je vais éprouver tout-à-l'heure, » dit-il au P. Froez, si tu dis vrai. Quand j'au- » rai tranché la tête à ton compagnon, nous » verrons si son ame survivra à son corps. » Vatadona et un officier, qui fut depuis le célèbre taïco-sama, arrêtèrent ce furieux, et lui saisirent son sabre : alors le Roi choqué du peu de respect de ce prêtre insolent, le chassa de sa présence. Ce Prince continua encore quelque temps de s'entretenir avec les deux religieux sur les grands principes du Christianisme ; il fut très-satisfait de tout ce que lui dit le P. Froez de la spiritualité et de l'incorruptibilité de nos ames, de la nature de nos pensées, et de la vaste étendue de nos désirs. « Cette doctrine me » paraît très-bonne, dit le Roi; mais quand j'op- » pose votre conduite à celle des bonses, cela fait » encore sur eux plus d'effet que tout le reste. »

Le père qui se voyait écouté avec attention, ajouta quelques considérations qui furent bien au goût de Nobunanga. Il fit remarquer que si tout l'homme périssait avec le corps, nous serions de pire condition que les bêtes, puisque nous ressentons des maux que les bêtes ne ressentent point, et que nous ne jouissons jamais, comme elles font, d'un plaisir pur et tranquille. Il dit encore que nous avons au-dedans de nous-mêmes un désir de la félicité éternelle, qui, bien approfondi, nous est une démonstration que nous y sommes destinés. De là il commençait à

remonter à l'existence de Dieu, lorsqu'on vint parler au Roi de quelques affaires. Ce Prince fit aux deux religieux beaucoup de caresses, et les renvoya fort contens.

XII. A peine le Roi était parti de Méaco, que Nichioxines obtint du Dairy des lettres de proscription contre les missionnaires. Vatadono s'en plaignit à l'Empereur, qui trouva fort mauvais que le Dairy eut sous ses yeux fait ce coup d'autorité, et lui fit dire que les étrangers étaient sous sa protection, et que désormais personne ne s'avisât de les inquiéter. Nichioxines n'ayant pu réussir par cette voie là, demanda au Dairy permission de tuer le père Froez, et fit courir le bruit qu'il l'avait obtenue. Vatadono, qui venait d'être fait Vice-Roi de Méaco, ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il envoya signifier à tous ceux du quartier où demeurait le père, qu'ils lui répondraient de ce qui arriverait à ce missionnaire.

L'année suivante, Nichioxines revint en grâces auprès du Roi de Boary, et presque dans le même temps, Vatadono fut obligé d'aller dans ses terres. Le bonse crut pouvoir se servir de sa nouvelle faveur, et profiter de l'absence de son rival, pour obtenir du cubo-sama ce qu'il avait tant à cœur. Vatadono qui en fut averti, voulut voir s'il ne gagnerait rien par ses honnêtetés, et il écrivit au bonse une lettre très-civile. Le favori y fit réponse avec d'autant plus de hauteur, qu'il s'imagina qu'on le craignait.

Le Vice-Roi en fut irrité, et jura qu'il ne mourrait point content qu'il n'eût tué cet orgueilleux prêtre. Cependant il conseilla au P. Froez d'aller trouver Nobunanga pour lui demander sa protection, et il le recommanda à Xibatadono, un des lieutenans-généraux du Roi de Boary.

Le père sans différer se mit en chemin; dès qu'il fut arrivé à Mino où était le Roi, il fut présenté par Xibatadono, et reçu du Prince avec un accueil qu'il n'eut jamais osé se promettre. Le Roi commença par lui donner sa parole, qu'il ne permettrait jamais qu'on lui fît aucun tort. Ensuite il le conduisit lui-même avec son compagnon dans tous ses appartemens, et leur fit servir la collation. Enfin il leur donna des lettres de recommandation pour le Dairy et le cubcsama, et leur ajouta qu'ils ne craignissent point tant ses deux puissances, que rien ne se ferait sans sa participation. Le jour suivant, les deux religieux allèrent prendre congé de Sa Majesté, qui les retint tout le jour, leur donna mille nouvelles marques de distinction, et prenant du thé avec eux, fit présenter la première tasse au P. Froez.

Le bruit d'une telle réception faite à des étrangers par un Roi devant qui tout tremblait, jusqu'aux Empereurs, alarma, mais ne découragea point les bonses. Nichioxines s'avisa pour perdre les missionnaires d'un stratagème qui lui réussit d'abord; il forma une accusation contre Vatadono, la concerta si bien, sut faire entrer dans

son intrigue tant de personnes, en apparence désintéressées, chargea son ennemi de tant de crimes, que Nobunanga ne put s'empêcher d'y ajouter foi, priva le Vice-Roi de toutes ses charges, et lui fit défense de paraître devant lui. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les fidèles, qui se trouvèrent par-là sans protecteurs dans une cour, où leur plus mortel ennemi n'avait plus de concurrent. Mais Dieu fit bien voir en cette rencontre qu'il tient le cœur des Rois entre ses mains, et que tous les efforts des hommes son inutiles contre lui. Jamais Nichioxines ne put changer l'esprit de Nobunanga, ni celui de l'Empereur, à l'égard des Chrétiens. Vatadono de son côté n'aidait pas peu à consoler les fidèles de son malheur, par la manière héroïque dont il se soutenait; il cessa de poursuivre son ennemi, dès qu'il ne put le faire, sans qu'il y parût de la vengeance, et il disait à ceux qui le plaignaient, qu'il mettait au nombre de ses plus heureux jours, celui auquel il avait perdu sa fortune pour la cause du vrai Dieu. Enfin le Ciel se laissa toucher aux prières qu'on faisait pour que son innocence fût reconnue. Nobunanga ne put oublier un homme à qui il avait tant d'obligations. Un jour qu'en présence du Roi on déplorait le sort de Vatadono, ce Prince témoigna qu'il le verrait volontiers. Vatadono en fut averti; il vint à la cour, et le Roi ne l'eut pas plus tôt vu humilié à ses pieds, que les larmes lui coulèrent

des yeux. Vatadono profita de ces heureuses dispositions du Prince pour se justifier; il persuada, ses charges lui furent rendues, et ses revenus augmentés : Quant à l'imposteur, il n'avait pas porté si loin la peine de sa calomnie, ayant été chassé de la cour pour des causes que je ne trouve nulle part. La nouvelle faveur du Vice-Roi lui fit embrasser avec encore plus d'ardeur les intérêts de la Religion. On aurait de la peine à imaginer ce que la piété lui faisait tous les jours entreprendre pour l'établissement du christianisme, qu'il était résolu d'embrasser au plus tôt. Sa charité était aussi tendre que son zèle était actif; il entrait dans les besoins de tous les particuliers, et il n'y avait aucun fidèle, qui ne le regardât avec justice comme son père. Il est assez difficile de dire ce qui empêchait ce seigneur de recevoir le baptême; car il est certain, que depuis long-temps, il était catéchumène. Sa longue disgrâce lui avait donné le loisir, et les moyens de se faire instruire. Il pratiquait des vertus qui auraient fait honneur aux Chrétiens les plus parfaits, et la manière dont il se déclarait, en toute occasion pour le christianisme, montre assez que ce n'était pas la politique, ni aucune raison d'état qui le retenait; quoiqu'il en soit, il ne se démentit jamais, et il fut jusqu'à la fin le protecteur des missionnaires, et l'appui de la Religion, non-seulement dans ses états, mais à la cour de l'Empereur et à celle du Roi de Boary.

SOMMAIRE

DU

LIVRE QUATRIÈME.

I. *Mort de Jean Fernandez, et son éloge. Sa vocation à la compagnie de Jésus éprouvée d'une manière extraordinaire ; l'idée que saint François Xavier avait de sa sainteté. Les services qu'il a rendus à l'église du Japon.* II. *Sainteté des Chrétiens du Firando. Zèle du Prince Antoine. La cour de Firando peu favorable à la Religion ; on y chagrine en toute occasion le Prince Antoine. Impiété du Prince de Firando, et de quelques courtisans. Mort du Prince Antoine.* III. *Le Roi de Gotto demande des missionnaires. On lui envoie Louis Alméïda. Progrès de la foi dans le Gotto. Le Roi de Gotto redevable d'une victoire à un soldat chrétien. Baptême du Prince de Gotto.* IV. *Action de vigueur du Prince d'Omura. Empressement des fidèles d'Omura pour entendre la parole de Dieu. Leur attachement pour les missionnaires. Le père Viléla prêche l'Évangile dans Nangazaqui. Origine de cette ville. Baptême de la Princesse d'Omura.* V. *Mort du père de Tor-*

rez. Son éloge. L'attachement que les fidèles du Japon avaient pour lui. L'estime où il était parmi les infidèles. Ses vertus, ses travaux, ses obsèques. VI. *Le seigneur de Xequi apostat et persécuteur. L'île d'Amacusa reçoit l'Évangile. Le tono est baptisé. Ferveur de ce Prince. Son fils et sa belle-fille sont baptisés : il ne laisse en mourant aucun idolâtre dans ses terres.* VII. *Ferveur du Prince de Gotto. Les bonses se soulèvent. Résolution du P. Valégnan. Le Prince Louis de Gotto monte sur le trône. Sa piété et son humilité.* VIII. *Nobunanga et Vatadono sont inopinément attaqués par le Roi d'Imory et le Prince de Nara. Bravoure de Vatadono. Il se dispose à recevoir le baptême. Mort funeste de ce seigneur. Victoire de Nobunanga. Massacre des bonses de Frénoxama. Etat florissant du christianisme sous la protection de Nobunanga. Le P. Cabral est bien reçu de l'Empereur et du Roi de Boary.* IX. *L'Empereur se brouille avec le Roi de Boary. Pernicieux conseils donnés à l'Empereur. Modération de Nobunanga. L'Empereur lui déclare la guerre. Nobunanga se met en campagne, et dissipe deux grandes armées par le seul bruit de sa marche. Nobunanga devant Méaco. Nobunanga Empereur.* X. *Omura pris et pillé. Le Prince d'Omura met toute sa confiance en Dieu. Il remporte une victoire complète. Les anges combattent visiblement pour lui. Suite de sa victoire. Il entreprend la conversion de tous ses sujets. L'ennemi de notre*

salut obligé de contribuer à la conversion des infidèles. La ville de Cory, après bien des résistances, se soumet à l'Évangile. XI. *Zèle et piété de Darie Tacayama, père d'Ucondono et frère de Vatadono. Le supérieur des missions visite les églises destituées de pasteurs.* XII. *Particularités fort curieuses d'une académie d'aveugles savans. Zèle efficace de l'un de ces aveugles. Les bonses ne pouvant tenir contre lui dans la dispute, évoquent les démons, et sont eux-mêmes maltraités par ces esprits malins. Sainte mort du P. Gaspard Coëglio.*

LIVRE QUATRIÈME.

I. Tandis que la capitale de l'empire était dans les mouvemens que j'ai rapportés dans le livre précédent, le Christianisme faisait de grands progrès dans les royaumes du midi. Jean Fernandez était mort à Firando d'une langueur que lui avait causée l'excès de ses travaux; mais cette mort, bien loin d'alarmer les fidèles, étaient pour eux un nouveau motif de travailler à leur sanctification dans la pensée qu'ils avaient un protecteur dans le ciel. Effectivement il serait difficile de trouver un caractère de sainteté plus héroïque et mieux marqué que celui qu'on découvrit jusqu'à la fin dans ce missionnaire. Il était de Cordoue, capitale de l'Andalousie; il s'était établi à Lisbonne où il faisait un fort gros commerce de soie. Un exercice de pénitence que des congréganistes pratiquaient à certains jours chez les Jésuites dans une chapelle secrète, et dont il fut une fois témoin par hasard, lui inspira un si grand désir de se donner à Dieu, et de renoncer à tout ce qui doit périr, que sur-le-champ il alla trouver le provincial des Jésuites, et lui demanda instamment d'être admis en leur compagnie.

Le P. Simon Rodriguez, un des dix premiers compagnons de saint Ignace, gouvernait alors les Jésuites de Portugal. Il fut surpris de voir un riche négociant qui, à l'âge de vingt-deux ans, s'offrait à passer le reste de ses jours dans les offices domestiques; car Fernandez ne pouvait se destiner qu'à cela, n'ayant point d'études. Aussi plus une telle proposition avait de quoi étonner, et plus le provincial jugea qu'il devait éprouver son prosélyte, avant que de le recevoir; il exigea de lui une chose qui passera pour une extravagance dans l'esprit de ceux qui se règlent sur les maximes de la prudence du siècle; mais ceux qui savent découvrir la haute sagesse que renferme la sainte folie de la croix, en jugeront autrement, et ne s'étonneront pas qu'un homme qui avait guéri un lépreux en le faisant coucher avec lui, se soit un peu écarté de la conduite ordinaire, pour en suivre une que plusieurs exemples assez semblables des Saints ont suffisamment autorisée. Le P. Rodriguez dit donc à Fernandez que pour avoir une assurance de sa vocation, il souhaitait qu'il se montrât dans la ville, monté sur un âne, et le visage tourné du côté de la queue de l'animal. Fernandez, tout couvert de soie qu'il était, s'en va sans balancer chercher un âne, monte dessus, comme on le lui avait marqué, traverse Lisbonne d'un bout à l'autre en cet équipage, et retourne avec un air triomphant, à la maison des Jésuites où

le provincial ne fit aucune difficulté de l'admettre au nombre de ses inférieurs.

On ne devait attendre que de grandes choses d'un si beau commencement ; on ne se trompa point. Fernandez, fidèle à la grâce, après avoir creusé des fondemens si profonds, éleva si haut, et en si peu de temps, l'édifice de sa perfection, qu'étant parti pour les Indes après neuf mois de noviciat, saint François Xavier, qui n'avait pas de la sainteté une idée commune, fut frappé de celle qui réluisait en ce jeune religieux. Le Saint s'aperçut encore avec étonnement, après avoir un peu pratiqué Fernandez, que, quoiqu'il fût sans lettres, le Saint-Esprit lui en avait déjà plus appris dans l'oraison, que l'on n'en apprend en bien des années dans les écoles : et lui trouvant avec cela un bon sens rare, et beaucoup de facilité pour les langues, il le destina d'abord à la mission du Japon, et lui confia en partie le soin des trois Japonnais dont nous avons parlé au commencement de cette histoire. Cela donna lieu à Fernandez de s'instruire de la langue japonnaise : il l'entendait fort raisonnablement, lorsqu'il partit des Indes, et il ne fut pas long-temps au Japon sans la parler avec facilité et une élégance où parviennent peu des naturels même du pays, de sorte qu'on l'allait entendre par curiosité.

J'ai dit ailleurs la part que cet excellent ouvrier eut aux miracles, et aux grandes conver-

sions que l'Apôtre de l'Orient fit dans le Japon. Ce Saint avait, pour son compagnon, une estime qui allait jusqu'à la vénération; et à son retour aux Indes, il ne fit point de difficulté de dire au P. Gaspard Barzée : « Mon cher père, » soyez convaincu qu'il vous reste encore bien » du chemin à faire pour atteindre Jean Fer- » nandez. » Il parlait toutefois à un homme, qui, après avoir rempli les principales contrées des Indes de l'odeur de ses vertus, et de l'éclat de ses miracles, passait parmi les infidèles pour un dieu, et chez les Mahométans d'Ormuz, pour Jean-Baptiste ressuscité.

Fernandez travailla quelque temps dans les royaumes de Naugato, de Bungo, de Firando, et dans la principauté d'Omura avec des succès qui firent dire au P. de Torrez, que si le Japon était redevable au P. Xavier d'avoir reçu la foi, il avait obligation à Fernandez de ne l'avoir pas perdue après le départ du Saint. Enfin, quelques années avant sa mort, il fut renvoyé dans le Firando, où le Roi étant toujours peu favorable au christianisme, il fallait un homme comme lui, pour encourager les fidèles, et gagner les idolâtres autant par l'éminence de sa sainteté, que par la sublimité de ses lumières. Il y fut secondé en tout par le Prince Antoine, et ils vinrent à bout d'exterminer entièrement l'idolâtrie des îles de Tacuxima, et d'Iquizeuqui.

II. Les Chrétiens instruits, animés et fortifiés

par deux hommes d'un zèle aussi admirable, et qui n'avaient appris ce qu'ils enseignaient qu'à l'école du Saint-Esprit, devinrent en peu de temps autant de Saints. Les Portugais qui avaient fait le voyage du Japon, ne parlaient que de la ferveur de ces néophytes, dans tous les lieux où ils passaient; et il y en eut un qui, étant à Firando, écrivit qu'à la vue des fidèles Firandais, il lui semblait qu'il n'était pas lui-même Chrétien, qu'à voir ces néophytes en oraison, on les prendrait pour les contemplatifs les plus unis à Dieu, qu'il n'y avait point, dans l'Église, de religieux qu'ils ne surpassassent en jeûnes et en austérités. En un mot, que tout ce qu'il pouvait dire de ce royaume, et sur tout des îles de Tacuxima et d'Iquizeuqui, c'est que le Saint-Esprit paraissait en avoir pris possession.

Au reste, si l'église de Firando se distinguait par sa ferveur, elle mérita d'être la première persécutée, et l'on peut même dire qu'elle commença de l'être dès sa naissance, et qu'elle le fut sans interruption jusqu'à la fin. Nous l'avons vue illustrée d'un glorieux martyre, lorsqu'à peine le troupeau commençait à se former. Les bonses qui se sentaient appuyés, faisaient à ces fidèles tout le mal qu'ils pouvaient. Sur-tout depuis que Fernandez eut convaincu, dans une célèbre dispute, et converti un fameux docteur, qui ne fut pas plus tôt baptisé, qu'il renversa et brisa toutes les idoles d'un temple dont il avait

la garde, y dressa une croix, et en fit un lieu de dévotion. D'un autre côté, le fils aîné du Roi, et quelques-uns des principaux seigneurs de la cour, qui entraient dans les sentimens du Souverain, et qui n'avaient pas les mêmes intérêts que lui à les cacher, se déclaraient en toutes rencontres ouvertement contre le Christianisme. Tout cela tenait continuellement les Chrétiens dans l'attente d'une persécution déclarée, et l'espérance du martyre leur en avait fait naître un désir très-ardent.

On faisait tomber autant que l'on pouvait sur le Prince Antoine, les effets du chagrin que l'on avait conçu contre les fidèles. Ce Prince était, par sa naissance, son crédit, son mérite, ses richesses et ses emplois, le plus puissant particulier du royaume; il avait toujours commandé les troupes, qui lui étaient extrêmement attachées, et l'on n'osait l'inquiéter directement sur sa religion; mais on ne manquait aucune occasion de lui faire de la peine. Il s'en présenta une alors, dont on profita avec plaisir; la conformité d'inclinations, et un même zèle pour la propagation de la foi, avait établi entre ce Prince et Sumitanda, une amitié très-étroite, qui ne recevait aucune atteinte des guerres fréquentes que se faisaient le Roi de Firando et le Prince d'Omura; mais qui n'empêchait pas aussi le Général firandais de faire son devoir dans l'occasion. On en était bien persuadé à la cour de Fi-

rando, et jamais on n'avait fait un crime au Prince Antoine de ses liaisons avec Sumitanda; enfin on se lassa de lui rendre justice et peut-être de chercher inutilement de quoi le rendre criminel. Le Roi de Firando apprit qu'un Portugais, accompagné de quatre Japonnais, sujets du Prince d'Omura, était venu saluer le Général de la part de ce Prince, et lui avait rendu des lettres; il entra tout-à-coup dans une fort grande colère, cria que le Prince Antoine était un traître, et sur-le-champ donna ordre qu'on fît mourir les quatre Chrétiens d'Omura. Le Prince fit paraître, en cette rencontre, une modération qui surprit; mais on n'admira pas moins la joie que les quatre Chrétiens firent paraître, lorsqu'on leur signifia cet injuste arrêt; car comme ils savaient bien que la haine du Roi contre la religion qu'ils professaient, était le véritable motif de cette cruauté qu'on exerçait sur eux dans un temps de paix, ils remercièrent Dieu de la grâce qu'il leur faisait de mourir martyrs.

Quelque temps après, il arriva encore une chose qui fit bien connaître jusqu'où allait la fureur des infidèles de Firando contre notre sainte loi, et combien ils étaient autorisés. Les Chrétiens de ce royaume avaient envoyé un vaisseau aux Indes, pour acheter tout ce qui était nécessaire à la décoration d'une église. Les idolâtres en furent avertis, et détachèrent plusieurs petits bâtimens qui enlevèrent le navire à son

retour. Parmi les ornemens dont il était chargé, il se trouva un tableau qui représentait la Mère de Dieu, montant au ciel : on le porta à un seigneur de la cour, nommé Catondono, l'ennemi le plus irréconciliable et le plus emporté qu'eût la religion dans le royaume. Catondono n'eut pas plus tôt cette image entre les mains, qu'il la montra au Prince héritier, et tous deux la traitèrent avec une impiété qu'on ne pourrait rapporter sans frémir. Ils firent plus, car après avoir indignement défiguré le visage de la Vierge, ils exposèrent le tableau dans une salle du palais, à la risée des infidèles. Les missionnaires se plaignirent au Roi de cette insulte qu'on faisait à leur religion; ce Prince les amusa quelque temps par l'espérance d'une satisfaction; mais comme il n'exécutait rien, le P. d'Acosta qui gouvernait alors cette église, crut qu'il fallait prendre le Roi par son faible. Il engagea tous les Portugais qui arrivaient incessamment à Firando, de passer au port de Vocoxiura. Déjà plusieurs en avaient pris la route, lorsque le Roi de Firando, enragé de voir que son ennemi allait profiter d'un commerce dont il serait lui-même privé, arme secrètement tout ce qu'il y avait de bâtimens dans ses ports, fait avertir ses vassaux, et envoie Catondono attaquer les Portugais jusque dans la rade de Vocoxiura. Ceux-ci, quoique surpris, assez mal armés en guerre, et en bien plus petit nombre que leurs enne-

mis, reçurent Catondono avec tant de résolution, qu'après lui avoir tué bien du monde et même plusieurs de ses meilleurs officiers, ils l'obligèrent à se retirer fort en désordre.

Depuis ce temps-là il n'est plus parlé du Prince Antoine, ni du Prince son frère, qui fut toujours l'imitateur de ses vertus. Je ne doute point que les lettres qui nous auraient instruits du reste de leurs actions, n'aient été perdues; car il n'y a guère d'apparence qu'on ait négligé de nous apprendre tout ce qui pouvait regarder des Princes, auxquels toute la chrétienté du Japon avait de si essentielles obligations. Je trouve seulement que le Prince Antoine mourut en mil cinq cent quatre-vingt-deux, aussi saintement qu'il avait vécu, et qu'il fut jusqu'à la fin la gloire et le soutien de cette église. Nous le verrons ailleurs revivre dans ses enfans et dans le reste de la famille, qui se montra tout entière digne d'avoir eu un tel chef.

III. Cependant la foi était entrée dans le Gotto, j'ai dit que ce royaume est à une des extrémités du Ximo, et fait un état séparé qui n'est point compris dans la division générale que l'on fait du Japon. Ce sont de petites îles assez stériles et assez sauvages, excepté celle où est la capitale du royaume. Cette ville, que les uns nomment Oquiquoa, et les autres Ocica, est fort jolie, et a un très-beau port. Les habitans du Gotto sont superstitieux à l'excès, chez eux

les astres règlent tout; ils ont, comme avaient les anciens Romains, leurs augures, dont l'unique emploi est d'observer et de prédire les jours heureux et malheureux. En mil cinq cent soixante-cinq, le Gotto était gouverné par un Prince, que sa douceur faisait extrêmement aimer de ses sujets; il eut la curiosité de savoir ce que c'était que le Christianisme, et il fit prier le P. d'Acosta, qui demeurait à Firando, de lui adresser quelqu'un qui pût l'instruire de ce qu'il souhaitait. Le missionnaire envoya la lettre du Roi au P. de Torrez, qui faisait sa résidence à Cochinotzu. Par bonheur, Louis Alméïda, qu'une maladie avait retenu à Sacai lorsqu'il était en chemin pour Méaco, comme je l'ai dit ailleurs, et que le supérieur avait rappelé dans le Ximo, venait d'arriver à Cochinotzu. Il eut ordre de se rendre incessamment auprès du Roi de Gotto, il ne perdit point de temps, s'embarqua pour les îles de Gotto, et alla aborder à Ocica. Le Roi le reçut parfaitement bien, et l'engagea à faire, en présence de toute la cour, des conférences qui contentèrent tout le monde.

Le missionnaire étiat sur le point de recueillir le fruit de ses instructions, lorsque le Roi, qui de sa vie n'avait été malade, fut tout-à-coup saisi d'une grosse fièvre et d'une violente oppression de poitrine. Les bonses ne manquèrent pas de publier aussitôt que les dieux punissaient ce Prince d'avoir introduit dans ses états une reli-

gion étrangère; ils persuadèrent aisément un peuple accoutumé à ne reconnaître aucune cause naturelle des événemens fâcheux, et la foi était peut-être pour jamais bannie de cet état, si les bonses n'eussent pas entrepris de guérir le Roi. On ne peut dire les extravagances et les sortiléges qu'ils employèrent pour obtenir de leurs dieux la guérison du Prince; mais le mal ayant empiré considérablement après toutes leurs folles superstitions, on permit enfin à Almeïda de donner des remèdes au malade; ils furent efficaces, et l'effet en fut même si prompt, qu'en quatre jours le Roi fut parfaitement guéri. Alors ce Prince, plus persuadé que jamais de la fausseté de sa religion, obligea son médecin à reprendre ses conférences; à peine quelques jours s'étaient écoulés, que de nouveaux accidens causèrent à Alméïda de nouvelles craintes. Un jour que toute la cour était allée l'entendre, le feu prit à une maison de la ville, et poussé par un fort grand vent, réduisit en cendres une bonne partie d'Ocica. Au même temps le Roi se sentit attaqué d'une douleur très-violente, causée par une tumeur qui lui parut tout-à-coup à un doigt de la main. Almeïda guérit encore le Roi, mais il eut de la peine à ôter de l'esprit du peuple, que sa religion était la cause de tous ces malheurs. Le Roi, qui avait l'esprit ferme et solide, ne laissa pas de protéger toujours le missionnaire, dont Dieu bénit encore les travaux, par un fort

grand nombre de conversions; il gagna à Jésus-Christ la plus considérable partie d'une petite ville nommée Ocura, qui n'est qu'à une lieue et demie d'Ocica : le seigneur du lieu, trois frères qu'il avait, et sa mère, donnèrent l'exemple à leurs vassaux, et Almeïda eut la consolation d'y voir en peu de temps une église bâtie au vrai Dieu.

Une guerre qui survint alors au Roi de Gotto, fit concevoir à ce Prince que rien au monde n'était capable d'obliger des fidèles à faire quoi que ce soit contre la loi du Dieu qu'ils adoraient. La coutume était dans ce royaume, qu'avant de marcher en campagne, les principaux officiers s'assemblaient dans le palais pour y prêter au Roi un nouveau serment de fidélité. Entr'autres superstitions, dont cette cérémonie était accompagnée, il fallait boire d'un vin qui avait été auparavant consacré et offert aux dieux du pays. Tous ceux qui avaient dans l'armée quelque commandement s'étant rendus chez le Roi au jour marqué, le gouverneur d'Ocica, qui était Chrétien, fut un peu embarrassé de ce qu'il avait à faire. Après y avoir bien pensé, il crut que pour mettre sa conscience en sûreté, il suffirait de protester en buvant le vin, qu'il le buvait comme un vin ordinaire, qu'il n'y reconnaissait aucune vertu. Effectivement, lorsqu'on lui présenta la coupe, il fit sa protestation, et il commençait à boire, lorsqu'un autre Chrétien des

plus braves et des plus considérables de l'armée, par sa naissance et ses emplois, lui cria qu'il se donnât bien de garde de commettre une telle infidélité. Puis s'approchant du Roi avec une respectueuse assurance : « Seigneur, lui dit-il, » vous reconnaîtrez bientôt que vous n'avez point » de plus fidèles sujets que les Chrétiens. Tant » qu'il restera une goutte de sang dans nos veines, » nous ne quitterons point le combat. Mais voulez- » vous que le serment que vous exigez ici de » nous soit inviolable ? Souffrez que nous jurions » par le seul Dieu vivant que nous adorons, et » qui a créé ce vaste univers. »

Le Roi, qui connaissait cet officier et qui était prévenu en faveur de sa religion, consentit à tout, et il ne tarda pas à être convaincu qu'il ne devait désormais compter sur personne plus que sur les Chrétiens. Les troupes s'assemblèrent, on marcha à l'ennemi, lequel ayant fait la moitié du chemin, on en vint bientôt à une bataille. Comme on commençait à se mêler, un jeune néophyte, qui se nommait Xyste, aperçut le Général ennemi dont la valeur et la bonne conduite inspiraient à ses soldats beaucoup de confiance et de résolution ; il courut à lui et l'attaqua avec tant de bonheur et de bravoure, qu'après un assez long combat, qui tint les deux armées comme en suspens, il le prit au défaut de son armure, et le renversa à ses pieds. La mort du chef étonna toutes ses troupes, et la victoire du

Roi de Gotto fut complète; ce Prince fit ressentir à tous les Chrétiens combien l'action de Xyste l'avait persuadé du zèle qu'ils avaient tous pour son service, et ce surcroît de faveur augmenta considérablement le nombre des fidèles.

Deux ans après le Gotto se trouvant sans missionnaire, parce qu'Almeïda avait été contraint d'en sortir pour sa santé, le Prince héritier, qui songeait à embrasser le Christianisme, fit prier le P. de Torrez de lui envoyer un prédicateur. Le supérieur lui envoya le P. Démonté, qui trouva le jeune Prince fort instruit; il lui dit qu'avant que de recevoir le baptême, il serait bon qu'il eût le consentement du Roi son père, et le Prince le demanda avec beaucoup d'empressement. Le Roi ne s'opposait point absolument à la demande de son fils; mais il temporisait, voulant voir comment cette conversion serait reçue de ses sujets. Le Prince se lassa d'attendre, et voulut recevoir le baptême. Le missionnaire ne crut pas devoir résister à la volonté du Prince, il le baptisa en secret, et lui donna le nom de Louis. Le Roi s'aperçut bientôt que son fils était Chrétien, et ne le trouva pas mauvais. Cette conversion mit le Christianisme en grand crédit dans ce royaume, et la foi y fit en peu de temps des progrès fort considérables.

IV. La principauté d'Omura s'ouvrait aussi toujours de plus en plus à l'Évangile, par le zèle et la fermeté de Sumitanda; il est vrai que

parmi ses sujets, il y en avait qui n'étaient attentifs qu'à profiter des occasions qui se présenteraient de le faire périr avec tous les Chrétiens, et tout autre que lui aurait succombé aux efforts qu'on fit plusieurs fois pour le perdre. Mais les vertus chrétiennes n'avaient rien ôté à ce Prince des vertus guerrières et politiques. Il n'y avait point au Japon de Souverain qui gouvernât plus absolument que lui, et pour la bravoure peu en approchaient. Les relations de mil cinq cent soixante-cinq rapportent un fait qui montre avec quelle vigueur il agissait dans les occasions les plus périlleuses. Il apprit un jour qu'une troupe de mutins s'étaient emparés d'un château assez proche de la capitale, et qui la commandait même en quelque sorte; aussitôt il fait assembler ses troupes, et s'en va lui-même investir ce fort. Sur le soir il choisit dans toute son armée trente braves, tous Chrétiens, leur demanda s'ils sont prêts à le suivre quelque part qu'il les mène, et tous lui ayant répondu que rien ne les arrêtera dès qu'ils l'auront à leur tête; il donne ordre à toutes les troupes de charger à la pointe du jour ceux qui venaient incessamment pour secourir les révoltés. Pour lui, dès qu'il vit la nuit tout-à-fait obscure, il se mit à grimper avec ses trente chevaliers par divers sentiers fort secrets jusqu'au sommet de la montagne, sur laquelle la forteresse était bâtie. Les séditieux, qui n'avaient point prévu cette

ruse, ne faisaient point la garde avec assez de précaution, et il fut aisé à Sumitanda de se glisser dans le fort avec tous ses gens; il occupa donc sans peine toutes les avenues, saisit les postes les plus importans, et dans le moment que son armée donna sur les troupes auxiliaires, il chargea lui-même les rebelles si brusquement, qu'avant qu'ils se fussent reconnus, ils furent tous passés au fil de l'épée, ou jetés par les fenêtres sur ceux qui venaient les secourir.

Après cette action, la chrétienté d'Omura alla toujours croissant en nombre et en ferveur. Pour faire connaître la vertu de ses fidèles, la soif qu'ils avaient de la parole de Dieu, et le tendre attachement qu'ils témoignaient pour leurs pasteurs, je rapporterai une lettre du P. Alexandre Valégan qui arriva en mil cinq cent soixante-huit à un port de la dépendance du Prince d'Omura : « Nous n'avions pas encore mouillé » l'ancre, dit-il, lorsqu'un nombre infini de » chaloupes remplies de Chrétiens environnèrent » notre vaisseau : toutes ces chaloupes avaient » une flamme ou une espèce de pavillon, où » l'on voyait briller le signe adorable de notre » rédemption. Nous entrâmes ainsi comme en » triomphe dans le port, parmi les acclama- » tions des fidèles. A la descente du navire, je » fus assailli d'une si prodigieuse affluence de » peuple, qu'il semblait que personne n'était » resté dans les villes. Les uns me baisaient la

» soutane, d'autres les mains, d'autres les pieds.
» Enfin ils me portèrent plutôt qu'ils ne me con-
» duisirent à la chapelle. Ce qui me charmait
» davantage, c'était de voir des troupes fort
» nombreuses de petits enfans, les garçons sé-
» parés des filles, tous marchant devant nous
» en un bel ordre, avec une modestie angéli-
» que, et chantant le *Te Deum.*

» A peine eus-je fait quelque chemin, qu'on
» vint me complimenter de la part du Prince,
» et quelques momens après j'aperçus le P. de
» Torrez qui venait au-devant de moi avec Louis
» Alméïda et Michel Vaz; ils étaient précédés
» et suivis d'autres troupes d'enfans, qui chan-
» taient à deux chœurs le cantique *Benedictus,*
» avec des hymnes et des psaumes. J'arrivai à
» la chapelle tout hors de moi, et je remer-
» ciai Dieu de m'avoir rendu témoin d'une fer-
» veur que je n'avais pu croire sur ce qu'on
» m'en avait dit en Italie. Aussi faut-il l'avoir
» vu pour y ajouter foi, et si j'entreprenais de
» faire le détail de tout ce qui se passa tous les
» jours à nos yeux, je ne trouverais personne
» qui me crût sincère. La fête se termina par
» un repas fort semblable à ceux des anciens
» anachorètes, où l'esprit était bien plus rassa-
» sié par les saints discours qu'on tint pendant
» la table, et les bénédictions qu'on y donna
» au Seigneur, que le corps par les mets qu'on
» y présenta. Les Portugais y furent invités, et

» l'on n'y servit que du riz fort noir, et quel-
» ques poissons salés. Mais la joie intérieure dont
» nous étions pénétrés, nous aurait fait trouver
» délicieuse une nourriture encore plus insipide. »

Ce fut cette même année que la Religion s'établit à Nangazaqui. Cette ville, que les Japonnais nomment aujourd'hui Tchang-Ki, est située dans la pointe de terre de Ximo qui avance le plus vers la Chine, dont elle n'est éloignée que de soixante lieues. Lorsque la foi entra dans le pays d'Omura, Nangazaqui était moins qu'un village; sa situation, la bonté du mouillage, la proximité de Macao et de la Chine, y attirèrent les Portugais, quelques-uns s'y établirent, les Japonnais en firent de même : par-là Nangazaqui devint une des plus grandes villes et la plus commerçante du Japon. Il fut un temps qu'on y compta jusqu'à soixante mille ames; mais dès-lors elle avait été démembrée de la principauté d'Omura, et était devenue ville impériale. Aujourd'hui, qu'il n'est permis à aucun étranger de s'y établir, on n'y compte pas plus de huit mille ames. Elle ne fut jamais fermée de murailles, une chaîne de collines, qui l'environnent, lui fait une enceinte naturelle, et une belle rivière, qui se jette dans la mer à une lieue de là, forme son port.

Ce fut le P. Viléla, qui le premier prêcha la foi dans Nangazaqui; il y fit tant de conversions, qu'en peu de temps la ville parut toute chré-

tienne. Le Prince d'Omura voulut être témoin d'un succès si prompt; il vint à Nangazaqui, et y trouva le P. François Cabral, sur qui le P. de Torrez s'était tout récemment déchargé du soin de la mission; il le mena avec lui à Omura, et le nouveau supérieur eut la consolation de commencer l'exercice de sa charge par le Baptême de la Princesse Camisama, de tous ses enfans, et de cent personnes au moins des plus distinguées de la cour. Dès le même jour le père donna la bénédiction nuptiale au Prince et à la Princesse; il renvoya ensuite aux Indes le P. Viléla, que l'excès de ses travaux avait mis entièrement hors de combat, et qui mourut peu de temps après fort saintement à Malaca, et il partit pour visiter les églises qui n'avaient point de missionnaires.

V. A peine s'était-il mis en chemin, qu'il apprit la mort du P. Côme de Torrez arrivée dans l'île de Xéqui, le deuxième d'octobre mil cinq cent soixante-dix; il le fit aussitôt savoir au Prince d'Omura, qui en fut extraordinairement touché; car Sumitanda honorait ce saint homme comme son père. Le P. de Torrez fut universellement regretté, et chaque église donna à l'envi des marques publiques de sa douleur. Aussi était-il le plus aimable des hommes, sa douceur et sa complaisance lui avaient fait autant d'amis qu'il avait connu de personnes, même parmi les infidèles. Bien des gens qui ne l'avaient jamais vu,

mais qui sur ce que la renommée en publiait, se sentaient de l'inclination pour lui, le prévenaient par lettres, et entretenaient avec lui un commerce réglé. On assure même que dans l'université de Bandoue, d'où il avait toujours été éloigné au moins de deux cents lieues, il y avait plusieurs bonses et plusieurs savans qui cultivaient soigneusement son amitié. Lorsqu'il était obligé de se transporter d'un lieu à un autre, il lui fallait nécessairement partir la nuit, pour éviter d'être arrêté. Tous ceux qu'il baptisait voulaient porter son nom; il avait un tel ascendant sur l'esprit de tous les fidèles, non-seulement des églises qu'il avait cultivées par lui-même, mais encore de toutes les autres, que la moindre marque de sa volonté suffisait pour les faire passer par où il souhaitait.

Il n'était pas moins en vénération parmi les idolâtres que parmi les Chrétiens, les uns et les autres étaient également charmés de son zèle infatigable, et surpris de son extrême austérité. L'amour qu'il avait des souffrances lui faisait souvent dire qu'Amanguchi avait été un paradis pour lui parce qu'il n'y avait jamais été un moment sans souffrir. Il ne savait ce que c'était que de s'épargner, lorsqu'il s'agissait du salut des ames ou du soulagement de ses inférieurs : alors rien ne l'arrêtait, ni la longueur, ni la difficulté des chemins, ni les dangers auxquels il lui fallait s'exposer dans un pays où il savait par plus

d'une expérience qu'on cherchait de tous côtés les moyens de le perdre. Cette attention au besoin de ses frères, était d'autant plus admirable en ce saint homme, qu'il ne s'accordait rien à lui-même, et qu'étant un peu attrabilaire, il eût été extrêmement dur, si la grâce n'eût adouci en lui le naturel. Mais Dieu, qui se communique aux ames à mesure de la violence qu'elles se font, avait récompensé son serviteur d'un don de larmes très-particulier, et d'une contemplation fort élevée. Enfin, pour comprendre en deux mots l'éloge du second fondateur de l'église du Japon, jamais homme ne pratiqua plus à la lettre ce précepte que Jésus-Christ donne à ses Apôtres, de se faire petit comme des enfans. Dès qu'il entra en religion, il sembla avoir oublié les grandes qualités qui l'avaient si fort distingué dans le siècle : fervent disciple, humble religieux, zélé missionnaire, vigilant supérieur, ouvrier infatigable, il avait soixante-quatorze ans, et pouvait à peine se soutenir, qu'il fondait encore des églises, et il mourut en travaillant.

VI. Les peuples qui pendant sa vie l'avaient regardé comme un Saint, furent bien confirmés dans cette opinion à la vue de son visage, qui parut après sa mort d'une beauté extraordinaire, et qui semblait rendre un témoignage assuré de la félicité, dont son ame jouissait. Ses obsèques furent célébrées avec ces acclamations

des fidèles qui, dans les premiers siècles de l'Église, canonisaient les Saints. Les PP. Balthazar Lopez, Alexandre Valégnan et Gaspard Viléla s'y trouvèrent, et le dernier qui attendait de jour en jour l'occasion de s'embarquer, fit l'éloge du défunt. Enfin, il n'y eut pas un Chrétien qui ne voulait avoir quelque chose qui eut été à son usage. L'île de Xéqui où le P. de Torrez finit sa course, était presque toute convertie. Le tono même était du nombre des fidèles, mais comme il n'avait reçu le baptême que pour attirer les Portugais dans son port, il abandonna bientôt par légèreté, ce que l'intérêt lui avait fait embrasser; il commença même à persécuter ses sujets chrétiens, lesquels, plus constans que lui, préférèrent la mort et l'exil aux avantages qu'il leur proposa pour les rendre complices de son infidélité. Cette persécution, qui donna à l'Église plusieurs martyrs, n'eut point de suite, et nous ne sommes pas fort instruits de ces circonstances.

L'île d'Amacusa, voisine de Xéqui, fut plus heureuse; il y avait deux ans que Louis Almeïda y avait baptisé plusieurs personnes de marque; les bonses songèrent d'abord à arrêter ce progrès, et soulevèrent la populace contre le tono. Mais le Roi de Bungo, de qui le seigneur d'Amacusa était alors vassal, apprenant ce qui se passait, envoya des ordres si précis, que le tono, qui de son côté avait beaucoup d'inclination pour

la loi chrétienne, se trouva en état de mettre à la raison les factieux, à la tête desquels étaient deux de ses frères : il fut ensuite des premiers à recevoir le baptême avec son fils; il en avait cependant coûté au gouverneur d'Amacusa, nommé Léon, son gouvernement. Ce gentilhomme était le premier de ce petit état, qui s'était fait baptiser, et avant que le Roi de Bungo se fût mêlé de pacifier les troubles dont j'ai parlé, le tono avait été contraint de sacrifier aux bonses et à ses frères ce fervent Chrétien, qui était son favori; il l'avait exilé, et je ne trouve point que, même après sa conversion, il l'ait rappelé.

Quoiqu'il en soit, ce Prince qui avait pris au baptême le nom de Michel, eut bientôt une occasion de signaler la pureté de sa foi, et il ne la laissa point échapper. Alméïda, que les besoins des autres églises obligeaient à faire souvent des courses, avait confié le soin du troupeau, qu'il venait d'assembler dans cette île, à un néophyte qui lui avait paru fort propre à cet emploi. Mais à peine fut-il hors du pays, que le catéchiste s'avisa de dogmatiser, et de prêcher une doctrine à sa mode; il commençait déjà à séduire les plus simples, et il y avait lieu d'appréhender que ce schisme n'eût de fâcheuses suites; mais le tono seconda si bien le missionnaire, qui accourut au secours de son église, dès qu'il sut ce qui s'y passait, que la tranquillité et l'unité y furent parfaitement rétablies.

Le Prince Michel avait une belle-fille qui passait pour le plus bel esprit, et la plus profonde théologienne du Japon ; il n'y avait point de bonse qui se crut déshonoré en la consultant, et tous avouaient qu'elle résolvait leurs doutes, et éclaircissait leurs difficultés avec une facilité qui les charmait. La conversion d'une si rare Princesse n'était pas une conquête aisée ; le Prince son beau-père ne laissa point de l'entreprendre : la Princesse résista pendant plusieurs années ; enfin elle se rendit, fut nommée Grâce au baptême, et répara par sa ferveur le temps qu'elle avait perdu par sa résistance aux inspirations du Ciel. Elle mourut en mil cinq cent quatre-vingt-deux, presqu'en même temps que son beau-père, qui eut en mourant la consolation de ne laisser aucun idolâtre dans ses terres. Sur la fin de sa vie il ne soupirait plus qu'après la céleste patrie, où il alla enfin dans sa soixante-unième année, recevoir la récompense de son zèle. Le Prince Jean, son fils, lui succéda, et ne fut pas moins l'héritier de ses vertus que de ses états.

XII. D'un autre côté le Prince de Gotto travaillait en apôtre à l'établissement du Christianisme. Le P. Alexandre Valégnan, qui avait été envoyé pour le seconder, avait déjà baptisé la Princesse son épouse, et presque toutes les dames de sa suite. Il s'attendait à pousser plus loin ses conquêtes spirituelles, lorsque les bonses osèrent bien inviter avec menaces le jeune Prince

à changer de religion. Comme ils le trouvèrent inflexible, ils s'adressèrent au Roi, qui, craignant quelque trouble, voulut engager son fils à dissimuler pour un temps sa foi; il n'y réussit pas, et il en parut choqué. Il publia des édits contre les Chrétiens; mais il rencontra par tout la même fermeté. Il se résolut à faire un coup d'éclat, et l'on vit toutes les apparences d'une sanglante persécution; alors le Prince Louis déclara qu'avant de toucher à aucun Chrétien, il faudrait qu'on vînt à lui, et que si l'on faisait des martyrs, il serait le premier. Le Roi était embarrassé, il aimait son fils, il estimait les Chrétiens; les bonses fortifiés de la protection de ses frères parlaient fort haut : quelque parti qu'il prît, il ne voyait que des malheurs.

Enfin le P. Valégnan l'alla trouver, et lui dit qu'il savait un moyen de le tirer de peine, et de contenter tout le monde. « Ce moyen, seigneur, ajouta-t-il, c'est d'abandonner ma tête aux ennemis du vrai Dieu. Les bonses seraient satisfaits, votre royaume recouvrera sa première tranquillité, vous vous épargnerez bien des violences, et moi qui aurai l'honneur de verser mon sang pour le Dieu que j'annonce, je prétends bien gagner à cela plus que personne. » Le Roi avait l'ame grande, une générosité poussée si loin le charma; il s'éleva au-dessus de ses craintes, parla en maître, rappela son fils qui s'était retiré du palais, rassura les

Chrétiens; et les ennemis de la foi, persuadés qu'ils ne gagneraient rien par la voie qu'ils avaient prise, attendirent en paix une occasion plus favorable.

Elle ne vint pas aussitôt qu'ils l'espéraient, le Roi mourut, le Prince Louis monta sur le trône, et le Christianisme, devenu la religion du Souverain, prit aisément le dessus. Le P. Valegnan qui, peu de temps après, fut envoyé à Rome, ne se lassait point de parler des vertus héroïques qu'il avait vu pratiquer à ce religieux Prince; ce qui le charmait davantage, et ce qui dans un Roi du Japon doit être compté pour beaucoup, c'est qu'on ne peut jamais engager le Roi de Gotto à souffrir la moindre distinction dans les églises. « Où le Créateur habite d'une manière sensible, disait-il, il ne » doit point y avoir d'inégalité entre les créa- » tures. Je sais qu'il est de l'ordre établi de » Dieu même, que la subordination soit gardée » parmi les hommes; mais il me paraît qu'on » doit excepter les temples, lorsqu'il s'agit des » égards que cette subordination exige. Enfin, » partout ailleurs je suis Roi, et je sais fort bien » me faire rendre ce qu'on me doit, mais de- » vant Jésus-Christ je ne suis que Chrétien, et » tous mes sujets sont mes frères et mes égaux. » Le Roi de Gotto n'était pas le premier qui se comporta de la sorte, le Prince d'Omura avait le premier donné cet exemple aux grands du

Japon, et jamais on ne put l'engager à accepter une place distinguée, lorsqu'il assistait au service divin.

VIII. Cependant Mioxindono et Daxandono qui n'avaient point paru depuis la journée de Sacai, firent sourdement de nouvelles levées, et cherchèrent l'occasion de surprendre Nobunanga ; ils crurent enfin l'avoir trouvée un jour que le Prince était sorti de Méaco fort peu accompagné pour se rendre à Mino, où il faisait son séjour le plus ordinaire. Après avoir observé sa marche, ils jetèrent des troupes dans tous les endroits couverts qui se trouvaient sur son passage, lui coupèrent la retraite de toutes parts, et tombèrent sur lui à l'improviste. Comme ils ne doutaient point du succès de leur entreprise, ils firent leur attaque avec peu d'ordre ; mais ils ne tardèrent pas à reconnaître que si Nobunanga pouvait être surpris, il ne pouvait être vaincu. Vatadono accompagnait le Roi; l'un et l'autre sans s'étonner du nombre de leurs ennemis, firent paraître une admirable présence d'esprit, mirent avec une promptitude incroyable leur escorte en bataille, et reçurent les rebelles de si bonne grâce, qu'à peine la victoire balança. Le Roi avait la droite, et de son côté tout plia. Vatadono trouva plus de résistance à la gauche; mais elle ne servit qu'à rehausser sa gloire ; il fit des actions de valeur, qu'on aurait peine à croire, et Nobunanga lui donnant son sabre au sortir du combat, déclara que le

succès de cette journée lui était uniquement dû. Aussi était-il tout couvert de blessures, ce qui l'obligea de se faire transporter dans la forteresse de Tacaçuqui dont il était Seigneur.

Ses blessures pour être grandes, et en grand nombre, ne se trouvèrent cependant pas dangereuses : Mais comme rien ne le rappelait à la cour, il résolut de profiter du loisir que lui donna sa convalescence, pour mettre ordre à ses affaires domestiques, et plus encore pour assurer son salut éternel. Il fit avertir le P. Froez de son dessein, et le pria de venir pour achever de l'instruire de nos saints mystères, et pour le disposer à recevoir le Baptême. Le missionnaire partit dès qu'il eut reçu la lettre du Vice-Roi, et il s'attendait à le baptiser au premier jour, lorsque, par un des coups du Ciel, qu'il faut adorer, sans en vouloir approfondir la cause, Vatadono fut enlevé de ce monde d'une manière bien tragique.

Le Seigneur d'Iquenda, voisin de Vatadono, lui avait donné de justes sujets de défiance, quelques-uns mêmes assurèrent qu'il avait fait des courses sur lui. Quoiqu'il en soit, Vatadono pour prévenir ou pour arrêter l'effet des mauvais desseins du tono, avait fait bâtir sur la frontière deux forts, où il tenait toujours de bonnes garnisons. Le Seigneur d'Iquenda prit cette précaution pour une insulte, fit secrètement ses préparatifs, et se persuadant avoir trouvé

une occasion favorable de surprendre son ennemi, il alla mettre le siége devant le plus avancé des deux forts. Le brave Tacayama, qui y commandait, se défendit vigoureusement, et tua bien du monde aux assiégeans, à la fin cependant il fit avertir son frère, qu'à moins d'un prompt secours il serait obligé de se rendre. Vatadono y courut sur-le-champ avec le peu de soldats qu'il trouva sous sa main, et donna ses ordres pour qu'on fît monter à cheval ses vassaux. Le tono le sachant en marche si mal accompagné, va au-devant de lui, met une partie de ses troupes en embuscade dans un fond, et avec le reste se saisit d'un poste fort avantageux. Le Vice-Roi méprisa trop un ennemi, dont il ne connaissait point toutes les forces, jusque-là que dans l'impatience d'en venir aux mains; il laissa son fils derrière avec les troupes qui l'avaient joint dans sa route, et prit les devans avec deux cents hommes seulement. Il n'eut pas plus tôt engagé l'action, que ceux des ennemis qui étaient cachés, se montrant tout à coup, il se trouva pris de tous côtés; il fit dans cette occasion tout ce qu'on pouvait attendre de lui; mais enfin las de tuer, percé de coups, perdant tout son sang et réduit à lui seul, il tomba sur des monceaux d'ennemis, sur lesquels il avait par avance vengé sa mort.

La surprise et la douleur où fut toute l'église de Japon à cette nouvelle ne se peut exprimer;

l'irréparable perte que faisaient les fidèles, et le danger où ils se trouvaient, n'ayant plus d'appui contre tant de persécuteurs, ne fut pas ce qui fit couler les premières larmes; on ne pleura d'abord que cet illustre défunt, le zèle, l'amour, la piété, la reconnaissance empêchèrent qu'on ne songeât aux suites que pourrait avoir un si triste événement. Le P. Froez sur-tout, était inconsolable de ce que le Vice-Roi n'avait pas reçu le Baptême; il se persuada toutefois, que Dieu qui connaissait la sincérité du cœur de ce fervent prosélyte, lui aurait fait miséricorde, et n'aurait pas laissé sans récompense tant de vertus et tant de services rendus à la Religion : et il entra d'autant plus aisément dans les sentimens d'un grand docteur de l'Église, à l'occasion d'une mort assez semblable d'un Empereur catéchumène, qu'il trouvait dans Vatadono tout ce qui rassurait saint Ambroise dans Valentinien II. Mais la Providence divine parut admirable en ce que privant l'église du Japon de son plus ferme appui, il la délivra de ses plus dangereux ennemis, par le massacre des bonses de Frenozama. Voici quelle en fut l'occasion.

Le Roi d'Imory et le Prince de Nara apprenant que Nobunanga, après sa victoire, retournait à Méaco encore plus mal escorté qu'il n'en était parti, et sur-tout que Vatadono s'était retiré dans ses terres, ramassèrent les débris de leur armée, et prirent, en cotoyant toujours le

Roi de Boary, le chemin de la capitale. Ils espéraient de trouver bientôt le moyen d'avoir leur revanche; mais Nobunanga, que le danger qu'il venait de courir avait rendu plus vigilant, découvrit leur dessein par ses espions, et résolut de les surprendre eux-mêmes : et pour le faire plus sûrement, il se mit à marcher lentement, et en apparence avec cette sécurité que donne la victoire. Cette confiance feinte fit croire aux rebelles qu'ils viendraient aisément à bout d'un homme qui leur paraissait si peu sur ses gardes; ils commencèrent à y être moins eux-mêmes, et à camper sans prendre aucune précaution. Dès que le Roi de Boary s'en aperçut, il attaqua de nuit leur camp, et y fit un grand carnage; peu échappèrent, et Nobunanga sachant que les fuyards s'étaient réfugiés dans les grottes souterraines de Frenoxama, les y alla sur-le-champ investir.

Il est vrai que le froid excessif qui survint, l'obligea de se retirer; mais dès que le printemps fut venu, il retourna à Méaco, y assembla des troupes, et, après avoir tenu pendant tout l'été les esprits en suspens sur le sujet qui le faisait armer, il prit sa route vers Mino : étant arrivé assez près de Frénoxama, il fit brusquement investir toute la montagne, brûla Sacomoto, petite bourgade dont j'ai parlé, qui était aux pieds de Frénoxama, et serra de fort près les bonses. Ils virent bien qu'ils étaient perdus

s'ils ne venaient à bout de gagner le Roi, et il n'est rien qu'ils n'y employassent; ils firent les offres du monde les plus avantageuses, et ils engagèrent même l'Empereur et le dairy à lui écrire en leur faveur. Mais tout fut inutile, prières, soumissions, rançons, présens, intercessions, rien ne put appaiser un homme qui haïssait les bonses par passion, et qui savait bien qu'il en était haï. Après quelque légère résistance, les soldats du Roi entrèrent dans les cavernes les plus profondes, et y firent un carnage des bonses, si général, qu'il ne s'en sauva pas un seul. Quelqu'un s'étant avisé de représenter à Nobunanga que ces prêtres étaient les amis des dieux : « Si vous dites vrai, répondit le Prince, le ciel » les défendra, mais s'ils ne sont que des hy- » pocrites et d'infidèles ministres, je viens ven- » ger les dieux. »

Le P. Froez reprend plus haut l'histoire de cet événement, et change quelques circonstances au récit que je viens de faire sur d'autres mémoires, quoiqu'absolument on puisse peut-être concilier les deux relations. Le missionnaire dit que les bonses de Frénoxama, dans une guerre que Nobunanga avait eue contre un de ses voisins, avaient refusé passage sur leurs terres, au Roi de Boary, et même avaient fourni des vivres à son ennemi, que ce Prince outré de colère, fit mettre en croix tout ce qu'il rencontra de ces religieux, et que la guerre finie,

il tourna ses armes contre Frénoxama. Que les bonses lui ayant inutilement offert une grosse somme d'argent pour l'appaiser, se préparèrent à une vigoureuse résistance, et qu'en effet ils se défendirent long-temps dans leurs temples et sur leurs rochers; mais qu'enfin ils furent forcés, et que tous furent passés au fil de l'épée.

Après cette expédition, Nobunanga, plus puissant que jamais, et ayant persuadé à tout l'empire qu'il était invincible, donna de grandes marques de modération, jusque-là qu'il laissa ses ennemis jouir tranquillement d'une partie de leurs états. Pour les missionnaires, il prit à tâche de garder avec eux une conduite qui fut le contrepied de celle qu'il tenait à l'égard des bonses : à l'ombre d'une telle protection, la chrétienté de Méaco et des royaumes voisins, devint très-florissante, et le P. Froez, qui en fit alors la visite, trouvait à chaque pas des exemples de vertus, et des signes d'une providence toute particulière de Dieu, qui lui tiraient des yeux des larmes de consolation; mais rien ne le toucha davantage que ce qu'on lui raconta d'une jeune fille de qualité. Elle avait été baptisée, dans sa plus tendre enfance, par le père Viléla; à peine parut-il en elle quelque lueur de raison, qu'on découvrit que Dieu l'avait douée de grands trésors de grâces. Comme la nature ne lui avait rien épargné, elle fut bientôt recherchée par tous ceux que leur naissance

ou leurs richesses mettaient en droit d'aspirer à l'avoir pour épouse. Ses parens, quoique Chrétiens et fort vertueux, la voyant en âge d'être mariée, commencèrent à la produire dans le monde, et lui destinèrent même un parti très-avantageux. Cependant la vertueuse fille passait sa vie en œuvres de piété et de charité, faisant régulièrement six ou sept heures d'oraison par jour, jeûnant, veillant, pratiquant des austérités, et sur-tout se dépouillant en faveur des pauvres de tout ce qui était à son usage, jusqu'à changer ses habits précieux contre leurs sales haillons : « Mon Seigneur a vécu pauvre, » disait-elle, et il est mort tout nu : quel hon- » neur pour moi de pouvoir lui ressembler! » Enfin, elle sut que les articles de son mariage étaient dressés : alors, comme elle était résolue à n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ, elle s'adressa à ce divin Sauveur, pour le prier de détourner le malheur dont on la menaçait, et de l'attirer plutôt à lui que de permettre que son cœur fût partagé. Sa prière fut exaucée, elle tomba malade et trois jours après elle mourut de la mort des Saints, dans des sentimens dignes de sa vertu.

D'un autre côté, le supérieur des missions, après avoir parcouru toutes les églises du Ximo, passa dans le Niphon, vint à Méaco, où l'Empereur lui donna toutes les marques de considération que les plus grands Seigneurs eussent

pu attendre. Il alla ensuite au royaume de Mino, où le Roi de Boary lui fit toutes sortes de caresses. Ce qu'il y eut de plus avantageux pour la Religion, c'est que ce Prince se déclarant si ouvertement en sa faveur, un des plus puissans ennemis des Chrétiens, fut toujours depuis un de leurs plus fidèles amis. Le Roi dit un jour, que s'il restait un seul bonse au Japon avant qu'il mourût, ce ne serait pas sa faute : et certainement il ne les épargna jamais dans les occasions qu'il eut de leur faire sentir les effets de sa haine. Tandis que le nombre des ministres de l'idolâtrie diminuait tous les jours, celui des ouvriers évangéliques augmentait, et il n'y avait pas jusqu'à des Princes infidèles qui donnaient, aux missionnaires, des établissemens dans leurs États.

IX. Les affaires de l'État et du Christianisme étaient en ces termes, lorsqu'une nouvelle révolution donna un nouveau maître à l'empire. La bonne intelligence n'avait duré, entre l'Empereur et Nobunanga, qu'autant que le premier avait cru le second nécessaire pour l'affermissement de son trône. Tandis que le Roi d'Imory et le Prince de Nara avaient les armes à la main, le cubo-sama avait regardé le Roi de Boary, comme un homme dont il ne pouvait se passer. Les défaites réitérées de ces deux rebelles l'ayant mis en repos de ce côté-là, il ne vit plus le restaurateur de sa famille, que comme un

ambitieux qui se frayait un chemin à la tyrannie, et qui n'avait chassé les usurpateurs que pour n'avoir point de concurrens. Par malheur pour le jeune Prince, son conseil n'était guère plus prudent que lui, et il s'y livra avec un aveuglement que rien ne put guérir; il prit même si mal son temps pour rompre avec Nobunanga, il le fit avec si peu de conduite, et il se mit tellement dans son tort, que si en périssant il ne laissa point à son vainqueur la gloire d'avoir acheté un empire par de grandes actions, du moins il le déchargea d'une bonne partie de la haine qui est toujours attachée à la mémoire des tyrans les plus habiles et les plus heureux : effectivement on peut dire qu'il mit son libérateur dans la nécessité de le perdre, ou de périr lui-même.

Nobunanga vivait assez tranquille dans son château d'Anzuquiama, qu'il se plaisait à embellir, et dont il fit en effet la plus belle chose qu'on ait jamais vue au Japon, lorsqu'il eut quelque raison de soupçonner que des esprits brouillons cherchaient à le mettre mal avec l'Empereur. Enfin, à la mort de Vatadono, il fut convaincu que le cubo-sama était changé à son égard; c'était le Roi qui avait fait donner à Vatadono la vice-royauté de Méaco, et si la bienséance ne demandait pas qu'on ne pourvût personne de cette charge, sans en parler à ce Prince, la prudence au moins le voulait, c'est à quoi

l'on n'eut aucun égard. On ne douta point que le Roi de Boary ne fît paraître beaucoup de ressentiment de cette démarche; on se trompa : Nobunanga fit ses plaintes, mais avec une modération qui ne se sentait, ni de son caractère d'esprit, ni de la situation de ses affaires; cependant la cour, supposant qu'il n'en demeurerait pas là, donna ses ordres pour lever des troupes; il ne parut pas qu'un procédé si choquant eût encore fait grande impression sur l'esprit de Nobunanga, il se contenta d'écrire à l'Empereur une lettre très-soumise et très-touchante, où, après lui avoir modestement représenté les services qu'il lui avait rendus, il demandait quel crime il avait commis pour être traité en ennemi de l'Etat. Il fit plus, car pour détruire entièrement les soupçons qu'on avait inspirés au cubosama, de sa conduite et de ses desseins, il envoya à la cour un de ses enfans en ôtage.

Le conseil fut d'avis qu'il fallait renvoyer le jeune Prince à son père, et prendre ouvertement les armes : « Nobunanga se sent faible, dirent ces » inconsidérés conseillers à l'Empereur; il est » temps de secouer un joug que la nécessité vous » avait imposé. » Le malheureux Prince fit tout ce que son conseil voulut, et déclara la guerre à celui qui seul la pouvait faire pour lui : il ne fallait plus, pour porter l'imprudence à son comble, que traiter avec Mioxindono et son collégue : on n'y manqua pas; on donna aux deux

rebelles des forces capables de les relever, et on les mit en état de se venger, sans faire réflexion qu'il ne tiendrait qu'à eux d'opprimer l'Empereur, après qu'on les aurait aidés à se défaire de celui qui seul les en avait empêchés jusque-là. Le Roi de Jamba, baptisé depuis peu, et Jean Nayton-dono, Roi de Tamba, tous deux engagés dans les intérêts du cubo-sama, s'enfermèrent avec de fort belles troupes dans la capitale, résolus d'y périr avec le Souverain. Tous les vassaux de la maison impériale, et ceux qui craignaient la puissance du Roi de Boary, ou à qui sa gloire faisait ombre, se remuèrent, et jamais on ne vit tant d'apparence d'une longue et sanglante guerre.

Toutefois Méaco, tout plein qu'il était de gens armés pour la défense de ses murs et de son Monarque, n'était rassuré qu'à demi, lorsqu'on apprit que Nobunanga était en marche avec cinquante mille hommes; mais que le Roi d'Imory et le Prince de Nara l'attendaient au passage, avec des forces qui n'étaient en rien inférieures aux siennes, et que Xinguen, Roi de Sanoqui battait la campagne avec une armée de négores. Le massacre des bonses de Frénoxama avait sans doute attiré sur les bras, au Roi de Boary, ces religieux guerriers; le Prince qu'ils avaient choisi pour leur Général, et qui avait été de leur corps, se croyant invincible à leur tête, envoya un cartel où il se qualifiait de Souverain des Rois et des bonses du Japon, armé pour venger

les dieux ; mais il soutint mal sa fierté. Nobunanga ayant répondu qu'il acceptait le cartel, et qu'il était le marteau domptant les diables et détruisant les sectes extravagantes du Japon, Xinguen ne l'attendit pas et disparut; Mioxindono et Daxandono ne l'eurent pas plus tôt appris, qu'ils en firent de même, et le Roi, victorieux sans avoir tiré l'épée, parut à la vue de Méaco lorsqu'on le croyait encore dans ses états.

Avant que de ne rien entreprendre, il envoya faire, à l'Empereur, des propositions de paix qui furent rejetées; on assure que Nobunanga en versa des larmes; on eût dit que c'était un père qui, forcé de punir un fils ingrat, cherche tous les moyens de lui pardonner, et craint d'appesantir trop son bras en le frappant. En effet, le Roi qui ne pouvait encore se résoudre à détruire son ouvrage, se mit à faire du dégât dans la campagne; il crut que si sa présence, à la tête d'une formidable armée devant laquelle cent mille hommes n'avaient osé tenir, ne faisait aucun effet sur l'esprit de l'Empereur, du moins en lui montrant tous les environs de sa capitale en feu, il l'obligerait à prendre des sentimens plus raisonnables. Il fut encore trompé dans son attente, le cubo-sama vit cette désolation sans en être ému ; il est à croire que ce Prince n'était pas bien persuadé que les négores et ses autres alliés eussent absolument mis les armes bas, et qu'il comptait toujours sur une puissante diver-

sion. Enfin, Nobunanga poussé à bout, rassembla ses troupes dispersées, les mit en bataille, et le quatrième de mai entra dans Méaco, dont les portes lui furent ouvertes; il traversa, sans causer le moindre désordre, toute la ville basse qui avait imploré sa clémence, força la haute, l'épée à la main, la fit piller et brûler, et se présenta devant la citadelle.

L'Empereur alors voulut parler de paix, mais il n'était plus temps; la consternation était extrême parmi ses troupes, et la manière dont le haut Méaco, malgré tous ses retranchemens et toute sa garnison, venait d'être emporté, avait glacé les plus grands courages. Il fallut donc se soumettre et recevoir la loi, et l'infortuné cubo-sama fut bien heureux que Nobunanga avec la vie lui laissât une ombre de ce qu'il avait été. Cependant, de peur que ce Prince faible et inconstant ne fût tenté de se remuer encore, le nouvel Empereur avant que de partir de Méaco, y fit bâtir une seconde forteresse, où il laissa aussi bien que dans la première, une garnison capable de contenir tout dans le devoir. J'avoue qu'il y a dans cet événement des choses qui ne me paraissent pas tout-à-fait vraisemblables, et pour dire en un mot ce qui m'est venu à l'esprit en le lisant dans les mémoires d'où je l'ai tiré, j'ai un peu soupçonné Nobunanga de s'être entendu avec le conseil du cubo-sama. Car enfin, le moyen sans cela d'accorder dans ce

Prince une fort grande ambition avec la modération qu'il affecta dans toute cette guerre ; et ne paraît-il pas plus naturel d'attribuer à une trahison toute la suite d'une si étrange conduite, que de croire qu'un Empereur, avec tout son conseil, soit tombé dans un aveuglement qu'on ne peut concevoir ; mais ce ne sont que des conjectures, on jugera si elles sont bien fondées.

X. Au reste cette révolution, bien loin d'apporter aucun changement aux affaires de la Religion, la mit plus que jamais en état de s'étendre par tout l'empire ; mais ce qui arriva environ ce même temps dans le Ximo, faillit à faire perdre au Christianisme un de ses plus fermes appuis. Le Seigneur d'Isafay, Prince voisin d'Omura, et beau-frère de Sumitanda, après avoir fait bien d'inutiles efforts pour engager ce Prince à retourner au culte des idoles, se ligua secrètement avec le Roi de Firando et quelques autres ennemis de la religion, pour l'y obliger par la force. Le P. Bartholi met parmi les alliés le Roi d'Arima ; mais il ne paraît guère vraisemblable qu'un Prince, si bien disposé de tout temps en faveur des Chrétiens, toujours en si bonne intelligence avec son frère, et qui reçut le baptême si peu de temps après, fut entré dans une ligue qui n'allait rien moins qu'à abolir la foi dans toutes ces contrées, et à ruiner une partie de sa famille. Quoi qu'il en soit, les confédérés ne se croyant pas encore assez forts, malgré leur

union, contre un Prince accoutumé à marcher sur le ventre aux plus grosses armées avec une troupe de soldats, s'assurèrent de quelques Seigneurs de la cour d'Omura qui tenaient de fort bonnes citadelles, dont ils mirent les ennemis en possession, et tout cela fut si secrètement tramé, que Sumitanda n'en eut pas le moindre soupçon. Le Seigneur d'Isafay alla de nuit insulter Omura, qui fut aisément forcée. Le Prince n'y était pas, et il faisait alors sa résidence dans un château fortifié sur le bord de la mer : l'ennemi, sans s'amuser à piller la capitale, dont le Roi de Firando s'était assuré avec sa flotte, et croyant surprendre le Prince d'Omura, marcha avec toutes ses troupes pour l'enlever.

Sumitanda n'apprit ce qui se passait que lorsqu'il vit approcher les troupes ennemies ; il n'avait avec lui que quinze hommes ; pour cacher à son beau-frère l'extrémité où il était réduit, il fit armer toutes les femmes et les filles de la Princesse. Un moment après, trente cavaliers chrétiens forcèrent un quartier de l'armée des alliées, et vinrent augmenter sa troupe. Il sut en même temps que les églises d'Omura avaient été profanées, alors plein de confiance, *nous les vaincrons*, s'écria-t-il d'un ton qui rassura les plus timides, *ils font la guerre à Dieu.* Effectivement la justice divine avait déjà commencé à se faire sentir d'une manière qui avait également frappé les fidèles et les infidèles : un

bonse entra dans une église, et y trouva un surplis ; il s'en revêtit en dérision de nos cérémonies, et parut à la porte de l'église pour inviter les infidèles à imiter son impiété : c'était dans le premier tumulte qu'avait excité dans la ville l'arrivée des ennemis ; un soldat d'Isafay aperçut le bonse de loin, le prit pour un missionnaire, tira dessus et le tua.

Cependant le Seigneur d'Isafay se disposait à donner l'assaut au fort que le Prince d'Omura était bien résolu de défendre : dès que les troupes commencèrent à se ranger pour l'attaquer, Sumitanda s'approcha de la porte du château, garnit la muraille comme il avait fait d'abord, de femmes et même d'enfans à qui il avait donné de grandes piques, se mit à la tête de sa petite troupe, et se tint prêt pour donner sitôt qu'il en verrait le moment favorable : la forteresse était bâtie sur une éminence assez escarpée, et l'on n'y pouvait monter que par un chemin fort étroit, et bordé de précipices. Le Prince s'attendait bien que son beau-frère viendrait s'engager dans cette aventure, et celui-ci n'y manqua pas ; Sumitanda l'y laissa avancer le plus qu'il put, puis tout d'un coup il fait ouvrir la porte ; et tandis que les femmes et les enfans invoquent à haute voix les saints Noms de Jésus et de Marie, il se jette si brusquement, le cimeterre en main, sur les premiers rangs, qu'après avoir de sa main renversé à ses pieds celui qui y com-

mandait, il met en un moment toute l'armée en déroute.

Le général ennemi ne laissait pas de se rallier, le Prince n'étant pas en état de l'en empêcher, lorsque les habitans d'Omura l'ayant pris en queue, il se trouva dans un désordre dont il ne fut pas possible de se tirer. Sumitanda, que deux mille des siens joignirent fort à propos dans ce moment, profita si bien de ce renfort et de l'embarras où se trouvait son ennemi, qu'après plusieurs charges réitérées, il passa enfin sur le ventre à toute cette armée, qui paraissait comme frappée d'aveuglement, et rentra triomphant dans sa capitale. Pour comble de joie il apprit que la flotte firandaise avait été fort maltraitée par la tempête, et ne paraissait plus : enfin le peu qui resta des soldats d'Isafay assurèrent que ce qui avait le plus contribué à leur entière déroute, c'est que dans le même temps que la petite troupe du Prince les attaquait, une multitude prodigieuse de cavaliers étaient tombés sur eux, et avaient taillé en pièces tout ce qui s'était rencontré sur son passage; on eut beau leur demander quelle était cette cavalerie, et d'où ils croyaient qu'elle pouvait venir, ni eux, ni les gens du Prince n'en purent jamais rendre aucune raison; ce qui persuada les uns et les autres que c'étaient des légions d'anges que le Dieu des armées avait envoyées au secours des Chrétiens.

Quant au Seigneur d'Isafay, il fut long-temps

sans paraître ; il avait eu bien de la peine à se sauver, et l'on assure qu'il fut quelques jours à courir de côté et d'autre, la peur l'ayant saisi à un point qu'il en était hors de lui-même. Enfin il se déguisa, et gagna ses châteaux, où il ne se crut pas encore trop en sûreté. En effet, Sumitanda après avoir recouvré tout son état, rangé les rebelles à la raison, et dissipé le reste de l'armée confédérée, porta la guerre chez ses ennemis, leur enleva plusieurs places très-considérables, fit partout un incroyable butin, et retourna chez lui ayant considérablement accru son domaine, et étendu fort loin la réputation de ses armes.

Un succès si peu attendu et tant de marques sensibles d'une protection particulière du Ciel, enflammèrent tellement le zèle de ce grand Prince, que dès-lors il entrepit de bannir entièrement l'idolâtrie des terres de son obéissance. Il le déclara au commencement de l'année, lorsque tous les grands de sa cour et les plus considérables d'entre les bonses allèrent, suivant la coutume, lui rendre leurs hommages ; il leur parla, en cette occasion, d'une manière si pathétique et si touchante, leur remit si vivement devant les yeux de quelle manière le Dieu des Chrétiens l'avait fait tant de fois triompher de ses ennemis, et leur témoigna un si grand zèle pour le salut de leurs ames, que tous promirent de se faire instruire et ils tinrent parole

le Prince fit venir les pères Gaspard Coëglio, et Melchior de Figuérédo, tous deux accompagnés d'une troupe de catéchistes : ces pères trouvèrent les peuples parfaitement disposés, et en moins de deux ans ils baptisèrent soixante mille personnes, bâtirent quarante églises, renversèrent tous les temples, brisèrent toutes les idoles, et eurent bientôt la consolation de ne laisser aucun idolâtre dans tout le pays; les bonses mêmes, à la réserve de quelques-uns qui se retirèrent ailleurs, ayant pris le parti de se rendre à la vérité, que Dieu leur fit connaître d'une manière qui a quelque chose de fort singulier. Voici de quelle manière on raconte la chose.

Quelques missionnaires travaillaient dans un canton de ce pays, sans retirer aucun fruit de leurs sueurs. Les infidèles leur avaient même déclaré qu'on les mettrait plus tôt en pièces, que de leur faire embrasser le Christianisme, et comme s'ils se fussent tous en particulier défiés de leur constance dans un si déplorable endurcissement, ils s'excitaient les uns les autres à tenir ferme contre les discours des prédicateurs, et les ordres de la cour; mais Dieu à qui il ne faut jamais demander compte de sa conduite, semble quelquefois mettre sa gloire à faire triompher sa bonté de ceux qui, par leur opiniâtre résistance à ses grâces, se sont le plus rendus dignes de ressentir les effets de sa juste colère. Une petite fille fut tout-à-coup possédée d'un démon qui l'agitait

d'une manière épouvantable. On appela les bonses pour la conjurer : ils vinrent, commencèrent leurs prétendus exorcismes, qui se font, non pas au nom des dieux, mais au nom d'un démon plus puissant que celui qu'on veut chasser. D'abord l'esprit malin, plus furieux que jamais, réduisit l'enfant qu'il tourmentait en un état pitoyable, ensuite calmant un peu sa fureur, il prit un ton fort doux, et même comme d'une personne extrêmement affligée, se plaignant, et parlant tout seul ainsi que font quelquefois ceux qui souffrent beaucoup : puis il se mit à dire assez haut : « Où voulez-vous que j'aille, si vous me chassez » d'ici ? Je n'avais, dans tout cet état, que ce » petit canton où je fusse le maître : où me » retirer, s'il faut que j'en sorte ? Cette fatale » eau du baptême, qui nous tourmente plus » que les feux où nous sommes brûlés, ne nous » a point encore fait perdre le droit que nous » avons ici, pourquoi nous en dépouiller ! Ah, » que les pères des Chrétiens nous fassent la » guerre, nous n'en sommes point surpris; mais » que vous, nos fidèles ministres, vous, par » qui nous avons jusqu'à présent régné, vous » vous joigniez à nos plus cruels ennemis pour » nous exterminer, c'est à quoi nous ne nous » étions jamais attendus, et ce qui nous est un « supplice intolérable. »

On peut juger quelle fut la surprise des bonses et de tous les spectateurs à ce discours : il fit

sur les esprits une impression si vive, que tous, et les bonses les premiers, coururent sur-le-champ demander le baptême, instruits et convertis par le Prince des ténèbres, Dieu voulant, pour la gloire de son nom, que ce que n'avaient pu faire les plus touchantes exhortations des missionnaires, les ennemis de sa gloire le fissent, et que ceux qui avaient aveuglé ce peuple lui ouvrissent eux-mêmes les yeux.

Il ne restait plus de retranchement à l'idolâtrie dans toute l'étendue du domaine de Sumitanda, que la ville de Cory, une des plus grandes et des plus peuplées de tout le pays; mais les bonses en étaient seigneurs, et le Prince n'y avait qu'une souveraineté dont les droits étaient fort bornés. Le P. Coëglio avait grande envie d'ôter cette unique ressource aux infidèles d'Omura; mais il ne pouvait obtenir l'agrément du Prince pour y aller prêcher la foi. Ce qui portait Sumitanda à s'opposer ainsi au dessein du missionnaire, était une forte persuasion que les bonses ne manqueraient pas d'empoisonner le premier prédicateur qui mettrait le pied chez eux. Enfin, le père ayant promis de ne rien manger ni boire qu'il ne l'eût fait venir d'ailleurs, obtint ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur. Pour plus grande sûreté, Sumitanda donna au missionnaire un de ses domestiques en qui il se confiait le plus, et à qui il déclara qu'il lui répondrait de tout ce qui arriverait au serviteur de Dieu.

Le P. Goëglio entra donc dans Cory, où il ne fut pas long-temps sans reconnaître que les appréhensions du Prince d'Omura n'étaient pas mal fondées. On ne saurait imaginer tout ce qui fut mis en œuvre pour le faire périr; mais au milieu de tant de dangers dont il était continuellement environné, il sentait au-dedans de lui-même une certaine confiance que la foi triompherait de ces endurcis; enfin, quelques bonses furent curieux de savoir ce que c'était que cette religion dont on parlait tant, et qu'on venait leur annoncer d'un autre monde; ils furent surpris de voir une doctrine si conforme aux lumières du bon sens, et qui élevait si fort la raison au-dessus de l'humanité : puis la curiosité faisant place au véritable désir de s'instruire, ils revinrent plusieurs fois; d'autres bonses, à qui les premiers n'avaient pu cacher leurs sentimens, se joignirent à eux, et bientôt toute la ville courut chez le docteur étranger; ensorte que le Père ne pouvait plus trouver un moment, ni pour dire son bréviaire, ni pour prendre un peu de repos : il est vrai qu'il fut bien dédommagé de tant de fatigues, par la bénédiction que Dieu donna à ses discours; car il eut la consolation de baptiser, en deux mois, plus de dix mille personnes à Cory, et avant la fin de l'année, soixante et quinze, il n'y avait plus, ni dans cette ville, ni dans toute la principauté d'Omura, aucun idolâtre, ni aucun vestige de paganisme.

XI. Tandis que la foi faisait ces progrès à l'extrémité de Ximo, Tacayama frère de Vatadono, et qui par la mort de son neveu, lequel ne survécut pas beaucoup à son père, était devenu héritier de tous les biens de sa maison, travaillait infatigablement à étendre et à affermir le royaume de Dieu, non-seulement parmi ses sujets et ses vassaux, mais encore dans la capitale de l'empire, où son mérite personnel, et celui de Vatadono, lui avaient acquis un grand crédit. Le premier jour de l'année mil cinq cent soixante-quinze, on compta jusqu'à soixante-dix gentilshommes, qu'il amèna au missionnaire tous instruits pour être baptisés : peu de jours après il en amèna encore trente-cinq, et il continua d'en user toujours de même dans la suite. Faisant bâtir une église dans une de ses forteresses, il porta ses soins et sa piété jusqu'à prendre garde qu'on n'y employât aucuns matériaux qui eussent servi à d'autres usages, disant que tout ce que l'on consacrait au Seigneur devait être neuf : quand cet édifice fut achevé, et qu'il eut terminé quelques autres affaires qui demandaient sa présence, il remit le soin de ses États à son fils Juste Ucondono, et il se retira auprès de l'église dont je viens de parler, pour y vaquer uniquement à sa perfection et au salut de ses sujets.

Quand il n'avait point chez lui de missionnaire, il faisait lui-même autant qu'il pouvait

toutes leurs fonctions; il présidait aux prières et aux exercices de pénitence qui se faisaient toujours en commun, et les fêtes et les dimanches, il y ajoutait ou une exhortation, ou une lecture. Tous les ans il choisissait parmi les principaux Chrétiens quatre des plus sages et des plus accrédités; leur emploi était de veiller à ce que les infidèles fussent instruits, les pauvres secourus, les malades visités et soulagés dans leurs besoins spirituels et temporels, les morts ensevelis; qu'on exerçât l'hospitalité envers les étrangers : en un mot, qu'on n'omît rien des bonnes œuvres qui se présenteraient à faire; lui-même était de tout, et par son affabilité il s'était tellement attaché tous les cœurs, qu'il n'y avait personne qui ne le regardât comme son père. Son attention allait jusqu'à subvenir à toutes les nécessités des particuliers, et il ne cessait de dire à la Princesse Marie sa femme, pour l'animer à entrer toujours, comme elle faisait, dans ses vues, que la vraie vertu était inséparable d'une tendre charité pour le prochain. Mais ses soins les plus empressés étaient pour les veuves et les enfans de ceux qui étaient morts à son service, et il est vrai de dire qu'ils retrouvaient en lui toute la tendresse d'un père et d'un époux; enfin il n'y avait rien dont il ne s'avisât pour mettre en honneur et en crédit la Religion, sur-tout pour gagner les bonses à Jésus-Christ, et l'on peut dire que toutes les

petites églises qu'on avait formées autour de la capitale de l'empire, devaient au zèle de cet admirable tono, la meilleure partie de leur ferveur et de leur accroissement.

Cependant le P. Cabral parcourait toutes les provinces du Japon, où le Christianisme avait pénétré. Quoique depuis dix ans aucun missionnaire n'eût été à Facata, le supérieur eut la consolation d'y avoir une fort belle église et des Chrétiens en grand nombre et très-fervens; de là étant passé à Amanguchi, il trouva cette chrétienté qui avait été comme la mère de toutes les autres, dans un état bien déplorable. Depuis vingt ans que Morindono avait usurpé la couronne de Naugato, aucun ouvrier évangélique n'avait pu s'établir dans ce royaume; d'ailleurs ce Prince, qui ne connaissait point d'autre dieu que son épée, était continuellement occupé à porter la guerre chez ses voisins, d'où il arrivait que ses états ne jouissaient presque jamais de ce calme et de cette tranquillité qui disposent les esprits à la connaissance de la vérité. Enfin très-peu de fidèles étaient restés du carnage que le tyran avait fait en prenant possession d'Amanguchi, il ne laissait pourtant pas d'y avoir encore un petit nombre de Chrétiens qui s'assemblaient assez régulièrement chez un des plus considérables d'entr'eux.

Les instrumens dont Dieu s'était servi pour entretenir dans la ferveur, et même pour aug-

menter ce petit troupeau, font bien voir qu'il n'a besoin de personne pour l'exécution de ses plus grands desseins. Il y avait, dans ce royaume, un aveugle que saint François Xavier avait baptisé et nommé Tobie; le Saint-Esprit qui avait trouvé dans cet homme des dispositions admirables pour la sainteté, l'avait comblé de ses dons et lui avait sur-tout inspiré un zèle admirable pour la propagation de la foi. Ce zèle, dont Tobie était sans cesse consumé, lui faisait souvent dire que quand il ne tiendrait qu'à lui de recouvrer la vue, il n'y consentirait jamais, son infirmité étant pour lui un moyen de gagner des ames à Jésus-Christ. Ceci paraîtra fort étrange; mais il faut savoir qu'il y a au Japon des aveugles du nombre desquels était celui-ci, qui font un corps de savans, et qui sont dans une estime extraordinaire. Il n'est point de grand Seigneur, ni de Souverain qui ne se fasse un plaisir de les avoir auprès d'eux, non en qualité de plaisans, pour s'en divertir, mais en qualité de beaux esprits, pour s'instruire. Effectivement, les annales de l'empire, les histoires des grands hommes, les antiquités des familles sont des titres moins sûrs que la mémoire de ces gens-là : ils font une étude particulière de toutes ces choses, ils se communiquent de vive voix les uns aux autres ce qu'ils savent, et il se forme par-là une succession de tradition qu'on ne s'avise point de révoquer en doute.

Ces aveugles ont des académies où ils prennent des grades, et où l'émulation est fort grande; ils s'y exercent, non-seulement à cultiver leur mémoire, mais encore à raconter ce qu'ils ont appris, à le mettre en chant, et à lui donner tous les ornemens de la poésie; enfin, ils parviennent à répandre, sur ce qu'ils racontent et sur ce qu'ils chantent, un agrément tout particulier.

Tobie s'était fait, parmi ces aveugles si éclairés, une réputation qui n'était point renfermée dans les limites du Naugato; son nom était célèbre dans tous les royaumes d'alentour, dans le Ximo, dans le Xicoco, et jusque dans la capitale de l'empire. Personne ne savait mieux que lui les beaux faits d'armes des anciens héros, et sur-tout des premiers camis, mais après que par les charmes de sa narration il s'était concilié les esprits, il parlait de Jésus-Christ et des plus sublimes mystères de notre Religion, d'une manière qui enchantait. On prenait souvent plaisir à le faire entrer en lice avec les bonses; mais ceux-ci ne sortant jamais à leur honneur de ces combats, cherchaient de tous côtés les occasions de s'en venger. Après bien d'inutiles tentatives, ils crurent que le meilleur moyen de se défaire d'un si dangereux ennemi, était de lui faire entrer un démon dans le corps. Quelques bonses sorciers l'entreprirent, et pour empêcher qu'il ne se doutât de rien, ils le défièrent à une dis-

pute réglée : Tobie accepta avec joie ce défi, et se trouva au rendez-vous : tandis que quelques bonses cherchant à l'amuser, lui font quantité de questions et lui proposent plusieurs difficultés, les magiciens font leurs enchantemens; l'aveugle s'en aperçut et ne s'en étonna pas beaucoup; les sorciers voyant que les diables ne venaient point, se mirent à crier et à se débattre, comme s'ils eussent été eux-mêmes possédés. Alors le Chrétien, avec un ris moqueur, les avertit de parler plus haut, que le diable ne les entendait pas; mais qu'ils avaient beau faire, que quand ils évoqueraient toutes les puissances infernales, il ne lui fallait, pour se garantir de leur fureur, que se munir du signe de la croix, qu'un Chrétien dans un besoin avait pour sa garde plus d'anges qu'ils ne pouvaient lui opposer de démons.

Les bonses, sans se rebuter, redoublèrent leurs imprécations; enfin les diables parurent, mais laissant là Tobie qui les attendait de pied ferme, ils se tournèrent contre les enchanteurs avec des visages si terribles, et se mirent en devoir de les maltraiter d'une manière si épouvantable, que les pauvres bonses tout tremblans de peur et à demi-morts, se jetèrent aux pieds de Tobie, lui embrassèrent les genoux, et le conjurerènt de faire sur eux le signe de la croix : « Ce n'est pas assez, dit alors le Chrétien, de » reconnaître la vertu de la croix, et de vous

» soumettre, il faut changer de conduite et de » profession. » Les bonses le promirent, et Tobie, sans faire autre chose que de menacer les démons, les fit disparaître dans le moment.

Une autre personne qui ne contribuait guère moins à faire connaître et estimer la Religion chrétienne dans ce royaume, était une femme fort âgée, appelée Marie, qui avait aussi reçu le baptême de la main de l'apôtre des Indes. Cette femme voyant que le Saint et ses compagnons ne vivaient que d'aumônes, étaient habillés pauvrement, et paraissaient faire grand cas des pauvres, elle conçut, malgré les préjugés de sa nation, qu'il y a quelque chose de grand dans la pauvreté évangélique, se sentit inspirée de l'embrasser, vendit tous ses biens, en distribua l'argent aux pauvres, et se réduisit à la plus extrême indigence. Dieu n'avait point laissé sans récompense un si grand détachement, et la vertueuse Chrétienne convenait qu'elle avait déjà reçu le centuple de ce qu'elle avait donné à Dieu. Dès qu'elle sut que le P. Cabral était arrivé à Amanguchi, elle fit onze lieues à pied pour entendre prêcher un jeune Jésuite Japonnais, nommé Jean, qui accompagnait le supérieur, et qui avait beaucoup d'éloquence. Elle fut si transportée des discours du prédicateur, qu'étant retournée chez elle, on était surpris de l'entendre parler elle-même des vérités éternelles; quelques bonses se transportèrent à son logis pour l'en-

tretenir de sa Religion, ils furent charmés de ce qu'elle leur dit : et avant que le P. Cabral partît d'Amanguchi, il en baptisa quatre qu'elle avait convertis.

Parmi tant de sujets de consolation, le missionnaire reçut une nouvelle qui l'affligea sensiblement, ce fut celle de la mort du P. Gaspard Goëglio. Les succès que Dieu avait donnés à cet excellent ouvrier dans le pays d'Omura, lui firent un peu trop oublier le soin de sa propre conservation, car travaillant sans relâche le jour et la nuit, ne prenant aucun repos, se nourrissant fort mal, il succomba enfin, et contracta une langueur qui l'emporta en assez peu de temps. Sumitanda ne fut pas moins sensible à cette perte que le supérieur, et il admira la Providence divine qui avait permis qu'un homme pour qui il avait appréhendé la haine de ses sujets, et leur extrême aversion du christianisme, eût perdu la vie pour avoir voulu, sans ménagement, contenter l'empressement avec lequel ils demandaient tous à se faire Chrétiens, quelque temps auparavant. Ce Prince avait vu mourir un de ses frères plus jeune que lui, et qui ne venait que d'être baptisé. Ce jeune Prince était Seigneur de Nangoya, un des plus beaux ports du Japon, sur la mer de Corée ; et comme il relevait de la principauté d'Omura, il était entré dans les desseins de Sumitanda, et il avait embrassé la foi avec tous ses sujets. Mais la perte du mis-

sionnaire fut bientôt réparée par de nouveaux ouvriers qui abordèrent peu de temps après au Japon, et Dieu ne tarda pas à consoler le Prince d'Omura de la mort du Seigneur de Nangoya, par la conversion du Roi d'Arima, son aîné, dont je vais parler après que j'aurai dit ce qui fut l'occasion de cet heureux événement, et de beaucoup d'autres qui donnèrent un grand relief à la Religion chrétienne.

SOMMAIRE

DU

LIVRE CINQUIÈME.

I. *Baptême d'un Prince de Bungo. Le Roi d'Arima est baptisé, et meurt peu de temps après son baptême. Conversion du Roi de Tosa.* II. *Un neveu de la Reine de Bungo, nommé Cicatora, se fait Chrétien malgré cette Princesse et malgré son père. Quelle fut l'occasion de cette conversion. On met tout en usage pour le pervertir. Menaces faites au P. Cabral. Violences exercées contre le jeune Seigneur et contre les Chrétiens.* III. *Tous les fidèles se disposent au martyre. Calomnie inventée contr'eux, mais sans effet.* IV. *La Reine de Bungo possédée du démon, et répudiée. Le Roi se marie.* V. *La nouvelle Reine reçoit le baptême. Son exemple est bientôt suivi du Roi.* VI. *Ferveur de ce Prince après son baptême. Il bâtit une ville toute peuplée de Chrétiens, et s'y retire pour ne vaquer plus qu'à Dieu. Sa foi est mise à de rudes épreuves. Mort de Cicatora.* VII. *Progrès de la foi dans le Gotto. Zèle admirable du Roi de Gotto. Baptême du jeune Roi d'Arima.* VIII. *Mauvaise*

conduite du jeune Roi de Bungo. Le Roi son père en tomba malade de chagrin. Beaux sentimens de ce Prince. Vœux héroïques par le moyen desquels il s'engage à mener une vie très-parfaite. Il rétablit le Bungo dans son ancien lustre, et fonde un collége et un séminaire. IX. *Exil de Tacayama ; ferveur et zèle de ce Prince. Nobunanga protège les missionnaires, et détruit toute une secte de bonses. L'accueil qu'il fait aux missionnaires. Il fait un présent magnifique au père Valégnan.* X. *Projet d'une ambassade d'obédience au Pape de la part du vieux Roi de Bungo, du Roi d'Arima et du Prince d'Omura.* XI. *Choix des ambassadeurs. Ils s'embarquent à Nangazaqui; leur voyage jusqu'en Europe. Les honneurs qu'on leur rendit en Portugal, en Espagne, à Florence : ils arrivent à Rome. Leur entrée publique. Le Pape Grégoire XIII leur donne audience en plein consistoire. Mort du Pape Sixte V. Son successeur les comble de caresses et d'honneurs et répond à leurs lettres.* XII. *Ils partent de Rome. De quelle manière ils sont reçus dans tout l'état ecclésiastique, à Ferrare, à Venise, à Mantoue, à Milan, à Monçon par les Rois catholiques. Ils s'embarquent à Lisbonne.*

LIVRE CINQUIÈME.

I. Deux choses empêchaient depuis long-temps le Roi d'Arima de se faire Chrétien : la première était ce qu'il en avait coûté au Prince d'Omura, son frère, pour avoir embrassé le Christianisme, et le danger où lui-même avait été de perdre ses états, pour avoir donné entrée aux missionnaires, et protégé les fidèles de son royaume. La seconde était la conduite du Roi de Bungo qui, depuis tant d'années, se déclarait en toute rencontre le père plutôt que le protecteur des Chrétiens, sans pourtant parler d'embrasser une loi pour laquelle il faisait paraître tant d'estime, et sans permettre à ses enfans de l'embrasser. Le premier de ces obstacles avait été suffisamment levé par les dernières victoires de Sumitanda, et sur-tout par le secours qu'il avait visiblement reçu du Ciel à l'attaque de sa citadelle ; car dans tout le Ximo, on ne doutait point que le Dieu des Chrétiens n'eût envoyé ses anges pour exterminer les ennemis du Prince d'Omura.

Quant à la cour de Bungo, il commença à s'y faire des changemens dont on prévit que les suites iraient fort loin. Civandono, Roi de Bun-

go, avait trois fils : celui de ses Princes qui approchait le plus des vertus de leur père, était le second, et il avait sur-tout une réputation de sagesse qui le faisait regarder comme très-digne de porter une couronne; mais selon l'usage du Japon, ce jeune Prince était destiné à être bonse, aussi bien que son cadet; car il n'y a qu'une adoption ou une succession qui puisse en garantir les enfans des grands Seigneurs et des Souverains mêmes qui ne doivent pas succéder au trône et aux états de leurs pères. Le Prince dont je parle eut à peine atteint l'âge de quatorze ans, qu'on lui parla de se conformer à la coutume du pays, et de prendre l'habit de bonse; mais il témoigna une si grande horreur pour ce genre de vie, et déclara au Roi son père une si grande ardeur pour se faire Chrétien, que Civandono, après quelques difficultés qui vinrent bien moins de lui que de la Reine, y consentit : « Nous n'obligeons nos cadets, dit-» il, à se faire bonses, que pour les empêcher » de brouiller l'Etat : or je suis bien assuré » que si mon fils est Chrétien, il n'aura pas » même la pensée de se révolter contre son frè-» re; au lieu que, s'il est bonse, je ne suis pas » persuadé que l'envie ne lui en prendra point, » et qui peut même répondre que l'occasion ne » s'en présentera jamais? »

Le jeune Prince fut donc baptisé au mois de décembre de l'année 1575, et prit le nom de

Sébastien. La nouvelle s'en étant répandue, le Roi d'Arima écrivit sur-le-champ à Louis Alméïda de le venir trouver; Alméïda se rendit en diligence à Arima; dès qu'il fut arrivé, le Roi dit qu'il sentait bien que le temps était venu de se rendre à la grâce qui le sollicitait plus fortement que jamais; que, depuis qu'il avait appris la conversion du jeune Prince de Bungo, tout ce qui l'avait empêché de suivre l'inspiration du Ciel, s'était évanoui, et qu'il le priait de le mettre incessamment au nombre des véritables adorateurs d'un Dieu qui seul sait sonder les cœurs et en triompher. Alméïda fut agréablement surpris d'entendre le Roi parler de la sorte; il bénit le Ciel qui lui donnait encore cette consolation avant sa mort qu'il croyait n'être pas fort éloignée. Il acheva d'instruire le Prince sur quelques articles dont il était bien aise d'avoir l'éclaircissement, le baptisa et lui donna le nom d'André.

La première chose à quoi pensa le Roi après son baptême, fut de faire convertir en église le principal temple de sa capitale, et d'en assigner les revenus à l'entretien de la fabrique, et aux besoins des missionnaires. Il se préparait à donner de plus grandes marques de son zèle, lorsque Dieu, content de ses désirs, l'appela à lui pour le récompenser de ce qu'il avait déjà fait pour sa gloire, et de ce qu'il avait dessein de faire dans la suite pour l'établissement de son culte.

Le Roi d'Arima ne fut pas le seul que l'exemple du Prince de Bungo porta à embrasser le Christianisme : la cour de Civandono semblait être la règle sur laquelle les autres faisaient gloire de se former. L'estime qu'on y faisait de la religion des Européens en avait inspiré à plusieurs Princes ; mais ils n'allaient pas plus loin, et quelque déraisonnable que fût cette conduite, il semblait qu'on eut honte d'avoir ou plus de sagesse ou plus de résolution que Civandono et ses enfans. Parmi ceux qui étaient dans la disposition dont je parle, le Roi de Tosa tenait le premier rang : Tosa est le plus considérable des quatre royaumes qui partagent l'île de Xicoco. Le Prince dont il s'agit ici, avait été obligé, pour se soustraire à la fureur de ses peuples continuellement révoltés contre lui, de se réfugier chez le Roi de Bungo, dont il avait épousé une fille : il vivait en Souverain à Vosuqui, où depuis quelque temps la cour faisait son séjour ordinaire ; et Civandono avait pour son gendre tous les égards qui sont dus aux Princes, en quelque situation qu'ils se trouvent. Or comme les missionnaires étaient en grand crédit à la cour de Vosoqui, où le Roi leur avait même fait bâtir une maison proche de son palais, le Roi de Tosa eut souvent occasion de les entretenir, il les goûta fort, il leur avoua même que leur religion lui paraissait la seule véritable ; mais lorsqu'on le pressait de se rendre à la vérité qu'il reconnais-

sait, il ne répondait aux raisons convaincantes qu'on lui apportait, qu'en y opposant l'exemple du Roi et des Princes de Bungo.

Mais quand il vit que la maison royale commençait à se déclarer, alors il prit lui-même son parti, et, après quelques entretiens qu'il eut avec le P. Cabral, il fut solennellement baptisé à Vosoqui, par le P. Démonté, qui lui donna le nom de Paul : peu de jours après il fut rappelé dans ses Etats, mais à peine y était-il entré, que ses sujets apprenant qu'il était Chrétien, l'obligèrent de nouveau à se sauver dans une place forte, à l'extrémité de son royaume : il avait regardé son rétablissemeut sur le trône comme un effet de la protection de Dieu sur ceux qui le servent. Une si prompte révolution ébranla véritablement sa foi ; il eut néanmoins encore assez de force d'esprit pour demander au P. Cabral quelqu'un qui pût le consoler et le fortifier. Le père qui n'avait aucun missionnaire à sa disposition, lui écrivit une fort belle lettre sur la situation où il se trouvait ; il lui faisait concevoir le prix des adversités, et lui prouvait par plusieurs exemples que des épreuves comme celles que la Providence venait de lui ménager, avaient toujours été regardées comme des témoignages infaillibles d'une bonté particulière de Dieu : cette lettre et les discours fervens de l'aveugle Tobie, qui accourut pour animer le Roi de Tosa à la patience, dès qu'il sut

la disgrâce de ce Prince, eurent tout l'effet qu'on en pouvait souhaiter. Le vertueux Roi entra avec une résignation parfaite dans les desseins de Dieu sur lui, et fut convaincu que le royaume des cieux méritait bien d'être acheté par le sacrifice de tous les sceptres de la terre. Nous ne savons pas qu'il soit depuis remonté sur le trône, et il faut bien se donner de garde de lui attribuer ce que nous dirons bientôt d'un Roi de Tosa, qui fut apparemment l'usurpateur de sa couronne.

Cependant le Prince Sébastien aussitôt après avoir été baptisé, déclara à ses officiers et aux gentilshommes de sa suite, qu'il ne voulait plus personne à son service qui ne fût Chrétien. Il fit plus : le lendemain de son baptême, il se rendit à Funay, y assembla une troupe de jeunes Chrétiens, se mit à leur tête, et parcourut les principales rues de la ville, abattant et mettant en pièces toutes les idoles qu'il trouva sur son passage. On ne douta point que les bonses ne fissent grand bruit de cet outrage fait à leurs dieux ; il est vrai qu'ils s'en plaignirent violemment. La Reine, que toutes les relations du Japon nous représentent comme la plus méchante femme de son siècle, et qui semblait avoir une horreur naturelle du Christianisme, fut celle qui éclata davantage ; et il n'y eut personne qui ne fût convaincu que les fidèles avaient tout à craindre de son ressentiment ; mais le jeune Prince alla toujours son chemin et le Roi son père le soutint

d'une manière, qui fit juger que lui-même n'était pas moins éloigné de l'imiter. On avait été fort surpris de voir ce Prince pendant toute la cérémonie du baptême de son fils à genoux, et dans la posture la plus respectueuse : enfin une chose qui survint alors dans cette cour, et qui tint tout le monde en suspens près de deux années entières, fit connaître qu'on n'avait pas mal jugé des sentimens et du dessein de Civandono. Voici de quoi il s'agissait.

II. La Reine de Bungo avait un frère qui se nommait Cicatondono, le plus riche seigneur, non-seulement du royaume, mais presque de tout l'empire : il avait au moins trente mille vassaux ; ses revenus étaient immenses, il commandait avec un pouvoir absolu toutes les armées du Roi son beau-frère, qui lui avait encore donné le gouvernement de trois de ses royaumes. Une chose essentielle manquait à son bonheur, il n'avait point de fils, et il était sans espérance d'en avoir jamais. Pour réparer en quelque façon ce malheur, il adopta le fils d'un cunis : on appelle ainsi les conseillers d'état du Dairy ; et cet enfant, qui n'avait alors que sept ans, l'aurait rendu heureux, si les mauvais conseils, et la conduite violente de la Reine n'eussent engagé ce Seigneur, naturellement assez modéré, à s'opposer lui-même à son bonheur. Cicatora, c'était le nom du fils adoptif de Cicatondono, n'eut pas plus tôt paru à Vosuqui qu'il

attira sur lui les yeux de tout le monde : sa beauté, sa bonne grâce, ses manières nobles et aisées, son adresse dans les petits exercices auxquels on commença de l'appliquer, sa facilité à apprendre tout ce qu'on lui enseigna, charmèrent toute la cour. Le Roi et la Reine, en particulier, le trouvèrent tellement à leur gré, qu'ils le destinèrent à épouser une de leurs filles; et, dans cette vue, ils prirent un très-grand soin de son éducation.

Il arriva que comme les missionnaires étaient bien venus à la cour et que le Roi leur rendait de fréquentes visites, Cicatora prit l'habitude de les voir familièrement : Cicatondono non-seulement ne le trouvait pas mauvais, mais lui-même le menait quelquefois chez les pères, et leur recommandait toujours de donner à cet enfant de bons principes de religion, et de lui apprendre à pratiquer la vertu. Ces pères, qui trouvèrent dans ce jeune seigneur un naturel heureux, et de grandes inclinations à la piété, n'eurent pas beaucoup de peine à lui faire goûter notre sainte loi; tout ce qu'il entendait dire de nos mystères le touchait, mais rien ne fit plus d'effet sur son esprit qu'un miracle dont il fut le témoin. Une dame de qualité, fort obstinée païenne, parut tout-à-coup possédée du démon : des bonses sorciers furent appelés pour la délivrer; ils vinrent, et comme ils avaient publié qu'ils pouvaient pour le moins, aussi sûrement que les

Chrétiens, chasser les démons, il se fit chez la dame énergumène un concours extraordinaire de gens de toutes conditions : enfin, un bonse s'approcha, et d'un ton de maître commanda à l'esprit malin de sortir, il accompagna ce commandement d'une infinité de contorsions et de grimaces, qui le fatiguèrent extrêmement; mais il eut beau faire, le démon n'obéit point : le bonse était fort déconcerté, lorsque le diable parlant par la bouche de la possédée, lui dit d'une voix menaçante et qui jeta la terreur dans toute l'assemblée. « As-tu bientôt fini? Qui t'a rendu » si hardi, que d'oser me commander de sortir » d'ici? Puis jetant un cri mêlé de rage, de dou» leur et de fierté : c'est ce vieillard, ajouta-t-il, » en montrant du doigt un vertueux Chrétien » nommé Jean Gotoboro, qui a droit de me com» mander; et s'il m'ordonne de quitter la place, » il faudra bien que je lui obéisse; il ne dit » mot, il se tient dans un coin, mais il porte » sur la poitrine je ne sais quoi qui me tour» mente plus que tout ce que toi et tes sem» blables pouvez me faire. »

A ces mots toute l'assemblée se tourna du côté que le démon avait marqué, et dans le même moment Gotoboro s'avança, armé d'une sainte confiance; quand il fut près de la malade, il tira de son sein une médaille bénite, et la mit sur la tête de la possédée en faisant le signe de la croix; aussitôt un tremblement de tout le

corps saisit la dame, elle se mit à faire des contorsions épouvantables, et à pousser des hurlemens terribles. Le vieillard cependant se retira à sa place derrière la porte, et commença à dire le *Pater noster* et l'*Ave Maria*; alors le démon agitant l'énergumène d'une manière étonnante, cria de toute sa force : « Je ne puis plus rester, » mais avant que je m'en aille, il faut que le » Chrétien se retire, tant qu'il sera à la porte, » je ne puis sortir. Ah! qu'un Chrétien est quel- » que chose de terrible pour nous! » On pria Gotoboro de s'éloigner un peu, il le fit, et sur-le-champ la dame fit parfaitement délivrée,

Tout le monde fit sur cet événement des réflexions qui furent efficaces pour plusieurs, et en particulier pour le bonse exorciste, mais Cicatora fut celui qui parut le plus frappé : il forma dès ce moment la résolution d'embrasser une Religion qui rendait les hommes les plus simples et les plus ignorans, formidables aux puissances infernales, et il s'appliqua sérieusement à s'instruire des vérités Chrétiennes : d'abord on en fit à la cour peu d'attention, ou si la Reine s'en aperçut, elle se flatta apparemment qu'elle avait toujours assez d'empire sur l'esprit de son neveu, pour l'empêcher de rien faire contre ses intentions; quelques années s'écoulèrent de la sorte; enfin la Princesse de Bungo, et Cicatora se trouvant en âge d'être mariés, on examina de plus près les démarches de celle-ci. Le

P. Cabral avait confié l'instruction de Cicatora à ce jeune religieux Japonnais nommé Jean, qui l'avait accompagné dans ses dernières courses apostoliques : les domestiques de Cicatondono, qui avaient ordre de veiller à ce qui se passait chez Cicatora, avertirent leur maître que son fils était presque toujours enfermé dans son cabinet avec Jean. Cicatondono fort inquiet, n'omit rien pour découvrir à quel dessein ce jeune religieux venait si souvent chez lui, et fut bien surpris de voir que Cicatora était sur le point de se faire baptiser.

La Reine instruite de tout en conçut un dépit qui ne se put exprimer ; toutefois elle dissimula d'abord une partie de son chagrin, et tenta toutes les voies de la douceur pour ramener son neveu au culte des idoles. Rien ne fut épargné de ce qui peut faire impression sur l'esprit d'un jeune homme ; mais Dieu fit à Cicatora la grâce de triompher de cette première attaque. Aux caresses, succédèrent les froideurs, aux froideurs les menaces, et les menaces furent bientôt suivies des plus mauvais traitemens ; tout cela ayant été inutile, on envoya Cicatora sous bonne garde dans le royaume de Figen, dont Cicatondono était gouverneur, et on le tint enfermé avec défense de le laisser parler à aucun Chrétien. Le P. Cabral trouva pourtant le moyen de lui écrire par un Jésuite japonnais ; celui-ci s'étant déguisé, rendit à Cicatora la lettre du père, qui

eut le plaisir d'apprendre par les réponses de ce fervent prosélyte, que l'esprit consolateur le fortifiait d'en haut.

Au bout de quelques mois, la Reine et le Prince son frère, persuadés qu'à l'âge qu'avait Cicatora, on n'est pas capable d'une grande constance, ni à l'épreuve d'une longue persécution, lui envoyèrent une magnifique escorte pour le ramener à Vosuqui; et dès qu'on sut qu'il approchait, toute la cour alla en cavalcade au-devant de lui : on ne lui parlait de rien, on supposait qu'il était changé; et on voulait presque lui faire accroire qu'il était effectivement dans d'autres sentimens; mais il eut grand soin de faire voir le contraire. Ce fut véritablement alors que la Reine entra en fureur : on renferma le jeune homme dans une chambre du palais; ensuite on l'élargit, et l'on eut encore recours aux caresses qu'on accompagna de tout ce que les cours ont de plus séduisant : enfin, il n'est rien dont on ne s'avisât pour le surprendre; pour le corrompre, ou pour l'intimider. Enfin on s'adressa aux magiciens; mais bien loin de rien gagner par là, Cicatora qui s'aperçut que l'enfer se mettait de la partie, se hâta de recevoir le baptême : ainsi, quoiqu'il fût extrêmement observé il trouva le moyen de s'échapper et de se rendre à l'église, où le P. Cabral lui conféra le sacrement, et le nomma Simon.

Cicatora n'eut pas plus tôt reçu le caractère

d'enfant de Dieu, que l'esprit malin, qui depuis quelques jours le tourmentait fort, et tâchait de l'effrayer par mille représentations nocturnes, cessa de le molester et ne parut plus; mais Cicatandono et la Reine furent au désespoir, lorsqu'ils apprirent que Cicatora était Chrétien. La première chose qu'ils firent, ce fut de l'enfermer de nouveau, et d'ôter d'auprès de lui tous ses pages et ses domestiques; ensuite Cicatondono écrivit au P. Cabral, que depuis que son fils s'était mis en tête d'embrasser la religion des Européens, il ne trouvait plus en lui qu'une rebellion continuelle à ses ordres, au lieu de cette douceur et de cette soumision, qui auparavant le lui avait rendu si aimable; il le priait aussi de faire réflexion à la qualité de son fils, lequel s'avisait par mille petites pratiques de religion qui ne sont bonnes que pour le peuple, qu'il faisait beau voir un jeune homme destiné aux premiers emplois de l'état, se trouver tous les jours avec une vile populace dans une église : la lettre finissait par conjurer le père d'engager Cicatora à condescendre aux volontés de ceux qui avaient droit de lui commander; et parce que Cicatondono avait bien senti l'extravagance d'une telle proposition, pour la rendre efficace, il faisait entrevoir au missionnaire ce qu'il avait à espérer de sa reconnaissance, ou à craindre de son ressentiment.

Le P. Cabral répondit au Prince, première-

ment que la Religion chrétienne, bien loin de révolter les enfans contre leurs pères, les rendait au contraire plus soumis à tous leurs ordres, et qu'il était bien assuré que Cicatora lui obéirait plus promptement et plus aveuglément que jamais, en tout ce qui ne serait pas contre la loi de Dieu. Il répondit en second lieu, que de se déclarer ouvertement adorateur du seul vrai Dieu, et d'aller dans ses temples lui rendre les hommages qui lui sont dûs, ne déshonorait personne, que Cicatora ne faisait rien en cela que ne fissent tous les jours le Prince Sébastien, les Rois de Tosa, de Tamba, de Jamba, de Gotto, le grand Sumitanda, le brave Tacayama, et quantité des premiers officiers de la cour impériale, et dans l'Europe un très-grand nombre de Souverains plus puissans de beaucoup pour la plupart que tous les Rois et que l'Empereur même du Japon : enfin il déclarait qu'ils s'estimeraient heureux, lui et tous les siens, de donner leur sang pour conserver à Cicatora les sentimens qu'ils avaient tâché de lui inspirer.

Cicatondono fut choqué de cette réponse; mais avant que d'en rien témoigner, il fit dire à son fils par un homme, qui jusque-là avait assez fidèlement servi le jeune Prince, que le P. Cabral, voyant le danger où allait se trouver la Religion, si la Reine et son frère ne s'appaisaient, lui conseillait de dissimuler pour quelque temps sa foi, et l'assurait que sa conscience n'y serait pas inté-

ressée. Il ne fut pas difficile à Cicatora de découvrir un artifice si grossier; il pria celui qui lui parlait de la sorte de dire à son père qu'il était Chrétien, qu'il pouvait ou le faire mourir, ou le chasser de chez lui, mais que pour la foi, il ne la lui ôterait jamais. Cicatondono qui vit par là sa dernière ressource manquée, éclata de manière à faire croire que tout ce qu'il y avait de Chrétiens dans le royaume, allaient être les victimes de sa fureur. Effectivement, il fit dire aux missionnaires qu'ils songeassent qu'ils avaient encouru son indignation et celle de la Reine, et que dans peu ils en ressentiraient les effets. Le P. Cabral lui fit réponse que tous tant qu'ils étaient de religieux à Vosuqui, ils n'avaient qu'un regret, c'était de n'avoir qu'une vie à sacrifier pour une si belle cause : Qu'au reste, quand il lui prendrait envie d'en venir à l'exécution de ses menaces, il les trouverait sans défense, et tout prêts à souffrir telle mort qu'il lui plairait.

III. Le Roi de Bungo était témoin de toutes ces violences et les souffrait avec une indolence extrême ; il alla même jusqu'à faire assez mauvais visage à Cicatora, et à l'exhorter d'obéir à son père ; on s'en étonnait, mais Civandono était un peu idolâtre de sa femme, et croyait devoir ménager son beau-frère : à la vérité, quand on lui apprit le danger que couraient les missionnaires, il dit assez haut qu'il ne croyait pas que Cicatondono en vînt à cette extrémité ; et

que s'il entreprenait quelque chose, soit contre la maison des pères, ou contre leur église, il l'y trouverait les armes à la main avec les Princes ses enfans.

Mais comme on se défiait un peu de la fermeté du Roi, quand il s'agissait de résister à la Reine, et que d'ailleurs ce Prince s'absentait souvent de Vosuqui, et demeurait des mois entiers assez loin de là, prenant le divertissement de la chasse avec le Prince Joscimon son fils aîné, on ne croyait pas les missionnaires fort en sûreté. Ce fut ce qui obligea, un jour que le Roi était absent, quelques Seigneurs chrétiens à s'aller enfermer dans la maison des pères, résolus de les défendre au péril de leur vie. Le P. Cabral fit tout ce qu'il put pour les engager à s'en retourner chez eux; il leur représenta que la cause de Dieu ne se défendait pas par les armes, que d'une querelle qui leur était personnelle, ils en allaient faire une guerre civile, et que pour vouloir sauver quelques pauvres religieux, qui seraient bientôt remplacés, ils exposaient toute une chrétienté aux derniers malheurs.

A cela les Chrétiens répondirent qu'il s'agissait d'empêcher que la Religion ne reçût un affront en la personne de ses ministres, qu'ils étaient gentilshommes aussi bien que Cicatondono, qu'ils croiraient manquer également à ce qu'ils devaient à Dieu et à ce que l'honneur exigeait d'eux, s'ils souffraient qu'un particulier fît

à leurs yeux une insulte à ceux qu'ils regardaient comme leurs pères ; enfin que s'il fallait perdre la vie pour la défense des autels, ils en feraient volontiers le sacrifice. Le supérieur les voyant déterminés à rester, et ne doutant point que Citatondono ne poussât toujours sa pointe, fit un paquet des vases sacrés et des ornemens de l'église, et les voulut envoyer par un Chrétien au P. Démonté qui était à Funay ; mais il ne trouva personne qui voulut s'en charger, chacun craignant de perdre la couronne du martyre, s'il s'absentait de Vosuqui ; il les fit porter chez une dame de qualité; elle répondit qu'elle les mettrait volontiers chez elle, mais qu'elle n'en répondrait pas, qu'elle était résolue de s'en aller à l'église, et d'y attendre qu'on vînt l'égorger pour sa religion ; elle appela néanmoins ses filles de chambre, et leur commanda d'avoir soin de ce dépôt, aucune n'y voulut consentir, et toutes protestèrent qu'elles ne quitteraient point leur maîtresse.

Sur le soir on ferma l'église, le P. Cabral, le père Froez, quelques jeunes religieux qu'ils avaient avec eux, et les gentilshommes dont j'ai parlé, se mirent en prières, persuadés qu'ils ne seraient pas long-temps sans apprendre des nouvelles de Cicatondono. Au bout de quelque temps on entendit un grand bruit à la porte. Chacun se lève, les chevaliers prennent leurs armes, on ouvre, et l'on est bien surpris de voir une troupe

de femmes de qualité avec leurs filles et leurs suivantes, qui venaient, disaient-elles, mourir avec les pères. Il y en avait une qui, appréhendant que ses parens ne l'arrêtassent, s'ils la voyaient sortir à une heure indue, avait fait abattre une muraille pour se rendre avec les autres, par des quartiers détournés. Pour concevoir quel était le désir du martyre dans ces femmes, il faut se rappeler ce que j'ai dit au commencement de cette histoire, qu'il est très-rare de voir les dames du Japon sortir de chez elles, et que quand elles paraissent dans les rues, ce n'est qu'en grands équipages qu'elles sont portées dans de superbes litières, et toujours suivies d'un magnifique cortége.

Les femmes chrétiennes ayant donné cet exemple, il fut bientôt suivi de tous les fidèles, non-seulement de Vosuqui, mais même de tous les pays d'alentour. On les voyait arriver par troupes des extrémités du royaume, et lorsqu'on leur demandait ce qui les amenait à Vosuqui, ils faisaient réponse qu'ils venaient mourir pour la foi. Mais ce qui fit plus de bruit que tout le reste, c'est que le Prince Sébastien déclara, qu'avant que de faire la moindre insulte aux missionnaires, il fallait qu'on vînt à lui, et parce que Cicatondono avait menacé de tuer quiconque irait parler à Cicatora de la part de son neveu. Ce jeune Prince fit dire à son oncle qu'il pensa bien à ce qu'il voulait faire, et que s'il

faisait le moindre outrage au dernier de ses domestiques, cette insolence ne demeurerait pas impunie; ensuite pour faire voir qu'il ne reculait pas, il commença par aller tous les soirs coucher au logis des pères. L'église ni la maison ne désemplissaient point ni le jour ni la nuit; les dames, qui n'y pouvaient rester avec bienséance parmi tant de monde, furent fort longtemps sans pouvoir se résoudre à retourner chez elles; mais elles demeuraient assemblées à quelques pas du collége, chez une nièce de la Reine, jeune Princesse qui, dans cette troupe d'héroïnes, se distinguait autant par sa ferveur et le désir qu'elle avait du martyre, qu'elle était au-dessus des autres par sa naissance.

Un si grand mouvement donna beaucoup à penser à la Reine et au Prince son frère; ils craignirent ou feignirent de craindre une sédition, et comme ils profitaient de tout pour perdre les fidèles, ils s'avisèrent de mander au Roi qu'il y avait une conspiration formée contre sa vie par les Chrétiens, qui ne pouvaient plus souffrir un Souverain d'une autre religion que la leur; que le Prince Sébastien et Cicatora étaient à leur tête, et qu'il y avait une résolution de prise de mettre l'un des deux sur le trône. Cette intrigue ne put être si secrète, que le P. Cabral n'en eut le vent, et ne fut assez à temps pour prendre ses mesures. Il écrivit au Roi pour l'instruire de tout; le Prince Sébastien prit la

poste pour appuyer la lettre du père, et le Roi, informé des emportemens de Cicatondono et de la Reine, gagna enfin sur soi d'écrire à l'un et à l'autre, que depuis vingt-sept ans les docteurs étrangers et les Chrétiens étaient sous sa protection, qu'il ne les avait jamais reconnus ni brouillons, ni rebelles, qu'il était bien assuré qu'ils seraient toujours ce qu'ils avaient été jusque là à son égard, pleins de zèle et de fidélité, et que de son côté il ne changerait point non plus de sentimens pour eux.

IV. Quelque temps après le Roi revint à Vosuqui, et l'on ne parla plus de rien. Cicatora eut la liberté d'aller où bon lui semblerait, et l'on fut fort étonné de le voir sortir de sa retraite dans un état qui faisait juger qu'on lui avait souvent refusé le nécessaire ; mais Dieu le vengea d'une manière bien marquée. La Reine fut tout-à-coup possédée d'un démon qui la fit extraordinairement souffrir. Les bonses, pour cacher un accident dont ils craignaient que les Chrétiens ne triomphassent, firent d'abord courir le bruit que ce qui était arrivé à la Princesse, était une maladie purement naturelle, on appela les médecins, qui démentirent les bonses, et déclarèrent qu'il n'y avait point de remèdes humains contre le mal de la Reine. On fit du moins ce qu'on put pour la tenir enfermée; mais le diable était plus fort que les gardes, et bientôt toute la ville fut imbue de la possession de cet irréconciliable ennemi

du nom chrétien. La Reine de Bungo avait une sœur qui entrait parfaitement dans toutes ses idées, et n'avait pas moins de haine qu'elle contre notre sainte loi. Dieu lui fit aussi sentir la pesanteur de son bras; le feu prit à son palais, sans qu'on ait jamais pu découvrir comment cela s'était fait, et quoique tout Vosuqui accourût pour l'éteindre, il fut réduit en cendres : il n'y eut personne qui ne reconnût que c'était une punition du Ciel sur une Princesse qui avait fort pressé qu'on mît le feu à l'église des Chrétiens, et ce qui confirma tout le monde dans cette pensée, c'est que les appartemens de cette Princesse ayant été entièrement consumés, les flammes s'arrêtèrent tout-à-coup à celui du Prince Sébastien lequel logeait alors chez sa tante.

Tant de marques de l'indignation du Ciel touchèrent enfin la Reine de Bungo; le Roi son mari ne contribua pas peu par ses continuelles exhortations à la rendre plus favorable aux Chrétiens, elle promit de ne les plus molester de sa vie, et fut enfin délivrée du malin esprit qui la tourmentait; mais elle ne garda pas long-temps sa parole, et Dieu qui est jaloux de sa gloire, et dont il est dangereux de vouloir se moquer, ne tarda pas long-temps à punir cette ingrate Princesse par l'endroit qui lui devait être le plus sensible. Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis le retour du Roi à Vosuqui, lorsque ce Prince, qui ne soupirait plus qu'après le repos

d'une vie tranquille, se démit du gouvernement de ses états entre les mains du Prince Joscimon son fils aîné. Avant que de faire cette démarche il souhaitait de voir accomplir le mariage de sa fille avec Cicatora : il en fit la proposition à la Reine; mais cette Princesse, qui sentit renaître dans ce moment toute sa haine contre les Chrétiens, déclara qu'elle n'y donnerait jamais son consentement. Le Roi, qui commençait à se lasser des hauteurs de cette impérieuse femme, et qui avait son dessein, ne dit mot, et son silence ayant fait croire à la Reine que Civandono entrait dans ses vues, elle engagea Cicatondono à pousser à bout son fils, s'il ne changeait de religion. La chose fut exécutée comme la Reine le souhaitait. Cicatora fut sommé d'abjurer le christianisme, et comme on le trouva plus ferme et plus inflexible que jamais, après qu'on lui eut inutilement fait souffrir tout ce que la rage de la Reine put imaginer pour le vaincre, on le chassa du palais de son père. Le Saint jeune homme, ravi d'avoir perdu sa fortune pour la cause de Dieu, se retira chez les missionnaires, et leur dit avec un contentement qui était peint sur son visage, que n'ayant plus de père, il venait se réfugier entre les bras de l'Église sa mère.

Le Roi ne fit pas semblant qu'une telle conduite l'eût choqué, et comme il venait de donner à son fils l'investiture de ses royaumes, on

ne crut pas avoir rien à appréhender de son ressentiment; mais on eut bientôt sujet de se repentir de n'avoir pas assez étudié ses sentimens et ses inclinations. Les Rois du Japon, qui se sont déchargés du poids de la royauté, en conservent toujours l'éclat et les honneurs : leurs enfans, qu'ils ont placés sur le trône, sont mêmes dans l'obligation de se conduire en tout par leurs avis, et lorsque ces jeunes Rois se trouvent dans des conjonctures, ou faute, soit d'expérience, soit de génie, ils ne peuvent porter le sceptre avec honneur, ils descendent sans façon du trône qu'ils occupaient mal, et leurs pères y remontent. C'est ce qui arriva dans le royaume de Bungo, presque aussitôt que Civandono eut mis la couronne sur la tête de son fils : Voici quel en fut le sujet :

Le Roi de Fiunga, gendre du Roi de Bungo, étant mort, le Roi de Saxuma qui vit le sceptre entre les mains d'un enfant de dix ans, entra en armes dans le royaume, le conquit avec d'autant plus de facilité qu'il le trouva sans troupes et sans chef, et la Reine veuve fut contrainte de chercher un asile pour elle et pour ses enfans chez le Roi son père. Civandono touché de l'état où se trouvaient réduits sa fille et ses petits-fils, prit le dessein de les venger, et comme il ne crut pas son fils assez habile dans l'art de la guerre pour tenir tête au Roi de Saxuma, il reprit le maniement des affaires, et se mit lui-

même en campagne. Le Roi de Saxuma fut sans peine chassé d'un pays où il n'avait pas eu le temps de se fortifier, et le Roi de Bungo se voyant à la tête d'une armée victorieuse, profita de cette occasion pour faire sentir à Cicatondono et à la Reine les effets d'un ressentiment qu'il avait jugé à propos de dissimuler jusqu'alors. Il fit appeler une dame de qualité, qui était veuve depuis quelque temps, et dont le Prince Sébastien avait épousé la fille, il lui déclara qu'il la prenait pour sa femme, et le jour qu'il fit son entrée à Vosuqui, il envoya dire à la Reine qu'elle eut à se retirer chez son frère, et que sa place était occupée par une autre, qui n'abuserait pas de son sang comme elle avait fait. Presque dans le même moment que cet ordre fut intimé à la Reine, Civandono entra triomphant dans Vosuqui parmi le bruit des instrumens, et des acclamations du peuple, menant avec lui sa nouvelle épouse, qui prit dès-lors la qualité de Reine, et reçut les hommages de tous les ordres du royaume.

V. Ce coup d'éclat surprit bien du monde, mais ce qui donna encore plus à penser, c'est que la nouvelle Reine et la Princesse sa fille étaient toutes deux catéchumènes, et que le Roi voulut que les instructions qu'on leur donnait tous les jours se fissent en public dans le palais. On remarqua même qu'il n'en perdit aucune, qu'il y apportait une attention étonnante, et qu'il paraissait tout rêveur, et comme un homme qui

méditait un grand dessein. Un jour qu'on expliquait aux Princesses la passion de Notre-Seigneur, le Roi s'approchant de la Reine, lui dit assez haut : « Madame, voilà ce que je trouve de plus grand » et de plus incompréhensible dans cette reli- » gion ; mais il faut captiver son esprit et sou- » mettre son jugement. » Les Princesses furent enfin baptisées, et l'on s'aperçut en même temps que le Roi jeûnait les vendredis et les samedis, que chaque jour il récitait le rosaire ; qu'étant un jour entré dans son cabinet, il en avait tiré deux pagodes très-précieuses, et qu'il conservait chèrement, qu'il les avait quelque temps envisagées avec attention, puis que tout-à-coup il les avait fait jeter à la mer.

On ne douta plus alors que ce Prince ne fut Chrétien, et son baptême qui suivit de près, ne surprit personne : ce fut le vingt-huitième d'août jour consacré dans l'Église en l'honneur de saint Augustin, que Civandono fut enfin solennellement mis au rang des Chrétiens, dans la quarante-neuvième ou la cinquantième année de son âge, vingt-sept ans après qu'il eut commencé d'être éclairé de la lumière de l'Évangile, et en l'honneur du bienheureux P. Xavier, il choisit le nom de François. Le même jour le P. Cabral donna au Roi et à la Reine la bénédiction nuptiale, ce qui rendant leur mariage indissoluble, mit au désespoir la Princesse répudiée.

Au reste, on peut dire de Civandono ce qui

a été dit de saint Augustin, sous les auspices duquel il reçut le sacrement de la régéneration, qu'en faisant profession du Christianisme, il l'avait fait de la perfection chrétienne. En effet, ce Prince prit dès-lors une si forte résolution de regagner par sa ferveur le temps qu'il avait perdu par ses irrésolutions, qu'il parut tout-à-coup changé en un autre homme, et qu'il tint la parole qu'il avait donnée à un des missionnaires peu de jours après le baptême de la Reine; car ayant pris ce religieux en particulier, il lui parla confidemment de la sorte : « Je ne sais pas trop ce que » vous autres Chrétiens et prédicateurs pensez » de moi. Vous me croyez sans doute bien léger » et bien inconstant. Vous vous trompez; il n'y » a nulle inconséquence dans ma conduite. Dès » que j'ai eu connaissance de votre religion, j'ai » conçu pour elle une estime que je n'ai jamais » perdue, et si j'ai différé si long-temps à l'em- » brasser, c'est que j'étais bien aise de ne me » déclarer qu'après m'être procuré du repos, et » avoir remis à mon fils le gouvernement de mes » États. D'ailleurs j'ai voulu voir jusqu'où les » sectes du Japon portaient la perfection de leur » morale; c'est pour cela que j'ai bâti tant de » monastères de bonses, et que je les ai remplis » des plus habiles docteurs de l'empire; mais » plus j'ai approfondi leurs mystères, moins j'y » ai trouvé de quoi m'assurer, je n'y ai décou- » vert que ténèbres, qu'incertitude, qu'extra-

» vagance. Votre loi seule dissipe mes doutes,
» me rassure, me contente, me tranquillise.
» Enfin je suis résolu de l'embrasser : Faites-moi
» venir le P. Cabral, je veux recevoir le bap-
» tême de sa main, et vous verrez que plus j'ai
» eu de peine à prendre mon parti, plus je se-
» rai ferme quand une fois je me serai déclaré. »

VI. La grâce du sacrement ayant trouvé un cœur si bien disposé, y produisit des fruits surprenans. Ce Prince qui pendant vingt-sept ans n'avait pu se déterminer entre la vérité dont il avait été tant de fois convaincu, et l'erreur, qui de jour en jour lui paraissait plus visible, ne concevait pas comment on pouvait connaître Dieu sans l'adorer, et au sortir de la cérémonie de son baptême, retournant à son palais, la vue des infidèles qu'il rencontrait sur son passage, lui tirait des yeux des larmes de compassion. Au reste, il n'est pas possible d'exprimer l'effet que fit cette conversion dans tout l'empire; car, outre qu'il y avait au Japon peu de Souverains aussi puissans que Civandono, ce Prince était d'ailleurs dans une si grande réputation de sagesse et de doctrine, que les païens apprenant qu'il avait été baptisé, disaient que ce changement était le plus bel éloge qu'on pût faire de la Religion chrétienne.

Cependant le Roi de Bungo, qui ne voulait plus vaquer qu'à son salut, et qui ne pouvait plus goûter que Dieu seul, forma un dessein

bien digne d'un grand Prince. Il abdiqua encore une seconde fois la souveraine puissance entre les mains du Prince Joscimon, et résolut de se retirer dans le Fiunga avec l'élite des Chrétiens de Bungo; il choisit sur la frontière des deux royaumes, un endroit un peu écarté, et là, dans la plus charmante situation du monde, il traça lui-même le plan d'une nouvelle ville qu'il voulait habiter, et qui devait être gouvernée sur les plus pures maximes de l'Évangile : on ne peut croire avec quelle promptitude on travailla à la bâtisse de cette ville, qui fut nommée Cuchimochi; et le Roi voulant par sa présence hâter les ouvrages, s'embarqua le quatrième d'octobre sur une petite flotte, dont tous les vaisseaux magnifiquement ornés, avaient de grands pavillons d'un beau damas blanc, semé de croix rouges, et relevées d'une très-riche broderie d'or. La nouvelle Reine, le Prince Sébastien, Cicatora, le P. Cabral, Louis Alméïda et un autre Jésuite japonnais, s'embarquèrent avec le Roi, et furent accompagnés d'un fort grand nombre de Chrétiens de tout état et de tout âge. Mais ce n'était pas sur la terre que le Roi de Bungo devait goûter dans une vie tranquille, la douceur des consolations célestes, et Dieu qui avait dessein d'en faire un Prince selon son cœur, le voulut sanctifier par la voie des tribulations et de l'adversité : à peine la nouvelle république était formée, qu'une seconde irruption de Saxumans

dans le Fiunga, ruina les projets de Civandono.

Il manquait autre chose au jeune Roi de Bungo que de l'expérience, il n'était pas capable, il ne le fut jamais d'en acquérir, et d'en profiter: le Roi de Saxuma crut l'occasion favorable pour recouvrer le Fiunga : il y entra, dès qu'il eut appris la retraite de Civandono; il trouva ce royaume dégarni comme la première fois, et il en avait déjà conquis la meilleure partie, qu'on ne savait encore rien à Vosuqui de son armement. Sur le premier avis de cette invasion, Cicatondono fut envoyé avec de bonnes troupes pour arrêter ce progrès : et Civandono trouva bon que Cicatora allât servir sous son Père, qui l'avait enfin reçu en grâce de bonne foi. Cicatondono reprit en fort peu de temps tout ce qui avait été perdu; mais une place qui l'arrêta contre son attente, et qu'il s'opiniâtra à vouloir emporter, donna au Roi de Saxuma le temps de se reconnaître, et ce Prince ayant reçu un renfort considérable, marcha au secours de la place, dont la conservation lui était d'une conséquence infinie.

Cicatondono sans attendre Civandono, qui venait avec de belles troupes pour le soutenir, et qui avait de son côté repris plusieurs forteresses sur les Saxumans, sortit de ses lignes dès qu'il aperçut l'ennemi, et, avec cette confiance qu'inspirent de grands succès qu'on n'avait osé espérer, il courut en assez mauvais ordre présenter

la bataille au Roi qui l'accepta avec joie. L'issue en fut telle, que naturellement elle devait être : les Bungois se battirent bien, leur général et son fils y firent des prodiges de valeur, qui arrêtèrent quelque temps la victoire; mais les Saxumans, qui n'étaient pas moins braves que leurs ennemis, et qui étaient commandés par un des plus grands hommes de guerre qui fût au Japon, avaient encore le double avantage d'être tout frais, et de combattre régulièrement. Enfin Cicatondono, fut environné d'un gros de Saxumans, contre lesquels il se défendait seul avec une bravoure étonnante : on en avertit Cicatora, lequel accourut aussitôt au secours de son père et le dégagea ; mais la retraite lui ayant été coupée, il fut quelque temps par sa valeur l'admiration des deux armées, jusqu'à ce que las de tuer, perdant tout son rang, et ne pouvant plus tenir ses armes, ni se soutenir lui-même, il tombât mort presqu'également regretté de ses ennemis et de ses propres soldats.

Ainsi mourut Simon Cicatora, dont on peut dire que la ferveur et la constance furent pour toute l'église du Japon un grand exemple, et pour le Bungo, une des principales sources des bénédictions que Dieu y répandit : Cicatondono le perdit dans le temps qu'il commençait à connaître le trésor qu'il possédait en lui, et ce saint jeune homme sacrifiant sa vie pour la conserver à celui qui avait été plus son persécuteur que

son père, fit voir que le Christianisme, bien loin de détruire les vertus morales, les perfectionne, et leur communique une force que la nature seule ne saurait leur donner. Les Bungois se trouvant sans chef après la mort de Cicatora, et la retraite de Cicatondono, qu'on avait enlevé à demi-mort, ce ne fut plus qu'un massacre, et quarante mille hommes périrent dans ce combat; cette défaite fut suivie de la réduction de tout le Fiunga; mais le vainqueur ne s'en tint pas là, il se ligua avec deux de ses voisins; et comme le Roi de Bungo venait de perdre ses meilleures troupes, on lui enleva d'abord toutes les conquêtes et les acquisitions de son père, lequel pour conserver le reste fut encore obligé de reprendre en main les rênes du gouvernement.

VII. Le P. Alexandre Valégnan qui était de retour de Rome avec la qualité de supérieur général et de visiteur des missions du Japon, apprit en débarquant ces tristes nouvelles; mais ce qui lui fut en même-temps mandé des îles de Gotto, le consola beaucoup. Le P. Melchior de Figuéredo, et un jeune Jésuite japonnais avait converti presque tout ce royaume, quatre villes entières avaient reçu le baptême, sans compter les gens de la campagne, dont le nombre était infini. Le Roi Louis allait aussi de son côté par les bourgades, et jusque sur les montagnes, baptisant lui-même les enfans, instruisant les paysans et ensevelissant les morts de ses propres

mains. Ces peuples accoutumés à regarder leurs Souverains comme des divinités bien plus inaccessibles que les dieux mêmes qu'ils adoraient, voyaient avec étonnement ce Prince entrer dans les cabanes des bergers, et ne trouver rien au-dessous de lui, lorsqu'il s'agissait de gagner à Dieu le moindre de ses sujets. Un Roi de ce caractère ne devait ce semble jamais mourir; mais le règne de Louis fut bien court. Au bout de trois ans, Dieu l'appela au ciel, pour lui faire porter une couronne plus précieuse que celle qu'il portait sur la terre; il laissa en mourant un fils en bas âge de même nom que lui : un de ses frères, zélé idolâtre, prit la tutelle du jeune Prince, et la régence du royaume pendant la minorité. Les choses alors changèrent de face dans ces îles, il ne fut pas bien difficile au régent d'usurper une couronne sur un enfant qui n'avait point d'appui; mais comme le jeune Roi ne manqua point à la fidélité qu'il devait à Dieu, Dieu le fit dans la suite remonter sur le trône qu'on lui avait ravi; il est vrai que ceci n'arriva que plusieurs années après le temps dont je parle, et que la chrétienté du Gotto persécutée pendant tout le règne de l'usurpateur, se trouva à la fin extrêmement diminuée.

Cependant, les pertes qu'avait faites l'église du Japon, par les malheurs arrivés au Roi de Bungo, et celle qu'elle fit peu de temps après dans le Gotto, furent bien réparées par ce qui

arriva dans le royaume d'Arima, avant la fin de cette même année. Le feu Roi André avait laissé, pour lui succéder à la couronne, un fils assez jeune, avec un conseil entièrement déclaré contre le Christianisme : aussi, à peine le Roi avait-il fermé les yeux, qu'on vit paraître un édit qui ordonnait, sous peine de mort, à tous les Chrétiens de retourner au culte des dieux du pays. Le Prince d'Omura ne put souffrir qu'on abusât ainsi de la jeunesse de son neveu, pour persécuter une Religion dans laquelle le feu Roi était mort ; il engagea le jeune Roi à voir le P. Valégnan ; et ce Roi, qui fut appelé à la cour, n'eut pas beaucoup de peine à faire connaître la vérité à un Prince dont la raison avait dévancé les années, et se trouva au-dessus des préjugés : le jeune Roi fut baptisé à Cochinotzu et nommé Protais. Avant son baptême, il fit paraître une constance de laquelle on crut devoir tout se promettre pour la Religion. Comme il était sur le point de se rendre à Cochinotzu, où il avait donné ordre au P. Valégnan de se trouver, il tomba dans une pamoison qui dura fort long-temps et qui fit appréhender pour sa vie : les bonses publièrent que c'était une punition des dieux que ce Prince avait abandonnés ; mais il ne fut pas plus tôt revenu à lui, que sans s'arrêter à ce qu'on voulut lui dire pour lui faire changer de pensée, il partit sur l'heure, et alla trouver le P. Valégnan qui le baptisa. Dieu ne différa

pas à lui faire sentir qu'on ne perd jamais rien à se déclarer pour son nom : à peine ce Prince eut-il rendu la paix à l'église par sa conversion, que le Ciel la lui donna à lui-même : il était engagé dans une fâcheuse guerre contre Riozoqui, son vassal, l'ancien ennemi de sa maison, et que de grandes conquêtes avaient rendu formidable à tous les Rois du Ximo ; le P. Valégnan qui conçut quel dommage apporterait au christianisme la continuation d'une guerre, laquelle menaçait tous les états chrétiens d'une entière désolation, se sentit inspiré d'aller trouver Riozoqui ; il suivit l'inspiration, et sut si bien manier l'esprit de ce fier conquérant, qu'il lui fit conclure un accommodement dans lequel tous les partis trouvèrent leur avantage : ensorte que le missionnaire fut regardé des païens mêmes comme le père du Roi d'Arima, et le restaurateur du royaume : aussi le Prince, pour marquer à Dieu sa reconnaissance d'un succès si peu espéré, se porta dès-lors avec une ardeur incroyable à étendre la foi dans ses états : il commença par fonder, dans sa capitale, un collége et un séminaire, et de ces deux écoles sont sortis un très-grand nombre de saints missionnaires et de martyrs, qui ont illustré l'église du Japon.

VIII. Les affaires du royaume d'Arima étant terminées aussi heureusement que je viens de le dire, le P. Valégnan reçut une lettre de Civandono, Roi de Bungo, par laquelle ce prince

lui mandait de le venir trouver à Vosuqui, où il avait des affaires de la dernière conséquence à lui communiquer; il s'agissait du baptême de Joscimon, lequel, depuis que le Roi son père avait fait profession ouverte du Christianisme, s'était rangé avec la Reine son épouse parmi les catéchumènes, et faisait paraître dans toutes les occasions une ferveur qui étonnait les Chrétiens mêmes: il n'avait tenu plusieurs fois qu'au P. Froez de le baptiser; mais ce père connaissant le peu de fond qu'on pouvait faire sur le petit génie de ce Prince, avait fort sagement jugé à propos de différer. Enfin, Civandono qui regardait comme son souverain bonheur en ce monde de voir toute sa famille chrétienne, crut s'être assez assuré de la persévérance de Joscimon, et manda le père visiteur pour conférer le baptême à ce Prince, mais il vit bientôt qu'il s'était encore trop pressé, et qu'il n'avait pas assez bien connu son fils. Le Roi de Saxuma, d'un côté, et Riozoqui de l'autre, après avoir envahi tout ce qui avait appartenu à Civandono, hors du Bungo, menaçaient ce royaume: quelques seigneurs bungois, fort attachés à l'idolâtrie, jugèrent cette occasion favorable pour faire revivre le culte des idoles: sentant donc que le jeune Roi avait besoin d'eux pour conserver l'héritage de ses pères, ils lui déclarent qu'ils ne lui donneront aucun secours qu'auparavant il n'ait juré de rendre aux bonses tout ce qu'on

leur avait ôté, et de rétablir les solennités païennes qu'on avait abolies. Le jeune Prince, dont le fond n'était pas mauvais, eut bien de la peine à en venir-là; mais comme il se croyait perdu sans ressource, s'il ne donnait les mains à tout ce qu'on exigeait de lui, il promit et jura tout ce qu'on voulut.

La nouvelle en ayant été portée à Civandono, ce fut, pour ce religieux Prince, un coup de foudre qui l'atterra : il avait perdu quatre royaumes, et en quelque façon toute la gloire de trente ans du plus beau règne qu'on eût encore vu au Japon, sans que de si grands revers de fortune eussent fait sur son esprit la moindre impression; une si rare vertu avait été, pour la religion, un véritable triomphe parmi tant de disgrâces, et pour le Roi de Bungo, un nouveau lustre aux grandes actions de sa vie : mais il fut si sensible à l'infidélité de son fils, qu'il en tomba malade de douleur, et qu'en peu de jours il fut à l'extrémité : Dès que le jeune Roi sut l'état où était son père, il accourut pour le voir; mais le malade ne voulut jamais consentir qu'il entrât dans sa chambre; et Dieu lui ayant, contre toute espérance, rendu la santé, il protesta en présence de toute sa cour, que quiconque serait assez hardi pour rien entreprendre contre le culte, et contre les intérêts du vrai Dieu, aurait à faire à lui : il songea ensuite à fléchir le Ciel en faveur du malheureux Prince

qui lui causait tant de chagrin ; et ce fut alors qu'après avoir promis à Dieu de mourir plutôt que de transgresser aucun précepte de la foi, et fait vœu de suivre tous les avis que ses confesseurs lui donneraient pour le salut de son ame, et son avancement dans la perfection, il ajouta dans le transport de sa ferveur, ces belles paroles qui font voir une foi bien vive et bien pure : « De plus, je déclare et je le jure en votre pré» sence, Dieu tout-puissant, que quand tous » les pères de la compagnie de Jésus, par le » ministère desquels vous m'avez attiré à la foi, » renonceraient eux-mêmes à ce qu'ils m'ont » enseigné ; quand je serais assuré, ce que je » regarde absolument comme impossible, que » le Saint-Père, qui est à Rome, et que tous » les Chrétiens d'Europe auraient renié votre » saint Nom, et quitté votre service, je vous » confesserais, reconnaîtrais et adorerais, m'en » dût-il coûter la vie, comme je vous recon» nais, confesse et adore, pour le seul vrai et » tout-puissant Dieu de l'univers, sans douter » d'aucun des articles dont vous m'avez donné » la connaissance par votre infinie miséricorde. »

Cependant les infidèles ne cessaient de reprocher à ce Prince que son changement de religion avait causé la perte de ses royaumes, et la ruine de sa maison : mais il fit bientôt cesser ces discours ; il reprit une troisième fois le timon de l'Etat, assembla une assez belle ar-

mée, se mit en campagne, et rangea à la raison quantité de seigneurs de la cour, qui, profitant de l'épuisement où se trouvait le royaume, s'érigeaient insensiblement en petits tyrans. Cicatondono, dont l'imprudence avait attiré tant de maux à sa patrie, était celui qui faisait le plus de peine au Roi, et qui parlait le plus haut contre la religion de ce Prince. Civandono, après l'avoir réduit à rentrer dans son devoir, confisqua tous ses biens; ensuite, pour ne laisser aucune source de rebellion dans son Etat en le remettant à un Prince qu'il savait bien n'être pas fort capable de se soutenir dans un temps de trouble, il pardonna à tous ses seigneurs humiliés : seulement il substitua à Cicamoron son troisième fils, qui avait depuis peu reçu le baptême, tous les biens de Cicatondono, lequel fut obligé de reconnaître son neveu pour son successeur et son héritier nécessaire.

Le Bungo étant ainsi rétabli dans sa première tranquillité, on s'attendait que Civandono n'en demeurerait pas là, et qu'il entreprendrait de reconquérir les états qu'on lui avait enlevés, mais il n'était plus d'âge, ni d'humeur à faire des conquêtes pour lui, et il croyait fort inutile d'en faire pour un successeur qui ne les garderait pas; il ne songea donc qu'à rétablir son royaume que les guerres passées avaient fort épuisé, afin de le rendre à son fils tel qu'il l'avait reçu de ses prédécesseurs. En travaillant à

remettre le bon ordre dans ses affaires, il n'oubliait pas les intérêts du Christianisme; il s'appliquait même à la conversion de ses courtisans, et il eut le bonheur de convertir le chef de tous les bonses du royaume : mais ce qu'il fit de plus utile pour la religion, ce fut l'établissement d'un collége à Funay, et d'un noviciat à Vosuqui. Le père Valégnan prit possession de ces deux maisons, qui furent bientôt remplies d'un bon nombre de novices et d'excellens ouvriers qui arrivaient tous les jours des Indes, ou que l'on formait dans le pays.

IX. Le père visiteur ayant ainsi réglé toutes choses dans le Bungo, et ne croyant pas qu'il fût de la prudence de conférer le baptême au jeune Roi, quoique ce Prince fût rentré dans ses premiers sentimens de ferveur, partit pour Méaco, où la foi ne faisait pas de moindres progrès, sous la conduite du P. Organtin, Jésuite vénitien, qui avait pris la place du P. Froez. Nobunanga se déclarait en toute occasion le protecteur des missionnaires et des Chrétiens : mais il arriva alors une chose qui fit craindre qu'il ne changeât d'inclination, et dont néanmoins les suites furent heureuses : quelques Rois et quelques Seigneurs jaloux de la puissance de l'Empereur, se liguèrent contre lui; les chefs de cette confédération étaient Araqui, Roi de Bomi ou Vomi, vassal de Nobunanga, Morindono, Roi de Naugato, et un bonse qui s'était fait Sou-

verain d'Ozaca : l'Empereur vit bien que s'il n'usait de diligence, tout le Japon pourrait s'unir pour mettre des bornes à ses conquêtes : il résolut donc de prévenir les alliés, et il commença par Araqui. Les états de ce Prince avaient pour barrière contre l'Empereur, la forteresse de Tacaçuqui, place forte, et dont Juste Ucondono avait hérité après la mort de Vatadono son oncle : elle relevait du Roi de Bomi, lequel pour s'assurer qu'Ucondono ne donnerait point passage à l'Empereur sur ses terres, l'avait obligé de lui livrer son fils unique et sa sœur en ôtage. Cependant Nobunanga alla brusquement se présenter devant cette forteresse, persuadé qu'elle ne l'arrêterait pas long-temps ; il s'aperçut bien, dès les premières approches, qu'il s'était trompé, que Vatadono revivait dans son neveu, et que ce siége serait long ; mais comme il importait extrêmement à ses affaires qu'il ne le fût pas, il eut recours à la négociation.

Ce Prince connaissait assez Ucondono, pour être persuadé qu'il n'était pas capable d'une trahison, et d'ailleurs il savait les engagemens que ce tono avait avec le Roi de Bomi son Seigneur: l'expédient dont il s'avisa, fut d'envoyer avertir Ucondono, que s'il ne lui livrait sa place, il allait immoler tous les Chrétiens à son ressentiment : et il eut grand soin de divulguer cette menace, dans la pensée que les Chrétiens feraient un effort sur l'esprit du commandant, pour l'en-

gager à se rendre : ce qu'il avait prévu arriva; on représenta à Ucondono, qu'Araqui, étant vassal de l'Empereur, n'avait pu se rendre coupable de félonie, prendre les armes contre Sa Majesté impériale; que lui-même, en servant dans une guerre manifestement injuste, allait directement contre la loi de Dieu, enfin que sa forteresse était un arrière-fief de l'empire, et qu'il ne pouvait pas, en conscience, refuser d'y recevoir l'Empereur.

Ucondono fut surpris de se voir armé contre son Souverain, mais la pensée de ce que deviendrait son fils et sa sœur l'empêchait de se résoudre : le tour qu'il imagina pour contenter tout à la fois le Roi et l'Empereur, fut d'assembler les officiers de sa garnison, de leur représenter les raisons qu'il avait de se retirer, et de leur remontrer que c'était à eux de considérer ce que l'honneur et le devoir exigeaient d'eux dans une conjoncture si délicate : il sortit aussitôt, alla se jeter aux pieds de l'Empereur qui le reçut bien. La place se rendit dans le moment, et Nobunanga la remit à Ucondono qu'il prit à son service : il s'en fallut bien que les choses s'accommodassent aussi aisément de la part du Roi de Bomi. Ce Prince conçut contre son vassal une indignation qui pensa le porter à de grandes extrémités; il ne s'agissait de rien moins que de la vie de deux ôtages, et leur mort était conclue lorsque Tacayama accourut fort à pro-

pos au secours de sa fille et de son petit-fils. D'abord Araqui traita fort mal ce Seigneur : à la fin cependant la vue de ce grand homme dans un état de suppliant le toucha, et les murmures des officiers l'intimidèrent, il s'adoucit et rendit les ôtages.

Tacayama fut à peine sorti de ce danger, qu'il rentra dans un autre ; sa reconnaissance, et apparemment la nécessité de ses affaires l'engagèrent à rester dans Ozaca, qu'on prévoyait devoir être incessamment assiégé par l'Empereur. Effectivement Nobunanga ne tarda pas à se présenter devant cette place, qui, après une assez vigoureuse résistance fut forcée l'épée à la main. Tacayama fut fait prisonnier, et sur-le-champ condamné à avoir la tête tranchée, ce qui jeta tous les fidèles dans la consternation. Aussitôt on ordonna des prières publiques, les églises, les chapelles ne se désemplissaient point, on voyait le jour et la nuit Ucondono et les missionnaires prosternés aux pieds des autels, et il n'est rien qu'on ne mît en œuvre pour obtenir la conservation d'un homme qui était regardé avec justice comme la principale colonne de la plus illustre chrétienté du Japon.

L'Empereur apprit cette affliction des Chrétiens et en fut touché ; il manda les pères et Ucondono, leur dit qu'à leur considération il accordait la vie au prisonnier, et qu'il se contenterait de l'exiler. En effet, quelques jours après, Tacayama

eut ordre de se transporter dans le royaume de Jécigen, où il demeura jusqu'à la mort de Nobunanga. Ce fut une perte pour les églises de la Tense; mais Ucondono était en état de la réparer, comme il le fit, et d'un autre côté Tacayama devint l'apôtre du Jécigen, où Jésus-Christ n'avait point encore été prêché. Il y fit des conversions sans nombre par lui-même et par les missionnaires qui l'y suivirent; ces religieux ont laissé par écrit que le tono leur amenait jusqu'à huit cents catéchumènes à la fois, et qu'ils les trouvaient si bien instruits, qu'il ne leur restait plus qu'à les baptiser : aussi le nom de ce Prince devint-il très-célèbre dans toute l'étendue du Japon, et jusqu'aux extrémités de l'Inde, on n'en parlait que comme d'un homme dont la mémoire était en bénédiction dans toutes les églises.

Cependant Nobunanga ne put douter que l'éloignement de Tacayama ne fut très-sensible aux Chrétiens, et il sembla que pour les consoler il prenait à tâche de redoubler les faveurs dont il honorait les missionnaires. En effet peu de temps après, ayant achevé de bâtir la superbe ville d'Azuquiama, qu'il voulait laisser aux siècles futurs comme un monument de sa grandeur et de sa puissance, il y donna un collége aux Jésuites, et il accompagna cette grâce d'une marque de distinction qui valait encore plus que le bienfait même; car il assigna pour

le collége un emplacement qu'il avait refusé aux plus considérables de sa cour. Il faut tomber d'accord que jamais la Religion chrétienne n'avait été au Japon sur un plus beau pied : l'Empereur, qui s'agrandissait tous les jours, ne semblait faire la guerre que pour établir le Christianisme dans les royaumes qu'il subjuguait; il prévenait souvent les souhaits des fidèles, et il leur accordait toujours plus qu'ils ne lui demandaient. Enfin il s'était fait comme un point d'honneur d'exterminer les bonses, et il se présenta alors une occasion qu'il ne manqua pas d'éteindre toute une secte de ces religieux infidèles, et la plus opiniâtre ennemie du nom chrétien.

Les Xodoxius et les Foquexus étaient depuis quelque temps aux prises sur un point de religion; leur animosité mutuelle les aveugla, de sorte qu'ils prirent Nobunanga pour arbitre de leur différend, et ils allèrent jusqu'à accepter une condition, sans laquelle ce Prince ne voulut point les écouter. Cette condition était que ceux qui auraient du dessous, seraient punis de mort; le jour marqué, les plus habiles des deux sectes se rendirent au lieu assigné avec un appareil et une pompe qui témoignaient de part et d'autre une grande assurance : on disputa longtemps, et on le fit avec un acharnement qui convenait mieux à des soldats dans une mêlée, qu'à des docteurs dans une conférence. Enfin

les Foquexus furent poussés si vivement par leurs adversaires, que n'ayant plus rien à répliquer, ils allèrent se jeter aux pieds de l'Empereur, pour le supplier de ne point faire exécuter la sentence qu'il avait portée de leur consentement. Ils ne gagnèrent rien, Nobunanga les fit sur l'heure dépouiller tout nus et fouetter publiquement; ensuite il les obligea à signer de leur sang qu'ils avaient été vaincus et qu'ils méritaient la mort, après quoi ils furent décapités. L'Empereur ne s'en tint pas là; il fit transporter dans une île déserte tout ce qu'il y avait parmi les Foquexus de gens de mérite et en réputation, et condamna les autres à une amende si excessive, que malgré tout leur crédit et leurs immenses richesses, ils ne se trouvèrent pas en état d'y satisfaire, et prirent le parti de s'exiler eux-mêmes et d'abandonner tous leurs biens.

Mais si la conduite de Nobunanga à l'égard des bonses avançait si fort les affaires de la religion, son aveuglement par rapport à son salut coûtait bien des larmes à toute l'église du Japon. L'accueil extraordinaire que ce Prince faisait aux missionnaires, le plaisir qu'il paraissait prendre à les entretenir en particulier de leur religion, la joie qu'il témoignait du succès de leurs travaux, tout cela fit quelque temps croire qu'il n'était pas éloigné du royaume des cieux: mais cette opinion dura peu, et l'on fut enfin convaincu que Nobunanga n'avait point et n'au-

rait jamais de religion. Un jour que la cour était fort nombreuse, on vint dire à l'Empereur que le P. Organtin et Laurent demandaient à faire la révérence à Sa Majesté. Ce Prince montrant un visage fort gai, fit ouvrir les deux battans de sa chambre, et adressant la parole aux courtisans : « Messieurs, leur dit-il, si vous ne vous » mettez de mon côté, je serai obligé de me » rendre et d'embrasser le Christianisme : ces » docteurs étrangers me poussent à bout, et je » ne sais plus que leur répondre. » Sur cela les deux missionnaires entrèrent et rendirent leur respect à l'Empereur, qui les reçut avec une distinction qu'il ne marquait pas aux plus grands Seigneurs de sa cour, il leur dit ensuite : « Voici, » mes pères, une belle occasion de faire d'un » seul coup bien des conquêtes, redites-nous ce » que vous m'exposâtes dernièrement de l'unité » de Dieu, de ses perfections infinies, de sa pro- » vidence, et sur-tout de sa justice à récom- » penser les bons et à punir les méchans, et » je vous réponds que vous allez faire autant » de Chrétiens qu'il y a ici de personnes sensées. »

Comme Laurent, ainsi que je l'ai déjà remarqué plusieurs fois, parlait le japonnais avec une grâce toute particulière, le P. Organtin le chargea de faire ce que souhaitait l'Empereur; il obéit, parla fort long-temps et fut écouté avec une attention merveilleuse. Quand il eut fini, chacun se regarda et parut charmé : on avoua

que rien n'était plus solide ni mieux prouvé, on donna de grandes louanges au missionnaire, mais ce fut tout le fruit qu'il remporta de son discours. Un moment après, l'Empereur prenant en particulier le P. Organtin et son compagnon : « Il faut, leur dit-il, que vous juriez » que vous me parlerez avec toute la sincérité » dont vous êtes capables. » Quoique le P. Organtin ne vît pas encore où tendait une telle proposition, il n'eut pas de peine à donner au Prince l'assurance qu'il exigeait. Alors Nobunanga reprenant la parole : « De bonne foi, dit-il, » croyez-vous tout ce que vous nous enseignez? » car je vous dirai qu'après avoir promis le se- » cret à des bonses, comme je vous le promets, » ils m'ont avoué que tous leurs mystères étaient » de pures fables, inventées pour amuser et con- » tenir la multitude. » Le P. Organtin, qui ne s'attendait à rien moins qu'à ce discours, prit sans dire mot un globe terrestre qu'il trouva sous sa main, et montrant à l'Empereur les pays immenses qu'il avait traversés pour se rendre au Japon : « Sire, lui dit-il, Votre Majesté paraît » faire quelque estime de nous, mais si pour » vous débiter des fables nous avions entrepris » de si longs voyages, essuyé tant de travaux, » couru tant de dangers, traversé les mers les » plus orageuses, abandonné nos parens, nos » amis, notre patrie, y aurait-il folie pareille à » la nôtre? Que les bonses parlent contre leur

» pensée, quand ils vous disent des choses qu'ils » n'entendent pas et dont ils connaissent même » la fausseté, il n'y a pas lieu de s'en étonner : » qui ne voit que leur fortune est attachée à » faire passer leurs chimères pour des vérités » constantes? Mais que nous revient-il à nous » de notre pénible ministère, et de notre con- » stante exactitude à nous abstenir de toutes les » douceurs de la vie? En un mot, la manière » dont nous vivons ici ne suffit-elle pas pour con- » vaincre les plus incrédules, qu'il faut que » nous ayons des preuves bien incontestables » des vérités que nous prêchons? »

Tandis qu'il parlait, l'Empereur avait les yeux baissés et fixes, comme un homme qui pense profondément, après quoi reprenant tout-à-coup son air gai, il combla les deux religieux de mille nouveaux témoignages d'estime et de bonté, et marqua en les congédiant beaucoup de regret de ne les pouvoir entretenir plus souvent. A l'exemple du maître, les courtisans paraissaient se disputer à qui ferait plus d'amitié aux docteurs étrangers, et les trois fils de l'Empereur leur donnaient en toutes rencontres tant de marques d'une singulière bienveillance, qu'il n'y avait rien qu'on ne pût se promettre de ces Princes, lorsqu'un jour ils occuperaient les premiers trônes du Japon, auxquels ils avaient droit d'aspirer. Mais Nobunanga était toujours celui qui portait plus loin l'affection pour les

missionnaires, et il en donna alors une preuve à laquelle on ne s'attendait pas.

Le P. Valégnan était arrivé à la cour dans le temps qu'on faisait les préparatifs pour une fête magnifique que Nobunanga voulait donner à tous les Rois ses vassaux, ou ses alliés : il trouva ce Prince environné de presque tout ce qu'il y avait de grand dans l'empire ; il ne laissa point de se présenter pour avoir audience, et non-seulement il l'obtint sans délai, mais il fut reçu de l'Empereur et des Rois ses fils avec des marques d'estime et de considération qui étonnèrent tout le monde. La surprise redoubla, lorsqu'on sut que le père, à son retour chez lui, y avait trouvé huit beaux canards qu'on avait envoyés de fort loin au Roi de Bandoue, et dont ce Prince avait fait présent à l'Empereur comme d'une chose infiniment rare. Pour connaître combien cette manière d'agir de Nobunanga avec un simple religieux avait de quoi surprendre, il faut se souvenir que les Monarques de l'Asie mettent toute leur gloire à recevoir des présens et à n'en faire à personne ; le P. Valégnan, encouragé par ce succès de sa première visite, se hasarda de prier l'Empereur de trouver bon, qu'outre le collége qu'il avait donné aux missionnaires à Anzuquiama, on y bâtit un séminaire où la jeune noblesse chrétienne fut élevée dans tous les exercices convenables à sa condition, sous les yeux du plus grand Souverain de

l'Asie. Nobunanga n'était pas vain, mais il était sensible aux moindres louanges que lui donnaient les missionnaires qu'il croyait incapables de cette basse flatterie dont les courtisans ne se défont presque jamais. Non-seulement il accorda ce qu'on lui demandait, mais il déclara qu'il voulait fonder le séminaire, et il tint parole.

Il est vrai que si ce Prince ne gardait point de mesure quand il s'agissait de l'honneur et des intérêts du Christianisme, les Chrétiens, qui étaient à son service, n'épargnaient rien de leur côté pour lui faire tout le plaisir dont ils se pouvaient aviser : on savait qu'il aimait la magnificence, et que ses grands vassaux et les principaux officiers de sa maison ne pouvaient lui causer une plus sensible joie qu'en paraissant dans les actions d'éclat avec une pompe qui effaçât les Rois qu'il n'avait pas encore rendus ses feudataires. Ucondono connaissait sur cela son maître plus que personne; il vint au carrousel, c'était la fète dont je viens de parler, avec un équipage qui ne le cédait qu'à celui de l'Empereur et des Rois ses enfans. Et ce qui étonna extrêmement tout le monde, c'est que le premier jour de la fète, laquelle dura une semaine entière, ayant une livrée dont la richesse attirait tous les yeux, le lendemain il en prit une autre pour le moins aussi belle que la première, ce qu'il continua tous les jours. L'Empereur en eut un contentement auquel on attribua en partie la manière

dont il reçut le père visiteur, lorsqu'il lui donna son audience de congé ; car après avoir conduit lui-même ce religieux dans tous les appartemens de son palais, lequel véritablement, au rapport du père, était digne du Prince qui l'habitait, il lui fit présent d'une tenture de tapisserie, où le plan et toutes les beautés d'Anzuquiama étaient représentés au petit point ; le fond en était si riche, et tout y était d'une si grande délicatesse, que le père ayant envoyé cette tapisserie au Pape Grégoire XIII. On convint à Rome qu'il ne se pouvait rien voir en ce genre de plus beau ni de plus fini.

D'Anzuquiama, le père visiteur fut rappelé dans le Bungo, où le saint Roi Civandono, et la Princesse qu'il avait répudiée, mais qu'il laissait vivre dans un état conforme à son ancienne grandeur, faisaient, tous leurs efforts, l'un pour avancer, et l'autre pour arrêter le progrès de l'Évangile : le Roi qui avait pour lui le ciel, dont les intérêts étaient l'unique objet de son zèle, voyait avec une incroyable consolation de son ame, presque tous ses projets réussir : il fit entrer dans le sein de l'Église, la Reine de Fiunga sa fille et les deux Princes ses petits-fils ; et ce grand exemple, joint à plusieurs guérisons miraculeuses, qu'opéra vers ce même temps la grâce du sacrement de la régénération, attirèrent à la foi un très-grand nombre d'infidèles.

Voilà quelle était dans toutes les parties de

l'empire la situation du Christianisme; plus de cinquante Jésuites européens et japonnais, sans compter les catéchistes, dont le nombre était plus considérable, ne suffisaient pas pour administrer les sacremens aux fidèles et pour instruire les idolâtres, dont plusieurs ne mouraient dans leurs infidélités que faute d'avoir quelqu'un qui leur en enseignât le remède, et qui les aidât à descendre dans la piscine mystérieuse du baptême. Ce fut en partie à dessein de remédier à un si grand mal, que le P. Valégnan se hâta de terminer une affaire très-importante, qu'il avait déjà concertée avec les Rois de Bungo et d'Arima, et le Prince d'Omura : il s'agissait d'une ambassade d'obédience au Pape de la part de ces trois Princes. Comme tous concouraient au même dessein avec un zèle égal, la chose fut bientôt conclue, et il ne fut plus question que du choix des ambassadeurs. Le Roi de Bungo nomma d'abord pour le sien le plus jeune des fils du feu Roi de Fiunga; mais ce Prince étant au séminaire d'Anzuquiama, et ne pouvant être assez à temps pour l'embarquement qui pressait, on lui substitua Mancie Ito son cousin germain, de la même maison que lui, et petit-fils d'une sœur du Roi de Bungo. Ce jeune Prince n'avait que quinze à seize ans, mais il était plus sage et plus judicieux qu'on ne l'est d'ordinaire à trente. L'ambassadeur du Roi d'Arima et du Prince d'Omura fut Michel Cingina, neveu du Prince et cousin

germain du Roi. Il n'y avait point au Japon de cavalier qui eût plus de grâce, ni plus de majesté dans le visage que ce jeune Prince. Deux seigneurs alliés à la maison d'Arima, et de même âge que les deux ambassadeurs, leur furent associés; l'un se nommait Martin Farami, et l'autre Julien Nacaura : ils avaient tous deux beaucoup de mérite, et ils firent honneur aux Princes qui les avaient envoyés.

Outre l'obéissance que les ambassadeurs devaient rendre au Vicaire de Jésus-Christ, de la part de leurs maîtres, ils étaient encore chargés de quelques instructions particulières pour le Souverain-Pontife, pour le Roi d'Espagne, et pour quelques Princes d'Italie, auxquels l'église du Japon devait une bonne partie des secours spirituels et temporels qu'elle recevait tous les jours, et dont elle en attendait encore de plus considérables dans la suite : mais ce que Civandono avait le plus à cœur était la béatification du P. François Xavier; son ambassadeur avait des ordres bien positifs de faire sur cela les plus grandes instances : elles ne furent pas sans effet; et les historiens du Saint conviennent qu'encore que toute la chrétienté de l'ancien et du nouveau monde, s'intéressât à cette béatification, personne n'agit dans cette affaire, ni plus vivement, ni plus efficacement que le Roi de Bungo.

Les ambassadeurs s'embarquèrent à Nangazaqui, le vingt-deuxième de février mil cinq cent

quatre-vingt-deux. Dom Ignace de Lima se chargea de les conduire jusqu'à Méaco; et ils y trouvèrent un navire tout prêt qui les porta à Malaca : on ne peut guère souffrir davantage ni courir plus de risques qu'ils ne firent dans tout le cours de ces deux navigations : de Malaca à Cochin ils n'eurent ni la mer plus calme, ni les vents plus favorables, il semblait que Dieu prît plaisir à les mettre à deux doigts du naufrage, pour éprouver et pour fortifier leur confiance, en les préservant de la mort dans le moment que tout paraissait désespéré. Enfin ils arrivèrent à Goa, au commencement de l'année suivante; ils y furent reçus magnifiquement par le Vice-Roi Dom François Mascarégnas, et ils y séjournèrent plusieurs mois, ensuite ils retournèrent s'embarquer à Cochin. Le P. Valégnan qui les avait accompagnés jusque-là, ayant reçu ordre de son général de prendre le gouvernement des missions de tout l'Orient, confia les ambassadeurs aux PP. Diégo de Mesquita et Nugno Rodriguez, qui ne les abandonnèrent point jusqu'à leur arrivée à Rome : ils mirent à la voile au mois de février mil cinq cent quatre-vingt-quatre; cette troisième navigation fut assez heureuse, et ne fut pas longue : et ils mouillèrent à Lisbonne le dixième d'août. Le Cardinal Infant, Vice-Roi de Portugal, leur fit tout l'accueil possible, et les obligea de séjourner un mois chez lui. Ils se rendirent ensuite à Evora, où ils étaient invités

par l'archevêque Dom Théoton de Bragance ; de là, ils passèrent à Villa-Viciosa, séjour des Ducs de Bragance. Les amitiés qu'on leur fit dans cette cour passent tout ce qu'on en peut dire. Le Duc Dom Théodose après les avoir comblés de caresses, en quoi il fut encore surpassé par la Duchesse Dona Catharina sa mère, leur donna plusieurs jours ses carosses, leur fit tenir une somme d'argent très-considérable, et ne les laissa partir qu'après leur avoir fait promettre de repasser par chez lui, à leur retour de Rome.

Ils se trouvèrent à Madrid pour voir prêter le serment de fidélité au Prince d'Espagne ; et deux jours après, ils eurent audience publique du Roi Philippe II. Ils étaient chargés de lettres et de présens pour ce Prince ; et ils lui rendirent au nom de tous les fidèles du Japon, de très-humbles actions de grâces, pour les soins paternels que Sa Majesté Catholique ne cessait de prendre de cette église naissante. Philippe les embrassa tendrement, et leur témoigna qu'il faisait beaucoup d'estime de leurs personnes, et qu'il considérait extrêmement les Rois dont ils étaient les envoyés. Le lendemain, l'Impératrice Marie leur envoya ses carrosses, et ils allèrent lui faire la révérence ; le jour suivant, on les mena à l'Escurial, après quoi ils firent et reçurent les visites des Grands d'Espagne et de l'ambassadeur de France. Le Roi Catholique lui-même les visita, et donna ordre qu'on leur équi-

pât un navire à Alicante : ils partirent de Madrid le vingt-sixième de novembre, et dans toutes les villes où ils passèrent, on leur rendit presque les mêmes honneurs comme on aurait fait au Roi : ils s'embarquèrent au mois de janvier mil cinq cent quatre-vingt-cinq, furent plusieurs fois battus de la tempête, et ne purent prendre terre à Livourne qu'au commencement de mars : ils entrèrent dans le port sur une frégate que le Grand-Duc avait envoyée à leur rencontre ; à leur débarquement toute l'artillerie du château les salua, et les carrosses du Grand-Duc les conduisirent à Pise, où ce Prince les attendait. Presque toute la cour alla au-devant d'eux, on les mena dans un palais qui leur était préparé, et où ils trouvèrent un dîner magnifique. Après le repas, Pierre de Médicis les visita ; et sur le soir, ils allèrent en cérémonie chez le Grand-Duc.

Ce Prince était un des Souverains qu'ils avaient ordre de voir plus en particulier : il reçut leurs lettres et leurs présens avec une affabilité qui les toucha, donna toujours la main au Prince de Fiunga, et voulut que Dom Pierre son frère la donnât au trois autres ambassadeurs. Il les mena ensuite chez la Grand'Duchesse qu'on leur avait aussi fort enjoint de voir, et qui les embrassa avec une tendresse de mère. Ils passèrent tout le carnaval à Pise, et de là ils allèrent à Florence, où le nonce du Pape les visita, et le cardinal archevêque de Florence, qui fut de-

puis le Pape Léon XI, les reçut avec la croix et en habit rouge, quoique ce fût en carême. De là ils passèrent à Sienne, et ne cessèrent d'être défrayés par le Grand-Duc, que lorsqu'ils entrèrent dans l'état ecclésiastique, où ils le furent toujours aux dépens de Sa Sainteté. En quittant la garde, que le Grand-Duc leur avait donnée, ils furent reçus par deux cents arquebusiers, que Monseigneur Celsi, Vice-Légat de Viterbe leur envoya sur la frontière.

XI. Grégoire XIII qui tenait alors le Siége apostolique, sentant sa fin approcher, fit prier ces jeunes seigneurs de se hâter, et leur envoya à deux journées de Rome sa compagnie de chevau-légers; ce fut un vendredi vingtième de mars de l'année mil cinq cent quatre-vingt-cinq, qu'ils entrèrent dans cette capitale du monde chrétien : ils allèrent descendre *incognito* à la maison professe des Jésuites, où le P. Claude Aquaviva, Général de la compagnie, les reçut accompagné de tout ce qu'il y avait de Jésuites à Rome. Il mena d'abord les Ambassadeurs à l'église, où le *Te Deum* fut chanté en musique. Le lendemain le Pape tint consistoire pour délibérer comment cette ambassade serait reçue, et il fut réglé qu'elle serait regardée comme ambassade royale; qu'on ferait aux Ambassadeurs la réception la plus honorable qu'il serait possible, et qu'ils auraient audience en plein consistoire et dans la salle royale.

Le jour étant pris pour leur entrée solennelle, qui fut le lundi vingt-troisième de mars, l'Ambassadeur d'Espagne leur envoya son carrosse, pour les conduire à la vigne du Pape Jules. Julien Nacaura, qui était fort malade, voulut partir avec les autres, disant que la vue de Sa Sainteté le guérirait; mais à peine était-il à la porte *del Populo*, qu'il se trouva hors d'état d'aller plus loin. Alors on le conduisit au palais de Monseigneur Antonio Pinti, qui, après l'avoir fait un peu reposer, le mena à Saint-Pierre, pour y baiser les pieds au Pape; il voulait attendre que le consistoire fût assemblé, mais Sa Sainteté l'embrassant amoureusement, l'engagea à se retirer, et lui promit de faire assembler une autrefois le consistoire, afin qu'il eût la consolation de le voir. Dès que les ambassadeurs furent arrivés à la vigne du Pape Jules, l'Evêque d'Imola, maître d'hôtel du Pape, les y vint complimenter, et tout étant prêt pour la marche, ils partirent de fort grand matin en cet ordre.

Les chevau-légers du Pape paraissaient les premiers avec leurs livrées, les Suisses venaient après, suivis des officiers des Cardinaux. Ensuite on voyait les carrosses des Ambassadeurs de France, d'Espagne, de Venise et de plusieurs autres états, avec toute la noblesse romaine à cheval. Les pages et les officiers des Ambassadeurs suivaient avec les trompettes et les timbales. Les Camériers du Pape et les autres officiers du palais, tous

en robes rouges, précédaient immédiatement les ambassadeurs qui étaient à cheval et vêtus à la japonnaise. Rien n'était plus superbe ni plus riche que leur habillement. Le Prince de Fiunga était entre deux archevêques, le Prince d'Arima et Farami, qui fut ce jour-là regardé comme l'ambassadeur du Prince d'Omura, chacun entre deux évêques. Le P. Diégo de Mesquita, leur interprête, suivait à cheval, et grand nombre de cavaliers très-richement vêtus fermaient la marche. On entra ainsi dans Rome, et quoique toute la ville fût accourue, et que les rues, les fenêtres et les toits mêmes fussent remplis, l'admiration et la religion suspendaient tellement les esprits, qu'il régnait partout un profond et sacré silence, lequel n'était interrompu que par le seul bruit des trompettes, et par quelques acclamations qu'on entendait de temps en temps.

Quand les ambassadeurs furent sur le pont St.-Ange, tout le canon du château tira, l'artillerie du palais St.-Pierre y répondit; ensuite on entendit un concert de toutes sortes d'instrumens, qui a ccompagna les ambassadeurs jusque chez le Pape. Dès qu'on sut qu'ils étaient proche, le Pape et les cardinaux descendirent à la salle royale, qui se trouva si pleine, qu'il fallut que les Suisses usassent de violence pour conduire le Saint-Père jusqu'à son trône. A peine y était-il monté, que les ambassadeurs parurent chacun leur lettre à la main, et que s'étant

prosternés aux pieds de Sa Sainteté, ils déclarèrent d'une voix haute et distincte, qu'ils venaient des extrémités de la terre reconnaître le Vicaire de Jésus-Christ, et lui rendre leurs hommages, au nom des Princes qui les avaient envoyés, et en leur propre nom. Grégoire que la vue de ces jeunes seigneurs avait d'abord attendri, ne put les entendre sans verser bien des larmes. Il les releva, les embrassa plusieurs fois, et leur témoigna une bonté dont l'impression leur resta toute leur vie : on les conduisit ensuite sur une estrade qu'on avait dressée exprès, où ils se tinrent debout, tandis que le Secrétaire de Sa Sainteté lut tout haut les lettres qu'ils avaient apportées.

Cette lecture finie, le P. Gaspard Gonsalez, Jésuite, fit le discours qu'on appelle d'obédience, dans lequel il expliqua plus amplement les intentions des Souverains dont on voyait les ambassadeurs, et Monseigneur Antonio Bocapaduli répondit selon la coutume au nom du Pape. L'audience finit comme elle avait commencé, par le baisement des pieds : les cardinaux firent aux ambassadeurs mille questions sur les aventures de leur voyage, et sur les raretés de leurs pays; ils y répondirent avec tant d'esprit et de sagesse, que tous avouèrent qu'il était difficile de trouver des jeunes gens plus accomplis : ensuite Grégoire se leva de son siége, et voulut que les deux chefs de l'ambassade, qui étaient de sang royal, lui levassent le devant de sa robe,

et depuis il les fit toujours servir de candataires, honneur qui est affecté à l'Ambassadeur de l'Empereur. Après qu'ils eurent conduit le Saint-Père dans son appartement, le Cardinal saint Sixte, neveu du Pape, le Cardinal Gastavillan et le Duc Jacques Bon-Compagno, frère de Sa Sainteté, et capitaine de la Sainte-Église, leur donnèrent à dîner.

Après le repas, Grégoire voulut entretenir en particulier les Ambassadeurs, et fut charmé de leurs manières et de leur conversation. Le lendemain ils accompagnèrent Sa Sainteté, qui alla en cavalcade à Notre-Dame de la Minerve : ils se vêtirent ce jour-là à l'italienne, et reçurent les visites des Ambassadeurs du Sénat, des magistrats et de la noblesse ; ils parurent encore une fois à la japonnaise, dans une cérémonie où le Pape se trouva ; mais avec d'autres habits que ceux qu'ils avaient le jour de leur entrée, et ils reçurent en cette occasion tous les honneurs que Sa Sainteté peut faire aux Princes mêmes en de semblables rencontres. Depuis ce temps-là on ne les vit plus qu'habillés à l'italienne, mais si magnifiquement, que le seul drap pour trois habits qui furent donnés à chacun, monta à douze mille écus, et les garnitures à proportion, encore le Pape dit-il que si l'on n'eût pas été en carême, il eût bien fait une autre dépense. Au reste, tout le monde admirait la manière aisée avec laquelle des étran-

gers venus de si loin et dans un âge si jeune, se tiraient de tout ce long cérémonial.

Avant que de rendre les visites, les Ambassadeurs voulurent aller en dévotion aux sept églises, et le Pape ordonna qu'on les y reçût en procession, les cloches sonnant, et les orgues jouant. Comme on sut qu'ils devaient voir les reliques, toute la ville les y suivit, et jamais on n'avait vu une si grande affluence de personnes de toutes les conditions. Julien Nacaura était toujours malade, et l'on craignit même pour sa vie; mais par les soins empressés du Saint-Père qui lui envoya ses médecins, et qui, à toutes les heures du jour, voulait être informé de l'état de sa santé, il fut tiré d'affaire. On ne saurait croire jusqu'où allait l'attention de Sa Sainteté pour ce jeune seigneur; on lui dit un jour que le malade avait peine à prendre une potion dont on espérait un grand effet, elle l'envoya aussitôt prier de se forcer, et de la prendre pour l'amour d'elle. Après tout, une vie qui fut uniquement employée au salut des ames, et que nous verrons terminée par un glorieux martyre, méritait bien que le Vicaire de Jésus-Christ s'intéressât à sa conservation.

Le dixième d'avril, Grégoire III mourut, n'ayant été malade que peu de jours. Un moment avant que d'expirer, il voulut encore savoir des nouvelles de Nacaura. Cette perte causa aux Ambassadeurs une tristesse dont on eut bien

de la peine à les faire revenir : mais on les assura que quiconque serait élu Chef de l'Eglise, aurait pour eux la même tendresse que le défunt Pape leur avait témoignée, et quelque temps après, le conclave leur envoya un évêque pour leur donner les mêmes assurances. Dès le vingt-cinquième d'avril, Sixte V fut élu tout d'une voix. Avant son exaltation il avait été un des cardinaux qui avaient fait plus d'amitiés aux ambassadeurs ; il les redoubla quand il fut Pape, jusque-là qu'étant allés sur-le-champ pour lui baiser les pieds, il les fit passer devant trois cardinaux qui demandaient audience : ils se trouvèrent à son couronnement, et ils y tinrent leur rang, portèrent le poèle et donnèrent à laver à Sa Sainteté, lorsqu'elle dit la messe. Ils eurent les mêmes honneurs lorsque le Pape fut couronné à Saint-Pierre, et intrônisé à Saint-Jean de Latran. Le Saint-Père les fit ensuite inviter à aller visiter sa vigne, où son majordome et vingt-quatre prélats les reçurent de sa part, et les régalèrent splendidement. Enfin, ils furent faits chevaliers aux éperons dorés. Le Pape tint exprès chapelle, il leur donna lui-même l'épée et la ceinture; fit chausser les éperons aux Princes de Fiunga et d'Arima, par les ambassadeurs de France et de Vénite, et aux deux jeunes seigneurs, par le Marquis Altemps. Il les fit venir ensuite en sa présence, tout armés, leur mit à chacun une chaîne d'or et sa médaille d'or

au cou, les embrassa et les baisa; après quoi il leur dit la messe en particulier, et les communia de sa main.

Sa Sainteté traita ensuite avec eux, et le père Aquaviva, des choses contenues dans leurs instructions : ils obtinrent plus qu'ils ne demandaient, et il ne fut plus question que de répondre aux lettres qu'ils avaient apportées. Le Pape le fit de la manière la plus obligeante, et la plus honorable pour les Princes à qui il écrivait. Il donna, dans ses lettres, aux Rois de Bungo et d'Arima rang parmi les Rois catholiques, ce qu'il confirma par les présens, dont les lettres furent accompagnées. Ces présens furent l'épée et le chapeau, avec une portion de la vraie croix dans un reliquaire d'or. Sa Sainteté déclare que ces présens qu'elle a bénis et qu'elle ne fait qu'aux Rois, leur seront rendus à la fin d'une messe où il y a indulgence plénière pour tous les assistans. Le Prince d'Omura n'est traité que de noble Baron dans la lettre de Sixte V, et le Souverain-Pontife ne lui envoya qu'une croix d'or, mais beaucoup plus grande que celle qu'il envoya aux deux Rois, et dans le bref par lequel ce Pape donne aux Princes qui ont envoyé des Ambassadeurs, droit d'entrer au consistoire, Sumitanda n'y est point excepté. Les Ambassadeurs eurent aussi de fort beaux présens, et le Saint-Père en fit délivrer pour les missionnaires du Japon, qui étaient en même-temps une preuve

de sa magnificence, et de son affection pour ces ouvriers évangéliques.

La dernière visite des Ambassadeurs fut au Capitole, où le Sénat et le peuple romain s'étaient assemblés pour les recevoir Patrices ; on leur en fit délivrer les patentes scellées d'un sceau d'or large comme la main et de l'épaisseur d'un doigt ; le jour de leur départ approchant, ils allèrent à Saint-Pierre baiser les pieds au Pape, qui leur fit toucher de quoi les défrayer jusqu'à Lisbonne, les recommanda au Roi d'Espagne, et à la République de Gènes, par des brefs où l'on voyait toute la tendresse d'un père, et ordonna que dans toutes les villes de leur passage, tant qu'ils seraient sur les terres de l'état ecclésiastique, ils fussent magnifiquement reçus. Le Roi de France les avait déjà fait inviter, à leur arrivée en Espagne, de passer par ses états ; son Ambassadeur à Rome le fit encore avec instance : l'Ambassadeur de l'Empereur et celui du Duc de Savoie en firent autant ; mais ils s'excusèrent sur ce que leur voyage ayant déjà été de trois ans, ils étaient obligés d'user de toute la diligence qui leur serait possible, pour se rendre au Japon.

XII. Ils partirent de Rome le troisième de juin mil cinq cent quatre vingt-cinq, et laissèrent toute la ville charmée de leur modestie, de leur bonne grâce, de leur esprit, et sur-tout de leur piété, dont ils donnèrent partout des

marques si solides, qu'on les regardait comme des Saints; et qu'ils soutinrent parfaitement l'opinion de la haute vertu des Chrétiens du Japon. Les chevau-légers du Pape les accompagnèrent tout le jour de leur départ; et quantité de noblesse monta à cheval pour leur faire cortége, et les conduisit fort loin : le Cardinal saint Sixte les reçut à Castellana, et les y traita avec magnificence; à Spolette, on leur présenta les cléfs de la ville, et ils furent reçus dans la cathédrale au son des cloches et des haut-bois : à Assise et à Montefalco, ils visitèrent les reliques de saint François et de sainte Claire. Le Cardinal Philippe Spinola leur fit rendre à Pérouse, où il était légat, des honneurs extraordinaires: lui-même à la tête du clergé, les reçut assez près de la porte de la ville, et fit chanter en musique ces paroles d'Isaïe: *Gentem, quam nesciebas, vocabis, et gentes, quæ te non noverunt, ad te current propter Deum tuum, et sanctum Israël, qui glorificavit te.* A voir de quelle manière ce Cardinal témoignait son affection à ces jeunes Seigneurs auxquels il voulait même faire dresser des arcs de triomphe, si le temps le lui eût permis, on eût dit qu'il pressentait qu'un de ses neveux, qu'il aimait tendrement, qu'il avait fait élever avec un très-grand soin, et qui était alors au noviciat des Jésuites de Nole, était destiné à être une des plus fermes colonnes et un des plus illustres martyrs de l'église du Japon. Les Ambassadeurs, au sortir

de Pérouse, entrèrent dans la marche d'Ancône, où le Cardinal Gésualdi, qui en était légat, les traita avec toute la distinction possible : ils ne furent pas moins bien reçus à Bologne par les soins des Cardinaux Salviati et Paleotto, dont le premier était légat et le second Archevêque. A l'entrée du Ferrarois, ils trouvèrent le Comte Bévilaqua avec cinquante arquebusiers à cheval, que le Duc de Ferrare avait envoyés pour les recevoir : à quelque distance de là, Alphonse d'Est, oncle du Duc, les vint complimenter, et les conduisit au palais avec un cortége de cent carrosses. Le Prince les attendait avec toute sa noblesse, au bas de son escalier; il les reçut avec mille démonstrations d'amitié, et les logea dans l'appartement qui était encore tout meublé, depuis que le Roi Henri III y avait logé, lorsqu'allant de Pologne en France, il passa par Ferrare : le lendemain, les Ambassadeurs visitèrent les Duchesses de Ferrare et d'Urbin, le Duc ne les quittant point, et donnant toujours la main au Prince de Fiunga.

Nacaura retomba malade à Ferrare, et fut cause que les Ambassadeurs y séjournèrent quelque temps avant que de partir : ils firent présent au Duc d'un habit japonnais et d'un sabre que le Roi de Bungo avait porté, et qui coupait l'acier avec une facilité merveilleuse. Le Duc leur donna sa barque pour les conduire à Venise; il y avait trois chambres tapissées magnifiquement, et un

lit tendu pour Nacaura que les médecins et les chirurgiens de Son Altesse ne quittèrent point : une frégate bien armée allait devant pour les escorter ; et à l'heure du dîner, deux petites barques qui les suivaient, s'approchèrent de la leur : dans l'une était la cuisine et dans l'autre les offices, et ils y furent servis comme s'ils eussent été à la table du Duc. Ils eurent le vent si favorable, qu'ils arrivèrent de bonne heure le même jour à Quiosa, et le lendemain à Venise. A une lieue ou environ de la ville, ils rencontrèrent le fameux Lipoman avec quarante autres Sénateurs en robes rouges, qui, après les avoir complimentés, les firent passer dans un bâtiment de ceux qu'on appelle *plattes*, armé comme pour recevoir des Souverains : ils entrèrent dans Venise par le grand canal, suivis d'un nombre prodigieux de gondoles remplies des personnes les plus qualifiées de la ville : ils decendirent à la maison professe des Jésuites, où le *Te Deum* fut chanté en musique ; et le même jour le nonce de Sa Sainteté les visita; le jour suivant le Patriarche de Venise et tous les ambassadeurs des Princes leur rendirent aussi visite : la Seigneurie leur avait fait meubler magnifiquement un appartement chez les Jésuites, et un gentilhomme nommé Constantin Molina, un des plus vertueux et des plus accomplis cavaliers de son temps, avait été nommé pour les accompagner partout.

Le troisième jour, qui avait été choisi pour

leur audience publique, trente Sénateurs les vinrent prendre à leurs logis ; ils s'embarquèrent sur les mêmes bâtimens qu'ils avaient montés la première fois, et furent conduits dans la grande salle où le Doge Nicolas Daponte les attendait. A leur entrée, tous les Sénateurs se levèrent, et leur cédèrent les premières places. L'audience se passa en civilités réciproques ; à la fin les Ambassadeurs firent présent au Doge d'un habit, d'une épée et d'un poignard. Le soir, ils virent tout ce qu'il y a de plus beau à voir dans Venise ; la procession du vingt-cinquième de juin, jour de l'apparition de saint Marc, ayant été remise en leur considération jusqu'au vingt-neuf, ils y assistèrent et furent bien surpris de se voir représentés dans des tapisseries rendant obéissance au Saint-Siége. Un autre jour, on les mena aux deux châteaux *Di Lido*, entre lesquels la Seigneurie les traita somptueusement sur la mer par le plus beau temps du monde : elle voulut aussi avoir leurs portraits au naturel de la main de Jacques Tintoretti, un des plus fameux peintres de son siècle, et les fit placer dans la chambre du grand conseil avec ceux des Doges : enfin, on leur fit de magnifiques présens, et on donna ordre qu'ils continuassent d'être défrayés, tant qu'ils seraient sur les terres de la République.

De Venise, les Ambassadeurs allèrent à Mantoue ; en arrivant à Villa-Franca, ils trouvèrent le Commandeur Mutio Gonzagua qui les com-

plimenta de la part du Duc Vincent, et les pria d'excuser si le Duc lui-même n'était pas venu les recevoir sur la frontière; que ç'avait été le dessein de Son Altesse, mais qu'une incommodité l'avait retenue au lit. A la première porte du faubourg, Scipion Gonzagua, depuis Patriarche de Jérusalem et Cardinal, leur renouvela encore les excuses du Duc; à quelque distance de là, parut le Prince, fils du Duc, qui les conduisit au bruit de cent pièces d'artillerie, jusqu'au palais ducal avec une suite magnifique : le peuple qui bordait les rues, se jetant à genoux par dévotion, comme ils approchaient du palais, les canonades recommencèrent et durèrent au moins une heure. On leur avait préparé des appartemens si superbes, que le Prince de Fiunga entrant dans le sien, dit qu'il lui semblait entrer dans un palais enchanté. Le lendemain de grand matin, le Duc qui se portait mieux, et le Prince son fils, allèrent les premiers les visiter dans leur chambre. Ce jour-là le Duc devait tenir sur les fonds de baptême un rabin juif : il engagea les Princes de Fiunga et d'Arima à prendre sa place. Le soir il y eut illumination dans le plus beau quartier de la ville : les trois jours suivans se passèrent en toutes sortes de divertissemens. Le Duc et le Prince firent ensuite aux Ambassadeurs des présens d'un prix inestimable; et ceux-ci prièrent Leurs Altesses d'agréer un habit japonnais infiniment riche, et deux épées

fort précieuses : à leur départ, le Duc les conduisit lui-même fort loin, et les fit escorter jusques dans le Milanais.

Dès qu'ils furent arrivés à Crémone, un gentilhomme du Duc de Terre-Neuve, Gouverneur du Milanais, les vint complimenter de la part de son maître, et le Cardinal Nicolas Sfondrati, alors Évêque de Crémone, et depuis Pape, les retint deux jours pendant lesquels il n'est point de caresses qu'il ne leur fît. De Crémone ils se rendirent à Lodi où ils restèrent encore deux jours, parce que le Duc de Terre-Neuve n'était pas à Milan, et qu'il voulait les y recevoir lui-même. Ils partirent de Lodi le vingt-troisième de juillet, avec une nombreuse escorte : ils rencontrèrent à moitié chemin un officier général avec un détachement de cavalerie ; peu de temps après, Dom Blaise d'Arragon, oncle du Duc de Terre-Neuve, parut à la tête des chevau-légers et des arquebusiers à cheval. Les Ambassadeurs descendirent de carrosse pour recevoir les civilités de Dom Blaise, et ce Seigneur leur présenta quatre genets d'Espagne superbement enharnachés, qu'ils montèrent. Le gouverneur s'était avancé hors des faubourgs avec ses deux fils, le Marquis d'Avalos son neveu, le Sénat, le Magistrat, et plus de cinq cents gentilshommes à cheval.

Toute la ville était sortie, et bien avant dans la campagne, les chemins étaient bordés d'un

nombre infini de toutes sortes de personnes : après les premiers complimens qui se firent avec plus d'affection que d'ordre, on commença la marche. Le Duc mit à sa droite le Prince de Fiunga; le Visiteur du Roi, le Prince d'Arima; le grand-chancelier, Farami, et le Président du grand-conseil, Nacaura. Les rues par où ils passèrent étaient tapissées de tout ce qu'on avait trouvé dans la ville de plus précieux, et ils furent conduits au collége des Jésuites, avec encore plus d'appareil qu'ils ne l'avaient été à la maison professe de ces pères à Venise. Le dimanche suivant, ils assistèrent à la première messe solennelle que l'Archevêque Visconti y célébra, et ils y communièrent de la main du prélat. Le Duc de Terre-Neuve leur rendit plusieurs visites jusque dans leurs chambres, et toute la ville témoigna, pour leur faire honneur, un zèle qui les toucha sensiblement. Le gouverneur de la citadelle les invita à manger dans sa place, et les y reçut au bruit de plusieurs décharges de toute son artillerie. Sur le soir même du jour, il vint des nouvelles de Gênes, que les galères qui devaient porter les Ambassadeurs en Espagne, étaient prêtes, ce qui les obligea de partir le lendemain après avoir séjourné toute une semaine à Milan. Ils ne furent que deux jours à Gênes, quoi qu'on pût faire pour les retenir, et pour aller encore plus loin dans les honneurs qu'on leur rendit, que n'avaient été les Ducs

de Ferrare et de Mantoue, les Vénitiens et le Gouverneur du Milanais. Ils s'embarquèrent le huitième d'août, et arrivèrent le dix-septième à Barcelonne.

Nacaura y eut encore plusieurs accès de fièvre, ce qui obligea les Ambassadeurs d'y rester plus d'un mois. Ils eurent audience du Roi catholique à Monçon. Ce Prince les reçut debout comme il avait fait à leur premier voyage; il enchérit encore sur les caresses qu'il leur avait faites alors, et, après leur avoir fait de fort beaux présens, il leur fit équiper le meilleur vaisseau qui se trouvât dans le port de Lisbonne, fournit à tous les frais de leur voyage, leur fit toucher une grosse somme d'argent, manda au Vice-Roi des Indes de les pourvoir abondamment de tout, jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés au Japon, et voulut qu'à leur débarquement, on leur fît donner à chacun un des plus beaux chevaux arabes qui pourraient se trouver : ils tinrent parole au Duc de Bragance en allant à Lisbonne, et le trentième d'avril de l'année mil cinq cent quatre-vingt-six, ils mirent à la voile. Ils furent long-temps dans tous les lieux où ils avaient passé, le sujet ordinaire des entretiens. On n'avait point encore vu ensemble tant de noblesse, de modestie, de vertu et de mérite; mais ce qui charma tout le monde, ce fut la tendre et sincère piété qu'ils firent paraître; rien ne fut jamais capable de

leur faire manquer à aucun des exercices de dévotion qu'ils s'étaient prescrits, et toute l'attention du père de Mesquita à qui on leur avait ordonné d'obéir exactement en tout, fut de modérer leur ferveur. Ils avaient tous quatre une douceur qui leur gagnait tous les cœurs, et l'on ne pouvait leur parler sans être pénétré de dévotion. Mais ce qui montre à quelle perfection ils étaient déjà arrivés, c'est que de tout ce qu'ils virent en Europe, rien ne les toucha, et qu'ils ne conservèrent presque le souvenir que de quelques entretiens particuliers qu'ils eurent avec des personnes d'une sainteté éminente. Les principaux furent Dom Théoton de Bragance, Evêque d'Evora, auquel le Prince d'Arima écrivit, en arrivant à Nangazaqui, une lettre que nous avons; les Cardinaux Paléotto et Sfondrati, Eléonore d'Autriche, Duchesse de Mantoue, fille de l'Empereur Ferdinand, et le bienheureux Louis de Gonzague qui entra cette même année au noviciat des Jésuites de Rome. Je parlerai ailleurs de leur retour au Japon, où les affaires, pendant leur absence, avaient bien changé de face.

SOMMAIRE

DU

LIVRE SIXIÈME.

I. Nobunanga se fait rendre les honneurs divins. La mort tragique de ce Prince. Anzuquiama pillé et ruiné. Description de cette ville. II. *Ucondono défait les assassins de l'Empereur. Faxiba usurpe l'empire. Imprudence du troisième fils de Nobunanga. Prodigieuse fortune de Faxiba.* III. *Le Roi d'Arima, attaqué par un de ses vassaux, le défait en bataille rangée. Progrès de la foi dans la Tense. Conversion célèbre, source de plusieurs autres.* IV. *Autres conversions d'éclat, et les raisons qu'avait Faxiba de favoriser les Chrétiens. Mort du P. Louis Alméïda. Son éloge. Pouvoir de faire des miracles donné aux missionnaires.* V. *Le Roi d'Ava dépouillé de ses états. Faxiba prend le nom de Cambacundono. Ambition de ce Prince; réception magnifique qu'il fait aux missionnaires. L'Empereur et l'Impératrice comblent les missionnaires de faveurs.* VI. *Mauvaise conduite du jeune Roi de Bungo. Il fait mourir son frère : on lui déclare la guerre. L'Empereur envoie Condéra à son secours. Victoire de Condéra.*

Le Bungo conquis par le Roi de Saxuma. Les bonses ruinent les églises et les maisons des missionnaires. Action hardie d'une femme. VII. *Condéra convertit le Roi de Bungo et le rétablit dans ses états.* VIII. *L'Empereur s'empare du Ximo. Il distribue les royaumes conquis, et donne de grandes marques de distinction aux missionnaires. Mort du Prince d'Omura, et du Roi de Bungo. Eloges de ces Princes.* IX. *L'Empereur changé à l'égard des Chrétiens. Conduite scandaleuse des Portugais. L'Empereur entre en défiance des missionnaires.* X. *Ce Prince, dans une débauche, proscrit Ucondono, et chasse les missionnaires du Japon. Constance d'Ucondono. Conduite des missionnaires.* XI. *Le Roi d'Arima et les autres Princes chrétiens retirent chez eux les missionnaires. Les fidèles se disposent au martyre.* XII. *La Reine de Tango reçoit le baptême avec toute sa maison. Le Roi de Tango maltraite sa femme. Constance de cette Princesse.*

LIVRE SIXIÈME.

I. La protection constante que Nobunanga donnait aux missionnaires, et sur-tout les dernières marques d'estime dont ce Prince avait honoré le P. Valégnan, avaient fort accrédité le Christianisme. Araqui, Roi de Bomi, et la Reine son épouse s'étaient déclarés Chrétiens peu de temps après, et l'on apprenait tous les jours quelque conversion éclatante. D'ailleurs, la conduite de l'Empereur faisait espérer à ceux qui jugeaient des choses selon les apparences, qu'il n'était pas fort éloigné de se rendre lui-même à la vérité; mais ceux qui le connaissaient étaient persuadés qu'il n'avait jamais eu, et qu'il n'aurait jamais de religion. Ce qui trompa également les uns et les autres, ce fut la folie qu'eut ce Prince de vouloir être adoré comme un dieu, lui qui s'était moqué toute sa vie des honneurs divins qu'on rendait aux camis. Mais ce n'est pas la première fois que la passion a fait donner les plus grands hommes dans des travers, que leur propre conduite avait par avance rendu inexcusables, et qu'ils avaient le plus hautement condamnés dans les autres.

Nobunanga se fit donc construire un superbe

temple sur une colline qui regardait Azuquiama. Au milieu de ce temple, il commanda qu'on mît une pierre où ses armes fussent gravées et ornées de quantité de devises, et que tout au tour on plaçât les plus belles idoles qu'on pourrait trouver dans le Japon. Ensuite, parut un édit qui suspendait tout culte religieux dans l'empire, et qui ordonnait sous de très-grièves peines, à quiconque de venir sacrifier à l'Empereur dans son temple : on vit bien par la promptitude avec laquelle on obéit, que tout pliait devant ce Prince. Les Chrétiens seuls se moquèrent de l'édit, et l'Empereur ne fit pas semblant de s'en apercevoir : mais Dieu ne laissa pas long-temps impunie une si grande impiété, et la justice divine parut d'autant plus manifeste dans la vengeance qu'elle en tira, que l'instrument dont elle se servit était plus méprisable.

L'Empereur était en guerre contre Morindono, qui avait secouru contre lui le Roi d'Ozaca. C'était encore ce fameux bonse qui avait usurpé la couronne d'Ozaca, et qui donna long-temps de grandes inquiétudes à Nobunanga; il y a même de l'apparence que cette guerre était une suite de celle dont nous avons parlé dans le livre précédent. Quoiqu'il en soit, Faxiba, général de l'empire, étant entré en armes dans le Naugato, et y trouvant plus de résistance qu'il ne s'était attendu d'en trouver, écrivit en cour qu'il avait besoin d'être promptement secouru. Nobunanga,

qui n'était pas accoutumé à rencontrer des obstacles, dégarnit Méaco et toute la Tense des troupes qui s'y trouvèrent, et en donna le commandement à Aquéchi, celui de ses courtisans à qui il se fiait le plus. Aquéchi n'avait ni naissance, ni mérite, son adresse à dessiner l'avait fait connaître à l'Empereur, son intrigue l'avait avancé, et l'inclination que le Prince s'était sentie pour lui, l'avait élevé jusqu'aux premiers emplois; il n'était pourtant pas content, et il cherchait toutes les occasions de perdre son bienfaiteur. Il saisit celle que l'Empereur lui fournit lui-même. A peine eut-il pris le commandement des troupes, qu'il gagna les principaux officiers qui étaient sous ses ordres, les uns par l'espérance du butin, et les autres en les flattant d'être les vengeurs des bonses égorgés, des Rois opprimés et des dieux déshonorés; et pour ne leur point donner le temps de réfléchir entre les mains de qui ils s'abandonnaient, il reprit sur-le-champ la route de Méaco.

On fut assez étonné, dans cette capitale, de revoir Aquéchi qui n'en était parti que la veille; mais ce traître ayant répandu le bruit qu'il avait reçu un contr'ordre, on ne se douta de rien, et personne ne s'opposa à son entrée : il alla droit au palais qu'il investit de toutes parts. Nobunanga entendant le bruit des chevaux, mit la tête à la fenêtre, et dans le moment on lui tira une flèche qui le blessa; cela ne l'empêcha point de

sortir le sabre à la main, avec le Roi de Mino son fils aîné; ils ne savaient encore à quels ennemis ils avaient à faire, et peut-être l'ignorèrent-ils jusqu'au bout, car un coup mortel que reçut l'Empereur un moment après, l'obligea de se retirer. Le Roi de Mino rentra avec lui dans le palais, et les rebelles y ayant mis le feu, ces deux Princes furent en un instant réduits en cendres, le vingt-deuxième de juin. Telle fut la fin tragique du superbe Nobunanga; il mourut dans la force de son âge et au milieu de ses conquêtes, après avoir réduit plus de trente royaumes sous son obéissance.

Cependant, Aquéchi qui en voulait encore plus aux trésors qu'à la vie de son Prince, mena son armée à Anzuquiama. Cette ville n'est point forte, les rebelles y entrèrent sans résistance, et trois jours leur suffirent à peine pour enlever toutes les richesses qu'ils y trouvèrent; enfin, le deuxième fils de Nobunanga, qui était tombé en démence, s'avisa de mettre le feu à la ville et au château, et en peu d'heures l'un et l'autre furent consumés par les flammes. On ne sera peut-être pas fâché de voir ici ce que l'on a pu savoir de cette fameuse ville, que les Japonnais appelaient le paradis de Nobunanga. A l'extrémité du royaume de Mino, environ à trente mille de Méaco, s'étend une belle et large plaine, du milieu de laquelle s'élève une montagne fort escarpée, qui, se partageant bientôt en trois, forme une

figure de fleur-de-lys. Rien n'est plus délicieux que tout ce pays : on y voit quantité d'arbres toujours verts et chargés de fruits exquis dans toutes les saisons. Les vallées sont arrosées de fontaines et de ruisseaux, qui contribuent également à la fertilité et à l'aménité des campagnes. Du pied de la triple colline, sort un lac d'environ vingt lieues de long et de six de large, qui a toute sa grandeur dès sa source, et qui, paraissant une mer toute semée d'îles, forme une vue charmante. De ce lac, sort un fleuve qui coule à travers un pays uni et fort cultivé, et fait mille circuits et mille détours; ce qui a donné lieu aux poètes de dire qu'il semblait témoigner sans regret de quitter un si beau lieu, et craindre de ne pas trouver ailleurs des rivages aussi fleuris.

C'est à l'endroit où le lac se resserrant dans un lit plus étroit, et donnant un cours plus rapide à ses eaux, devient rivière, qu'Anzuquiama était bâtie ; mais ce n'était point là qu'était le palais de Nobunanga. Il faisait une espèce de citadelle sur la plus haute des trois montagnes dont j'ai parlé; et sur les deux autres, les Rois et les seigneurs qui relevaient de l'empire avaient aussi construit de magnifiques palais : on montait, à celui de Nobunanga, par un superbe escalier taillé dans le roc, à l'endroit le moins escarpé; cet escalier aboutissait à un grand terrain, qui faisait comme une plate-forme à la

montagne, et qui avait coûté des sommes immenses à aplanir : l'enceinte de cette grande place était une forte muraille de cinquante coudées de haut, toute de très-belles pierres de taille. Les dedans du château, les jardins, les terrasses, les galeries, les appartemens, tout était d'une beauté rare; mais ce qu'on voyait de plus surprenant, c'était une tour de figure pyramidale qu'on avait élevée au milieu du palais, et qui servait comme de cîme à la montagne; elle était à sept étages, et selon la coutume du Japon, chaque étage avait son toit, les toits et les cordons étaient distingués par leurs couleurs, et pour conserver et relever même les couleurs, on y avait répandu ce beau vernis du Japon, qui a presque autant de lustre que nos plus fines glaces, et qui résiste à toutes les injures de l'air. Le tout était terminé par une espèce de petit dôme, couronné d'une couronne d'or massif; ce dôme, qui était à jour, était enrichi au dedans et au dehors, d'azur, de peintures et de mille ornemens à la mosaïque, d'un si bon goût, et dont le vernis relevait tellement l'éclat, qu'on avait peine à en détourner les yeux, et que cependant on ne pouvait y arrêter la vue. Voilà ce que c'était qu'Anzuquiama, et le palais de Nobunanga, qu'on pouvait assurément compter parmi les merveilles du monde, et qui furent pillés par une troupe de révoltés, et réduits en cendres par un insensé.

II. Aquéchi n'avait peut-être pas songé jusque-là à se faire Empereur; dès qu'il se vit en main des richesses immenses, la pensée lui en vint : et il se flatta d'y réussir; mais il était trop tard : Ucondono, qu'il cherchait à engager dans son parti, s'était déjà rangé auprès du Roi d'Ava. C'était le troisième des fils de Nobunanga : l'aîné avait péri avec son père, le second était hors d'état de paraître; celui-ci avait du mérite, une bravoure éprouvée, et beaucoup de douceur. Ucondono trouva ce Prince à la tête d'une armée capable de le faire craindre; c'était celle de Faxiba qui l'avait joint avec tant de promptitude, que la nouvelle de cette jonction s'était répandue dans les provinces presque en même temps que celle de la mort de l'Empereur. Faxiba mena d'abord le Roi à Méaco qui se soumit, l'armée n'y séjourna point, et se rendit à Anzuquiama, où Aquéchi était encore. Le Roi campa assez près de la ville, et envoya Ucondono avec mille hommes d'élite pour observer en quel état étaient les rebelles : Ucondono les trouva campés dans la plaine, au nombre d'environ huit mille; mais il en fit si peu de cas, que sans délibérer, il les attaqua, les rompit et les dissipa, de sorte que depuis on n'en vit pas dix hommes ensemble. Aquéchi se sauva tout blessé, et se déguisa; mais il fut reconnu par des paysans qui le tuèrent.

Le Roi d'Ava étant ainsi défait du seul ennemi qu'il crût avoir, songea à prendre posses-

sion de l'empire, qu'il regardait comme son patrimoine; mais il s'aperçut bientôt que Faxiba était bien moins venu pour le secourir et pour venger l'Empereur, que pour occuper sa place : par malheur pour le Roi, l'armée ne reconnaissait que Faxiba; le seul Ucondono était dans ses intérêts, mais Ucondono n'avait point de forces suffisantes pour tenir tête à Faxiba, qui, bien assuré d'une armée accoutumée à vaincre sous ses ordres, n'attendait qu'une occasion pour éclater : sa bonne fortune et l'indiscrétion du Roi d'Ava la lui fournit bientôt. Xibatadono, oncle maternel du Prince, ayant appris la situation où était son neveu, crut qu'il n'y avait point de temps à perdre il assembla une puissante armée, et fit savoir au Roi qu'il marchait pour le tirer des mains de Faxiba : il ne fallait qu'attendre un peu, le Prince n'en fit rien; il rompit sur-le-champ avec Faxiba, et le fit sans prendre aucune mesure, pour mettre sa personne en sûreté. Faxiba conçut que la diligence était nécessaire, mais qu'elle suffisait; il s'assura du Roi, et marcha à grandes journées contre Xibatadono qu'il surprit. Ce général ne se perdit point quoique son armée parût consternée; il se jeta, avec ses meilleures troupes, dans une très-bonne forteresse, mais malheureusement cette place se trouva dépourvue de tout. Xibatadono y fut bientôt réduit à la dernière extrémité : se voyant sans ressource, il se fendit le ventre, et la forteresse se rendit.

Après cette victoire, Faxiba ne garda plus de mesures : il déclara au Roi d'Ava que le feu Roi de Mino son frère aîné avait laissé un fils au berceau, et que l'empire appartenait à cet enfant ; qu'il se contenta de son apanage, et que pour lui il allait prendre la tutelle du petit Prince, et la régence de ses états. Le Roi d'Ava qui se trouvait à la discrétion de Faxiba, n'avait point d'autre parti à prendre que celui de se retirer, il le fit : tout ce qui avait obéi à Nobunanga se soumit à Faxiba, on n'entendit presque point parler depuis du jeune Roi de Mino, qui fut élevé en particulier, et d'une manière peu digne de sa naissance. On le verra reparaître après la mort de l'usurpateur, mais sans crédit, sans ambition, et sans aucun reste de la grandeur de son aïeul.

Voilà de quelle manière Faxiba parvint à l'empire. Quoiqu'il ne prît pas d'abord la qualité d'Empereur, il n'en avait pas moins la souveraine autorité. Sa naissance fut des plus obscures ; il se nommait d'abord Toquixiro, il changea de nom autant que de conditions : il fut quelque temps aux gages d'un gentilhomme qui était fort bien à la cour de Nobunanga. Tout l'emploi de Toquixiro chez ce seigneur était d'aller couper du bois dans une forêt, et de l'apporter sur ses épaules à la ville : son maître lui trouva de l'adresse et de l'esprit, et le mit dans le service. Nobunanga entendit parler de

de lui, le voulut voir, se l'attacha; et d'abord se divertit de quantité de tours industrieux qu'il lui faisait faire; ensuite il démêla à travers toutes les plaisanteries de Toquixiro, que ce jeune soldat pouvait être bon à quelque chose, et il le fit officier. Toquixiro fit des actions de bravoure, qui lui procurèrent de l'emploi; il y montra de la conduite et de la tête : on l'avança, il passa avec assez de rapidité par tous les degrés de la milice; Nobunanga lui donna quelques corps d'armées à commander, et il justifia dans toutes les rencontres le choix de son Prince. Enfin l'Empereur l'envoya avec une armée contre Morindono, et lui donna le nom de Faxiba, dont la signification faisait allusion aux armes ou à quelque devise du Roi de Naugato. Il se trouva ainsi en main les principales forces de l'empire à la mort de Nobunanga, et il s'en servit pour monter sur le trône. Les premières années du règne de ce nouveau Monarque furent assez paisibles, il n'était pas de son intérêt qu'on armât; le plus faible ennemi pouvant devenir considérable dans un temps, où plusieurs n'attendaient peut-être qu'une occasion pour se soulever. La Religion chrétienne que ce Prince favorisa fort dans ses commencemens, prit pendant un si long calme tant d'accroissement qu'elle devint même à la cour impériale la religion dominante. D'ailleurs rien n'était plus florissant que les états des Princes chrétiens, et

l'un des plus opiniâtres ennemis du Christianisme éprouva alors qu'on est invincible quand on a pour soi le Dieu des armées.

III. Riozogi, vassal du Roi d'Arima, mais qui avait fait la guerre au feu Roi André son seigneur, et qui tout récemment venait d'enlever quelques royaumes au jeune Roi de Bungo, fier de ses grands succès, se jeta sur le royaume d'Arima avec des forces capables de le conquérir, et d'abord emporta en assez peu de temps la forte place de Ximabara. Quelques mouvemens survenus dans ses nouvelles conquêtes sur le Bungo, l'y ayant rappelé, le Roi d'Arima, avec les troupes auxiliaires d'Omura et Saxuma, marcha promptement vers Ximabara, dont il fit le siége. A cette nouvelle, Riozogi, qui, par sa présence, avait bientôt remis toutes choses dans l'ordre, reprit, avec une nombreuse armée, la route de Ximabara. Le Roi, à son approche, convertit le siége en blocus, et s'alla mettre en bataille dans une plaine à la vue de la ville. Il s'en fallait bien que son armée fût aussi forte que celle de Riozogi; mais Dieu lui avait donné une confiance qu'il inspira à toutes ses troupes. Riozogi ne tarda pas à attaquer l'armée royale, qui le reçut avec beaucoup de résolution : le combat fut sanglant, et le succès parut longtemps assez douteux; enfin un capitaine saxuman ayant rencontré Riozogi, qui combattait à pied auprès de sa litière le renversa par terre

d'un revers de sabre : la victoire ne fut plus balancée ; dès que le général eut été tué, on poursuivit vivement les fuyards, et la terre demeura couverte de morts. Dès le même jour Ximabara ouvrit ses portes au Roi, qui, persuadé qu'un succès si complet était uniquement dû à Dieu, lui en rendit de solennelles actions de grâces, et s'appliqua plus que jamais à faire régner Jésus-Christ dans ses états.

La Tense, quoique sous la domination d'un Empereur idolâtre le plus débordé des hommes, ne fournissait guère moins de sujets de consolation aux missionnaires que les royaumes soumis aux Princes chrétiens. Le P. Organtin, avec ce qu'il y avait de missionnaires sous sa conduite, ne pouvant suffire à contenter tous ceux qui voulaient être instruits, fut obligé de demander un renfort qu'on lui envoya. Rien n'est plus beau que le détail que ce père fait dans ses lettres à son général, des succès que Dieu donnait à ses travaux ; et j'avoue que j'ai quelque regret de ne pas écrire des mémoires, pour avoir la liberté de m'étendre sur quantité de choses infiniment édifiantes, dont le récit ne convient pas bien à une histoire. Je ne puis cependant passer sous silence la conversion d'un célèbre médecin, dont on peut dire que le changement contribua extrêmement aux grands progrès que fit alors le Christianisme : l'occasion dont Dieu se servit pour le convertir, fut assez singulière.

Ce médecin avait le nom de Dosam, il avait parcouru toutes les plus fameuses universités de Chine et du Japon; il ne s'était pas borné à la seule connaissance de la nature et du corps humain, qu'il possédait dans un degré éminent; mais le désir qu'il avait de savoir, embrassant généralement toutes les sciences, dont il avait pu rencontrer des maîtres, il était devenu l'oracle du Japon; et il n'y avait point de sortes de savans, dont les plus célèbres eussent honte d'être ses disciples. Il arriva qu'étant survenu au père de Figuérédo une incommodité fort extraordinaire, et à laquelle tous les médecins qu'il consulta ne purent trouver de remèdes, on conseilla au missionnaire de se transporter à Méaco, pour y consulter Dosam; il le fit, Dosam fut surpris de voir un vénérable vieillard, avec un air de santé qui semblait lui promettre encore bien des années de vie. Il lui demanda ce qu'il avait fait pour vivre si long-temps parmi tant de fatigues? Le père répondit qu'il s'était, dès son enfance, privé de tous les plaisirs de la chair, qu'il s'était nourri sobrement, et s'était en tout contenté du nécessaire; qu'il avait exercé son corps par les veilles et par les travaux; et qu'avec cela il avait trouvé le secret de vivre content, que l'incommodité même qui l'amenait à Méaco ne l'inquiétait point, parce que si elle abrégeait ses jours, elle le mettrait plus tôt en possession d'une autre vie incomparablement plus excel-

lente que celle qu'il perdrait, et qui aurait encore l'inestimable avantage de ne finir jamais.

Dosam qui n'admettait point l'immortalité de l'ame, parut surpris de ce discours : et, après avoir un peu réfléchi en lui-même : « Vous » êtes donc, dit-il au père, du sentiment de » ceux qui croient l'ame immortelle ? mais m'ex-» pliqueriez-vous bien comment il se peut faire, » qu'une partie de l'homme meure, et que l'au-» tre demeure vivante ? et par quel secret deux » choses aussi opposées que le doivent être » une pure intelligence et une matière vile et » grossière, peuvent contracter entr'elles une » union si étroite, que toutes leurs opérations » deviennent en quelque façon communes. En-» fin, où va l'ame tandis que le corps est ré-» duit en poussière ; et pourquoi l'on n'en en-» tend plus parler après cette séparation ? » Le père répondit à toutes ces questions d'une manière qui donna bien à penser à Dosam, et qui lui fit estimer les religieux d'Europe. Il fut enfin persuadé que notre ame est purement spirituelle, par la raison qu'elle a des opérations purement spirituelles, telles que sont nos pensées; que si elle est spirituelle, elle est immortelle, puisqu'elle n'a en soi aucun principe de corruption : que si elle est immortelle, elle est créée pour une fin, à laquelle la vie présente n'est qu'une disposition et un passage. Qu'il faut donc prendre ses mesures pour acquérir cette

fin dernière. De là le P. de Figuérédo le conduisit par degré jusqu'à la connaissance d'un Dieu créateur, et sauveur des hommes, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime ; alors Dosam entrevit la nécessité qu'il avait d'embrasser le culte de Dieu, seul digne d'être adoré ; mais il fut effrayé des conséquences d'un tel engagement, et de la difficulté d'une entreprise qui, à son âge, lui semblait même impossible. « Comment, se disait-il, arriver à la pureté du Christianisme avec des habitudes vicieuses de toute la vie ? le moyen de se réduire à redevenir disciple après avoir été si long-temps regardé comme le maître des docteurs mêmes ? » D'ailleurs les préjugés de l'enfance, les entêtemens dont les savans ne se préservent guère, la crainte des discours des hommes, la perte d'une réputation si bien établie ; tout cela parut d'abord au docte médecin un obstacle invincible ; mais il ne se roidit point contre la grâce : son impuissance l'humilia, et Dieu que l'humiliation du cœur n'a jamais manqué de toucher, éclaira et fortifia tellement cet homme qui aimait sincèrement la vérité, que sans examiner davantage les suites de son changement, il se mit à s'instruire tout de bon des mystères de la Religion chrétienne. Le père Organtin se chargea de son instruction ; et dès qu'il le vit suffisamment disposé, il le baptisa et le nomma Melchior. L'étonnement où cette nouvelle mit tout le monde, ne se peut dire.

Huit cents jeunes gens, qui tous les jours allaient prendre les leçons de Dosam, suivirent tous son exemple, et furent imités d'un si grand nombre de personnes de toutes conditions, que les églises ne les pouvaient plus contenir. On entendait dire partout : *Le sage a embrassé le Christianisme, il faut que ce soit la véritable Religion.* L'Empereur et toute sa cour ne s'entretinrent pendant plusieurs jours que de cet événement ; et les bonses au désespoir, ne sachant de quelle manière réparer une perte aussi considérable, voulurent engager le Dairy à contraindre Dosam de retourner au culte des idoles ; mais Dosam aurait plutôt converti le Dairy lui-même, que le Dairy n'eut pu venir à bout de le pervertir.

IV. Il ne faut pas douter que tant de succès qui faisaient tous les jours triompher la Religion de l'erreur, ne servissent beaucoup à procurer aux fidèles la faveur et la protection de Faxiba, mais la politique n'y avait pas moins de part que l'estime. Ce Prince voyait presque tous les grands qui l'approchaient de plus près, ou favorables au Christianisme, ou Chrétiens déclarés. Les deux villes dont la conservation lui importait davantage, était Sacay et Ozaca : le Gouverneur d'Ozaca était Chrétien, et Faxiba fut obligé de se défaire de celui de Sacay qui était idolâtre, et de donner le gouvernement à un brave chevalier chrétien, nommé Joachim Riusa. Le premier capitaine de ses gardes, et l'homme

de l'empire qui lui était le plus nécessaire, était Ucondono. Son Grand-Amiral, et le Colonel général de sa cavalerie, tous deux ses favoris, venaient de recevoir le baptême par les soins du même Ucondono. Le premier était fils du nouveau Gouverneur de Sacay, et se nommait Tsucamidono, il reçut avec le sacrement le nom d'Augustin; et c'est ce trésor dont il est tant parlé dans les relations espagnoles et portugaises, sous le nom de Dom Augustin. Le Colonel général s'appelait Condéra, et fut nommé Simon au baptême. Enfin le premier Secrétaire d'état, le Grand-Trésorier, le Vice-Roi de Boary et quantité d'autres Seigneurs également distingués par leur mérite et par leurs emplois, adoraient le vrai Dieu; l'Empereur n'eût pas fait sagement de se déclarer contre une loi, que tant de gens en place avaient embrassée, et il était même d'autant plus dans la nécessité de se ménager avec ses grands officiers que sa domination n'étant pas encore bien affermie, il pouvait paraître douteux, si ces Seigneurs lui avaient plus d'obligation de les avoir honorés des emplois qu'ils occupaient, qu'il ne leur en avait lui-même de les avoir acceptés.

Quoiqu'il en soit, Faxiba paraissait avoir une attention continuelle à faire plaisir aux Chrétiens; il sut qu'Ucondono avait transporté chez lui à Tacacuqui, le séminaire d'Azuquiama, où l'on élevait un grand nombre d'enfans de la haute

noblesse, et la plupart même de sang royal. Il offrit d'établir ce séminaire à Ozaca, et cela fut accepté. Cet établissement, et un autre que les pères firent en même temps à Sacay, furent dans la suite des plus utiles de tout le Japon, par la raison que ces deux villes furent toujours les plus considérables de l'empire sous le règne de Faxiba, et sous celui de son successeur. Quant au collége d'Anzuquiama, il y a de l'apparence qu'il fut transféré à Méaco; car les mémoires qui parlent du collége de Méaco, lequel fut toujours très-florissant, ne disent rien de sa fondation.

La Chrétienté du Japon fit alors une perte à laquelle toutes les églises particulières qui la composaient, prirent beaucoup de part. Le père Louis Alméïda mourut dans l'île d'Amacusa, trois ans après avoir reçu les ordres sacrés à Méaco; il n'avait pas encore cinquante-neuf ans accomplis, mais il était cassé comme s'il en eut eu quatre-vingts; et plusieurs années avant sa mort, son corps n'était plus qu'un squelette vivant : aussi n'y avait-il guère de contrée au Japon que ce zélé missionnaire n'eut parcourue dans l'espace de vingt-huit ans, avec des travaux inconcevables. Il pouvait faire un dénombrement des dangers qu'il avait courus, assez semblable à celui que l'Apôtre des nations a fait des périls où il s'est trouvé, et l'on ne conçoit pas comment il a pu vivre si long-temps, sans

un miracle continuel. J'ai dit jusqu'à quel point l'hiver est rude au Japon. Le père Alméïda fut obligé d'en passer plusieurs, logé dans une cabane, tantôt sur le rivage de la mer, tantôt sur le sommet d'une montagne, vêtu d'une simple soutane tout usée. Les bonses mirent sa tête à prix, et les fidèles furent souvent contraints de lui donner des gardes : il en coûta même la vie à un gentilhomme du royaume de Saxuma, pour s'être fait le gardien du serviteur de Dieu. Au milieu de tant de risques et de fatigues, le saint homme jouissait intérieurement d'un repos inaltérable, et nageait dans un torrent de délices. Le Ciel dans plusieurs occasions lui donna des marques évidentes d'une protection particulière. Un jour il fut pris par des pirates, dépouillé et laissé tout nu, et seul dans une barque sans voiles, sans rame et sans gouvernail. Il demeura ainsi vingt-quatre heures exposé à un vent de terre extrêmement froid, toujours entre la vie et la mort, les vagues le menaçant à toute heure de l'engloutir. Enfin comme si un ange eut conduit son bâtiment à terre, il aborda avec la même facilité que s'il eut eu les plus habiles rameurs de la côte. Parmi les vertus qu'on admira dans cet incomparable ouvrier, une des plus remarquables, fut une douceur mêlée de grandeur d'ame, qui en même temps lui gagnait les cœurs, et lui conciliait le respect. Il savait sur-tout s'attirer l'estime et la confiance

des grands, et de tous les Princes et Seigneurs auxquels il avait eu occasion de faire connaître Jésus-Christ, il n'y en avait aucun qui n'eût pour lui quelque chose de plus que de la considération. Sa prudence paraissait sur-tout dans le discernement des esprits, et dans les mesures pleines de sagesse qu'il prenait pour donner aux églises, qu'il fondait, une solidité qui les mit à l'épreuve des plus rudes secousses. Enfin, outre les cures surprenantes que son habileté dans la médecine et la chirurgie lui donna lieu de faire, la pureté de sa foi, et l'éminence de sa saintete furent récompensées du don de guérir par des remèdes surnaturels, les maladies qui se trouvaient beaucoup au-dessus des forces de l'art.

Au reste ce n'était pas le P. Alméïda seul qui eut reçu le don des guérisons miraculeuses. Dieu l'avait abondamment communiqué à tous les missionnaires. Dès qu'on savait qu'il en devait passer quelqu'un par une ville, ou par une bourgade, on ne manquait pas de mettre sur son passage tous les malades désespérés des médecins, et il était rare qu'ils ne fussent pas guéris. La vertu des miracles n'était pas même toujours attachée à la personne des missionnaires; elle se répandait quelquefois sur ce qui avait quelque rapport particulier à ces dignes ouvriers. Une croix que le P. de Torrez avait dressée sur le bord de la mer, auprès de Can-

goxima était devenue la source d'une infinité de prodiges. On remarqua d'abord avec étonnement que quoiqu'elle fût continuellement battue des vents, qui rendent ces mers si orageuses, et que quantité d'autres croix, que les Chrétiens avaient plantées sur la même côte, eussent fort souvent besoin d'être relevées, celle-ci demeurait toujours ferme : on se persuada qu'il y avait là quelque chose de surnaturel, on commença à en faire le terme d'un pélerinage, les malades s'y firent porter, et le nombre de ceux qui y recouvrèrent miraculeusement la santé, monta en peu de temps fort loin.

V. Cependant le Roi d'Ava supportait patiemment la honte de voir un sujet, et un homme de néant occuper le trône de son père. Il fit une seconde tentative pour y monter, mais ses mesures se trouvèrent si courtes et si mal prises, que la réduction d'une seule place où il avait eu l'imprudence de s'enfermer, et que Faxiba fit inonder, mit fin à la guerre. Le vainqueur méprisa assez son ennemi pour lui donner la vie, et quelques pensions ; mais il ne lui laissa pas un pouce de terre. Ce fut après cette victoire que le nouveau Monarque, comme s'il n'eût fait que commencer à régner, prit le nom de Cambacundono, qui veut dire, *Souverain Seigneur*. Il est plus vraisemblable, qu'il songeait dès-lors à achever ce que Nobunanga avait si fort avancé, à savoir, la conquête de tout le

Japon : mais parce que tout commencement d'une domination usurpée, n'est pas propre à ces sortes d'entreprises, Cambacundono parut d'abord occupé de toute autre chose que du soin de s'agrandir.

Sa manie était de copier en tout Nobunanga, et de le surpasser dans les choses mêmes où ce Prince s'était fait une plus grande réputation ; car selon la coutume de ceux qui n'ayant rien d'original dans l'esprit, ni dans le goût, s'imaginent que pour surpasser les grands hommes, il suffit d'ajouter à ce qu'ils ont trouvé, Cambacundono se persuada qu'il n'y avait qu'à faire une plus grande ville qu'Anzuquiama, et à y accumuler toutes les richesses de l'empire, pour effacer la gloire de son prédécesseur. Pour cela il choisit Ozaca, et résolut d'y faire en grand ce qu'Anzuquiama avait été en petit. Il commença par renverser toute la ville, puis il la rebâtit magnifiquement : ensuite, de l'autre côté d'un fleuve qui porte les plus gros vaisseaux, il fit construire une nouvelle ville plus vaste de beaucoup que l'ancienne. Il fit contribuer pour ses édifices tout le pays d'alentour, et l'on compta jusqu'à soixante mille ouvriers qui travaillaient en même temps. Le palais impérial placé sur le bord du fleuve, et couvert de tuiles dorées était quelque chose de si auguste et de si éblouissant, que quand le soleil donnait dessus, il n'était pas possible d'en soutenir la vue.

Tous ces édifices furent achevés avec une promptitude prodigieuse, après quoi l'Empereur s'appliqua à gagner l'affection de tous les ordres de l'empire, et il est vrai de dire que les missionnaires furent encore ceux à qui il fit le plus de caresses. Leur supérieur général le père Pierre Coëglio étant allé à Ozaca, Ucondono, Tsucamidono, Condéra et quelques autres seigneurs chrétiens, lui conseillèrent de demander une audience à Cambacundono; le père suivit ce conseil, et commença par envoyer, selon la coutume, quelques raretés d'Europe, pour être présentées à l'Empereur et à l'Impératrice. Le Prince agréa les présens, et témoigna que le père serait le bien-venu. Le supérieur, après avoir reçu cette réponse, se rendit au palais avec tous les Jésuites qui se trouvèrent à Ozaca. A peine le Prince sut-il qu'ils étaient arrivés qu'il les envoya recevoir par son médecin, lequel leur fit bien des civilités, et les conduisit chez l'Empereur. Ce Prince qui voulait rendre cette audience solennelle, était sur son trône; tous les grands officiers autour de lui, chacun dans son rang, et à ses pieds son secrétaire d'état qui lui nommait tous les missionnaires à mesure qu'ils entraient, ajoutant quelque terme obligeant pour chacun. Après les prosternemens et tout le reste du cérémonial, l'Empereur congédia les seigneurs, fit approcher les religieux et s'entretint familièrement avec eux. Au bout de quelque temps il

leur fit apporter un plat d'excellentes figues qu'on lui avait envoyées de Mino, et comme il vit que tous les pages de la chambre se mettaient en devoir de servir les pères, il fit retirer ceux qui n'étaient pas chrétiens.

Cette petite collation étant finie, Cambacundono se leva de son siége, s'approcha du père Coëglio, lui parla de ses grands projets de conquêtes, et ajouta que quand il serait venu à bout de toutes ses entreprises, il assujetterait au Dieu des Chrétiens tous les états qu'il aurait subjugués. Ensuite il fit rappeler Ucondono et les autres Seigneurs chrétiens, et il leur ordonna de conduire les pères dans tous les appartemens du palais. Un de ses religieux nous a laissé par écrit la description de l'intérieur de ce palais; ce qu'il en dit, paraîtrait fabuleux, si l'on ne faisait réflexion qu'un missionnaire n'a rien qui l'engage à en imposer ainsi au public de gaîté de cœur; il est vrai qu'il paraît dans ce qu'il raconte bien plus de richesses accumulées que de goût; mais rien n'est plus surprenant que ce qu'il rapporte, qu'au haut du palais on leur montra une petite chambre d'or massif, qui était à visses, et qui se montait et se démontait fort aisément. Il n'est pas étonnant, après cela, que ce Prince eut un revenu si immense que du seul ris qu'on recueillait dans les terres de son domaine, il tira tous les ans un million d'or : ce n'est pourtant là qu'une partie des biens de l'Em-

pereur, et Cambacundono ne possédait pas encore la moitié du Japon.

Tandis qu'on conduisait les missionnaires d'appartemens en appartemens, ces pères furent bien surpris de voir venir à eux l'Empereur en habits négligés. Ce Prince les aborda de la manière du monde la plus gracieuse; leur dit qu'il était jaloux de ses courtisans, et qu'il voulait partager avec eux le plaisir de leur montrer ses trésors. Il les mena effectivement partout, et les fit monter jusqu'au dernier étage de son château, d'où l'on découvrait les deux villes d'Ozaca et la prodigieuse multitude d'ouvriers qui travaillaient à la ville neuve. Si ces religieux furent surpris d'une si excessive puissance, le peuple ne le fut pas moins de voir leur Souverain traiter si familièrement avec des étrangers pauvres et sans caractère. Enfin les pères comblés d'honneurs, de mille marques d'estime et de considération que leur donna l'Empereur, prirent congé de ce Prince, lequel pour dernière faveur fit venir toutes les dames chrétiennes du palais, ce qui au Japon ne se pratique jamais, et leur commanda de saluer leurs docteurs et les prêtres de leur loi.

Le lendemain le P. Organtin retourna seul au palais pour remercier Sa Majesté : l'Empereur lui demanda si les pères étaient contens? *Ils sont charmés, Sire, et confus*, répondit le missionnaire. *J'en suis bien aise*, répliqua le Prince,

mais l'Impératrice ne les a point vus, et souhaite de les voir. Cette Princesse était extrêmement superstitieuse, et les bonses la gouvernaient absolument. Le P. Coëglio fut ravi d'avoir une occasion de lui parler de Jésus-Christ : il se rendit au palais et fut introduit à l'audience de l'Impératrice par deux dames chrétiennes confidentes de cette Princesse, et dont l'une était mère du Grand-Amiral Tsucamidono. L'accueil que l'Impératrice fit au supérieur étonna d'autant ce missionnaire qu'il s'y était moins attendu. Mais la surprise augmenta encore, lorsque la Princesse à qui l'on avait dit que les pères avaient quelques grâces à demander à l'Empereur, voulut que le supérieur lui donnât sa requête par écrit; elle la porta sur-le-champ à Cambacundono qui en signa deux copies. « L'une, dit-il, » en les rendant à l'Impératrice, pour tout le » Japon, où je prétends que ce que j'accorde » aux docteurs chrétiens soit regardé comme un » arrêt irrévocable, et l'autre pour être envoyée » aux Princes chrétiens de l'Europe, afin qu'ils » sachent combien j'honore leur religion, et jus» qu'à quel point je considère ceux qui la vien» nent prêcher. »

Le troisième jour, le P. Coëglio et le P. Organtin allèrent encore au palais pour rendre à l'Empereur de nouvelles actions de grâces : Cambacundono les entretint au moins trois heures, et leur fit servir à souper dans sa propre cham-

bre. Pendant le repas, l'Impératrice leur envoya les fruits les plus exquis qu'on avait pu trouver dans Ozaca; et leur fit dire qu'elle était ravie d'avoir si bien réussi pour la premère fois qu'elle s'était employée en leur faveur, et qu'elle les priait de compter toujours sur sa protection.

VI. Il n'eût rien manqué à la satisfaction des missionnaires, si le Ximo eût été tranquille, mais pendant que l'Empereur songeait aux moyens d'affermir et d'accroître sa puissance, les Rois du Ximo s'affaiblissaient en se faisant continuellement la guerre. Le Roi Civandono, après avoir retabli les royaumes de Bungo, et recouvré même le Bugen et le Chicungo, dont la réduction ne lui coûta presque rien après la mort de Riozogi, avait une troisième fois remis le Prince Joscimon, son fils aîné, sur le trône, et ne s'occupait plus que du soin de se sanctifier, et de faire connaître Jésus-Christ aux infidèles. Le Prince Sébastien, son second fils, Cicamoro le troisième, et Paul Scingandono, un des plus riches Seigneurs du Bungo, travaillaient de concert avec le Roi à procurer le salut de leurs vassaux; et plus de cent cinquante mille idolâtres demandaient à être instruits et baptisés. Mais de nouveaux malheurs dissipèrent tant de belles espérances; Joscimon fut à peine remonté sur le trône de son père, qu'il tint une conduite qui fit verser des larmes de sang à tous les fidèles; et l'on fut étrangement surpris de

voir tout d'un coup ce Prince, sans qu'on lui en eût donné le moindre sujet, se déclarer contre les Chrétiens, les maltraiter, et chasser les missionnaires de ses états.

Il fit plus, car le Roi de Saxuma et Aquézuqui, Roi de Chicugen, lui ayant déclaré la guerre, il se laissa persuader que le Prince Sébastien, son frère, qu'il n'aimait pas, était de concert avec ses ennemis; et sur ce soupçon, il le dépouilla de ses biens et le laissa mourir de misère. De si grands excès ne demeurèrent pas long-temps impunis, l'armée des confédérés entra en action, le Bugen se souleva; et le Roi Civandono voyant tous les états de son fils à la veille d'être envahis sans ressource, ne trouva point d'autre moyen de prévenir un si grand désastre que de demander du secours à l'Empereur : il alla lui-même à Ozaca, Cambacundono le reçut bien, envoya sur-le-champ proposer aux deux Rois alliés, sa médiation pour un accommodement, et sur le refus qu'ils firent de l'accepter, Simon Condéra, Général de la cavalerie, eut ordre de partir avec de bonnes troupes pour apprendre à ces deux Princes, que l'Empereur était en état de leur donner des ordres et de se faire obéir.

Condéra défit d'abord le Roi de Chicugen en bataille rangée; et le Saxuman resté seul, n'eût pas long-temps tenu contre une armée victorieuse, si le jeune Roi de Bungo n'eût lui-même

rendu cette victoire inutile. L'Empereur qui voulait quelque chose de plus que secourir les Bungois, en même temps qu'il faisait partir Condéra, avait mandé aux Rois de Naugato et de Sanoqui, d'entrer dans les états des alliés, pour faire diversion : ces deux Princes s'étaient partagés, Morindono avait joint Condéra, son intime ami, à qui il avait l'obligation de n'avoir pas été dépouillé de ses royaumes, et en considération duquel il rétablit enfin les missionnaires dans Amanguchi, et dans d'autres postes fort avantageux pour la propagation de la foi. Le Roi de Sanoqui était entré dans le Bugen avec le jeune Roi de Bungo, où ils s'amusèrent un temps infini à faire du dégât, sans songer que Condéra et le Roi de Naugato, qui étaient occupés à poursuivre le Roi de Chicugen, et à l'empêcher de se rallier, n'étaient pas à portée de garantir le royaume de Bungo d'une irruption. Après tout, la plus grande faute venait du Roi de Sanoqui, aussi jeune que le Roi de Bungo, et qui faisant sonner bien haut les ordres de l'Empereur, ne permettait pas qu'on suivît d'autres conseils que les siens. Le Roi de Saxuma profita, en habile homme, de l'imprudence de l'un et de la faiblesse de l'autre; il entra dans le Bungo, se saisit de Vosuqui, place très-forte, tint bloquée la citadelle, qu'il ne put forcer, et alla mettre le siége devant Funay. Les deux jeunes Rois n'eurent pas plus tôt appris ces

progrès, qu'ils accoururent au secours de la capitale ? mais le Saxuman leur étant allé présenter la bataille, ils l'acceptèrent et furent entièrement défaits. Après cette victoire, le Roi de Saxuma retourna à Funay qui ouvrit ses portes.

D'un autre côté, une assez grande multitude de bonses s'était jointe à l'armée saxumane, pour venger sur les Chrétiens du Bungo, tous les torts que le Christianisme, qui s'était répandu de là dans les autres royaumes, avait fait à leurs sectes. Par-là, cette belle et florissante chrétienté, qu'on regardait avec raison comme le modèle des autres, se trouva tout-à-coup exposée à la rage de ses plus cruels ennemis. Rien ne fut épargné de ce qui se rencontra sur le passage de ces furieux, et partout on ne voyait qu'églises ruinées, et que missionnaires en fuite. Ce qui consola ceux-ci dans un désastre si général, et si peu attendu, c'est qu'aucun fidèle ne se démentit, et qu'ils donnèrent tous, dans les rencontres, des preuves éclatantes de leur inviolable attachement à la foi, qu'ils avaient embrassée. On raconte à ce sujet, une action fort singulière d'une femme chrétienne, dont l'histoire aurait bien dû nous conserver le nom ; elle était dans une forteresse bâtie sur un petit bras de mer, à l'autre côté duquel était situé Vosuqui : après que cette ville eut été forcée par les Saxumans, ainsi que nous l'avons dit, les Chrétiens virent avec bien de la douleur, du haut

de la forteresse dont je parle, deux églises et le noviciat des Jésuites réduits en cendres. Ce qui irrita davantage notre héroïne, ce fut de voir un très-beau temple d'idoles, avec une magnifique maison de bonses, qu'on avait conservée avec un grand soin. *Quoi donc!* s'écria-t-elle, *souffrirons-nous ce triomphe de l'impiété?* et sur-le-champ, sans délibérer davantage, elle prend sa résolution, se met à la nage, traverse seule le bras de mer, entre dans la ville, met le feu au temple et à la maison des bonses, repasse la mer, et rentrant dans la forteresse, invite tout le monde à goûter avec elle le plaisir de voir les flammes consumer ces beaux édifices, dont elle regardait la conservation comme un opprobre que souffrait la religion.

VII. Pour revenir au Roi de Saxuma, ce Prince, maître de tout le Bungo après le grand avantage qu'il venait de remporter sur le jeune Roi, donna le royaune à son frère, nommé Nacacusa, et se disposait à poursuivre les restes de l'armée vaincue qui s'était réfugiée dans une forteresse de Paul Scingandono, lorsque Condéra parut à la vue de ce château. Les choses alors changèrent bien de face, le Roi de Saxuma ne songea plus qu'à se fortifier; il ne demeura pas même long-temps dans cette pensée, et il se retira, laissant à son frère le soin de conserver, comme il pourrait, son royaume. D'autre part, Condéra qui avait fait une marche forcée,

donna quelques jours à ses troupes pour se rafraîchir, et durant cet intervalle, entreprit une chose qui fit bien voir que sous le casque et la cuirasse, il avait le cœur et le zèle d'un missionnaire, et qu'en faisant la guerre, il avait bien moins en vue sa propre gloire que celle de Jésus-Christ.

On avait informé ce Général de la conduite du Roi de Bungo à l'égard des Chrétiens; il en avait été indigné, et il n'eût pas plus tôt joint ce Prince, qu'il lui reprocha que ses excès avaient attiré la colère du ciel sur ses états; mais il assaisonna ses reproches de tant de sagesse et de force, qu'il fit aisément rentrer le jeune Prince en lui-même. Ce ne fut pas assez pour Condéra; il fit entendre au Roi qu'étant aussi instruit qu'il l'était de nos divins mystères, il ne devait jamais se promettre le ciel favorable, qu'il n'adorât le Dieu qu'adorait toute sa famille, et qu'il ne pouvait refuser de reconnaître pour le seul véritable. La situation où était Joscimon le rendit docile, il promit tout ce qu'on voulut; aussitôt Condéra fit savoir à Civandono, qui tenait la forteresse de Vosuqui, la disposition où était son fils, et le pria de lui envoyer un missionnaire. Le vieux Roi, à cette nouvelle, sembla oublier ses malheurs; il fit partir sur l'heure même le P. Pierre Gomez, lequel après avoir donné au Roi quelques instructions, pour lu rafraîchir la mémoire de nos mystères, le bap-

tisa le vingt-septième d'avril, et le nomma Constantin. Cet exemple de Joscimon fut aussitôt suivi de la Reine son épouse, du Prince son fils unique, de deux jeunes Princesses ses filles, et de plusieurs grands que la seule crainte de déplaire au Roi avait jusque-là empêchés de se déclarer. Peu de jours après, on marcha aux ennemis; le seul Nacacusa, assez mal accompagné, osa paraître : mais il fit peu de résistance, et Condéra n'ayant fait que parcourir le royaume, pour le remettre sous l'obéissance du légitime Souverain, apôtre et conquérant tout ensemble, il alla présenter à Civandono son fils chrétien et victorieux.

VIII. Les choses en étaient là, lorsque l'Empereur parut dans le Ximo, à la tête d'une armée formidable. Ucondono la commandait sous ses ordres, et le Grand-Amiral Tsucamidono côtoyait le rivage de la mer, avec une nombreuse flotte. Le Ximo se trouvant ainsi entre trois armées impériales, fut sommé de reconnaître Cambacundono pour son souverain Seigneur. Il n'y avait pas moyen de rejeter une sommation faite avec tant de puissance, si imprévue, et après dix ans de guerre civile; tout plia d'abord à la réserve de quelques places, dont la résistance ne fut pas même considérable : et l'Empereur, sans presque avoir tiré l'épée, se trouva maître de cette belle et grande île, que la commodité de ses ports rend une des plus importantes parties de l'empire japonnais.

Cambacundono usa bien de sa victoire, car il laissa à la plupart de ces Rois soumis et humiliés, les états dont ils étaient en possession. Pour les royaumes qui n'avaient point alors de maîtres, comme le Sanoqui, dont il avait dépouillé le Roi, pour avoir mal servi dans la guerre de Bungo, le Fiunga, le Bugen et le Fingo, il les distribua à ses serviteurs; il donna au Grand-Amiral le royaume de Fingo, et la lieutenance générale du Ximo; il fit Condéra Roi de Bugen, et donna de grandes terres à Ucondono; il témoigna avoir de grands égards pour le Roi Civandono : et il lui offrit même le royaume de Fiunga; mais ce Prince lui répondit qu'il n'avait plus d'ambition que pour régner dans le ciel. L'Empereur admira ce détachement des choses de la terre, partagea le royaume entre plusieurs, et deux Seigneurs, parens du Roi, y eurent la meilleure part : quant à la Religion, elle ne souffrit point pendant ces mouvemens, au contraire, elle ne fut jamais plus en crédit. L'Empereur, dont les trois premiers officiers étaient Chrétiens, affecta de combler partout les missionnaires de mille marques d'honneur et de distinction, jusqu'à vouloir que le P. Gaspard Coëglio, supérieur des Jésuites, demandât la vie pour ceux qu'il avait condamnés à la mort, et l'on prétend que ce religieux obtint la grâce de plus de vingt mille personnes. Il est certain toutefois qu'en dégradant tant de Princes qui étaient

les protecteurs et l'ornement du Christianisme, il sapa les fondemens de cette église, et lui fit une plaie dont elle ne guérit jamais; car enfin, sur le pied qu'étaient les choses avant la réduction du Ximo, les Empereurs eussent eu beau faire des édits contre la Religion chrétienne, hors des terres du domaine impérial, ces édits n'auraient pas eu beaucoup d'effet; et le Ximo eut toujours été une retraite assurée pour les Chrétiens et pour les missionnaires.

Mais avant que les fidèles eussent eu le temps de faire ces réflexions sur les malheurs qu'ils pouvaient craindre dans la suite, ils eurent à pleurer des pertes présentes, dont rien ne les consola. Barthélemi Sumitanda, Prince d'Omura, mourut après une fort longue maladie, qui acheva de le purifier, et qui donna un nouveau lustre à ses vertus. La première chose à quoi ce religieux Prince pensa, dès qu'il se sentit attaqué, ce fut à se demander à lui-même un compte exact de toute sa vie. Il appela ensuite le P. Alphonse Lucéna, son confesseur, et fit sa confession avec des sentimens de componction si vifs, et une si grande abondance de pleurs, que le père, au sortir de la chambre, ne put s'empêcher de s'écrier : *O! qu'heureuse serait l'Église, si elle avait un grand nombre de pareils pénitens.* Le malade songea ensuite à quelques actions de charité et de justice; elles furent si agréables à Dieu, que le Prince en fut sur-le-

champ récompensé d'une confiance très-sensible en la bonté divine, qui lui répondait en quelque façon de son salut. Comme il ne souhaitait plus d'entendre parler que des choses du ciel, le père Lucena et deux autres religieux eurent ordre de ne le point quitter, et de l'entretenir continuellement de la passion du Sauveur des hommes; ces discours pénétraient le malade jusqu'au fond de l'ame, et ne manquaient jamais de lui faire verser des torrens de larmes.

Mais ce n'était point encore assez de tant de vertus pour un Prince, qui, depuis son baptême, avait presque toujours été en un danger évident de perdre sa couronne et la vie même pour la conservation de sa foi, et il paraissait convenable, pour la consommation d'une si éminente sainteté, pour l'honneur de la religion, que Dieu acceptât enfin le sacrifice volontaire que Sumitanda lui avait si souvent offert dans la sincérité de son cœur. La maladie du Prince d'Omura était une langueur, qui l'avait rendu étique : on lui parla d'un médecin fameux, qu'on prétendait avoir un remède infaillible contre son mal; mais par la seule raison que les médecins idolâtres, tel qu'était celui qu'on lui vantait si fort, étaient accoutumés d'user de magie dans l'usage de leurs remèdes, le malade ne voulut jamais souffrir qu'on le fît venir. Dès qu'il sentit sa fin approcher, il fit appeler la Princesse son épouse, et les Princes ses

enfans; il leur recommanda la fidélité envers Dieu, les conjura de réparer le tort que son peu de zèle, disait-il, et ses mauvais exemples avaient causé à l'Église, et, après leur avoir donné sa bénédiction, il leur ordonna de se retirer : il ne voulut plus ensuite penser qu'à Dieu, et ce fut dans les entretiens amoureux qu'il avait sans cesse avec son Créateur, qu'il lui rendit sa grande ame, le vingt-quatrième jour de mai mil cinq cent quatre-vingt-sept. Il eut, en mourant, la consolation de laisser, en la personne du Prince Sanchez, son fils aîné, un successeur qui s'était en toutes les rencontres montré digne d'occuper sa place, et qui avait même confessé Jésus-Christ dans la cour de Firando, où le Prince son père s'était vu obligé de l'envoyer en ôtage.

Le Roi Civandono suivit de bien près le Prince d'Omura; ce fut le sixième de juin que ce Prince alla recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus. Dans le peu de temps qu'il avait été Chrétien, il était parvenu à une si sublime perfection, qu'il était l'admiration des fidèles : on peut dire qu'après l'apôtre de l'Orient, personne n'a plus contribué que Civandono à la conversion des Japonnais. Ce qu'on mandait tous les ans en Europe, des soins qu'il se donnait pour la propagation du Christianisme, faisait renouveler à chaque fois les vœux qu'on formait pour la conversion d'un Prince qui était presque

apôtre avant que d'être Chrétien ; enfin, le père Aquaviva, Général de la compagnie de Jésus, ordonna des prières publiques dans tout son ordre, pour obtenir du Ciel une chose qu'il croyait devoir être si avantageuse à la Religion, et le Pape Grégoire XIII, accorda à la même intention une indulgence plénière en forme de jubilé. Le Roi de Bungo était bien persuadé du tendre et sincère attachement que les Jésuites avaient pour sa personne, et du zèle qu'ils témoignaient pour son salut éternel; c'est pourquoi, après son baptême, il était accoutumé de dire qu'il était enfant de la compagnie de Jésus. S'il disait vrai à l'égard de toute la compagnie, qui l'avait véritablement enfanté à Jésus-Christ, les Jésuites du Japon pouvaient, avec autant de justice, l'appeler leur père, car jamais il ne s'épargna en rien, quand il fut question de leur donner des marques efficaces de sa bonté, et l'on ne pourra jamais se figurer jusqu'où allait son attention à rechercher toutes les occasions de leur faire plaisir.

Quant aux vertus particulières de cet incomparable Prince, on peut dire qu'il eut, dans un degré éminent, toutes celles qui font les plus grands Saints. Ses austérités étaient extrêmes, son oraison continuelle, sa patience invincible, sa douceur inaltérable. Nous avons dit qu'il s'était engagé par vœu à obéir aux moindres avis de ses confesseurs, en ce qui concernerait le

salut de son ame; il fut d'une fidélité étonnante à s'acquitter de cette obligation, qu'il s'était si généreusement imposée. Sa dévotion pour la Reine des anges était des plus tendres. Tous les jours au matin, il assemblait sa maison pour réciter en commun et à genoux la troisième partie du Rosaire, et il achevait le reste en son particulier; tout son temps était réglé; il se confessait et il communiait tous les jours, et chaque année il se retirait l'espace de huit jours au noviciat des Jésuites de Vosuqui, pour y faire les exercices de saint Ignace. On peut juger de son zèle pour le salut des ames, par ce que disaient les missionnaires qui l'avaient le plus connu, qu'il y avait peu de Chrétiens au Japon, dont il n'eût procuré directementou indirectement la conversion : par le nombre des temples d'idoles et des maisons de bonses qu'il renversa, quelques-uns le font monter à trois mille; et par ce que lui-même assurait, qu'il n'était point de nuit qu'il ne s'éveillât en pensant à de nouveaux moyens d'étendre la religion. La pureté et la vivacité de sa foi passèrent tout ce qu'on en peut dire, mais ce qui fit son caractère dominant, et ce qui lui a mérité une place si distinguée parmi les héros du Christianisme, c'est son inébranlable constance dans les plus grandes adversités. Pendant la dernière guerre que le Roi de Saxuma fit au Prince son fils, la peste s'étant mise dans la citadelle de Vosuqui qu'il

avait conservée, on le vit quelque temps obligé d'errer presque seul, comme un autre David, par les bois et par les montagnes, plus touché de voir son fils révolté contre Dieu, qu'il ne l'était de voir toute sa famille et tous ses états à la merci d'un ennemi cruel, et d'avoir à essuyer les reproches et les malédictions de plus d'un Séméï.

Après la réduction du Ximo, il se retira avec le P. François Lugana, son confesseur, pour ne vaquer plus qu'à Dieu dans la solitude ; mais son ame épurée par tant de tribulations, était un fruit mûr pour le ciel. Le chagrin qu'il avait eu de voir de toutes parts les églises renversées, les pasteurs en fuite et le troupeau dispersé, joint à la maladie populaire dont il avait été frappé, et dont il n'était pas bien guéri, fut ce qui contribua le plus à avancer ses jours, et Dieu se hâta sans doute de l'attirer au ciel pour lui épargner la vue des malheurs qui menaçaient la chrétienté du Japon. On peut dire que sa mort fut précieuse devant Dieu et devant les hommes, et les merveilles qui se sont faites à son tombeau, ont fait penser à lui rendre les honneurs des Saints. Au reste, on n'épargna rien pour rendre célèbres les obsèques du Roi de Bungo et du Prince d'Omura ; mais les larmes qui y furent répandues firent plus d'honneur à la mémoire de ces deux grands Princes, que les magnifiques mausolées qu'on leur érigea, et que les éloges dont on orna leurs tombeaux.

IX. Ces deux pertes furent d'autant plus sensibles aux missionnaires, qu'ils se trouvaient dans une situation fort chagrinante : quoique l'Empereur eût voulu paraître enchérir sur les bontés qu'avait eues pour eux son prédécesseur, il s'en fallait bien qu'ils comptassent sur lui, comme ils avaient fait sur Nobunanga. Ils savaient bien qu'un tyran est toujours ombrageux, et difficile à ménager : depuis peu même, une bagatelle l'avait mis de fort mauvaise humeur contre les Portugais, et ils appréhendaient avec quelque raison que le contre-coup de son mécontentement ne retombât sur eux. Il était arrivé au Japon un vaisseau si grand et si bien fait, que l'Empereur, devant qui on le vanta extrêmement, eut la curiosité de le voir, et fit prier le capitaine de l'amener où il était : celui-ci s'excusa sur ce que son navire tirait trop d'eau, et ne pouvait pas remonter jusques où était la cour, sans être en danger d'échouer. L'Empereur fit des instances qui donnèrent à connaître qu'il attribuait ce refus à la crainte qu'avait le capitaine qu'on ne se saisit de son navire ; effectivement cette crainte n'était pas mal fondée : Cambacundono avait assez témoigné, en quelques rencontres, qu'il souhaitait fort avoir deux ou trois grands navires à la façon des Européens. Quoiqu'il en soit, le Portugais tint bon, et l'Empereur ne dissimula point le ressentiment qu'il eut de cette résistance.

Mais ce qui causait aux missionnaires de plus vives alarmes, c'est la vie dissolue que menaient quelques Européens au Japon : ce n'était plus cette vertu édifiante et austère, qui, dans les commencemens avait fait tant d'honneur aux Chrétiens, et avait été dans l'esprit des Japonnais un préjugé si favorable au Christianisme, il y avait encore des gens de Dieu parmi ces marchands, mais plusieurs se livraient à des débauches qui étonnaient les infidèles mêmes ; et au grand scandale de la Religion, on entendait les idolâtres demander s'il fallait être Chrétien, pour se livrer à de si honteuses passions. C'est ainsi que les Japonnais perdirent insensiblement cette haute estime qu'ils avaient conçue de notre sainte Loi; et peut-être que sans cette impression, qui commençait à se répandre de tous côtés, l'Empereur n'eût pas osé éclater sitôt qu'il le fit contre, la Religion.

En effet, il n'y avait presque plus de Roi ni de grands Seigneurs à la cour de ce Prince, qui ne songeât à se faire instruire de nos divins mystères ; et l'on assure même que le cubo-sama, qui vivait encore à Méaco en Empereur, parlait de se faire baptiser. L'Empereur de son côté semblait vouloir garder la parole qu'il avait donnée, de réduire sous l'empire de Jésus-Christ tous les royaumes du Japon, à mesure qu'il les réduirait sous son obéissance : il n'en donnait presque point qu'à des Seigneurs chrétiens : les

Rois mêmes les plus éloignés demandaient des missionnaires, et promettaient de les aider à rendre tous leurs sujets Chrétiens : enfin il semblait qu'on fut arrivé au moment que tout le Japon allait subir le joug de Jésus-Christ; mais tant de belles apparences s'évanouirent tout-à-coup, et de ce grand nombre d'illustres prosélytes, à peine en resta-t-il quelqu'un qui fût fidèle jusqu'à la fin. Un mot qui échappa un jour à l'Empereur ne contribua pas peu à ce fâcheux revers. Ce Prince dans un moment de chagrin, dit assez haut qu'il craignait bien que toute la vertu des religieux européens ne fût un masque d'hypocrisie, et ne servît à cacher aux peuples de pernicieux desseins contre l'empire : enfin qu'il était bien trompé, ou que ces religieux avaient la mine de marcher sur les pas du tyran d'Ozaca. Il voulait sans doute parler de ce fameux bonse, dont nous avons fait plusieurs fois mention, qui, par une apparente sainteté, s'était acquis un tel ascendant sur les habitans d'Ozaca, et sur les peuples de plusieurs autres royaumes voisins, qu'il en était devenu Souverain; et que Nobunanga avait eu besoin de toutes ses forces pour le soumettre.

X. Tout cela faisait assez connaître ce que Cambacundono avait dans le cœur. Le Ciel, par plus d'un signe extraordinaire, avertissait les fidèles de se tenir prêts au combat; plusieurs, et entr'autres Ucundono, avaient eu des pres-

sentimens qui tenaient toute cette église dans l'attente de quelque grand malheur; et l'on était préparé à tout événement, lorsque l'orage, après avoir quelque temps grondé, creva tout-à-coup: l'occasion que prit le tyran pour éclater, ne lui fit pas honneur. Ce Prince en parcourant les provinces du Japon, ne se contentait pas de conquérir des royaumes; mais comme il était le plus incontinent des hommes, et qu'un camp ne lui avait point paru propre pour loger un sérail, il avait laissé ses concubines à Ozaca, et faisait enlever tout ce qui se trouvait sur son passage de femmes et de filles en réputation de beauté. Un fameux débauché nommé Jacuin Tocun, qui de bonse s'était fait médecin, et suivait la cour, s'était engagé à l'Empereur pour cette infâme recherche, et se rendait la terreur de tout ce qu'il y avait de belles personnes à qui l'honneur fut cher.

Cambacundono, après avoir ainsi traversé bien du pays, s'arrêta dans le Chicugen, fit rebâtir entièrement Facata, que les guerres avaient ruiné, et trouvant ce pays à son gré, parut y vouloir faire quelque séjour. Tacun cependant faisait ses courses accoutumées dans les villes les plus proches. Le royaume d'Arima, où il entra d'abord, ne manquait pas de beautés; mais tout le pays était chrétien, et le ministre des plaisirs de l'Empereur y fut si mal reçu, qu'il crut avoir beaucoup fait de s'en être retiré la vie sauve. Ou-

tré de ses mauvais succès, il arriva un soir du vingt-cinquième juillet fort tard à Facata ; Cambacundono qui était en débauche, avait bu excessivement : Tocun entra chez ce Prince en jurant contre les Chrétiennes d'Arima, et raconta les dangers qu'il prétendait avoir courus. L'Empereur, à qui le vin était monté à la tête, se leva en colère, et frémissant de rage, fit serment de faire couper la tète à toutes les femmes et les filles d'Arima.

Dès que Tocun et les courtisans qui faisaient la débauche avec l'Empereur, virent ce Prince si mal disposé à l'égard des Chrétiens, ils songèrent à profiter de cette occasion pour l'engager à se déclarer une bonne fois contre une religion qu'ils ne pouvaient souffrir, parce qu'ils n'avaient pas le courage de l'embrasser. Ils n'omirent donc rien pour persuader à Cambacundono, que désormais il ne devait pas se promettre beaucoup de soumission de la part des Chrétiens, que cependant cette secte croissait tous les jours, et que si Sa Majesté voulait conserver quelqu'autorité dans l'empire, il fallait qu'elle se hâtât d'exterminer une religion qui faisait autant de rebelles de tous ceux qui l'embrassaient. Tocun qui haïssait personnellement Ucondono, ajouta beaucoup de choses contre ce Seigneur, qu'il tâcha de rendre suspect à l'Empereur ; et comme il n'y avait là aucun Chrétien pour prendre la défense du Généralissime, ni de la religion, on

peut concevoir qu'il ne fut pas difficile à ce furieux de faire entrer son maître dans tout ce qu'il voulut lui suggérer. L'Empereur y entra en effet si aisément, qu'avant la fin de la nuit les infidèles avaient obtenu tout ce qu'ils souhaitaient, et peut-être plus qu'ils n'avaient osé espérer.

Le premier coup de foudre tomba sur Ucondono qui était campé avec l'armée impériale aux environs de Facata. Un envoyé de l'Empereur vint lui déclarer qu'il choisit, ou d'abjurer le Christianisme, ou d'aller sur l'heure en exil. Si Cambacundono eût été de sang-froid, il eût pris des mesures plus justes que celles qu'il prit dans cette occasion. Le Généralissime était aimé et estimé des soldats et des officiers, et il lui était fort aisé de faire repentir l'Empereur de son imprudence et de ses emportemens; mais par bonheur pour ce Prince, il avait à faire à un homme qui savait vaincre et qui ne savait pas se révolter. Ucondono reçut l'ordre de l'Empereur sans paraître surpris ni déconcerté, il répondit qu'il ne balançait pas à choisir l'exil, et qu'il choisirait même la mort plutôt que de manquer à la fidélité qu'il devait à Dieu; et sur-le-champ il se disposa à partir.

Dans le même temps, le P. Coëglio, supérieur des Jésuites, que l'Empereur avait l'aprèsdîner du même jour honoré d'une visite de deux heures, et à qui il avait donné dans la nouvelle

ville de Facata, un fort bel emplacement pour y bâtir une maison, quoiqu'il n'eût pas permis aux bonses d'y avoir ni temple ni monastères, reçut ordre d'assembler au plus tôt tous ses religieux à Firando, et de s'embarquer avec eux pour les Indes dans six mois. On peut juger quel fut l'étonnement de ce missionnaire quand on lui signifia cet ordre, il crut que le plus sage était de se mettre en devoir d'y déférer; il le fit avec toute la promptitude possible; et ce ne fut pas une petite surprise dans les provinces, lorsqu'on sut qu'il n'y avait plus de missionnaires au Japon, excepté à Firando, et que le Généralissime était proscrit pour sa religion.

Tacayama, père d'Ucondono, n'apprit cette nouvelle que par Ucondono lui-même. Ce vertueux vieillard, qui, loin de la cour menait une vie angélique, fut plus charmé de voir son fils confesseur de Jésus-Christ, qu'il ne l'avait été de le voir en quelque façon la seconde personne de l'empire; il l'embrassa tendrement, et il ne pouvait exprimer sa joie d'être lui-même avec toute sa famille réduit à chercher une retraite dans les forêts et dans les déserts. Enfin après avoir rendu à Dieu de très-humbles actions de grâces d'un bienfait si signalé : « Seigneur, » s'écria-t-il, il ne me reste plus rien à désirer » en ce monde, sinon qu'après que je vous aurai » fait le sacrifice de ma fortune et de tous mes » biens, vous daigniez accepter encore celui de

» ma vie. » Il se mit aussitôt en marche sans avoir de terme fixe, et se laissa guider par la Providence. Tous les vassaux de cette illustre famille, et quantité d'officiers qui avaient long-temps servi sous le père et sous le fils les suivirent, et aimèrent mieux abandonner leurs biens, et renoncer à leurs charges, que de manquer à ce qui leur semblait que l'honneur et la religion demandaient d'eux.

Les missionnaires de leur côté avaient cru qu'en affectant une prompte obéissance aux premiers ordres de l'Empereur, ils l'adouciraient; mais ce Prince se fit un point d'honneur de soutenir ce que l'emportement lui avait fait commencer. On espéra quelque temps que l'Impératrice, qui avait promis de parler en faveur des pères, et que la douceur et la vertu des dames chrétiennes de sa cour avait rendue la protectrice déclarée du Christianisme, lui ferait prendre des sentimens plus modérés; mais cette espérance se dissipa bientôt. Alors les pères songèrent à ce qu'ils devaient à Dieu, et au troupeau qui leur était confié; et ils résolurent de mourir plutôt que d'abandonner leurs églises, et de ne pas continuer à s'acquitter comme auparavant des fonctions de leur ministère.

XI. Ils apprirent en même temps que le procédé de Cambacundono avait révolté tout le monde, jusqu'aux païens. Un des frères de ce Prince, qui était Lieutenant-Général de la Tense, le

Gouverneur d'Amanguchi, et quantité d'autres seigneurs idolâtres leur firent mille complimens et mille offres de service : on leur manda que tout le monde leur saurait fort mauvais gré s'ils sortaient du Japon. Enfin, ils reçurent de tous côtés des lettres des Princes chrétiens, qui les pressaient de se retirer chez eux; et ils ne balancèrent point à prendre ce parti. Le Roi d'Arima témoigna en cette occasion un zèle qui a peu d'exemples, non-seulement il obligea en cette occasion les pères à fixer dans ses états leurs principales retraites, mais avec un courage digne d'un héros chrétien, il entreprit de faire embrasser le Christianisme à ceux de ses sujets qui faisaient encore profession de l'idolâtrie. Il y réussit au-delà même de ses espérances; car à sa sollicitation, le Seigneur d'Isafay, le même que nous avons vu prendre les armes pour obliger le feu Prince d'Omura à renoncer au Christianisme, se soumit au joug de la croix, en quoi il fut imité par tous ses vassaux.

A l'exemple du Roi d'Arima, tous les autres Princes prirent hautement la protection des missionnaires. Les Rois de Fingo et de Bugen, que l'Empereur par un caprice assez bizarre, ou plutôt par un ordre secret de la Providence, ne chagrinait point, servirent aussi très-utilement la Religion dans ces temps de troubles. Le premier dont la mère, qui était dame d'honneur et favorite de l'Impératrice, venait d'être chas-

sée de la cour comme Chrétienne trop déclarée, sans appréhender pour soi le même sort, retira Ucondono et toute sa suite dans l'île de Junogima, qui lui appartenait, et pourvut avec un soin admirable à leur subsistance. Cette île devint bientôt célèbre par le concours d'une infinité de personnes de marque, qui allèrent visiter ces illustres bannis, et plusieurs furent si charmés de la paix et de la douceur que goûtaient tant de personnes de qualités dépouillées de tout, qu'après s'être défaits des charges qu'ils avaient à la cour, s'établirent dans l'île.

XII. Ce fut alors que les fidèles ne doutant plus que l'Empereur n'employât le fer et le feu pour abolir le Christianisme, se préparèrent tout de bon à la mort. La joie qui éclatait sur leurs visages causa de l'admiration aux infidèles; et il n'est pas aisé de dire l'effet que produisirent partout ces premières saillies de ferveur : jamais on ne vit tant de conversions, et jusque dans Ozaca même, où la cour faisait son séjour ordinaire, il s'en fit qu'à peine on eut osé espérer avant l'édit de tayco-sama; mais il n'y en eut point qui fît plus de bruit que celle de la Reine de Tango.

Cette Princesse était fille d'Aquéchi, celui-là même qui avait fait mourir Nobunanga. Jécundono, Roi de Tango, à qui elle fut donnée fort jeune en mariage, craignant pour sa beauté, qui était rare, ce qu'Abraham avait tant appréhendé

pour celle de Sara, la tenait toujours enfermée dans un de ses palais, soit à Ozaca, soit à Tango. Comme il était des amis d'Ucondono, et qu'il lui entendait souvent parler de la Religion chrétienne, il en entretenait quelquefois la Reine. Cette Princesse qui avait l'esprit excellent, n'oublia rien de tout ce qu'elle apprit dans ces conversations; et comme l'innocence de sa vie avait préparé son cœur aux impressions de la grâce, elle se sentit bientôt fortement portée à embrasser la vérité qu'on lui avait fait connaître. Il s'agissait de faire agréer au Roi cette démarche, ou de la lui cacher : ce dernier parti parut le plus sûr. Le voyage du Ximo, où Jécundono fut obligé de suivre l'Empereur, dont il était la créature, fit naître à la Reine l'occasion d'exécuter son dessein. Par bonheur elle se trouvait alors à Ozaca, où le Père de Cespédez cultivait une très-florissante chrétienté sous la protection de Cambacundono.

Il est vrai que d'abord elle fut embarrassée à trouver le moyen de sortir du palais sans qu'on s'en aperçût, et la chose lui paraissait presque impossible : il y avait encore moins d'apparence d'y appeler quelqu'un des missionnaires : voici le parti qu'elle prit. On élevait auprès d'elle une Princesse de la maison royale, qu'on regardait comme un des plus grands partis d'Ozaca. La sympathie encore plus que l'alliance, avait formé entre ces deux Princesses une très-tendre amitié;

ensorte qu'elles n'avaient rien de secret l'une pour l'autre. La Reine découvrit donc à sa cousine la peine où elle se trouvait, et la pria de l'aider à en sortir : la jeune Princesse qui avait toute liberté d'aller et de venir, fit ce que la Reine souhaitait. Elle prit si bien ses mesures, que par une porte secrète dont elle avait la clef, elle la conduisit aux Jésuites, sans que personne en sût rien; et dès qu'elle fut entrée dans l'église, elle fit prier le P. de Cespédez de venir baptiser une dame de qualité qui avait des raisons pour ne pas se faire connaître. Le père n'eut pas plus tôt commencé à entretenir la Reine de Tango, qu'il la trouva parfaitement instruite; mais quelqu'instance que fît cette Princesse, pour engager le missionnaire à la baptiser, il le refusa constamment. Il a depuis avoué qu'il avait appréhendé qu'on ne lui eût amené quelqu'une des concubines de Cambacundono. Cependant on s'aperçut dans le palais que la Reine n'y était point; aussitôt les gardes se mirent à courir toute la ville pour la chercher; et quelques-uns d'eux entrèrent dans l'église des Chrétiens; on peut juger combien ce contre-temps chagrina les Princesses; mais le P. de Cespédez fut bien mortifié de ne reconnaître la Reine de Tango, qu'au moment qu'il perdait toute espérance de la revoir jamais.

Le lendemain cette Princesse envoya sa cousine au père, pour lui proposer quelques duotes; il les éclaircit, et baptisa la jeune Princesse

qui n'avait pas moins d'ardeur que la Reine pour embrasser le christianisme, et qui fut nommée Marie : toutes les filles et les dames d'honneur allèrent successivement de la part de leur maîtresse conférer avec le missionnaire, et en revinrent toutes chrétiennes. Un gentilhomme qui y fut envoyé ensuite, en revint changé comme les autres : enfin la Reine déclara qu'elle ne pouvait plus se souffrir esclave de l'enfer, au milieu d'une cour à qui elle avait procuré la liberté des enfans de Dieu; et qu'elle était résolue de se faire encore une fois conduire à l'église des Chrétiens quoiqu'il lui en coutât.

Sur ces entrefaites, la persécution éclata, et le père de Cespédez ne voulant point partir pour Firando où il avait ordre de se rendre avec tous les autres missionnaires, sans avoir baptisé la Reine de Tango, fit dire à cette Princesse de lui envoyer une personne de confiance qu'il pût instruire de la manière d'administrer le baptême. La Reine lui envoya sa cousine, qui s'instruisit parfaitement bien de tout, et s'acquitta de sa commission avec une ferveur dont les effets eurent de grandes suites. La Reine fut nommée Grâce au baptême, et le Saint-Esprit remplit dès le moment son cœur d'une consolation et d'une suavité qu'il ne fait sentir qu'aux ames qu'il possède absolument. Pour la Princesse Marie, en exerçant un si saint ministère, elle fut tellement enflammée de l'amour divin, que dès-lors elle se regarda comme une

personne consacrée à Dieu, et à qui tout commerce avec le monde devait être désormais interdit. A peine eut-elle baptisé la Reine, qu'elle alla trouver le P. de Cespédez, se prosterna en sa présence, aux pieds de l'autel, fit vœu de chasteté perpétuelle, et dès le même jour parut dans Ozaca avec toutes les marques des personnes qui ont renoncé au monde.

Quelque temps après le Roi de Tango de retour à Ozaca, fut bien surpris d'apprendre ce qui s'était passé; il conçut qu'il n'en fallait pas davantage pour le perdre auprès de l'Empereur; il commença par déclarer à la Reine et à toute sa cour, qu'il fallait songer à abjurer au plus tôt une religion qui le choque, et que l'Empereur avait proscrite; comme il vit que ni ses représentations ni ses menaces n'avaient aucun effet, il n'est point de mauvais traitemens qu'il ne mît en usage pour se faire obéir. La Reine fut encore moins épargnée que les autres, et l'on peut dire que son barbare époux la fit souffrir à proportion de l'amour passionné qu'il lui portait. Mais ce Prince trouva partout une constance qui le déconcerta; alors voyant qu'à ces fureurs on n'opposait qu'une patience invincible, et une douceur inaltérable, les armes lui tombèrent des mains : il se lassa de tourmenter des personnes que dans le fond il ne se pouvait défendre d'aimer et d'estimer, et prit le parti de dissimuler : à quoi ne contribua pas peu un miracle, dont

Dieu récompensa la ferveur et la foi de ces illustres Chrétiennes. Un des enfans du Roi étant à l'extrémité, la Reine pria la Princesse Marie de le baptiser en secret : la Princesse le fit, et aussitôt l'enfant qui était moribond, se trouva en parfaite santé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

[S]

